





HISTOIRE

DU FELD-MARÉCHAL

SOUVAROF.

HISTOIRE

DU FELD-MARÉCHAL

SOUVAROF,

LIÉE A CELLE DE SON TEMPS;

AVEC des Considérations sur les principaux événemens politiques et militaires auxquels la Russie a pris part pendant le XVIIIe siècle.

PAR L. M. P. DE LAVERNE,

ancien Officier de Dragons.



A PARIS,

CHEZ { LENORMANT, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17;
Au Bureau des Annales, rue J.-J. Rousseau, n°. 1;
DESENNE, Libraire, rue de Rivoli, n°. 14. }

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

1809.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE de Souvarof n'a point encore été donnée au Public telle que nous la présentons ici. Il n'existe même point de Vie complète de ce général. L'histoire de ses Campagnes contre les Turcs, les Tartares et les Polonais, traduite de l'allemand en français, diffuse dans l'original, l'est encore plus dans la traduction. Elle manque d'exactitude dans le premier et par conséquent dans son imitateur, sur plusieurs faits de la guerre de sept ans (pendànt laquelle Souvarof a fait ses premières armes). Elle en manque sur une foule de circonstances de la guerre de la

Confédération de Pologne, qui finit en 1772, par le partage de ce royaume; et sur nombre d'autres encore de la première guerre des Turcs. Elle attribue, par exemple, à Souvarof la victoire de Kosloudji qui fut remportée par Kamenski. Elle lui attribue encore la défaite de Pougatchef, tandis qu'il est reconnu que la Russie en est redevable à Panin et à Michelson, et que la division de Souvarof arriva lorsque la troupe du rebelle était déjà dispersée et lui fugitif. Il en est de même de la manière dont ses exploits, dans la seconde guerre des Turcs et dans celle qui a decidé définitivement du sort de la Pologne, sont présentés dans cet ouvrage. C'est toujours Souvarof, c'est lui seul qui a tout fait. Rien n'est plus propre à inspirer de la méfiance aux lecteurs que cette manie d'un historien de faire de son héros un être universel. Il est au moins inutile, pour ne rien dire de

plus, de prêter des succès à un homme qui en a eu d'aussi nombreux et d'aussi brillans que Souvarof.

Mais l'exactitude dans les faits n'est pas tout encore. Si les faits sont précieux comme fondemens de l'histoire, ils sont loin d'être suffisans pour nourrir l'intérêt que l'histoire doit inspirer. Cela peut se dire surtout des faits militaires, lorsqu'on s'attache à les rendre minutieusement en leur sacrifiant tous autres détails. Nous nous sommes donc bien gardés d'en agir ainsi. En parlant d'une guerre (et nous en avons parlé souvent puisque notre héros n'a jamais fait que la guerre), nous en avons recherché les causes. Nous avons peint les personnages influans tant du côté des attaquans que du côté des attaqués. Nous avons présenté l'état politique, moral et physique des lieux. Le théâtre ainsi préparé, nous avons fait en-

trer notre héros en scène, non pas comme une machine qui venait jouer le rôle qu'on lui avait soufflé, mais comme un être délibérant par lui-même et agissant d'après les plans qu'il avait conçus. Nous exposons ces plans; nous en suivons l'application, et nous faisons remarquer les modifications qu'ils ont dû éprouver ensuite de la résistance de l'ennemi; modifications auxquelles un général habile et expérimenté s'attend toujours, sans être pour cela moins persévérant dans son idée première et fondamentale. Cette idée première est celle qui porte particulièrement le cachet du génie ou celui de la médiocrité; et par cette raison nous avons regardé comme un point essentiel, de la développer toujours d'une manière claire et précise au commencement de chaque guerre. Les actions particulières d'une campagne sont également dirigées d'après un projet et un but, plus ou moins so-

lides, plus ou moins bien aperçus, suivant la capacité d'un général. Une bataille, par exemple, ne peut pas être indifférement provoquée ou évitée. Lorsque les armées sont en présence, il y a toujours dans leurs positions respectives quelque point à conserver ou à prendre qui doit décider du succès; et dans le fort de l'action, il y a presque toujours un moment à saisir, une manœuvre à prescrire avec promptitude, qui peut ou fixer la fortune si déjà elle penche pour vous, ou la ramener de votre côté si elle paraissait incliner de l'autre. Voilà les circonstances que nous nous sommes particulièrement attachés à décrire, et nous croyons avoir donné, par ce procédé, des instructions plus solides aux militaires, que si nous leur avions offert les détails les plus scrupuleusement comptés des opérations d'une campagne.

En considérant le rôle que la Russie joue en Europe aujourd'hui, nous avons pensé que l'Histoire de son premier général, de l'homme qui a le plus fait pour la rendre illustre, qui a porté le plus loin la gloire de ses armes, et qui a le plus contribué à sa puissance, n'était pas sans intérêt pour le public.

En général, tout ce qui concerne d'illustres étrangers est non-seulement intéressant, mais utile comme objet de comparaison, et par là même comme source d'instruction et de lumière.

Nous avons lu et comparé tous les ouvrages historiques, politiques, militaires, anecdotiques qui ont paru en Allemagne ou en France sur les affaires de la Russie pendant la période de la carrière active de Souvarof, c'est-à-dire de 1758 à 1800. Mais indépendamment des renseigne-

mens que nous avons puisé dans ces sources, un long séjour en Russie et en Allemagne nous a mis à même d'exercer, à l'égard de ces différens documens, une critique fondée sur l'expérience et sur la connaissance propre que nous avions de l'état des lieux et des personnes.

D'ailleurs, nous ne nous sommes pas contentés des sources publiques et des matériaux qui sont à la portée de tout le monde. Nous avons eu des renseignemens très-particuliers et très-précieux que nous tenons de personnes qui ont vu de leurs propres yeux ce qu'elles nous ont transmis. Les lecteurs qui se sont tenus au courant des affaires de l'Europe pendant les dix dernières années du siècle passé, s'apercevront, dans les derniers Chapitres de notre ouvrage, que nous avons été mieux instruits par l'intérêt qu'on nous a porté et par l'amitié qu'on a eue pour

nous, que ne le sont ordinairement les auteurs qui n'ont de ressources que les bibliothèques.

On fera peut-être à cet ouvrage le reproche qu'on a fait à *la Vie de Potemkin,* que l'on y appuie avec trop d'empressement sur les belles qualités du héros, et que souvent le style de l'histoire ressemble à celui d'un éloge*. Sans doute il eût été plus simple de raconter les faits, et de laisser le lecteur se former d'après eux l'opinion qui lui conviendrait sur le personnage que ces faits concernent, que

* Nous parlons de ce reproche parce qu'il nous est un peu personnel. Nous avons revu et retouché la partie politique et militaire de *la vie de Potemkin,* avec l'agrément de la famille de l'auteur (madame de Cérenville), femme aussi éclairée que respectable, que les lettres et ses amis ont perdue. Elle nous avait même, de son vivant, engagé à ce travail. Elle avait la modestie de se méfier de ses forces dans des parties étrangères à son état de

de chercher à influencer cette opinion. Comme nous savons très-bien que telle est la marche que doit suivre un historien judicieux, nous l'avons suivie autant que nous avons pu. Mais cela nous a-t-il toujours été possible? Est-ce notre faute si la haine, l'envie, la mauvaise foi, l'esprit de parti, la sottise (pour ne rien dire de plus) se sont acharnés sur Souvarof et l'ont peint sous les plus fausses couleurs? Pouvions-nous passer sous silence ces mensonges et nous contenter de les réfuter par l'exposé vrai des faits? Non sans doute. Ce serait mal connaître les hommes que de croire qu'on déracine aussi douce-

---

femme et à son éducation, mais qui ne l'étaient pas à son esprit. Nous avons suivi son opinion sur Potemkin, parce que nous la partagions, et que nos réflexions et nos observations sur les lieux ont également concouru à nous persuader que les grands défauts de ce singulier personnage et l'envie qu'il inspirait, ont beaucoup trop fait perdre de vue son génie et ses vastes qualités.

ment et aussi facilement leurs préjugés. Nous avons appuyé fortement sur la vérité dans plusieurs circonstances, parce qu'il était important de montrer aux regards du siècle et de la postérité notre héros tel qu'il était; et c'est précisément la première vertu d'un historien, c'est l'impartialité elle-même qui nous a engagé à faire quelquefois son éloge avec chaleur, parce qu'on avait manqué à l'impartialité envers lui d'une manière inique.

Au reste, si nous avons fait valoir tout ce qu'il y avait d'avantageux à penser sur notre héros, nous n'avons d'ailleurs rien écrit qui pût provoquer sur son compte une opinion exagérée en bien. Nous l'avons peint tel que notre jugement et notre réflexion nous l'a fait voir. S'il y a erreur de notre part, cette erreur est involontaire. Il n'y a pas, dans cet ouvrage, un seul mot contre notre cons-

cience, et les hommes et les événemens y sont décrits comme elle nous les a montrés. Au milieu des agitations politiques que l'Europe a éprouvées et qui ont fait tant de malheureux, il serait possible et pardonnable que des cœurs ardens aient contracté quelque irascibilité, quelque aigreur. Peut-être plus sûrs d'avoir évité ce danger, nous avons pris, dans toutes les occasions, l'opinion la plus douce. Toute chose a son bon et son mauvais côté. L'un est aussi vrai que l'autre; et l'on est libre, sans manquer à l'équité, de produire l'un avec plus de détails et de circonstances que l'autre. Nous avons usé de cette liberté, mais toujours en faveur du bien; et quelque piquante que paraisse la satire à certains esprits, nous avons eu assez bonne idée des hommes en général, pour croire que la plupart aiment encore mieux l'éloge, quand la véracité autorise à choisir entre les deux. Enfin nous le

répétons avec assurance, la flatterie, l'intérêt ou l'animosité n'ont pas guidé un instant notre plume; et à l'abri de ces reproches, nous nous soumettons d'ailleurs avec résignation à tous ceux que la faiblesse de nos moyens nous aura mis dans le cas d'encourir.

FIN DE LA PRÉFACE.

TABLE.

TABLE DES CHAPITRES.

Considérations sur la Turquie, sur son ancienne rivalité avec la Russie, sur les projets de Catherine à l'égard des Turcs et l'origine de la première Guerre qu'elle leur a faite. Histoire de cette Guerre depuis le moment où Souvarof y a pris part. Tableau de la rébellion de Pougatchef; des causes et des suites de cet événement. Détail des intrigues et des procédés employés par la Russie pour s'assujétir la Crimée et le Kouban. Opérations militaires de Souvarof dans ces deux Pays.

Ce Chapitre contient des Notes sur Munich, Potemkin, etc.

Récit abrégé du Voyage de l'Impératrice Catherine II en Crimée; quelques réflexions à ce sujet. Considérations sur la seconde Guerre des Turcs. Origine de cette Guerre. Attitude des Puissances belligérantes et des autres Puissances de l'Europe à cette époque. Considérations sur l'Autriche et sur la conduite politique et militaire de son Cabinet. Histoire de la seconde Guerre des Turcs. Opérations de Souvarof. Récit détaillé et militairement présenté des Batailles de Forhani et de Rymnik, et du terrible Assaut d'Ismaïl. Réflexions sur cette Guerre en général et sur la Paix qui l'a terminée.

Ce Chapitre renferme plusieurs Notes anecdotiques et d'autres qui développent ou commentent le texte.

HISTOIRE
DE
SOUVAROF.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Naissance de Souvarof. - Son éducation. Ses premières armes.

L'HOMME extraordinaire qui est le sujet de cet Ouvrage, ne peut être envisagé que sous le rapport militaire, puisque la guerre a été l'occupation constante de sa vie. La manière dont il a fait la guerre, ses exploits sans nombre, la gloire qu'il s'est acquise, celle dont il a environné sa patrie, l'ascendant qu'il a su donner aux armées Russes sur toutes celles de l'Europe; voilà ce qui peut intéresser la majorité des Lecteurs dans l'histoire de ce personnage. Mais les principes qui l'ont guidé dans ses opérations militaires; mais les sources de ces principes, soit qu'on les cherche dans son

caractère, ses lumières ou son expérience, soit qu'on les découvre dans des circonstances extérieures à lui, comme dans le génie de sa nation, dans la nature du gouvernement auquel il obéissait, dans l'esprit des peuples ou des individus qu'il avait à combattre, etc. etc.; voilà ce qui intéresse particulièrement l'observateur de l'homme; voilà ce qui est instructif pour la classe militaire, à laquelle Souvarof appartient, et qui peut puiser dans les actions de ce général des exemples et des préceptes importans.

Le vrai mérite d'un homme, son vrai titre à la supériorité, c'est ce qu'il fait de grand par préméditation et par calcul. Les succès qu'il ne doit qu'aux circonstances (même quand il sait en tirer un bon parti) seront toujours médiocrement appréciés par des juges impartiaux et sévères. Ils savent qu'alors ce n'est plus l'homme qui est agent, mais qu'il n'est que l'instrument heureux ou adroit d'un ordre de choses qui le maîtrise aussi bien que ceux dont il triomphe. Ce n'est pas tout encore: il faut que l'homme qui aspire au nom de grand agisse constamment suivant des in-

tentions pures, qu'il ne dévie jamais de la route de l'honneur et de la vertu, et que ses actions et sa conduite influent sur la société d'une manière utile et durable. Mais il semblerait qu'un militaire ne peut jamais avoir ce genre d'influence, puisque ses travaux ne tendent qu'à détruire. Cependant, si l'énergie, l'amour de la gloire et le noble enthousiasme qu'il sait inspirer à ses subordonnés contribuent à leur élever l'âme; si l'exemple de l'armée exalte à son tour le génie de toute la nation et la met dans la voie de devenir illustre; si les conquêtes que fait un habile général sont avantageuses à son pays, qu'elles le délivrent de toute crainte et de toute inquiétude du côté de ses voisins, qu'elles augmentent sa force et sa prépondérance, et que leur rapidité les rende moins onéreuses aux vainqueurs, et même aux vaincus; dans ce sens on pourra dire qu'un militaire a sur la société dont il est membre une influence utile, et dont la durée peut être indéfinie.

Or Souvarof n'a-t-il fait des campagnes si brillantes, n'a-t-il gagné tant de batailles et conduit si souvent ses compatriotes à la victoire, que parce que les circonstances

ont été favorables à ses triomphes, et l'ont, en quelque sorte, forcé à vaincre; ou Souvarof a-t il appris et réfléchi l'art de la guerre, a t il puisé des leçons dans l'expérience des siècles, a-t-il vaincu, en un mot, parce qu'il avait pris de justes mesures pour vaincre? Ce général n'a-t-il adopté une manière toute particulière de conduire les Russes, que par une suite de la bizarrerie de son propre caractère; ou n'a-t-il agi au contraire que d'après la connaissance profonde qu'il avait du caractère de ses compatriotes? A-t-il combattu les différens peuples contre lesquels il a fait la guerre avec méthode, et en réglant sa conduite sur la situation politique, morale et physique de chacun; ou n'a-t-il eu vis-à-vis de tous qu'un procédé machinal et toujours uniforme? A t-il réellement aimé sa patrie et la gloire; ou n'a-t-il été qu'un dévastateur avide de carnage et de dépouilles? C'est de la solution de ces différentes questions qu'il dépendra de prononcer si Souvarof mérite d'être mis au rang des grands hommes, suivant la vraie définition du terme, ou s'il n'a été qu'un homme ordinaire, couvert du masque d'une originalité qui

imposait au commun des esprits, et d'après lequel on s'est pressé de lui faire une apothéose qui ne lui était pas due. Cette conclusion sera la partie instructive de cet ouvrage, et en formera naturellement la moralité.

A côté de la ligne qui nous mènera vers ce but essentiel, se rangeront tour-à-tour les anecdotes concernant Souvarof luimême, ou les individus avec lesquels il a eu des rapports intimes; l'exposé de ses principes et de ses procédés ; les considérations sur les causes des guerres où il a marqué; la description physique et morale des pays où il a combattu ; les digressions sur la politique et la guerre; les aperçus et les réflexions sur les progrès généraux de la société en Russie; enfin l'histoire de ce pays et celle de l'Europe, liée à la vie particulière du personnage : tout cela formera des épisodes qui pourront ajouter quelque intérêt au récit des faits, et à la biographie proprement dite de notre héros.

Alexandre Souvarof naquit en Livonie, en 1730, d'une ancienne et noble famille, et dun pays fertile en bons militaires.

Lors de la cession que les Suédois firent de la Livonie à Pierre-le-Grand, l'aïeul de Souvarof s'attacha au service de ce prince et en fut bien traité. Son fils Bazile, père de notre héros, fut employé dans plusieurs négociations par la cour de Russie. Néanmoins sa fortune n'était pas considérable et peut-être cette raison lui fit-elle sentir davantage la nécessité de donner à son fils unique une instruction et des talens qui le missent à même de faire son chemin par son mérite. Mais comme il étoit persuadé que le séjour des cours est, bien plus que celui des camps, la source du crédit, de la fortune et de la considération que le vulgaire n'attache qu'à l'éclat des richesses, il fit entrer son fils dans la carrière qu'il avait parcourue lui-même; et par une singularité qui, au surplus, ne prouve rien autre chose, sinon que les hommes ne devinent pas la nature, le fameux général qui a montré une âme et des inclinations si martiales, et qui se serait volontiers contenté du rang de soldat, s'il n'avait eu que ce moyen de vivre au milieu du tumulte des armes, fut destiné dans sa jeunesse à des emplois civils. Mais Sou-

varof éprouva ce qu'éprouvent d'ordinaire les âmes fortes. L'attrait d'une existence douce et commode et la perspective de toutes les délicesde la vie cédèrent à la force de la passion qui le dominait. Le caractère prit le dessus; et notre héros entrait à peine dans l'adolescence, qu'il fallut renoncer pour lui aux fonctions civiles et se décider à en faire un soldat.

Son éducation l'avait d'ailleurs disposé pour cette carrière. Dès que le jeune homme avait été capable de faire quelque attention à ses lectures, les meilleurs livres d'histoire avaient été mis entre ses mains. C'est à cette source que les inclinations données par la nature se fortifient et se développent, parce que tous les modèles se trouvent là, et que chacun choisit, suivant son goût, l'homme auquel il voudrait ressembler. Souvarof n'hésita pas à choisir Alexandre, Annibal, César et Charles XII. Nous nommons ce dernier parce qu'il fut un des capitaines de prédilection de notre héros; et ce goût, manifesté dès sa tendre jeunesse, nous indique dans son caractère naissant des traits analogues à celui du héros Suédois, tels que l'intrépidité, l'audace et la

promptitude. Cependant il ne faudrait pas en induire que la nature n'avait fait de Souvarof qu'une tête exaltée comme celle du roi de Suède ; soupçon que la vigueur de ses entreprises et l'étonnante vivacité de ses mouvemens ont souvent fait concevoir sur son compte. Nous corrigerons d'un mot la présomption fâcheuse qui pourrait s'élever contre Souvarof, de ce que dans sa jeunesse il était passionné pour Charles XII, en disant qu'au même âge il alliait à cette passion celle de Montécuculli. C'est assez prouver que dans son âme l'audace n'était point le sentiment dominant et exclusif, lorsqu'elle n'était pas fondée sur la réflexion et le calcul, et que s'il croyait qu'un général devait faire la guerre par inspiration, il pensait aussi que cette précieuse qualité devait être guidée en lui par les lumières de l'esprit et la prudence.

Souvarof perfectionna par ses propres efforts l'éducation que son père avait commencé à lui donner. Il étudia tous les ouvrages militaires, s'instruisit des hauts faits des grands généraux, se pénétra de leurs exemples, et avant d'avoir connu la moindre pratique du métier militaire, il avait

déjà sur sa théorie des développemens au-dessus de son âge.

Cependant la fortune ne seconda pas d'une manière rapide son mérite naissant. Comme il s'y prit tard pour entrer au service, et que son père, qui lui destinait un autre état, avait négligé de le faire inscrire dès son enfance dans un régiment des Gardes, (ce que font ordinairement les gentilshommes Russes pour procurer un avancement rapide à leurs enfans), il fut obligé de parcourir en réalité, et étant déjà jeune homme, la carrière qu'il aurait parcourue fictivement dans son enfance, entre les bras de ses père et mère, si on la lui avait ouverte plutôt. Après avoir été quelques années soldat, puis caporal dans un régiment des Gardes, ce ne fut qu'en 1749, et ayant par conséquent déjà dix-neuf ans, qu'il fut fait sous-officier. Ce passage par les grades les plus inférieurs, cette connaissance pratique de l'état du soldat, tout en retardant son avancement, fut certainement très-utile à un esprit comme celui de Souvarof. Ce n'est que dans les conditions inférieures de la société que l'on apprend à connaître

profondément les hommes ; et si la subordonnation, disons même la sorte d'abaissement où sont tenus les derniers rangs de l'ordre social, sont pour les hommes vulgaires une épreuve à laquelle ils succombent et qui les dégrade, cette épreuve est au contraire pour les grandes âmes une source de force et de vertu.

Ce ne fut qu'en 1754, après avoir servi avec beaucoup de zèle dans les Gardes et s'être fait généralement estimer, qu'il fut nommé lieutenant dans un régiment de l'armée. Son avancement dès cette époque devint plus rapide, car, en 1757, nous le voyons lieutenant-colonel. Mais voici le moment où il va poser les fondemens de sa fortune et de sa réputation. Le théâtre de la guerre s'ouvre devant lui ; il entre en scène ; et bientôt les talens qu'il sera à même de déployer feront sortir de la ligne ordinaire un homme qui n'y était resté jusque-là que faute de circonstances favorables pour s'en écarter.

L'Europe était en feu. On en était à la quatrième campagne de cette guerre meurtrière et à jamais mémorable qu'on a nommée la guerre de sept ans, du nombre d'au-

nées qu'elle a duré. Un monarque faible de moyens étrangers à lui, mais fort de ceux qu'il avait en lui-même, soutenait d'une manière miraculeuse une lutte contre trois puissances, dont une seule avait des forces suffisantes pour l'anéantir. Mais soit que la providence, qui vouloit élever une nouvelle monarchie au milieu de l'Europe, ait permis que dans son jeune âge cet état fût entouré de dangers, pour montrer au monde qu'elle sait parvenir à sa fin en dépit de efforts des hommes; soit que par la nature seule des choses humaines les intérêts croisés d'une coalition en diminuent l'effet, et que le jeu d'une telle machine n'ait jamais qu'un faible résultat à cause de la multiplicité de ses ressorts, il est certain que la France, l'Autriche et la Russie réunies contre la Prusse, ne firent autre chose pendant sept ans que de donner au héros qui régnait alors sur cet état des occasions de se couvrir chaque jour de nouveaux lauriers.

Il paraît que le roi de France n'avait entrepris cette guerre que par un sentiment d'animosité contre le roi de Prusse. Celui-ci avait fait sur la conduite intérieure de

Louis xv, quelques plaisanteries, dont le monarque Français avait été blessé. Effectivement, il est impossible d'expliquer, par la politique, une guerre de ce genre qu'elle désavouait. La France pouvait considérer la Prusse sous le triple point de vue d'une puissance qui balançait l'Autriche, qui mettait un frein à la grandeur et à l'ambition de la Russie, dont les bras gigantesques menaçaient déjà l'Europe, et qui remplaçait dans l'équilibre du Nord la Suède, rendue nulle par les folies guerrières de son roi Charles xii. La Russie, de son côté, n'avait aucun intérêt à l'anéantissement de la Prusse. Car si elle n'envisageait pas cette monarchie comme une barrière contre la France, dont elle est défendue par une barrière bien autrement redoutable, la nature, elle pouvait du moins la regarder comme un état assez fort pour arrêter l'agrandissement de la France en Allemagne et en Hollande. Mais à l'égard de l'Autriche, la Prusse était pour la Russie une puissance d'une grande importance : soit que la Russie portât ses vues d'agrandissement sur la Pologne, soit qu'elle les tournât vers la Turquie d'Europe, elle trouvait dans l'Au-

triche une rivale formidable qui, par sa position, convoitait les mêmes contrées, et rencontrait les mêmes avantages dans leur possession. La Prusse, au contraire, n'avait nullement la pensée de partager les dépouilles du Turc; et quant à celles de la Pologne, elle devait être toujours prête à s'arranger avec la Russie, de manière à se contenter à peu près de la part qu'il conviendrait à celle-ci de lui faire. Il était donc contraire, sous tous les rapports, à l'intérêt de la Russie de sacrifier la Prusse ; mais surtout il était absurde de la sacrifier à l'Autriche.

C'était cependant ce que la Russie faisait alors ; et elle le faisait par un motif semblable à celui qui animait la France. L'impératrice Elisabeth avait conçu contre Fréderic II une forte haine, que l'impératrice-reine, Marie-Thérése, avait eu l'art de lui suggérer, en lui présentant le roi de Prusse comme le plus grand obstacle au projet qu'avait Elisabeth, de donner à la Russie de l'influence en Allemagne. L'Autriche avait donc su attirer la France et la Russie dans une guerre qui leur était étrangère, et dont le bénéfice devait être pour elle seule. L'Autriche seule avait un intérêt pressant à la

destruction d'une puissance qui, en ralliant sous ses ailes tous les états protestans, faisait dans l'Empire une seconde confédération Germanique opposée à l'ancienne, et détruisait l'antique et douce chimère de la maison impériale de voir passer l'Allemagne sous son joug. Mais si les intérêts de ces puissances dans leurs rapports avec la Prusse étaient si opposés, les moyens de chacune pour parvenir à ses fins n'étaient point en proportion avec les désirs. Des trois puissances coalisées, l'Autriche, la plus animée de toutes, était celle qui attaquait la Prusse avec le moins d'avantages, parce que sa base d'opération offensive était la plus restreinte et la plus gênée dans son développement. La France, qui avait moins d'animosité que l'Autriche contre la Prusse, trouvait moins d'obstacle à l'attaquer; car rien au monde ne pouvait empêcher les troupes de cette puissance de passer le Rhin. Mais, d'un autre côté, la longueur de sa ligne d'opérations, et son extension au-delà d'une limite que la nature lui a posée, devait rendre ses efforts contre la Prusse très-coûteux, et, en dernière analyse, d'un résultat nul. Enfin la

Russie, celle des trois puissances qui avait évidemment le moins de raison de désirer la destruction de la monarchie prussienne, était cependant celle des trois qui avait le plus de moyens pour l'effectuer. Elle pouvait (et les faits l'ont démontré) passer sans difficultés la Vistule et même l'Oder, inonder la Prusse de ses nombreux bataillons par le Nord et l'Orient, porter le ravage dans toute l'étendue de cette monarchie, la ronger en un mot comme le vautour fait sa proie. Quelle main divine a donc sauvé Frédéric de sa ruine, décidée par des ennemis aussi terribles? Et qui a pu amortir l'effet des coups de ses adversaires, parmi lesquels se trouvait Souvarof? Il est à croire que si cet audacieux et infatigable guerrier eût dirigé en chef les opérations des Russes, c'en était fait, à cette époque, de la Prusse et de son grand roi. Mais n'anticipons pas sur les temps et les événemens; l'âge et le grade de notre héros ne lui permettaient pas alors de vérifier notre pressentiment sur son compte.

Souvarof rejoignit l'armée Russe alors sous les ordres du comte feld-maréchal Soltikof, et pour la première fois vit en réalité

cette guerre, dont l'image l'avait occupé si souvent, en 1759. Les opérations des Russes, bien heureusement pour les Prussiens, furent cette année, comme elles avaient été les années précédentes, d'une extrême lenteur. L'immensité de leurs armées; la difficulté de rassembler des magasins assez considérables pour leur entretien ; les excessives dévastations de leurs troupes légères, qui leur ôtaient la facilité de profiter des ressources du pays où ils se trouvaient, et les mettaient dans la nécessité de ne pouvoir vivre que de ce qu'ils tiraient de leur pays même; enfin un certain tâtonnement assez naturel à des troupes novices encore dans l'art de la guerre moderne; toutes ces causes entravaient tellement les mouvemens des Russes, que, partant des frontières de leur empire au mois d'avril, ils n'arrivaient qu'au milieu de l'été sur le théâtre de la guerre, et profitaient des commencemens de l'automne pour retourner encore à leur aise dans leur patrie. Il en résultait que vainqueurs ou vaincus, les campagnes étaient à peu près également insignifiantes pour les Russes. Ces armées qui trente ans après,

sous le commandement de Souvarof, devinrent les plus mobiles du monde, étaient à cette époque des modèles de pesanteur et d'inactivité. De là il est permis de conjecturer, que la manière si différente de faire la guerre de Frédéric, la vigueur et la justesse de ses mouvemens, la promptitude de ses marches, furent pour l'esprit observateur et méditatif de Souvarof une grande source d'instruction, et que ce fut dans ses campagnes contre ce monarque, qu'il puisa la première idée de ce système de guerre audacieux dont il fit depuis une application si énergique à la tête des redoutables bandes de ses compatriotes.

La lenteur et le défaut d'ensemble dans les mouvemens des Russes n'étaient pas, à cette époque, les seuls torts de leurs armées. Le plus judicieux, le plus éclairé des écrivains militaires du siècle dernier, le général Lloyd observe, au sujet de la campagne de 1757, que les Russes n'avaient jamais de plan solide d'opérations, qu'ils ne savaient que ravager et se retirer ensuite, et il ajoute que probablement ils ne feraient jamais bien la guerre. Lloyd, en militaire rigide et instruit, n'aimait

pas à trouver une teinte de barbarie dans les plans de campagne et dans la conduite des armées ; voilà la source de la sévérité de son jugement. Mais il aurait dû penser que le temps fait son effet et perfectionne le génie et les institutions d'un peuple. Il faut convenir que les deux dernières guerres des Turcs, les exploits de Romanzof, de Galitzin, de Repnin, la conquête de la Crimée par Potemkin, celle de la Pologne et de l'Italie par Souvarof, ont porté un caractère qui aurait satisfait davantage l'esprit exigeant de Lloyd, et que les Russes, commandés par de tels hommes, ont montré qu'ils savaient faire la guerre.

S'ils n'avaient pas encore sondé toutes les profondeurs de cette science pendant la guerre de sept ans, ils en possédaient du moins une partie essentielle, qui était celle de se bien battre. La journée de Kunersdorf, dans la campagne de 1759, première bataille où se trouva notre héros, en est une preuve aussi terrible que frappante. Cette bataille, qui n'eut d'autres suites qu'un effroyable carnage et la mort d'une multitude de braves, peu marquante par cette raison pour l'historien politique qui

ne voit que les résultats, l'est extrêmement pour l'historien militaire qui s'attache aux faits de la guerre en eux-mêmes. On vit à Kunersdorf un roi, capitaine consommé, à la tête de troupes d'une rare valeur et de puis long-temps aguerries sous lui ; un roi qui avait un besoin pressant de la victoire, moins encore pour augmenter sa renommée déjà si grande, que pour sauver son royaume sérieusement menacé, et qui, pour la première fois de sa vie, oubliant sa prudence ordinaire, se croyait certain de vaincre même avant que d'avoir aperçu l'ennemi(1); on vit ce roi attaquer, avec une audace soutenue de toutes les ressources du génie, un général qui commandait en chef pour la première fois, et des soldats peu formés encore à l'art des batailles, mais qui méprisaient la mort, parce qu'ainsi le voulait la religion, la patrie et leur prince ; et dans

(1) Quelques heures avant la bataille de Kunersdorf, Frédéric reçut un adjudant du duc Ferdinand de Brunswick, qui lui annonçait la défaite des Français à Minden : « Comme mon dessein est d'attaquer les Russes, dit le Roi à cet officier, » restez ici pour porter au Duc » la nouvelle pareille à celle qu'il m'envoie.» Le courrier en porta une un peu différente.

cette lutte du courage brutal contre le courage éclairé, on vit ces soldats, tantôt par leur contenance opiniâtre, tantôt par leur acharnement à se rallier, amortir ou détruire l'effet des habiles manœuvres de leurs ennemis, et finir par remporter la victoire à force d'entêtement, d'intrépidité et de dévouement à la mort.

Dans toutes les circonstances, Souvaro, quoique guerrier très-novice encore, donna des preuves de courage et d'intelligence qui purent faire soupçonner ce qu'il deviendrait un jour. Si l'on juge de ce qu'il a dû penser dans sa jeunesse, par ce qu'il a pensé et fait par la suite, on pourra se former une idée du chagrin qu'il ressentit en voyant le maréchal Soltikof, après la bataille de Kunersdorf, profiter si mal de sa brillante victoire, qu'il n'envoya pas seulement un parti de Cosaques à la poursuite des Prussiens. S'il avait au contraire talonné avec vigueur leur armée en désordre et qu'il se fût réuni aux Autrichiens, ce qu'il pouvait effectuer sans le moindre obstacle, le roi de Prusse dont toute l'armée, réduite à soixante mille hommes exténués, ne pouvait pas défendre ses états inondés par deux

cents mille hommes victorieux, était perdu sans ressource. Dans la guerre de sept ans, la Prusse et le héros qui la gouvernait ont présenté plusieurs fois ce phénomène; et souvent même, après des victoires qui étaient achetées trop cher en raison de la faiblesse de leurs moyens, on les a vu pencher sur le bord du précipice. Il semblait que cet Etat fût destiné à donner une preuve éclatante de la supériorité du moral sur le physique, en montrant combien un grand homme et une nation électrisée avaient de ressources inattendues pour résister à des forces qui, d'après toutes les apparences, devaient les anéantir. Assurément, si ne consultant que les principes de l'art de la guerre et ne suivant que ce que lui inspirait le génie de sa profession, Souvarof dut gémir de l'inaction du comte Soltikof, après son triomphe, il ne put pas regretter, en rentrant en lui-même et écoutant son âme, qu'un héros comme Frédéric ne fût pas la victime des ennemis impolitiques, absurdes ou méchans qui avaient conjuré sa perte.

Le mérite de Souvarof ne tarda pas à percer. Plusieurs généraux concurent de

lui la meilleure opinion; mais le comte Ferncor entre autres le prit singulièrement en amitié. Ce général plein de zèle, d'activité et de talens, faisait la guerre par passion plus que par ambition. Il avait cédé sans peine le commandement en chef au comte de Soltikof, et s'était réservé celui du corps d'armée qui était le plus souvent en présence de l'ennemi. C'était bien là le poste qui convenait à Souvarof. Il était constamment à l'avant-garde. Il suivait tous les détachemens, prenait part à toutes les expéditions, et recherchait avec soin le danger et la gloire. Dans beaucoup de rencontres, il déploya ce courage bouillant, cette persévérance indomptable, cette justesse de coup d'œil, cette promptitude à trouver des ressources, et cet art d'électriser les âmes, qui ont été par la suite les sources de ses succès.

L'année suivante, en 1760, les Russes, sous le commandement des généraux Tchernichef et Totfleben, prirent et saccagèrent Berlin. Souvarof assista à cette expédition, qui fut plus profitable aux Russes que glorieuse pour eux. Il leur était facile de pénétrer avec leur nombreuse armée dans un

pays ouvert et sans défense; car le roi de Prusse, obligé de concentrer ses forces et n'en ayant pas d'assez considérables pour faire face à tous ses ennemis, ne put pas empêcher la prise de sa capitale; et il eut la douleur de voir ruiner en un jour tous les établissemens que sa sage économie, son goût et son génie avaient créés dans le cours de plusieurs années pour la prospérité de ses états et l'embellissement de sa résidence. Mais ce coup, tout sensible qu'il fut à la grande âme de Frédéric, ne l'abattit pas. Deux vérités précieuses pour les militaires furent prouvées dans ces circonstances mémorables. La première, que la prise d'une capitale ne décide pas plus que celle d'une autre ville du sort d'un Etat, même du succès d'une campagne; la seconde, que les fondemens de la guerre moderne sont les armées, et que l'occupation des places et des pays de l'ennemi ne le réduiront pas à s'avouer vaincu, s'il conserve des soldats, et s'il a de l'audace, de la constance et de l'habileté. Frédéric était pourvu de tout cela, et brava l'Europe à la tête de ses excellentes troupes, qu'on put battre quelquefois, mais jamais disperser;

ayant un tel chef pour centre de ralliement. Quand on lui prenait le Brandebourg, il vivait en Silésie et en Bohême ; quand on le forçait d'évacuer la Silésie, il s'en vengeait sur la Saxe. Il se maintenait toujours, et finit par lasser ses ennemis. Nous avons appuyé sur ces réflexions, parce qu'elles peuvent s'appliquer à Souvarof. Il a professé constamment des principes de guerre semblables à ceux de Frédéric. Certain de l'ascendant de l'homme de génie sur les autres hommes, il n'a eu de confiance que dans ses soldats, et l'univers sait ce qu'il a fait à leur tête.

En 1761, les Russes, sous le commandement du maréchal Bouttourlin, et toujours avec des forces considérables, firent encore moins de besogne que les années précédentes. Bouttourlin n'eut pas lieu d'imiter ses prédécesseurs qui avaient négligé de profiter de leurs victoires, il négligea lui, d'en remporter, et se tint dans une inaction qui fut vraiment, pour le roi de Prusse, une faveur du ciel. Après être resté une partie de l'été oisif en Silésie, le général Russe pensa à en sortir dès le mois d'août, à la suite de quelques altercations avec le

général Autrichien Laudon. Comme la saison n'était pas encore assez avancée pour prendre les quartiers d'hiver, et que cette grande armée, redoutable, ne fût-ce que par sa masse, pouvait encore faire quelques entreprises funestes aux intérêts de Fréderic ; ce roi, pour décider la prompte retraite des Russes sur l'intérieur de la Pologne, envoya un corps d'armée commandé par le général Plathen, avec ordre de chercher à détruire les magasins de l'armée Russe, qui étaient à Posen. Cette entreprise échoua par la célérité du genéral Berg qui commandait les troupes légères de l'armée du maréchal Bouttourlin, et qui couvrit à temps la ville menacée. Souvarof servait dans ce corps, et commandait une division de Hussards et de Cosaques. Il fut un des officiers qui contribua le plus par ses manœuvres et son exemple, soit à prendre les mesures qui pouvaient déconcerter celles de l'ennemi, soit à faire supporter à la troupe les fatigues qui résultaient de marches forcées et de toutes sortes de privations. L'armée Russe, tranquille sur ce poiut, se porta en Poméranie pour favoriser les travaux du siège de Colberg, que le maréchal Bouttourlin avait

fait entreprendre par le comte Romanzof dès le commencement de l'été. Pendant tout le reste de la campagne, qui se passa du côté des Russes, à empêcher que les Prussiens ne jetassent du secours dans Colberg, et du côté des Prussiens, à faire tous leurs efforts pour ravitailler cette place, (d'où il résulta des combats sans fin, mais aucune bataille rangée), Souvarof rendit de nombreux services; et déjà infatigable, il fit beaucoup de mal aux Prussiens. Quoiqu'il ne fut encore que lieutenant-colonel, on lui confiait souvent la conduite de détachemens au-dessus de son grade. A la tête de huit escadrons de Hussards et de Cosaques, il battit un jour dans les environs de Stargard le général Prussien Schenkendorf, lui tua cinq cents hommes, et lui fit autant de prisonniers. Peu de jours après il eut une affaire vive avec le colonel de la Motte-Courbières, commandant l'avant-garde du général Plathen. Ce colonel avait déjà culbuté les Hussards de Souvarof, et les faisait suivre par quatre escadrons de grenadiers à cheval. Souvarof charge ceux-ci avec ses Cosaques, les culbute à son tour, rallie promptement ses Hussards, fond sans

perdre de temps sur deux bataillons qui composaient l'infanterie du corps de Courbières, et malgré le feu de ces bataillons qui avaient formé un carré, il les enfonce et les contraint à mettre bas les armes. Tous ces échecs forcèrent les Prussiens d'abandonner leur projet de secourir Colberg. Cette ville se rendit, et cet événement termina la campagne. Les Russes rentrèrent en quartiers d'hiver et n'en sortirent l'année suivante que pour retourner paisiblement dans leurs foyers. L'impératice Elisabeth était morte: Pierre III son successeur, aussi enthousiaste du roi de Prusse qu'Elisabeth avoit de haine pour ce prince, conclut à l'instant la paix avec lui, et se serait même déclaré son allié, s'il en avait eu le temps. Mais sa femme qu'il avait voulu mettre sous un joug humiliant, sans connaître à quel caractère il avait affaire, le prévint dans tous ses projets. Elle enleva à ce prince pusillanime une couronne trop difficile à porter pour sa faible tête; elle la plaça sur la sienne, et, sous le nom de Catherine II, vint occuper en homme le trône où son débile époux avait siégé en enfant. Toute pleine de la pensée de se maintenir dans

son usurpation et d'assurer son pouvoir, cette princesse sentit que la paix lui était nécessaire. Elle l'entretint donc avec le roi de Prusse ; mais elle se garda bien de contracter une alliance avec lui, et se renferma dans les bornes d'une stricte neutralité. Sur le compte qui lui fut rendu des services de Souvarof, elle le nomma colonel titulaire au mois d'août 1762, et lui donna le commandement du régiment d'Astrakan, qui était en garnison à Pétersbourg.

CHAPITRE II.

Premières années du règne de Catherine II. — Guerre de la Confédération de Pologne ; Histoire de cette guerre. — Exploits de Souvarof. — Premier partage de la Pologne.

Voici l'époque où commence le rôle éclatant joué par la Russie dans le dernier siècle, et la date de cette prépondérance qu'elle a acquise en Europe, par sa politique et ses succès militaires ; prépondérance telle, que les plus anciens et les plus puissans états considèrent aujourd'hui cet empire (dont ils connoissaient à peine le nom il y a cent ans) comme une des colonnes fondamentales de la société européenne, et l'un des principaux appuis de l'ordre politique dans cette partie du monde.

C'est une femme qui est l'auteur de ce grand mouvement imprimé à un empire que la nature a rendu formidable, mais qui pa-

raissait ignorer l'étendue de ses forces; c'est une femme qui les lui a fait connaître, et qui lui a donné un ascendant auquel il était loin de prétendre avant elle. Cette circonstance ajoute au merveilleux de ce singulier spectacle. A la vérité cette femme a été secondée par de grands hommes; mais elle a su les distinguer, encourager et exciter leurs talens, et donner à plusieurs d'entre eux que leur naissance ou leur fortune condamnaient à l'obscurité le droit de coopérer à l'illustration de leur patrie.

Ce fut avec de tels procédés, ce fut en recherchant le mérite, et le soutenant avec fermeté contre toutes les intrigues, que cette grande princesse parvint à rendre son peuple le plus redoutable de l'Europe, et à faire de son règne l'un des plus éclatans de l'histoire moderne. Dès l'instant de son avènement au thrône on s'aperçut du nouveau système qui allait être introduit et l'on put pressentir l'effet qui en résulterait. Catherine réveilla la nation russe endormie sous l'administration sans gloire de l'indolente Elisabeth, et découragée par le joug absurde mais heureusement très-court de son successeur Pierre III. L'ordre et l'esprit

de réforme et d'amélioration furent introduits dans les finances, dans l'administration, dans la marine, dans l'armée. Catherine eut soin, pour plaire à son peuple, de conserver ou de rétablir tous les anciens usages dans ce qui tenait à l'extérieur, d'affecter beaucoup de considération pour les mœurs, les manières et le langage des Russes; mais elle eut soin en même temps, quant au fond des choses, de prendre pour modèle de ses institutions, ce que les états anciennement éclairés et civilisés de l'Europe lui offraient de plus parfait et de mieux confirmé par l'expérience. Elle ne fit point comme l'impératrice Anne qui ne voulait être servie que par des étrangers, ni comme l'impératrice Elisabeth qui les avait tous proscrits. Elle accueillit les étrangers, les consulta, fit usage de leurs lumières, les récompensa honorablement; mais elle ne leur donna pas la supériorité sur les Russes. Par cette adresse, elle satisfit l'orgueil de ceux-ci, qui crurent n'exercer envers les étrangers que cette hospitalité généreuse dont toute grande nation se pique à l'égard des autres, parce qu'elle est censée n'en redouter aucune;

elle éleva les âmes de ses sujets ; et loin de les irriter, elle les disposa au contraire à recevoir les leçons qui pouvaient diriger leur jeunesse et éclairer leur expérience novice encore.

Ce fut surtout dans le système politique de son cabinet que Catherine s'écarta tout-à-fait de la route suivie par ses prédécesseurs, et s'en traça une qui devait aboutir à des résultats tout différens. Il paraît qu'en montant sur le thrône, elle conçut le projet, dont elle ne s'est pas départie depuis, de profiter de la division qui existoit entre les puissances Allemandes et de la nonchalance de la France à cette époque, pour mettre dans ses mains la balance de l'Europe, dominer dans les cabinets et devenir l'arbitre de leurs décisions. Pour y parvenir, elle abandonna tout de suite ce système d'alliance, et si l'on veut nous permettre de nous servir de ce terme, d'*auxiliarité*, qui mettait les projets et les moyens de la Russie à la disposition des autres cours, au lieu de les faire servir à son propre avantage et à son agrandissement. En esprit supérieur, elle sentit qu'elle ne devait plus se mêler des guerres européennes où elle

n'avait rien à gagner, et dont elle ne pouvait pas espérer d'autre profit que de recevoir de l'argent en échange d'hommes qui étaient bien plus précieux; et que son intérêt, au contraire, était de faire des guerres pour son propre compte, dans lesquelles l'Europe ne pût pas intervenir. Elle jeta les yeux sur la Pologne et la Turquie, et convoita ces deux Etats, l'un comme une mine inépuisable de richesses territoriales, l'autre comme le canal et l'entrepôt du plus magnifique commerce, tous deux comme des pépinières de soldats. Mais elle ne s'éblouit nullement sur les difficultés que présentait la conquête de ces pays par la simple voie des armes. Elle ne considéra la force que comme un moyen accessoire qui devait appuyer d'autres moyens, et ne devenir décisif qu'à l'instant de frapper le dernier coup. Le grand ressort qu'elle résolut d'employer fut la fameuse maxime *divide et impera*. Jusqu'à ce jour, cette maxime n'avait servi aux Princes qu'à mieux affermir leur domination dans leurs propres états, en établissant entre les différens ordres de la société un tel équilibre, qu'il permît à celui qui gouvernait de les

balancer les uns par les autres, et de régner sur tous. Catherine fit servir cette maxime à l'assujétissement des nations voisines de la sienne. Elle vit la Pologne livrée à l'anarchie par un vice de sa constitution, qui mettait le chef même dans un état de balancement vis-à-vis des sujets, et ne déterminait aucun poids en sa faveur. Elle vit la Turquie composée d'une multitude de nations qui différaient entre elles par leur religion, leurs opinions et leurs mœurs; elle la vit en proie à une anarchie plus dangereuse peut-être que celle qui agitait la Pologne, l'anarchie résultant de l'insubordination des sujets vis-à-vis d'un gouvernement faible et cruel tout ensemble, qui ne savait inspirer que de l'effroi, de l'horreur ou du mépris. Catherine jugea qu'en agitant ces élémens si discordans de leur nature, il en résulterait un chaos très-favorable à ses desseins, puisqu'il ne permettrait aux nations qui en seraient les victimes aucune mesure régulière de défense contre l'attaque bien réfléchie et bien concertée qu'elle projetait. Cette astucieuse politique, à laquelle les cabinets de l'Europe ont toujours été enclins, une fois qu'elle sera devenue la règle

unique des grandes puissances, et que ses résultats mettront toujours davantage à découvert l'extrême faiblesse des états qui sont les patiens, et la force toujours croissante de ceux qui sont les agens, cette politique deviendra le mobile des révolutions dont l'Europe sera continuellement le théâtre, jusqu'à ce que l'édifice social actuel soit entièrement renversé et remplacé par un autre.

Mais pour parvenir à l'accomplissement de ses importans desseins, il était nécessaire que l'impératrice fascinât sur ses démarches les yeux de l'Europe, qui n'aurait pas pu s'habituer tout de suite à la prépondérance de la Russie dans le système politique, ni même croire au premier mot que cette prépondérance fût possible. Catherine sut s'y prendre avec une adresse dont un homme ne serait point capable; et ce n'est pas dans cette seule circonstance que cette souveraine a prouvé qu'une femme à qui la nature a départi le génie, et qu'elle a rapprochée par ce don de l'autre sexe, ne perdant rien d'ailleurs des avantages du sien, a réellement plus d'étendue de facultés qu'un homme. Catherine, en dé-

ployant un esprit profond, une instruction solide, et les assaisonnant d'une amabilité charmante et de toute la séduction des grâces, fit de sa cour le centre de la politesse, des arts, des sciences et du goût. Elle fixa sur Pétersbourg les regards de l'Europe étonnée : l'observateur voulut voir ce monde nouveau ; le négociant dirigea vers ce point ses spéculations ; l'artiste le considéra comme un champ ouvert à ses talens ; et le poète comme la véritable patrie de ses espérances.

Tous les étrangers accoururent en foule, furent bien reçus, gagnèrent de l'argent, et revinrent dans leur pays prôner la Russie et son immortelle impératrice. Les voix françaises ne furent pas muettes, et c'était elles sur-tout qu'il importait à l'adroite princesse de faire résonner, comme les constantes dispensatrices de la renommée en Europe. Elle n'épargna dans cette vue ni avances, ni flatteries, ni complimens, ni cadeaux. Elle consentit à se distraire des soins de son empire, pour entrer avec des gens de lettres Français dans une correspondance, dont le but secret était la réputation de cet empire même ; et agissant

sur ces têtes ardentes comme le feu sur la poudre, elle réussit au-delà de son espoir. La grandeur colossale de l'empire de Russie fut encore exagérée. On le jugea puissant en raison de son étendue. On crut qu'il devait vaincre tous les autres états, parce qu'il paraissait invincible; et il n'avait pas encore acquis ce qui a fait depuis sa plus grande force, que déjà on le voyait au terme où il n'est pas même encore parvenu aujourd'hui.

Cependant l'impératrice avait conçu son plan, ne le perdait pas de vue et prenait ses mesures en conséquence. Elle les dirigea d'abord contre la Pologne. Après avoir consolidé sa paix avec la Prusse et déclaré sa neutralité, elle fit retirer ses troupes qui se portaient déjà sur l'Allemagne; mais elle se garda bien de les faire toutes rentrer dans l'intérieur de la Russie. Un corps de quinze mille Russes s'arrêta en Courlande, afin de terminer les discussions qui s'étaient élevées entre la Russie et la Pologne au sujet du souverain que chacune voulait donner à ce pays. Un autre corps de deux mille hommes resta en garnison à Graudentz, petite ville de Pologne, très-forte

par sa position sur une hauteur au milieu d'un marais. On donna pour raison à la République, qui pouvait se plaindre de l'occupation de cette ville, que l'objet du séjour de ces deux mille hommes était de faire consommer aux Russes des provisions amassées pour la campagne qui n'avait pas eu lieu. Le reste de l'armée Russe se répandit sur les frontières de la Russie qui regardaient la Pologne, et dans cette attitude menaçante, attendit les ordres de sa souveraine, prête à les mettre à exécution.

L'imprudente Pologne tendait elle-même les mains aux fers qn'on voulait lui donner. Les Polonais, recommandables par beaucoup d'esprit, de courage et d'amour pour la liberté, ont eu la prétention vraiment extraordinaire, et dont eux seuls ont donné l'exemple, de porter dans l'état civilisé l'indépendance absolue de l'état sauvage. Cependant cette prérogative n'était réservée qu'aux nobles, descendans des Slaves, qui furent les conquérans de la Pologne au quatrième siècle. Du reste, l'antique et primitive population du pays paraît avoir été réduite, à cette époque, à l'état d'esclavage où elle est encore aujourd'hui;

Le peuple Polonais se trouva donc alors divisé en maîtres et en esclaves, sans aucunes classes intermédiaires; et ces maîtres affectèrent entre eux une égalité si parfaite, que dans leurs délibérations sur les intérêts publics, un seul d'entre eux pouvait rejeter une loi et refuser de s'y soumettre, sans que les autres eussent le droit de l'y contraindre. Si tous les Polonais sans exception eussent été des hommes libres de cette espèce, nul doute que la societé ne se fût dissoute et même anéantie chez eux par l'excès du désordre, ou ils auraient senti la nécessité de se donner une constitution régulière et des lois stables et obligatoires pour tous. Mais ces esclaves que les nobles possédaient; ces esclaves qui cultivaient les terres et entretenaient au moins l'existence physique de la société, pendant que leurs maîtres se battaient pour empêcher qu'elle n'eût une existence morale; ces esclaves ont fourni à la noblesse les moyens de perpétuer l'anarchie dans le sein de l'état pendant des siècles, sans qu'il en soit résulté la dissolution complète du système social. La Pologne au lieu de former un seul corps, se trouva subdivisée en une multitude de

petites sociétés dans lesquelles il y avait un certain ordre, puisqu'au moins chacune avait un chef. Ces petites sociétés ne purent pas conserver entre elles une égalité parfaite; car le nombre plus ou moins grand d'esclaves, la différence dans le produit de leur travail, dans l'étendue et dans la fertilité des terres, dut amener entre les nobles des inégalités de fortune et par conséquent une aristocratie de richesses. Alors à l'anarchie individuelle succéda l'anarchie de factions. Ce fut un aussi grand mal pour l'Etat quant à la tranquillité et au bonheur, mais il y gagna en consistance; car cette anarchie de corps n'était pas destructive au même degré que l'autre de tous les élémens sociaux. Il y a lieu de présumer que cet état de choses aurait fini par la prépondérance définitive d'une faction sur toutes ses rivales, et qu'enfin la Pologne aurait vu s'établir au milieu d'elle le gouvernement monarchique héréditaire, si malheureusement pour elle les nations voisines n'eussent pas fait des progrès plus rapides que les siens dans la civilisation. La Pologne enfermée par des monarchies puissantes, qui avaient toutes depuis long-temps un sys-

tême de politique régulièrement suivi et des armées permanentes et disciplinées, la Pologne devait voir ces monarchies se mêler de ses affaires intérieures, influer sur son sort, se servir des factions qui la partageaient pour appuyer leurs prétentions réciproques; et dès-lors on a pu prévoir qu'elle deviendrait la proie de ses voisins, et que sa disparition du rang des peuples serait décidée par son voisin le plus formidable.

C'était précisément ce que prévoyait Catherine et ce qu'elle voulait effectuer. A l'égard d'une nation qui commettait beaucoup d'imprudences dans sa conduite politique, les prétextes ne pouvaient pas manquer à l'impératrice. Elle en prit un singulier, celui de soutenir les franchises de la constitution polonaise et son intégrité contre les atteintes qu'elle disait que le roi y portait. Mais sur ces entrefaites, ce roi étant venu à mourir, l'impératrice poursuivit ses desseins sur la Pologne, prétendant lui donner un roi de son choix. Elle le fit tomber sur le jeune comte Poniatouski son ancien amant. Ce choix ne pouvant convenir à la majorité de la nation, Catherine savait qu'elle gagnerait au mécontentement des

Polonais, d'échauffer plus que jamais toutes les factions les unes contre les autres, et par conséquent d'affaiblir plus que jamais la Pologne; de se ménager le concours d'une faction qui appellerait ses troupes et leur faciliterait l'invasion du pays; enfin, en cas de réussite, (ce dont elle ne doutait pas) elle trouvait dans Poniatouski un roi qui lui était dévoué et qui la laisserait disposer de son royaume plus qu'il n'en disposerait lui-même. Cependant les choses ne s'arrangèrent pas aussi tranquillement que Catherine l'avait compté. Dans le moment où les Russes avaient déjà envahi la Pologne et s'étaient rendus maîtres des places principales, une centaine de gentilshommes n'écoutant que leur désespoir, et brûlant de patriotisme, formèrent dans une petite ville une confédération dont le but était de délivrer leur pays des étrangers qui l'opprimaient. Malheureusement pour une aussi belle cause, le nombre des confédérés était petit, et leurs premières mesures furent prises avec une précipitation que nécessitaient peut-être les circonstances, mais qui devait nuire à leur parti. Les troupes Russes, mieux préparées que

leurs adversaires, se mirent aussitôt en campagne, pour ne pas leur donner le temps d'accroître leurs forces. Alors commença cette guerre connue sous le nom de *Guerre de la Confédération de Pologne*, où Souvarof manifesta de plus en plus son génie guerrier, développa tous ses talens, et avança l'édifice de cette fortune militaire et de cette réputation brillante auxquelles son mérite et sa valeur devaient le faire parvenir un jour.

Il était resté jusqu'à cette époque à Pétersbourg à la tête de son régiment. Catherine s'était entourée, dans les premiers temps de son règne, de ses meilleures troupes, et des officiers qu'elle jugeait les plus intrépides et les plus dévoués pour elle. Mais au moment d'une guerre dout le succès lui importait si fort, surtout à cause de ses vues ultérieures, le service de ses fidèles guerriers lui devenait plus essentiel contre ses ennemis qu'auprès de sa personne. En conséquence Souvarof reçut ordre, au mois de novembre 1769, de se porter en Pologne avec son régiment et un autre qu'on lui joignit, pour se réunir à l'armée que l'impératrice envoyait contre les confé-

dérés. A cette occasion elle le nomma brigadier. Souvarof, pour montrer son zèle à obéir, quoique dans une saison détestable, fit mille verstes, ou près de deux cent cinquante lieues, dans l'espace d'un mois, et arriva en Pologne pour se battre, sans avoir eu le temps de prendre le moindre repos.

La direction suprême de l'armée destinée à agir dans ce pays fut confiée au comte Weymarn, officier habile et d'un esprit rusé. Cette dernière qualité était précieuse dans une guerre de parti où la connaissance des manœuvres savantes et des grands mouvemens militaires n'était pas nécessaire, et où l'art consistait surtout à empêcher la réunion des partis, à les couper, à les isoler, à jeter de l'incertitude sur leurs opérations respectives, et même sur les vrais sentimens de leurs chefs. On avait si souvent réussi à vaincre les Polonais en les divisant, et les têtes exaltées de cette nation trop peu réfléchie, s'étaient prêtées si facilement à recevoir les germes de la discorde qu'on semait parmi elle, que leurs ennemis devaient regarder ce moyen de les subjuguer comme infaillible. Déjà la moitié de la nation était aux prises avec l'autre. La diète et le roi maî-

trisés et effrayés par les menaces de l'ambassadeur de Russie(1) avaient eux-mêmes réclamé les secours de l'impératrice; de sorte que ce fut en s'appuyant du vœu des autorités principales et légitimes de la Pologne, que Catherine déclara les confédérés rebelles, et fit marcher des troupes pour punir, comme traîtres à leur patrie, des citoyens qui ne

---

(1) C'était le prince Repnin. Les violences qu'il a exercées en Pologne à cette époque, et la hauteur avec laquelle il a traité les Polonais, sont quelque chose d'inouï. Était-ce l'effet de son caractère ou des ordres qu'il avait reçus? C'est ce qui est indécis. Quoi qu'il en soit, on ne conçoit pas qu'une nation fière, presque sauvage, toujours armée, et chez qui la vengeance personnelle n'était que trop connue, n'ait pas renfermé un seul individu qui se soit exposé à tous les périls, plutôt que de se voir foulé aux pieds, ainsi que ses compatriotes, par un étranger. On ne peut pas dire que l'excès de la civilisation eût produit sur la nation polonaise l'effet qu'elle a produit sur tant d'autres, de lui ôter l'honneur; car il s'en fallait de beaucoup que les Polonais fussent excessivement civilisés. Il faut donc attribuer cette dégradation à un vice originel du caractère de ce peuple, ou bien croire que ce vice est né de la longue anarchie qui l'avait corrompu. Alors on concevrait mieux comment il a subi le sort qu'on lui a fait éprouver à la fin du siècle dernier.

voulaient que l'affranchir d'un joug étranger, et lui rendre sa liberté, sa constitution et ses droits.

En arrivant à Varsovie, où il se fixa comme dans un centre d'où il dirigeait tous les mouvemens aux différens points de la circonférence, le comte de Weymarn partagea son armée en plusieurs corps et les établit dans les provinces qui renfermaient des insurgés ou dans lesquelles on pouvait craindre que le zèle du confédérantisme ne gagnât. Ces corps étaient placés de manière à communiquer facilement entre eux, à recevoir de fréquentes nouvelles les uns des autres; et la manœuvre principale qu'ils avaient à faire, était de se rapprocher insensiblement et dans une forme demi-circulaire, afin de pousser peu à peu ce qu'il y avait de confédérés en armes dans un point unique, de les enfermer dans ce dernier refuge et de les détruire par un seul coup décisif. Par cette manœuvre adroite on empêchait l'insurrection de se propager, ou si quelques troupes de confédérés se formaient sur les derrières de l'armée Russe, elles manquaient de communication avec la troupe centrale, et étaient toutes indivi-

duellement trop faibles pour devenir dangereuses. Souvarof fut envoyé à Lublin, à peu prèsau centre de la Pologne. Le comte Weymarn avait déjà pris en lui la confiance que méritaient ses talens, mais surtout son activité, qualité qui pouvait avoir une influence si décisive sur le succès de la guerre dont il s'agissait. Indépendamment des deux régimens d'infanterie que Souvarof avait déjà sous ses ordres, on lui donna le régiment de Narva, les Carabiniers de Pétersbonrg, un régiment de Cuirassiers et un de Cosaques. Ce corps formant une division d'armée, il fallait à Souvarof un grade analogue à son nouveau commandement; il fut créé général-major.

Déjà près d'un an avant l'arrivée du comte Weymarn, les troupes Russes qui se trouvaient en Pologne s'étaient mises à la poursuite des confédérés, et leur avaient fait une guerre d'autant plus furieuse, que Repnin qui la dirigeait avait un intérêt personnel à l'anéantissement de la confédération. Il avait toujours persuadé à Catherine que par conviction, intérêt personnel ou crainte, les Polonais étaient soumis et ne tenteraient pas le moindre effort

pour briser leur fers; or ici les faits le convainquaient d'imposture ou d'ineptie aux yeux de sa souveraine. Pour se tirer de ce pas glissant, il avait prescrit aux officiers commandant les différentes expéditions contre les confédérés, de précipiter la destruction de ce parti, et il n'avait pas trouvé de moyen plus expéditif, que d'ordonner la mort des individus et la désolation des provinces où ce malheureux parti avait jeté des racines. Les Russes n'ont pas besoin d'être excités au carnage. On peut donc se figurer que les ordres de Repnin furent trop fidélement exécutés. Mais par une fatalité qui devait prolonger indéfiniment les scènes d'horreur, les Russes n'étaient pas assez nombreux pour anéantir promptement la Confédération que la persécution excitait au contraire, et qui tous les jours s'étendait dans de nouvelles provinces. Repnin d'un autre côté ne se pressait pas de demander des renforts et de peindre le danger sous son véritable jour, ce qui l'eût mis en contradiction avec lui-même. Dans cette situation des choses, le philosophe qui aurait contemplé ce spectacle de sang, se serait plaint, au-

nom de l'humanité, du trop petit nombre de bourreaux. (2)

---

(2) Ce tableau très-vrai et très-abrégé des maux que les Russes firent souffrir à cette époque à la Pologne donnerait une bien mauvaise idée de leur caractère, si l'observateur réfléchi pouvait oublier combien l'homme renferme de contrastes bizarres; combien les actions qui ont si souvent leurs causes dans les passions doivent peu se considérer comme la preuve du fond du caractère; combien de vertus touchantes rachètent de vices dégoûtans, et combien enfin la pauvre et inconséquente humanité mérite d'indulgence.

Un homme d'un esprit aussi aimable que solide, qui a pris quelque intérêt à notre travail, et que nous voudrions pouvoir nommer pour l'honneur de cet ouvrage, nous a donné sur le caractère des Russes, qu'il connaît bien pour avoir vécu au milieu d'eux, des observations qui nous ont paru d'autant plus justes que nous avons été également à même de les vérifier à leur source. Nous les placerons ici, parce qu'elles se terminent par une anecdote concernant le même prince Repnin dont il vient d'être fait mention, anecdote qui fera le pendant, à l'avantage de ce seigneur, de ce que la force de la vérité nous a obligé de rapporter de lui. Le prince Repnin s'est trop illustré par des services éminens rendus à son pays, pour qu'il ne soit pas plus doux de faire son éloge que sa satire.

Nous ne changerons rien aux expressions de la note qu'on a bien voulu nous transmestre.

« Le caractère particulier des grands seigneurs Russes

L'état physique des lieux se prêtait encore à l'accroissement de la confédération,

---

et de leur nation devient tellement intéressant à connaître dans le moment où l'influence de cet empire se fait sentir dans toute l'Europe, et par conséquent dans l'univers, qu'il paraîtra sans doute utile d'en faire remarquer quelques traits principaux.

» Les Russes joignent aux sentimens généreux de l'hospitalité un amour naturel de la gloire, qui les rend capables des efforts les plus sublimes. Ils ne se bornent point à mourir pour mieux obéir; le récit des belles actions les émeut fortement, et l'on distingue, au milieu de l'admiration qu'ils témoignent, le plus vif desir d'acquérir de la célébrité. Les richesses ne tiennent point le premier rang parmi les dons que peut faire le souverain; et si l'on veut sérieusement étudier le caractère Russe, au lieu de répéter ce mot d'un observateur trop léger * : *Je n'ai vu dans cet Empire que des diamans et des rubans*, on admirera la puissance et la sagesse des souverains de ces vastes états, qui ont su faire attacher tant de prix à cette *monnaie de la gloire*. Il n'est point d'action qu'une marque d'honneur n'y puisse suffisamment récompenser, et on a même vu mourir de douleur des hommes qui n'avaient pas obtenu les distinctions qu'ils croyaient avoir méritées.

» Qu'il soit permis de citer, à l'appui de cette assertion, un fait connu de toutes les Russies, quoiqu'il soit étranger à la vie du général Souvarof.

* M. Sénac de Melhian.

et ajoutait aux difficultés de l'extirper entièrement. Tout l'intérieur de la Pologne

---

« Un frère du dernier maréchal prince de Repnin » avait obtenu de l'impératrice Catherine II le commandement d'un corps d'armée. Sur la fin d'une campagne brillante contre les Turcs, ce général fut obligé » de songer à la retraite pour éviter d'être enveloppé » par des forces beaucoup trop supérieures aux siennes. » Averti de la marche rapide de la cavalerie turque, il » ordonna de repasser le Danube, et pour protéger le » passage de ses troupes, il voulut lui-même diriger la » retraite. Son corps d'armée n'avait pas encore atteint » l'autre rive du fleuve, que le général Repnin fut attaqué par des forces si supérieures, qu'il fut presque » inutile de combattre; il ne céda cependant qu'après » avoir épuisé tous les moyens du courage; il fallut enfin » se rendre, et la prise du général Russe eut aux yeux » des Turcs tout le prix et l'éclat d'une victoire. Les » rapports et les suffrages du corps d'armée ne permirent » pas à Catherine d'accuser son général d'avoir terni la » gloire de ses armes; mais entraînée sans doute comme » Mazarin, qui ne voulait confier des armées qu'à des » *généraux heureux*, elle prit la résolution de ne plus » l'employer.

» Le silence et l'oubli devinrent pour le frère du maréchal de Repnin une blessure que rien ne pouvait cicatriser. Il ne fit plus que languir dans sa retraite, et » le chagrin termina promptement ses jours. Le maréchal » de Repnin accourut pour recevoir les derniers soupirs

est rempli d'immenses forêts qui peuvent servir d'asiles à des troupes poursuivies, pour se soustraire à leurs vainqueurs. Dans ces forêts, et même dans les plaines dégarnies, les eaux qui n'ont point d'écoulement ont formé des marais qui sont presque impossibles à franchir, et qui forcent

---

» du frère qu'il aimait; et bientôt réduit à lui rendre les » derniers devoirs, il voulut qu'ils fussent dignes de sa » naissance et de ses services militaires. Il conduisit lui-» même le convoi funèbre jusqu'à la sépulture des princes » de Repnin, et dans l'instant où la terre allait couvrir le » corps du général, le maréchal s'approcha du cercueil, » ordonna de l'ouvrir, et détachant de son côté une épée » enrichie de diamans dont l'impératrice Catherine avait » fait le prix de l'une de ses victoires : *Non*, dit-il, » *mon frère ne descendra pas dans la tombe sans* » *une marque d'honneur; je veux qu'on ensevelisse* » *avec lui cette épée, dont il était aussi digne que* » *moi.* »

» Ce trait si touchant et si noble est loin d'être le seul que l'histoire puisse citer de la magnanimité russe; et si le crime horrible de la violation des tombeaux ne se renouvelle plus sur la terre, la sépulture des princes de Repnin ne sera jamais dépouillée de ce monument de gloire dont la tendresse fraternelle l'a si noblement enrichie. »

à des détours dont la longueur doit doubler la fatigue des marches. Au sein de ce pays, où jamais il n'exista ni bonne administration, ni bonne police, puisque la constitution politique elle-même y mettait obstacle, il n'y a point de chemin d'une ville à l'autre; les communications sont pénibles et incertaines; la population est clair semée, et le nombre des terres cultivées est petit, comparativement à l'étendue du pays et à la fécondité du sol. Les subsistances y sont donc rares ou du moins difficiles à rassembler. On sent quel devait être l'embarras de ces corps d'armée, conduisant avec eux tout l'attirail de la guerre, pour atteindre dans un pareil pays une multitude de petites troupes qui se formaient tous les jours sur une multitude de points, et pour les empêcher de se réunir ou de se rallier lorsqu'on les avait dispersées. Malgré la dureté d'organes, la constance et l'opiniâtreté des Russes, les seuls hommes peutêtre de l'univers qui pouvaient forcer les Polonais dans leurs asiles sauvages, on conçoit les peines qu'ont dû leur donner tant d'obstacles à surmonter; mais l'impartialité de l'histoire, qui veut que les nations soient

jugées avec rigidité, nous oblige à dire qu'il n'y avait peut-être que les Polonais inconstans, désunis, frivoles et irréfléchis qui pussent se laisser forcer au sein de pareils asiles.

Dans cette situation des choses, des renforts nombreux et composés de bonnes troupes, comme celles qu'amenait le comte de Weymarn, auraient dû décider, tout en se montrant, la question en faveur des Russes; mais une circonstance, possible à prévoir et qui cependant avait été longue à se décider, obligea le gouvernement Russe d'affaiblir encore son armée en Pologne; et par l'effet contraire accrut les forces des Polonais, et surtout monta leurs espérances au plus haut degré.

Toutes les grandes puissances de l'Europe étaient spectatrices attentives et intéressées d'une lutte dont le résultat devait être, que la Pologne deviendrait sujette de la Russie, ou qu'elle deviendrait sa tributaire et sa subordonnée. Dans les deux cas, les moyens et les ressources de la Pologne allaient passer à la disposition des Russes. Cet accroissement énorme de puissance au profit d'un Etat de l'Europe ne pouvait

pas être indifférent aux autres. La manière dont les cabinets contemplèrent ce spectacle prouve les progrès qu'avait déjà fait en Europe l'égoïsme politique. Dominé par ce sentiment destructeur, qui est la mine féconde d'où sortent les révolutions et les catastrophes les plus funestes pour les Etats, chacun ne veut que la ruine de son voisin ; mais par une juste punition, chacun perd, par l'accomplissement même de ce desir, la force de conserver sa propre existence.

L'Angleterre ne fit pas la moindre opposition aux desseins de la Russie sur la Pologne, parce qu'elle ménageait l'impératrice dont elle désirait l'alliance intime, et qu'au fond elle s'embarrassait assez peu qu'un Etat enfoncé dans le continent de l'Europe, qui n'influait point sur les décisions politiques des cours, dont l'alliance ou l'inimitié n'étaient d'aucun poids, et qui n'avait ni marine, ni colonies, ni commerce, conservât son indépendance ou passât sous le joug d'un autre. La France, qui avait le plus pressant intérêt à maintenir l'indépendance et l'intégrité de la Pologne, dont l'anéantissement comme Etat politique devait nécessairement augmenter

les forces de trois puissances continentales ses rivales; la France, quoique gouvernée alors par un ministre habile, se laissa tromper par une grande illusion. (3). Elle négligea de secourir efficacement la Pologne, soit par ses propres forces, soit en stimulant l'énergie de ses alliés pour sauver ce royaume menacé de sa ruine L'Autriche et la

(3) Le duc de Choiseul était alors principal ministre en France. Il ne voyait que l'Angleterre, qui venait de nous dicter une paix humiliante, et il n'avait d'autres vues que de rabaisser cette puissance. Ce motif était louable sans doute. Mais M. de Choiseul crut qu'un moyen de parvenir à son but était d'entretenir les troubles de la Pologne, au lieu d'affranchir ce royaume de la présence des Russes; parce qu'il envisagea cette guerre comme une diversion aux forces de la Russie, qui, sans cet obstacle, aurait pu les employer en faveur et pour le compte de l'Angleterre. En conséquence sa politique fut de soutenir les confédérés Polonais, assez pour qu'ils ne fussent pas écrasés par les Russes, et pas assez pour qu'ils fussent triomphans. Mais il paraît que M. de Choiseul était mal informé de l'état des personnes et des lieux. Comment pouvait-il connaître assez peu le caractère de Catherine pour croire que, dans quelque situation qu'elle fût, elle mettrait jamais ses moyens et ses projets à la disposition des Anglais? et comment, d'un autre côté, se persuadait-il que la Russie ne finirait pas par triompher

Prusse calculant leur position, leurs forces et les ménagemens que la Russie serait obligée d'avoir pour elles, conçurent à l'instant l'idée de partager la proie que cette dernière aurait bien voulu saisir en entier. L'Empire Ottoman seul, autant excité par

---

des confédérés Polonais, si ceux-ci n'étaient secourus que de quelques subsides et de quelques officiers? Il fallait un peu moins voir le présent et un peu plus l'avenir; il fallait sauver la Pologne, et M. de Choiseul le pouvait. Il y avait moyen d'organiser la Confédération dans le sein de ce royaume, de manière à la rendre très-redoutable. La Suède et l'Empire Ottoman auraient marché à l'impulsion de la France, puisque le dernier s'est déterminé seul. Les escadres réunies des états de la maison de Bourbon eussent été plus que suffisantes pour empêcher les Russes de venir inquiéter les Turcs dans le midi de leur Empire. Les petits Tartares de Crimée seuls, bien stimulés et accompagnés d'officiers Français qui les auraient instruits dans les ruses et les ressources de la tactique européenne, et leur auraient appris à ne pas s'en effrayer, ces peuples seuls auraient suffi pour repousser les Russes jusqu'au centre de leur empire : enfin, tout engage à croire que l'Autriche et la Prusse seraient restées spectatrices immobiles de cette lutte. Elles n'avaient aucun intérêt principal à la destruction de la Pologne. Elles ont partagé ce royaume, quand elles ont vu que si elles refusaient ou dédaignaient d'en arracher quelques dé-

le soin de sa propre conservation que par sa générosité envers un peuple malheureux, se décida à protéger les Polonais contre leurs oppresseurs, et déclara la guerre à la Russie.

Comme l'impératrice avait des moyens d'occuper assez les forces des Turcs, pour empêcher qu'ils ne portassent une armée nombreuse au secours des confédérés Polonais, elle ne regarda pas le danger comme très-pressant de ce côté, et elle retira une partie des troupes qu'elle destinait d'abord à subjuguer la Pologne, pour les envoyer dans les Provinces Ottomanes. Ce qu'il en resta n'était plus assez fort pour détruire rapidement la Confédération, mais seulement assez pour empêcher le nombre

---

pouilles, la Russie les prendrait toutes. Il est à présumer qu'elles auraient volontiers sacrifié ces lambeaux pour ne pas avoir la Russie pour voisine et confidente de tous leurs projets. Mais quand on considère l'état des affaires à cette époque, et qu'on voit comment Catherine s'est mise à l'abri des coups que l'on pouvait lui porter, et quelle attitude menaçante elle a su prendre vis à-vis de l'Europe, on apprend à apprécier le génie de cette grande femme et la puissance de son empire.

des Confédérés d'augmenter. Pour parvenir à ce but, les Russes parcouraient continuellement toutes les Provinces où de nouveaux rassemblemens pouvaient se former, et cherchaient à détruire, tous les jours, dans de petits combats, quelques-unes des troupes déjà sur pied de la Confédération. Au surplus, moins on avait laissé de forces aux chefs des troupes Russes, et plus il leur fallait de talent pour en tirer parti; et cette guerre, qui exigeait surtout une prodigieuse activité et l'art d'étonner et de surprendre l'ennemi, paraissait faite exprès pour donner à Souvarof l'occasion de manifester ses qualités distinctives. Aussi, presque toutes les opérations importantes de cette guerre furent faites par lui.

Pendant toute l'année de 1770 il régna en Pologne, entre les Confédérés et les Russes, une sorte de calme qui tenait à l'attente des grands événemens qui allaient se passer entre les deux Empires. Les Polonais, pleins d'espoir dans l'efficacité de l'assistance des Turcs, attendaient leurs succès pour se montrer avec une nouvelle audace; et les militaires Russes, attentifs aux opérations d'une guerre dont le résultat était

si important pour le sort de leur patrie et sa réputation, dédaignaient, en quelque sorte, les succès peu brillans qui leur étaient offerts en Pologne, pendant que leurs frères d'armes étaient en position d'en obtenir de plus glorieux, et achetés à un prix qui en relevait encore de beaucoup l'éclat. Bientôt les Polonais apprirent, par les défaites multipliées des Turcs et leur conduite impardonnable, qu'ils n'avaient malheureusement plus à compter sur de tels alliés; et les Russes virent confirmer toutes les espérances qu'ils avaient conçues dans le courage de leurs frères, en apprenant la fuite des Turcs au-delà du Danube, la conquête de la Moldavie et de la Valachie, l'incendie de la flotte Turque dans l'Archipel, et tous ces exploits fameux, qui leur ouvraient la perspective de dominer un jour sur un Empire dont la puissance avait été si souvent redoutable à leurs ancêtres. Souvarof, avide de gloire, dut pleurer de regret lorsque le récit de ces hauts faits retentit à ses oreilles, de n'y avoir point pris part; et il eut besoin de se rappeler toute l'austérité du devoir militaire, pour ne point abandonner les

champs de la Pologne stériles en lauriers, afin de courir à ceux où il y en avait tant à cueillir. Ses exploits se bornèrent, pendant la campagne de 1770, à quelques affaires avec le chef des Confédérés Miaczinski, qu'il battit constamment.

Mais en 1771, Souvarof eut lieu de déployer ses talens contre des ennemis dignes de lui. La France effrayée du progrès des Russes, avait enfin senti la nécessité de prêter aux confédérés Polonais une assistance plus efficace qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Cependant cette puissance n'abandonnait pas son système de ne point s'engager dans une guerre nouvelle. Ce ne fut donc pas avec une armée qu'elle vint secourir la Pologne que des armées ennemies remplissaient; ce fut avec des subsides assez considérables et régulièrement payés, et en envoyant dans ce pays des officiers de choix et de mérite qui étaient en état de monter sur un pied respectable les troupes de la Confédération. L'officier français qui fut choisi cette année pour être l'agent en chef des relations entre la France et la Pologne, fut le fameux

Dumouriez (4). Il y était à peine arrivé que déjà tout se ressentait de l'influence de ce caractère énergique, intelligent, mais inconstant et brouillon. Il communiqua au conseil général des Confédérés ses vues pour faire concourir toutes les opérations à un but commun, en les dirigeant suivant un plan fixe et uniforme. Il introduisit plus de discipline dans les troupes, les exerça, les forma aux manœuvres. Plusieurs maréchaux des confédérés secondèrent parfaitement Dumouriez dans la nouvelle tournure

(4) Il y avait alors en France (et cela date particulièrement du ministère de MM. de Belle-Isle) une foule d'hommes à systèmes, qui sans cesse enfantaient de nouveaux projets pour la régénération de leur patrie et le bouleversement de l'Europe. L'homme raisonnable ne conçoit pas clairement pourquoi ces deux idées-là s'enchaînaient l'une à l'autre, ni comment il était nécessaire, pour que nous devinssions des hommes nouveaux, que les autres nations en pâtissent. Mais enfin tel était l'esprit de fermentation qui dominait en France bien avant la révolution. Il était généralement convenu que rien n'était bien ni chez nous ni chez les autres; et l'on ne concevait pas un plus bel emploi des immenses forces de la France que de les faire servir à renverser le monde pour le réédifier, suivant les plans que nombre d'individus te-

qu'il cherchait à faire prendre à la guerre et aux affaires de la confédération. Jamais cette réunion de vrais patriotes, unique espoir de la Pologne, n'avait été mieux commandée. Entre les chefs on distinguait surtout Casimir Poulavski. Ce jeune homme avait le cœur audacieux, l'esprit fécond, le courage intrépide, la constance et la chaleur d'âme d'un Sertorius, d'un Pélage, ou d'un Scanderberg : caractères précieux, les plus intéressans de l'histoire; car rien n'est admirable comme le malheur ferme et cou-

---

naient toujours prêts au besoin. Ces individus séduisaient le ministère, parce qu'ils s'offraient constamment à faire de grandes choses avec de petits moyens, attendu que leur génie devait suppléer à ce qu'on ne leur fournissait pas. Or ce génie-là convenait parfaitement au gouvernement qui avait à cette époque peu d'argent et peu de troupes. On employait donc beaucoup ces partisans politiques, qui, en dernière analyse, ne décidaient pas plus du sort des nations que les partisans militaires ne décident du sort des campagnes. Dumouriez avait éminemment ce bizarre esprit de son siècle ; et ce personnage, avec l'air de tout arranger et qui ne manquait jamais de plans d'organisation et de bonification pour tous les objets, aurait supérieurement bouleversé l'Europe si son influence avait été plus étendue.

rageux. Casimir Poulavski resté seul d'une famille nombreuse qui la première s'était armée pour la cause de la nation, avait choisi pour retraite, à la suite des désastres des siens, des rochers presque inacessibles, où il s'était formé à une vie dure et aux plus violens exercices. L'adresse qu'il avait acquise dans le maniement de toute espèce d'armes ajoutant à sa force naturelle, il était devenu personnellement très-redoutable dans les combats ; et cette qualité toujours imposante enflammait tellement une jeunesse guerrière qui s'était réunie autour de lui, que Poulavski pouvait exiger de sa troupe des prodiges et compter sur son dévouement. Lorsqu'il se vit, ou qu'il se crut assez fort, il descendit de ses montagnes ; attaqua plusieurs fois les Russes avec avantage; leur enleva plusieurs postes, menaça même Varsovie; soutint avec vigueur un siège dans Czenstokow et força les Russes d'y renoncer; repoussa Souvarof lui-même à l'attaque de Landskronn ; augmenta considérablement le nombre des confédérés dans toutes les provinces, tant par le moyen des émissaires adroits et intrépides qu'il y envoya, que par l'ardeur dont

ses succès échauffèrent les âmes; enfin ses soins et ses talens avaient déjà mis la confédération dans une attitude formidable, lorsque la présence et les conseils de Dumouriez, et l'argent qu'il apportait, vinrent achever d'organiser ce parti et de lui donner l'apparence d'une puissance.

Tels étaient les deux adversaires que Souvarof eut à combattre dans la campagne de 1771. Il jugea qu'une extrême promptitude dans les opérations pouvait seule maintenir l'égalité entre les Russes qui ne recevaient point de renforts, et les confédérés qui s'augmentaient tous les jours. Leur audace et leur confiance s'étaient accrues en même temps que leurs forces. Sava, l'un de leurs maréchaux (5), avait fait dès l'hiver de 1771 une incursion en Lithuanie. Souvarof n'avait pas tardé à se mettre à sa poursuite; mais dans cette grande province couverte de bois immen-

(5) Ce titre de *maréchal* n'a aucun rapport avec celui qui, dans les grandes armées de l'Europe, désigne un général suprême. On appelait ainsi en Pologne tout commandant de la noblesse armée et de la milice d'un canton, ou starostie.

ses, et où les confédérés avaient beaucoup de partisans, Sava, en éparpillant sa troupe, était parvenu à échapper au général Russe. Le printemps fut plus décisif. Souvarof ayant moins d'obstacles naturels à vaincre, pressa de nouveau Sava. Il l'atteignit le 26 avril près de Schrenski, lui livra un combat sanglant, où Sava fut défait et blessé. A quelque temps de là, ce Polonais tomba entre les mains des Russes, et fut tué par des soldats. Souvarof, dans l'intervalle, avait poursuivi sa troupe, et taillé en pièces ou dispersé jusqu'au dernier homme.

Poulavski s'avance pour soutenir son compagnon d'armes. Souvarof marche à lui avec trois mille hommes, culbute sa troupe et enlève son artillerie. Poulavski, furieux, rappelle toute son intrépidité, la communique à ses soldats. Après un combat terrible, il parvient à reprendre ses canons et s'éloigne. Souvarof le suit. Aussi courageux, aussi actif, presque aussi habile que son adversaire, Poulavski manœuvre avec dextérité et évite un nouvel engagement. Le Russe, avide de batailles et de victoires, ne le perd pas de vue. Leurs marches et contre-marches, leurs détours et leurs

feintes marqueraient dans l'histoire militaire s'ils eussent chacun commandé trente mille hommes. Enfin Poulavski est trompé par de faux avis. Il s'engage imprudemment dans un terrein étroit ; il est coupé ; sa troupe est détruite en partie. Lui-même est heureux d'échapper avec le peu de monde qui lui reste ; il prend la fuite.

Dumouriez, dans le premier mouvement de colère que lui occasionne ce désastre, menace le brave Poulavski de le faire juger comme coupable de lâcheté. Il rassemble les débris de la petite armée de ce chef et tout ce qu'il peut en outre réunir de troupes. Il se prépare à s'avancer contre le vigilant Russe, mais celui-ci lui en a épargné la peine. Il est déjà sur Dumouriez, il le presse, il le talonne, il le force à se retrancher sous le canon de Landskronn. Cette forteresse, placée à la tête des monts Karpathes, domine la plaine du palatinat de Cracovie. Derrière la hauteur sur laquelle elle est située, il y a une pente assez douce. En avant et sur son flanc droit sont deux escarpemens impénétrables, hérissés de bois de sapins. Dumouriez occupe cette position. Il appuie sa droite à ce bois, qu'il

garnit de deux cents chasseurs, avec deux pièces de canon. Sa gauche est couverte par Landskronn. Le canon du château porte en plein sur une hauteur qui se voit à quelque distance. C'est par cette hauteur que Souvarof arrive. Il a avec lui trois mille chevaux et deux mille cinq cents hommes d'infanterie. A l'inspection du terrein, à la vue de la position de l'ennemi, résolu de l'attaquer, il n'hésite pas sur son plan. Il fait descendre sa cavalerie dans le ravin pour la soustraire au canon du château, et reste avec son infanterie sur la hauteur, prêt à juger des coups et à marcher suivant les mouvemens de son adversaire (6). Etonnés de cette manœu-

(6) Cette relation est tirée en grande partie de celle que Dumouriez donne dans le Chapitre VIII du tome 1[er] de sa Vie, écrite par lui-même. Dumouriez prétend que la manœuvre de Souvarof devait le faire battre immanquablement, et que si ses dispositions eussent été suivies et que les troupes qu'il avait avec lui eussent chargé la cavalerie Russe à mesure qu'elle remontait du ravin dans la forêt de sapins, et avant qu'elle n'eût eu le temps de se former, cette cavalerie était détruite. Mais il ajoute qu'il a été abandonné et que les différens corps auxquels il a donné des ordres, au lieu de se battre, ont fui lâche-

vre audacieuse, dont Souvarof avait prévu l'effet, les Polonais, incertains, n'osent pas s'engager dans le ravin à la rencontre des Russes. Ceux-ci montent et se forment. L'ennemi, coupé par son centre, n'a plus assez de force pour charger cette cavalerie, que l'infanterie Russe était d'ailleurs prête à soutenir; il abandonne le champ de bataille. Les Cosaques le poursuivent avec vivacité, ils s'emparent des deux pièces de canon qui étaient dans le bois et font nombre de prisonniers. Dumouriez, à la tête d'un petit escadron Français, fait sa retraite par le bois sur Sucha. Les Russes respectent cette troupe de braves et la laissent échapper. Ils se contentent de disperser les Polo-

---

ment. Nous ne contredirons pas cette circonstance; mais nous justifierons la manœuvre de Souvarof. Il est probable que si huit mille hommes de bonnes troupes et munis d'une bonne artillerie eussent occupé la position de Dumouriez, Souvarof, eût-il eu même un nombre de troupes fort supérieur, n'eût point débuté par l'attaquer avec sa cavalerie au risque de la faire écraser par le canon, et qu'il n'eût même pas attaqué de front avec son infanterie une position pareille. Mais Souvarof connaissait le triste état de la cavalerie Polonaise et l'état plus triste de son artillerie. D'après cette connaissance, sa

nais et abandonnent ensuite le champ de bataille, que le canon de la place foudroyait de trop près pour qu'il fût tenable. Souvarof, satisfait d'avoir déposté l'ennemi, jeté le désordre dans ses troupes et de lui avoir tué ou pris un grand nombre d'hommes, quitte les environs de Landskrohn, qu'il ne

manœuvre reste toujours hardie sans doute, mais point téméraire, et elle était la meilleure pour lui faciliter l'emploi de toutes ses troupes. Car s'il eut envoyé son infanterie la première, sa cavalerie restait inutile sur la hauteur ou dans le ravin jusqu'à ce que son infanterie eût nettoyé les deux bois et pris position sur le terrein même de l'ennemi. Au contraire la facilité qu'a l'infanterie de se glisser partout, lui permettait parfaitement d'agir derrière la cavalerie, de la soutenir et de faire un feu très-meurtrier sur celle de Dumouriez, qui se serait nécessairement débandée aussi, en cas qu'elle eut chargé celle de Souvarof dans ce terrein difficile. Au surplus, l'assertion de Dumouriez relativement aux Polonais, qui fuient au lieu de combattre quand il s'agit de leurs intérêts les plus chers, assertion confirmée par tant d'autres faits du même genre pendant cette guerre, prouve le peu de fond qu'il y avait à faire sur cette nation, où le gentilhomme était trop libre pour être un rigide militaire, et le paysan trop esclave pour être un homme de courage. Quand on étudie bien cette nation à toutes les époques, il n'y a pa besoin de chercher ailleurs qu'en elle-même la cause de sa chute.

peut point assiéger faute d'artillerie, et vole à d'autres exploits. Il s'empare d'Osvienin et de Bolbrecq, et se remet encore à la poursuite de Poulavski, qui se remontrait en campagne. Souvarof le chasse de défilés en défilés; mais Poulavski parvient à s'enfermer avec ses débris dans Czenstokow. Ce brave confédéré n'a pu soutenir sa fortune, mais il a conservé sa réputation. Souvarof, vainqueur, donne lui-même les plus grands éloges au courage, à l'intelligence et à l'activité du vaincu. Quant à sa propre activité, elle avait passé l'imagination. Dans l'espace de dix-sept jours, après la bataille de Landskronn, il avait parcouru cent lieues, n'ayant jamais passé quarante-huit heures sans se battre.

Un Polonais de distinction, homme de mérite, puissamment riche et influent dans son pays, Oginski, grand-maréchal de Lithuanie, ne s'était pas encore ouvertement déclaré pour la Confédération. Dans le moment où ce parti penche vers sa ruine, il est vivement pressé de le relever, par les Confédérés eux-mêmes, par la France et jusque par l'Autriche. Ce sont les menaces de la Russie qui le déterminent à s'armer

contre elle. Il a bientôt réuni deux mille hommes et de l'artillerie. Il attaque, le 6 septembre, un corps Russe qui était à Radzica, le bat complétement et tue son commandant. Mais déjà Souvarof accourt. Il lui est réservé de détruire encore ce dernier espoir de la Confédération polonaise. Par la rapidité de sa marche, il surprend Oginski à Stoulavies, met ses troupes en déroute et le force à fuir à Dantzig. Cette action fut le dernier événement de quelque importance de la campagne. Mais le temps que Souvarof n'employa pas à combattre ne fut pas perdu : il l'employa à pacifier. Il sut faire porter de toutes parts et si à propos des paroles de paix et de sécurité, que la plus grande partie des Confédérés de la Lithuanie rentrèrent d'eux-mêmes tranquillement dans leurs foyers. Fidèle à sa parole envers tous ceux qui se soumettaient, Souvarof eut soin de les faire traiter avec des égards qui ne leur donnèrent plus l'envie de reprendre les armes.

Dumouriez avait quitté la Pologne, et il y fut remplacé par le comte de Viomesnil, en 1772. Cet habile et estimable officier, comptant plus encore sur le petit nombre

de soldats et officiers Français qui étaient comme auxiliaires à l'armée des Confédérés, que sur les Polonais eux-mêmes, songea d'abord à ménager à sa petite troupe une position qui la mît à l'abri des désastres et fût une base pour obtenir des succès honorables et solides. Il parvint à surprendre le château et même la ville de Cracovie; mais il avait trop peu de monde, les Confédérés étaient trop affaiblis par les pertes de l'année précédente, et les Russes, décidés à en finir, étaient devenus trop forts pour que Viomesnil pût réussir à se maintenir contre eux. Souvarof avait reçu de l'artillerie. Il vint mettre le siége devant Cracovie au mois de mars. Les Confédérés et les Français furent bientôt obligés d'évacuer la ville; mais ils se réfugièrent dans le château, où ils soutinrent un siége de six semaines. Le défaut de vivres et l'impossibilité du secours les contraignirent de se rendre. Les mêmes motifs et la faiblesse des garnisons mirent successivement au pouvoir de Souvarof les villes de Czentokow, Tirniek, Landskronn, etc. etc.

A cette époque, tous les Confédérés se dispersent; les chefs disparaissent et se re-

tirent à l'Etranger. La Russie, la Prusse et l'Autriche déclarent qu'elles ne verront désormais, dans les Polonais qui s'attrouperaient encore, que des brigands, des assassins, des incendiaires. La Confédération est anéantie; l'espoir de l'indépendance est perdu pour la Pologne, et ce malheureux pays attend la décision de ses destinées des puissances redoutables qui l'environnent.

Cette décision ne tarda pas à venir. Le 5 août 1772 fut signé à Pétersbourg, entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, le traité par lequel ces puissances se partageaient, chacune suivant ses convenances, un tiers du territoire de la Pologne, et laissaient ce royaume dans un tel état de faiblesse et de dégradation, que son partage définitif devenait nécessairement la perspective de ses habitans, et peut-être leur refuge contre un malheur interminable. Ainsi se consomma l'un des forfaits politiques les plus inouïs dont l'histoire fasse mention. Ainsi deux cours qui, comme parties principales d'une grande confédération sur laquelle reposait l'équilibre Européen, devaient mettre au rang des premières maximes de leur politique le respect pour les priviléges

et les franchises des peuples et des princes; deux cours qui avaient l'intérêt le plus pressant à ce que l'équilibre de l'Europe ne fût pas rompu, puisque, par leur position, leur existence en dépendait; ces deux cours s'arrangèrent, pour la violation des droits les plus sacrés des nations avec une troisième puissance à qui ces coups-là convenaient à merveille, et dont l'ambition, fondée sur une grande force, pouvait menacer un jour du sort de leur victime commune celles qui étaient alors ses complices.

Lorsque la guerre de Pologne fut terminée, Souvarof revint à Pétersbourg, où sa réputation l'avait précédé. Déjà l'on voyait en lui l'un des officiers les plus distingués de l'armée Russe. Sa vigueur, sa pénétration, la justesse d'esprit avec laquelle il avait saisi la manière de faire la guerre aux Polonais, la précision de ses mouvemens, la rapidité de ses marches, l'ardeur qu'il inspirait aux soldats dans les fatigues ou dans les dangers, enfin l'art de faire beaucoup de mal à l'ennemi sans employer aucuns de ces moyens de rigueur et de cruauté que beaucoup d'officiers Russes s'étaient permis dans cette guerre; tout

en lui annonçait à la Russie un homme qui étendrait la réputation de ses armes avec autant d'éclat que d'honneur. L'impératrice fit à Souvarof le plus favorable accueil. Elle lui donna l'Ordre militaire de Saint-Georges de la seconde classe, ce qui le flatta plus qu'aucune autre récompense. Dans tous les temps de sa vie, ce général a aimé les marques d'honneur et les décorations; et ce goût cesse d'être une frivolité quand on les mérite. Souvarof avait l'âme trop haute pour vouloir des distinctions qu'il aurait cru ne lui être pas dues; mais il avait le sentiment d'émulation qui fait désirer de rendre d'éminens services à la société pour s'en faire remarquer; et ce sentiment, quand il existe dans nombre d'individus, est la base la plus solide de l'état social, et la source de sa perfection.

CHAPITRE III.

Campagnes de Souvarof contre les Turcs. — Guerre de Pougatchef. — Réunion de la presqu'île de Crimée à l'empire de Russie. — Expédition dans le Kouban.

Le repos n'était point fait pour Souvarof ; il n'était ni dans sa profession ni dans son goût de s'endormir au sein de l'oisiveté. A peine fut-il arrivé à Pétersbourg qu'il manifesta le désir de prendre part à la guerre qui continuait entre les Russes et les Turcs, et de ne point poser les armes tant qu'il y avait possibilité d'en faire usage. L'impératrice avait elle-même trop d'intérêt à employer un tel officier pour retenir son zèle. Elle attacha Souvarof à l'armée du feld-maréchal Roumanzof pour la campagne de 1773.

C'était la quatrième de cette guerre fameuse qui avait été entreprise par les Turcs pour empêcher les Russes de dominer en

Pologne, et qui n'aboutit qu'à ouvrir de toutes parts des voies à la Russie pour la domination future de la Turquie elle-même. Cette guerre approcha les frontières de la Russie de la mer Noire, elle lui fraya le chemin du Kouban et de la Géorgie, elle mit les Tartares de Crimée sous sa protection et prépara ainsi leur assujettissement. Elle jeta parmi les Grecs répandus dans toutes les provinces de la Turquie européenne un espoir de délivrance, qui attacha secrètement à la Russie la moitié des sujets du Grand Seigneur; elle inspira enfin aux Turcs une crainte de leurs anciens adversaires, et à ceux-ci un sentiment de leur supériorité, qui ne pouvaient que mener par un effet nécessaire et une progression rapide, les premiers à craindre toujours davantage, et les seconds à se croire certains de la victoire lorsqu'ils marchaient contre des ennemis qu'ils avaient lieu de mépriser.

La rivalité entre les Turcs et les Russes est ancienne et l'on peut la faire remonter jusqu'au renversement de l'empire de Constantinople par le sabre ottoman, et par conséquent à l'arrivée des Turcs en Europe.

Les Russes dûrent considérer ces étrangers comme des ravisseurs qui venaient leur enlever une proie sur laquelle ils se croyaient eux-mêmes des droits naturels. En effet depuis l'établissement des peuples Slaves dans les immenses contrées situées entre le Danube, la mer Noire et la mer Glaciale, ils n'avaient cessé d'inquiéter l'empire grec de Constantinople par leurs continuelles excursions, et ils convoitaient ce riche héritage, comme une suite en quelque sorte et une dépendance de leurs vastes domaines. Les brigandages de ces barbares n'avaient pu être arrêtés ou diminués que par leur conversion à la religion chrétienne, qui fut l'ouvrage des missionnaires Grecs. Alors il s'établit entre les deux peuples le lien le plus fort qui existât parmi les hommes à cette époque ; et la scission des églises grecque et latine ayant isolé les sectateurs de la première dans les pays de deux dominations seulement, savoir ceux qui suivaient les lois des Empereurs de Constantinople et ceux qui obéissaient aux grands Ducs de Russie, il s'ensuivit qu'à la destruction des premiers, les seconds purent se considérer comme les di-

recteurs légitimes d'un troupeau qui se trouvait dès-lors abandonné et sans guide.

Mais s'il fut permis aux grands Ducs de Russie de concevoir dès ce moment cette prétention, il ne leur était pas réservé encore de la faire valoir : leur puissance n'allait pas jusques-là. C'est à peine s'ils avaient secoué le joug des Tartares enfans de Gengis-Kan, qui avaient si long-temps régné sur les bords du Volga et dont les dernières familles occupaient maintenant la Crimée. Ces Tartares avaient embrassé le Mahométisme. Leur nombre et leur ardeur belliqueuse les rendaient redoutables aux Russes, et la position de leur contrée en faisait un point intermédiaire entre les nouvelles conquêtes des Turcs et les états des Czars. Ces Tartares regardaient l'empereur des Turcs comme le chef de leur croyance, depuis que celui-ci avait succédé aux Califes dans leurs possessions et dans leur dignité de vicaire de Mahomet. A ce titre ils lui reconnaissaient le droit de leur ordonner de marcher lorsqu'il s'agissait de porter la guerre contre les infidèles ; de sorte que, loin que les Czars pussent tirer parti des circonstances qui les rendaient les

seuls protecteurs de la religion grecque, pour se faire des partisans dans les états du Grand-Seigneur et parvenir à y succéder aux empereurs d'Orient; c'était au contraire le Grand-Seigneur qui menaçait les Czars du joug, par le ministère d'un peuple belliqueux que son titre de chef de la religion mahométane dévouait à sa cause.

Toute l'attention des Russes consistait donc à se mettre en garde contre les incursions de ces Tartares de Crimée, qui étaient toujours maîtres d'un moment à l'autre de pénétrer dans leurs plus belles provinces et d'y porter la désolation; et toute leur politique, dès l'instant qu'ils eurent un système suivi de puissance et d'agrandissement, dut être de s'assujettir ces ennemis terribles, soit en les subjuguant par la force, soit en profitant de leurs divisions entre eux et avec le divan, pour les isoler, les séduire et les asservir par la ruse. Pierre I y fit ses efforts et manqua son but. On a attribué à ce prince le projet de faire passer sur sa tête la couronne des sultans, et l'on n'a pas vu qu'il devait peut-être rendre grâce à leur mollesse et à leur dégénération d'avoir défendu la sienne contre eux. Pierre

n'était nullement en position de penser à la conquête de Constantinople. Le premier qui en ait calculé la possibilité et qui ait combiné les moyens que la Russie pouvait avoit d'y réussir, c'est un étranger, le feld-maréchal Munick (1). Ce grand homme vit d'un coup d'œil qu'il n'y avait qu'un moyen sans lequel tous les autres seraient inefficaces : la conquête de la Crimée. Il vit que la Russie ne serait un empire solide, qu'elle ne pourrait avoir un système fixe de conquête et des bases certaines de prospérité intérieure, que par la possession

(1) Ce général né dans le duché d'Oldenbourg en Saxe, a servi la Russie sous le règne de l'impératrice Anne, et tout le monde connaît ses victoires sur les Polonais, les Turcs et les Tartares. Il joignait à ses talens guerriers, un esprit à fortes conceptions, un amour passionné pour les actions glorieuses, une grande rigidité de mœurs et une fierté de caractère que ni la bonne ni la mauvaise fortune ne purent gâter ou affaiblir. Aucun homme célèbre des temps modernes ne nous représente mieux Annibal. Il avait le génie fertile, audacieux mais inflexible de ce fameux Carthaginois. Cependant cette inflexibilité même est ce qui a empêché Munick de parvenir à réduire les Tartares de Crimée. Il ne lui fut pas possible de s'arrêter long-temps à négocier ou

de la Crimée. Tout ce que l'art de la guerre offre de plus profond fut mis en usage par Munick pour subjuguer cette presqu'île. Mais Munick, abusé par son caractère trop fier et trop dur, se trompa sur la manière de venir à bout de son dessein. Ce n'était pas la force qui devait réduire les Tartares. Ils furent vaincus par Munick, mais non soumis. Après plusieurs campagnes meurtrières, ce général fut obligé d'évacuer la Crimée et n'en ramena pas le tiers de l'armée qu'il y avait conduite.

Dans la guerre qui éclata en 1769 entre la Russie et la Turquie, celle-ci fit encore

---

intriguer parmi ces peuples. Il tomba dessus à coups de sabre et à coups de canon. Qu'en résulta-t'il ? ses succès militaires furent complets, il battit les Tartares en toutes rencontres; mais fatigué par l'opiniâtreté de ces peuples, par la persévérance imdomptable avec laquelle ils revenaient au combat après tant de défaites et harcelaient l'armée Russe; arrêté enfin par le défaut de subsistances, Munick sortit de la Crimée et ramena en Russie une armée qui n'était plus en état d'agir contre d'autres ennemis. Nous verrons dans la suite comment un autre homme moins habile sous quelques rapports, mais plus adroit que Munick, saisit la vraie manière de réussir à mettre les Tartares sous le joug, et opéra cette importante révolution que Munick avait tentée envain.

éprouver à sa rivale à quel point elle pouvait lui nuire en dirigeant contre elle les Tartares. Au premier signal donné par Constantinople, le Khan de Crimée envahit la nouvelle Servie, mit le feu aux villages et aux récoltes amoncelées, massacra les habitans, emmena les troupeaux, et ne laissa pas trace de végétation ni d'habitation humaine dans ce malheureux pays. Cependant les victoires multipliées des Russes sur les Turcs ne suffirent pas encore cette fois pour mettre la Crimée au nombre de leurs provinces. Ce n'eût point été assez de la cession du Grand-Seigneur, pour qu'un pays qui ne le reconnaissait pas comme souverain immédiat mais seulement comme suzerain, se livrât sans résistance. L'impératrice obtint seulement à la paix, que les Tartares seraient absolument indépendans de Constantinople qui depuis longtemps cherchait à les asservir; qu'ils ne paieraient plus de tribut; que l'élection de leur Khan n'aurait pas besoin d'être confirmée par le Divan; et par ce procédé d'une bienveillance apparente pour ces peuples et par cette dissimulation d'une profonde politique qui pour les intérêts à venir oublie

les outrages présens, Catherine affaiblit réellement les Tartares en les isolant d'un puissant protecteur. D'un autre côté, par la cession qu'elle se fit faire d'une partie de la Bessarabie, elle enveloppa la Crimée et gêna ses communications directes avec la Turquie.

Telle était donc la situation des deux Empires vis-à-vis l'un de l'autre, que tout annonçait qu'enfin celui qui avait la vigueur de la jeunesse, après une lutte si ancienne, allait l'emporter sans retour sur celui que les vices de la mollesse et du luxe faisaient pencher vers la caducité, lorsque Souvarof arriva pour ajouter aux triomphes de ses compatriotes, et pour contribuer, à assurer à sa patrie une supériorité d'où devait résulter par la suite sa plus grande illustration.

Souvarof partit pour l'armée qui était en Moldavie. Il se transporta d'abord à Jassi, où le maréchal Roumanzof avait son quartier-général. Quelques jours après il reçut ordre d'aller joindre la division qui était en Valachie sous les ordres du général Soltikof. Il fut attaché à ce corps d'armée, et on lui donna à commander un détache-

ment composé de quatre bataillons, huit escadrons et quelques centaines de Cosaques Il fut posté au couvent de Nigoieschti, sur la rive gauche du Danube. Les Turcs occupaient en face de lui la petite ville de Tourtoukai sur la rive droite du fleuve, qui est très-large en cet endroit. Ce poste leur était important pour empêcher le passage du Danube et pour leur libre communication avec la mer, dont ils tiraient leurs provisions; ils avaient en conséquence une flottille à Tourtouk i. Leur camp sous cette place était retranché et plusieurs batteries de grosses pièces défendaient le rivage. Souvarof résolut de prendre et de détruire la flottille et la ville. Il reconnut le pays, et il trouva qu'à un mille du poste qu'il occupait en descendant le fleuve, il y avait pour le traverser un endroit commode, en face duquel était une hauteur qui dominait la position des Turcs et dont ils avaient négligé de s'emparer. Souvarof choisit ce lieu pour effectuer son passage; et afin de cacher son projet aux Turcs, il fit embarquer ses troupes sur la petite rivière de l'Artich qni coule dans le Danube, et les fit descendre de nuit près de l'endroit indiqué. Le lendemain matin il

traversa le fleuve, débarqua à l'autre bord malgré le feu des Turcs, donna aussitôt ordre à un colonel d'aller avec quelques compagnies d'infanterie s'emparer de la flottille, en détacha un second pour se rendre maîtres d'une rédoute qui couvrait la ville; et quant à lui, à la tête du gros de ses troupes, il se porta à pas redoublés sur la hauteur, afin d'être à même de soutenir les deux attaques. Tout réussit au gré de ses desirs. La flottille fut enlevée et livrée aux flammes. On brûla aussi les magasins de la ville; et faute de pouvoir emmener le canon de l'ennemi, on le précipita dans le fleuve au nombre de quatorze pièces. Après cet exploit, Souvarof fit rembarquer ses troupes et revint à son poste, n'ayant perdu dans cette action que soixante hommes.

A quelque temps de là, les peines qu'il prit pour tenir constamment l'ennemi en alarmes, et les fatigues qu'il essuya pour ne point laisser perdre à ses troupes l'habitude d'une continuelle activité et leur en donner lui-même l'exemple, allumèrent son sang et lui occasionnèrent une fièvre qui l'obligea de quitter son détachement Dans cet intervalle, la grande armée sous

les ordres du maréchal Roumanzof fit quelques progrès, mais lents à cause du défaut de vivres ; ennemi plus cruel des Russes pendant cette guerre que ne le furent jamais les Turcs. Ce manque de subsistances se faisait surtout sentir dans un pays aussi mal cultivé que la Moldavie, qui, depuis trois campagnes, était ravagé continuellement par deux grandes armées. C'est ce qui rendait si précieux les postes voisins de la mer. Aussi les Turcs avaient-ils occupé de nouveau celui de Tourtoukaï après la retraite des Russes, et s'étaient renforcés et fortifiés sur les ruines de cette ville pendant l'absence de Souvarof. Il n'en fut pas plutôt instruit que, quoiqu'il fût encore convalescent et très-faible, il résolut de revenir à son détachement. Il le trouva augmenté de deux bataillons. Après avoir reconnu la position de l'ennemi, qui de nouveau avait formé au-dessous de Tourtoukaï sur les bords du fleuve un camp retranché embrassant en amphithéâtre les diverses élévations du terrein, Souvarof résolut de le débusquer de ce poste. Il partagea sa flottille en trois divisions, et fit d'abord passer le fleuve à la première, sous les

ordres du colonel Batourin. Ces troupes débarquèrent heureusement, et s'emparèrent de plusieurs redoutes avancées des Turcs. Souvarof ne tarda pas à suivre le colonel, avec la seconde division. Mais le courant ayant entraîné ses bateaux, il eut beaucoup de peine à remonter le fleuve, et en débarquant il trouva que Batourin avait été arrêté à quelque distance du rivage par toute l'armée Turque, qui paraissait décidée à bien défendre ses retranchemens. Souvarof, décidé de son côté à les emporter, marcha à l'ennemi sur trois colonnes; le combat fut terrible; le terrein disputé pied à pied. A la fin Souvarof, qui avait déjà l'art d'inspirer à ses soldats une confiance particulière, allant d'une troupe à l'autre, les animant par sa présence et ses discours, soutenant leur ardeur par l'espoir du riche butin qu'il leur promettait; l'intrépide Souvarof eut la récompense de ses peines. Les retranchemens furent enlevés, mille Turcs mordirent la poussière, dix-huit canons, vingt-quatre bateaux et le camp tout entier de l'ennemi tombèrent entre les mains des vainqueurs. Les Turcs ne reparurent plus de cette campagne à

Tourtoukaï, et furent privés d'un poste d'une grande utilité pour eux.

Après cet avantage, Souvarof fut appelé à l'armée du maréchal Roumanzof, et reçut le commandement d'un corps campé près de Chirchova sur la rive droite du Danube. Toute l'armée se trouvait du même côté du fleuve; mais les opérations du reste de la campagne se bornèrent à s'y maintenir. Il y eut, pour cet effet, des combats sans fin; car les Turcs sont, de toutes les troupes du monde, celles qui multiplient le plus leurs attaques, et celles qui sont peut-être les plus difficiles à battre complètement. La raison en est qu'ils sont nombreux, et que fuyant souvent en campagne au premier choc, leur perte n'est jamais aussi considérable qu'elle pourrait l'être dans des combats plus opiniâtres. Ils se trouvent donc toujours en mesure de revenir sur l'ennemi avec des troupes fraîches, et deux jours après une défaite, leurs nombreuses cohortes étonnent leurs adversaires qui croyaient les avoir détruites. La plus grande perte des Turcs, dans les deux dernières guerres qu'ils ont soutenues contre les Russes, a été dans les places emportées d'assaut

où ils se laissaient forcer par obstination. Des poursuites vives et longues seraient la seule manière de vaincre sans retour ces bandes indisciplinées qui se dispersent et se rallient avec une facilité égale. Mais la nature du terrein et la difficulté des subsistances pour les hommes et pour les chevaux, ont toujours rendu ces poursuites d'autant plus impossibles aux Russes, que les Turcs, dans leur fuite, dévastent horriblement les contrées qui se trouvent sur leur passage, et ne laissent pas à leurs vainqueurs la possibilité d'y vivre. Aussi la première guerre des Turcs, sous le règne de Catherine, malgré de brillantes victoires et les espérances qu'elles firent concevoir au cabinet de Pétersbourg, ne put pas être d'un résultat décisif. Tant que la Russie ne possédait ni Oczakof ni la Crimée, la position de ses armées sur les bords du Danube n'était pas tenable. Tout ce qu'on pouvait espérer de la paix qui suivrait cette guerre, était de préparer les voies à ces conquêtes; c'est ce qui arriva. Une seconde guerre devenait ensuite nécessaire pour effectuer ces conquêtes, c'est ce qui est encore arrivé. Enfin ce ne sera que dans

une troisième guerre qui n'a pas encore eu lieu, que l'on pourra se proposer le but direct de décider du sort de l'Empire des Ottomans sur les deux rives du Pont-Euxin: mais l'issue de cette future guerre sort des bornes de la prévoyance humaine.

Cependant la santé de Souvarof était toujours dérangée, et il fut obligé d'aller passer tranquillement l'hiver à Kiof, pour se remettre. Au commencement d'avril de l'année 1774, il reparut à l'armée avec le grade de lieutenant-général, que l'Impératrice venait de lui conférer pour récompenser ses services. Il eut sous ses ordres une division de douze mille hommes pour cette campagne. Elle se passa comme la précédente, sans de grands événemens. Le seul de quelque éclat fut la victoire que le général Kamenski, fortifié d'une partie du corps de Souvarof et de Souvarof lui même, remporta près de Kosloudji sur l'armée Turque commandée par le Reiss-effendi et l'Aga des Jannissaires, qui voulaient essayer de rechasser les Russes sur la rive gauche du Danube. Ce ne fut qu'un combat acharné, où la valeur des Russes, leur bonne contenance, la précision des ordres

de leurs généraux, leur énergie, décidèrent la victoire plus que de savantes manœuvres, lesquelles n'eussent même pas été praticables dans un terrein très-coupé et contre un ennemi qui combattait de la manière la plus désordonnée et la plus confuse. Attaqués d'abord, Souvarof et Kamenski ayant repoussé les Turcs devinrent attaquans à leur tour. Ils avaient quinze mille hommes; l'ennemi en avait quarante. En dépit de cette disproportion, les Russes poussèrent les Turcs à outrance, les chassèrent de poste en poste, leur tuèrent trois mille hommes, s'emparèrent de leur artillerie et de leur camp, et leur firent un nombre prodigieux de prisonniers. Mais malgré les succès de ses troupes, l'Impératrice était alarmée des suites de la guerre. Elle sentait le besoin de la paix; le désordre de ses finances et les clameurs publiques le lui faisaient surtout vivement sentir. Elle avait gagné à cette guerre une belle portion du territoire de la Pologne et une influence illimitée sur ce royaume; les Turcs renonçaient à la protection qu'ils avaient jusqu'alors accordée à cet Etat; ils concédaient aux Russes le territoire d'Asoph, la navi-

gation de la mer Noire, le libre passage des Dardanelles: ils reconnaissaient les privi-léges contestés auparavant par eux des Tartares de la Crimée et du Kouban, et en général l'indépendance de ces peuples. A ces conditions, Catherine devait s'estimer heureuse de terminer la querelle. La paix fut signée à Kaïnardji cette même année 1774.

Il semblait que ce moment allait être celui du repos pour Souvarof: mais le sort, soigneux de le servir suivant ses souhaits, paraissait ne l'avoir jeté au milieu d'un règne fécond en événemens, que pour lui donner l'occasion de déployer l'activité imperturbable dont il l'avait doué. La Russie n'avait pas encore terminé la guerre qui l'occupait au-dehors, que des mouvemens intérieurs méprisés d'abord, mais bientôt devenus terribles et menaçans, nécessitèrent l'emploi, pour les appaiser, des meilleures troupes et des meilleurs généraux. Souvarof venait d'acquérir des droits à être mis au nombre des derniers. En Turquie comme en Pologne, également pénétrant pour découvrir les points essentiels à attaquer, les positions importantes à prendre, également habile à profiter des fautes de l'ennemi ou

à le faire tomber dans des fautes, intrépide dans les combats, chaud dans la poursuite, enfin toujours victorieux et idolâtré des troupes, ce général s'annonçait comme un de ces hommes heureusement organisés pour la guerre, à qui la fortune accorde tout, parce qu'ils prennent sur elle l'ascendant qu'elle a sur le vulgaire. Catherine se connaissait trop bien en hommes pour négliger de faire servir constamment celui-ci à la gloire ou à la défense de sa couronne. Dès que la paix lui rendit l'usage de ses armées, elle se pressa d'envoyer Souvarof avec la division qu'il commandait contre le fameux Pougatchef.

La rébellion de ce Cosaque fut un événement extraordinaire qui éclaira l'Europe et la cour de Pétersbourg elle-même sur le véritable état intérieur de l'empire Russe. Elle prouva que le clergé était encore plus mécontent que les grands, que le peuple était vexé et fatigué, que Catherine ne régnait point sur le cœur des Russes, qu'elle était détestée de la plupart d'entre eux comme étrangère, et Pierre III regretté comme descendant de Pierre 1er. Elle prouva encore que dans les vastes solitudes de

l'intérieur de l'empire, un parti pouvait se former, se grossir, approcher des parties peuplées, les réunir à lui par force ou par conviction, gagner avec la rapidité d'un incendie une grande étendue de pays, devenir dangereux, formidable, menacer le trône et l'empire de ruine, tout cela presque en même temps qu'on était instruit de son existence et bien avant qu'on n'eût soupçonné sa force et qu'on ne se fût mis en garde contre lui. Mais elle apprit en même temps combien une armée disciplinée et attachée à ses chefs par la confiance, était nécessaire et précieuse pour un état; et combien l'habitude de l'obéissance et de la régularité, principales vertus des militaires, devenaient le gage de la tranquillité, de l'ordre et de la sûreté publique. Si l'armée Russe avait été à cette époque moins aguerrie; si l'habitude de vivre dans ses foyers lui avait donné un esprit plus civil que militaire, c'en était fait de la couronne de Catherine et de toute l'existence de la Russie comme pays policé, et régulièrement organisé. L'insurrection gagnait les troupes, qui étant de la même classe que les paysans, n'avaient que l'esprit particulier de leur

état qui pût les garantir de la contagion; et la Russie déchirée dans son sein par des bandes effrénées composées de ses propres enfans, retombait dans un état de barbarie bien pire que celui dont à peine elle sortait après bien des siècles. Ce danger a excité toute la vigilance du gouvernement, et depuis la révolte de Pougatchef, une meilleure répartition des troupes et la construction de plusieurs forteresses, ont mis l'intérieur de l'empire à l'abri de pareils désastres.

Pougatchef était un Cosaque du Don. Après avoir servi quinze ans dans l'armée Russe, comme simple cavalier puis comme officier, il voulut se retirer et demanda son congé. On le lui refusa; il s'enfuit et se cacha daus la petite Russie chez des moines. On assure que cet homme ressemblait à Pierre III, époux détrôné de Catherine II. A cette époque, le clergé furieux contre l'impératrice qui l'avait privé de beaucoup de privilèges, se communiquait son mécontentement, et celui des membres s'alimentait de celui du corps. Les moines chez qui Pougatchef s'était réfugié, lui trouvant de l'esprit, et voulant mettre

à profit la ressemblance qu'il avait avec l'empereur, crurent bien servir leur ordre que d'engager Pougatchef à se faire passer pour ce prince, et à se former, sous ce prétexte, un parti, à l'exemple de plusieurs imposteurs qui avaient déjà fait cette tentative depuis la mort tragique du malheureux Pierre et l'élévation de Catherine au trône. En conséquence, ils l'endoctrinèrent et lui firent fournir de l'argent. Pougatchef alla d'abord chez les Cosaques du Don ses compatriotes. Il en séduisit un grand nombre, puis il se rendit avec eux dans des cantons déserts du Gouvernement d'Orenbourg derrière le Volga. Là, sa troupe se grossit tous les jours d'une foule de vagabonds, de mécontens ou d'hommes qui voulaient tenter la fortune. Alors il sortit de son désert, et après plusieurs avantages sur les troupes Russes qu'il surprit, il se sentit assez fort pour mettre le siége devant Orenbourg.

Il ne prit pas cette place; mais la garnison trop faible pour combattre en campagne les rebelles, leur laissa le champ libre, et Pougatchef s'avançant en vainqueur vit des hordes entières de peuples

chasseurs et pasteurs venir se ranger successivement sous sa bannière. Bientôt les cultivateurs abandonnèrent aussi leurs villages et leurs travaux champêtres pour le suivre. L'insurrection gagna et s'étendit. Toutes les garnisons des villes se tenaient renfermées dans la crainte du nombre prodigieux des rebelles. Rien n'arrêtait Pougatchef. Déjà il s'avançait dans le cœur de l'empire; déjà il menaçait Moscou qui ne renfermait pas six cents hommes de troupes et où il aurait trouvé cent mille esclaves pour partisans; lorsqu'enfin l'impératrice cédant à la nécessité de s'occuper du danger le plus pressant, résolut d'affaiblir son armée de Turquie pour envoyer un corps de troupes sous les ordres du général Bibikof au-devant de Pougatchef.

Aussitôt que des troupes réglées et en forces suffisantes pour tenir la campagne furent opposées à ce rebelle, les affaires prirent une tournure plus favorable à la cause de l'impératrice. Cependant le nombre des insurgés s'était si prodigieusement accru, qu'il fallut des combats multipliés et opiniâtres pour en réduire la masse. Les généraux Gallitzin, Paul Potemkin et le

colonel Michelson furent successivement employés à cette opération importante. Le dernier remporta plusieurs victoires sur Pougatchef, le poursuivit, le força à repasser le Volga et à se réfugier dans le désert, n'ayant plus avec lui que trois cents Cosaques.

Cependant il y fut rejoint par de nouveaux partisans et se remontra encore une fois sur la rive gauche du Volga. Presque toute l'armée Russe était alors employée contre les Ottomans. Les généraux détachés contre Pougatchef avaient perdu du monde et n'avaient point reçu de renfort. Pougatchef profitait de cette circonstance et ne parlait de rien moins que de marcher sur Moscou. Peut-être les troupes auraient-elles eu peine à faire tête à ce nouvel orage. Mais sur ces entrefaites la paix se conclut avec les Turcs; et Catherine sentant combien il était urgent de finir une révolte qui désolait son empire, qui avait déjà coûté la vie à quatre ou cinq mille gentilshommes et détruit trois cents villes et villages, envoya le comte Pierre Panin, le même qui avait pris Bender, avec des troupes assez nombreuses pour terminer

cette horrible guerre. La division de Souvarof fit partie de l'armée destinée à cet emploi. Mais Souvarof n'eut pas occasion d'ajouter ici beaucoup de lauriers à ceux dont il avait fait provision ailleurs. Michelson, à qui le comte Panin avait fait passer des troupes, s'était de nouveau remis aux trousses de Pougatchef avec une telle vigueur, que ce rebelle, ayant perdu par le fer des Russes presque tous ses partisans et se voyant abandonné des autres, s'enfuit seul et passa le Volga à la nage. Il entra dans les landes d'Oural, où quelques amis vinrent encore le joindre; mais ces mêmes amis, dégoûtés par l'infortune, se changèrent bientôt en traîtres. Séduits par l'or et les promesses des Russes, trois Cosaques des plus affidés de Pougatchef s'emparèrent de lui et le livrèrent garotté à Michelson qui l'envoya au général Panin. Ce rebelle fut exécuté à Moscou peu de temps après. La rébellion finit avec lui. Ainsi notre héros ne retira de cette campagne d'autre satisfaction que de pouvoir dire, qu'il n'y avait pas un seul événement du règne long et mémorable de Catherine auquel il n'eût pris part pour l'utilité de son pays.

Cette expédition achevée, les troupes furent réparties en quartiers d'hiver depuis Sinbirsk jusqu'à Moscou. Souvarof commandait la division stationnée dans les gouvernemens de Penza et Casan. Il profita de cet instant de tranquillité pour s'occuper de ses affaires personnelles et fit de fréquens voyages à Moscou. C'est là qu'il épousa dans l'hiver de 1775 la princesse Barba-Ivanovna, fille du prince Ivan-Prosorovski, général en chef estimé et fort employé alors. Souvarof l'avait connu particulièrement en Pologne et en Turquie. Cette alliance, flatteuse pour tous deux, fut l'effet de l'estime mutuelle qu'ils s'étaient inspirée. Souvarof, alors âgé de quarante-cinq ans, ne fut point entraîné par le seul penchant de son cœur en contractant un engagement aussi sérieux. Il dut calculer paisiblement les convenances et son bonheur. L'événement ne répondit pas à son attente. Est-ce sa faute ou celle d'autrui ? Nous examinerons cette question dans la suite, et nous parlerons des fruits provenus de son mariage.

Cependant Catherine, qui n'avait conclu la paix à Kaïnardji que pour se ménager plus à loisir les moyens de recommencer

la guerre, ne perdait pas de vue ses projets sur la Turquie, et n'était peut-être qu'un peu plus excitée à les remplir par les difficultés qu'elle éprouvait. Elle avait soustrait les Tartares de la Crimée à la protection du Grand-Seigneur et avait fait déclarer leur indépendance, dans le dessein de les faire passer de l'indépendance à la sujétion. Cette pensée était continuellement nourrie en elle par les discours de son principal ministre et favori, qui avait alors sur ses résolutions la plus grande influence et partageait son autorité dans l'Empire. Cet homme, d'un caractère assez audacieux pour ne rien trouver d'impossible, et assez flexible pour savoir employer plus d'un moyen de parvenir à ses fins, avoit parfaitement conçu que ce n'était pas en heurtant le fier courage des Tartares qu'on parviendrait à les soumettre; mais qu'il était bien plus sûr de travailler ces têtes ardentes et irréfléchies, et de les faire s'engager d'elles-mêmes dans les piéges où l'on voulait les conduire, en mettant le plus grand soin à les leur dissimuler. Il se chargea personnellement de l'exécution de ce plan.

C'est donc ici que nous voyons paraître, sur la scène politique, ce fameux Potemkim, cet homme tout à la fois si extraordinaire et si ordinaire, si grand et si petit, si actif et si nonchalant, si conséquent dans quelques-uns de ses projets, si irrésolu et si bizarre dans d'autres, si peu mesuré dans l'éxécution de tous ; ce caractère incompréhensible chez les autres nations, mais modèle achevé du caractère russe dont il réunissait toutes les vertus et tous les vices ; ce personnage enfin qui a joué pendant vingt ans un tel rôle en Russie, qu'on pouvait le considérer comme le second arbitre des destinées de cet empire. Il jouera un rôle aussi dans cette histoire, non-seulement par son influence sur les événemens, mais encore par le cas particulier qu'il a fait de Souvarof, dont il ne pouvait pas s'empêcher d'estimer les talens, l'audace et l'originalité(2). Notre

(2) Il se méfiait cependant de la tournure décidée de son caractère. Comme tous les ambitieux et les hommes de cour, jouissant d'un grand pouvoir et d'une grande faveur, Potemkin n'aimait pas ce qui portait

héros devenant tous les jours un personnage plus marquant, développait aussi tous les jours davantage cette singularité systématique et étudiée devenue depuis si célèbre, et qui étant fondée en lui sur la connaissance approfondie de sa nation,

---

ombrage à son amour-propre et ce qui n'était pas assez souple devant lui. Or, sous le premier rapport, Potemkin ne se dissimulait pas au fond de l'âme la supériorité militaire de Souvarof sur lui; et, sous le second rapport, il ne devait pas être très-satisfait d'un homme qui n'a jamais su baisser le front devant un autre, et qui a toujours prétendu ne devoir son avancement qu'à son épée. C'est même un hommage à rendre au caractère de Potemkin qu'il a constamment employé Souvarof et qu'il s'est complu à le mettre en avant pour des opérations brillantes. Ce célèbre favori, au milieu de la foule de ses défauts, avait une qualité remarquable, celle d'être passionné pour la gloire de son pays et de sa souveraine. L'histoire lui pardonnera bien des vices en faveur de cette vertu. Mais il lui était permis d'avoir quelquefois un sentiment de méfiance contre un homme dont le mérite aurait allumé la fureur de bien des favoris à sa place. « Il fait le fou parfois, disait-il au général autrichien Jordis, en parlant de Souvarof, mais avec ses folies c'est un homme de beaucoup d'esprit et rempli de finesse; il mérite d'être observé ».

devait lui servir à mener les Russes aux plus étonnans triomphes (3).

---

(3) Les sources nombreuses que nous avons consultées; ce que nous avons recueilli en Russie et ailleurs au sujet de Souvarof; enfin nos réflexions sur le caractère de notre héros et sa conduite dans les circonstances les plus importantes de sa vie, tout, en un mot, nous a mené à ce résultat : que son originalité et ses manières bizarres, quelquefois même extravagantes, étaient une affaire de calcul, qui loin de dégrader son caractère, comme certains écrivains malicieux ont cherché à le suggérer, doit attirer au contraire un nouvel hommage à sa perspicacité et à son génie. La même personne de qui nous tenons la note intéressante sur le prince Repnin, que nous avons insérée dans le chapitre précédent, nous en a transmis une fort curieuse au sujet de l'origine des singularités de Souvarof. Nous sommes persuadés que ce qu'elle contient est une des principales causes (si ce n'est pas la seule) de ces singularités qui ont fait tant de bruit. Nous placerons ici cette note dans son intégrité; elle renferme d'ailleurs des détails sur Catherine II, que les admirateurs de cette grande souveraine qui mérite tant d'être admirée, liront sûrement avec plaisir.

« Souvarof, réveillé comme Thémistocle, par les lau-
» riers de ses prédécesseurs, et tourmenté par le besoin
» d'acquérir de la gloire, avait trop de pénétration et
» d'esprit pour négliger le soin d'attirer sur lui l'attention
» de sa souveraine. Placé dans un pays où la faveur avait
» si souvent et si facilement fait parvenir aux premiers

Potemkin auquel on peut reprocher dans l'éxécution de ses plans cette singularité,

---

» rangs, le desir de s'y rendre utile lui fit étudier comment il pourrait se faire distinguer au milieu de ses rivaux qui, pour le plus grand nombre, l'effaçaient par des grades supérieurs à celui qu'il occupait. L'Impératrice lui fournit elle-même le moyen que son zèle et le sentiment de ses forces lui faisaient chercher avec ardeur. Il avait observé que Catherine aimait à rapprocher d'elle ceux de ses sujets dont elle espérait tirer des services, et que souvent elle se plaisait pour les mieux connaître, à voiler la majesté du trône et à se mêler au milieu d'eux comme une amie qui voulait leur laisser la liberté de faire entendre leurs opinions.

» Il est connu par tous les ministres qui ont eu l'honneur de converser familièrement avec cette princesse, qu'elle avait le grand art de ne jamais permettre qu'on l'interrogeât, et que pendant les instans de la faveur la plus intime, on ne vit jamais prendre assez d'ascendant sur elle pour la détourner des sujets de conversations dont elle seule fixait toujours le choix. Dans une circonstance où elle venait de citer une foule de noms célèbres, elle fit remarquer que les plus grands hommes dont parle l'histoire avaient presque tous des singularités, des habitudes, des défauts même dont le temps, leurs efforts et leur grande renommée n'avaient pu les débarrasser. Elle ajouta, qu'un homme d'un grand caractère et profondément occupé de ses desseins, dédaignait sans doute de travailler sérieusement

d'augmenter lui-même les obstacles sous ses pas, parce que son caractère bouillant lui faisait précipiter ou multiplier ses mesures, mais à qui l'on ne peut refuser d'avoir conçu pour son pays les projets les plus glorieux et les plus utiles, et d'avoir toujours saisi avec justesse la manière de les exécuter, Potemkim était alors vivement occupé de la brillante idée de faire passer la domination de la Grèce du sang

---

» à réformer des nuances qui ne pouvaient intéresser que » faiblement et qui servaient en quelque sorte à le faire » distinguer de la foule.

» Cette observation de Catherine, qui n'était peut-» être due qu'au hasard, devint pour Souvarof l'objet » d'une méditation profonde. Il pensa que si les grandes » actions ont seules le pouvoir et le droit d'attirer l'at-» tention des souverains et des peuples, l'homme qui » se sent plein de zèle et de force peut céder au desir de » se faire remarquer, fût-ce même par des singularités; » mais seulement après s'être juré de n'employer ce » moyen que pour arriver à des résultats utiles et grands.

» La constance à marcher vers son but n'appartient » qu'aux grandes âmes. Souvarof, depuis l'instant qu'il » eût pris sa résolution jusqu'à son dernier soupir, resta » fidèle au système de singularités qu'il s'était composé. » Son génie prévoyant lui persuada qu'aussitôt que des

ottoman au sang russe. Il voulait rendre ce beau pays à la civilisation qui ranimerait son antique gloire. Il voulait faire tourner au profit de la Russie la restauration du génie de la Grèce. Il voulait exciter par l'intimité des rapports et une heureuse émulationledéveloppement des deux peuples, et acquérir enfin à sa souveraine un empire d'autant plus beau, que dans cette combinaison l'ennemi le plus dangereux

---

» succès l'auraient couronné, ce moyen qui d'abord » n'aurait fait qu'étonner, lui gagnerait la confiance des » soldats soumis à ses ordres; bientôt l'expérience con- » firma ce que son esprit avait su deviner, et l'instrui- » sit de la puissance qu'exerce sur la multitude tout ce » qui lui semble être extraordinaire.

» Telle fut l'origine de ces singularités par lesquelles » Souvarof acquit sur des soldats dont le plus grand » nombre ne savait qu'obéir, cet ascendant irrésistible » qui les conduisit si souvent à la victoire. Si l'histoire » présentait le tableau de toutes les particularités et de » toutes les anecdotes de la vie de cet homme célèbre, » les esprits observateurs et sages l'applaudiraient d'avoir » souvent employé ce moyen pour faire apercevoir et » sentir des vérités fortes que la puissance et la majesté » du trône contiennent ordinairement dans un timide » et respectueux silence »

de la Grèce devenant son maître, se trouvait par l'effet inverse son protecteur le plus fort; de sorte qu'aucune puissance n'aurait été capable de briser ce lien ni de rompre cette harmonie. Si ce noble projet échauffait son âme, il n'embrâsait pas moins celle de Catherine, aussi fière, aussi sensible à la gloire que son ministre. Leurs conversations, leur correspondance ne roulaient plus que sur ce sujet. Il n'était plus question d'employer à autre chose les forces et les trésors de l'empire; et le dédommagement qu'on attendait des sacrifices n'en rendait aucun difficile ni coûteux.

Mais Potemkin avait parfaitement conçu que la Crimée était la clef de l'empire Ottoman en Europe, la route de sa capitale; et que la couronne de l'empire d'Orient si elle devait changer de tête, était réservée à celui qui prendrait dans sa main le sceptre de la Tauride. Pour obtenir ce sceptre et en faire hommage à sa souveraine, il prétend le tenir de ceux mêmes qui en sont actuellement dépositaires. Les Tartares étaient divisés en trois partis; l'un voulait la Russie pour protectrice, l'autre la Porte, le troisième voulait une entière indépen-

dance. Le Khan régnant Devlet Gueraï mahométan zèlé, tenait à ceux qui desiraient pour protecteur le chef de la religion mahométane. C'est contre lui que Potemkim dirige particulièrement son attaque. Il s'établit à Kerson à portée de la Crimée. Là, sous prétexte d'exercer les troupes, il forme des camps, rassemble une armée considérable, augmente les fortifications des villes où l'on avait déjà commencé des travaux, fait construire de nouvelles forteresses; et pendant qu'il prend toutes ces mesures, il fomente en Crimée l'aigreur entre les partis et leur mécontentement mutuel. Il intrigue à la fois dans cette presqu'île et dans le Kouban (4). Il gagne par des promesses séduisantes plusieurs petits khans et myrzas de ces contrées et les engage à se soumettre volontairement à

---

(4) Le Kouban est une vaste province dont les côtes sont baignées par la mer d'Asoph, et qui s'étend entre le Don et la mer Caspienne jusqu'aux montagnes du Caucase. Ce pays est habité par des Nations Tartares de la même race que ceux de la Crimée. Les incursions de ces Tartares pouvaient être fort dangereuses pour les gouvernemens d'Asoph et d'Astrakan que le Kouban prend

la domination de l'impératrice de Russie et à lui prêter foi et hommage. Il augmente ainsi dans cette contrée le parti russe et affaiblit dans la même proportion tous les autres; puis lorsqu'il croit le moment favorable, affectant que sa souveraine a des plaintes à faire du khan régnant qui favorise en tout les Turcs et n'exécute pas les conditions du dernier traité entre les deux couronnes, il fait entrer subitement des troupes en Crimée; mais il leur ordonne de se contenter d'effrayer Devlet Gueraï et de lui laisser la facilité de s'enfuir. Ce prince trop faible pour résister, ou mal conseillé, profite du moyen qu'on lui donne. A peine est-il parti que Potemkin, sous prétexte de ne point laisser les armées sans chef, fait élire à sa place Shaïm Gueraï prince de la maison de Gengis-Khan comme Devlet, mais entièrement dévoué aux intérêts de la Russie.

à revers. Indépendamment de cette raison de sûreté qui rendait la possession du Kouban intéressante pour la Russie, cette possession lui assurait l'entière domination d'une mer qu'elle avait déjà en partie, et d'un autre côté lui donnait, dans les montagnes du Caucase, des bornes naturelles et d'une force inexpugnable.

Ce prince n'est pas plutôt en place qu'il envoie une ambassade à Catherine, lui demander sa protection pour ses états. La demande est accueillie; et voilà les Russes en droit de soutenir légalement leur ouvrage et plus qu'à moitié maîtres d'un pays où ils ont un prétexte pour entretenir des troupes. Souvarof fut du nombre des généraux chargés par Potemkin d'occuper la Crimée et de surveiller les mouvemens des Tartares.

Mais ce n'était pas encore assez. Shaïm Gueraï, quoique n'étant qu'une ombre de Souverain, règnoit au moins de nom; et c'était au nom de reine de Tauride que Catherine aspirait. Potemkin, pour y parvenir, renouvela ses intrigues, il les appuya de ses menaces, et fit si bien que le Khan lui-même Shaïm Guéraï consentit, moyennant une pension de deux cents mille roubles, à céder sa couronne à la Russie et à reconnaître l'impératrice pour sa souveraine. Catherine publia aussitôt un manifeste, où, sous prétexte d'assurer à son empire des limites fixes et précises et une paix constante (prétexte spécieux sous le rapport du raisonnement, mais dans cette circonstance très-faux sous celui de la jus-

tice) elle réunissait à son empire non-seulement la Crimée, mais encore l'île de Taman et le Kouban (car par des menées semblables à celles dont on avait fait usage en Crimée on était aussi parvenu à faire reconnaître dans ces contrées la domination Russe). Alors les troupes achevèrent de pénétrer dans toutes les parties de la Crimée et dans les autres pays que la Russie avait résolu de s'assujettir. Elles occupèrent les forteresses ; et les chefs des différentes divisions d'armée furent chargés de recevoir, chacun dans leurs districts, le serment de fidélité des Tartares. Souvaroff fut envoyé avec cette commission dans le Kouban et on lui donna le commandement général de cette contrée.

Ce fut un jour mémorable que celui qui vit les fiers enfans de Gengis-Kan, les conquérans de la moitié du monde, les anciens maîtres des Russes dont le chef s'agenouillait chaque année devant leur khan en lui présentant son tribut, réduits maintenant à la même posture devant leurs anciens esclaves, devenir les humbles sujets d'un empire colossal dont la grandeur s'était accrue aux dépens des domaines de

leurs ancêtres! Ce fut un jour digne d'être cité dans la multitude innombrable des jours, que celui où un peuple chrétien, vengeur des longues infortunes de ses frères, vint planter le signe de sa religion en face du siège d'une religion ennemie, et par cette attitude menaçante indiquant à ses adversaires le sort qui les attendait, vint annoncer aux peuples une révolution qui doit changer un jour la face de l'Europe et de l'Asie ! Certes, si jamais conquête dût exalter les espérances des vainqueurs, accabler le courage des vaincus, solliciter l'attention des puissances de la terre, ouvrir un champ sans bornes aux reflexions des philosophes, ce fut la conquête de la Crimée et du Kouban par les armes Russes.

Après l'entière soumission des peuples de ces deux contrées et la conclusion de l'acte par lequel ils se reconnaissaient sujets, les différens corps composant l'armée Russe s'établirent à poste fixe dans ces pays. Souvarof resta dans le Kouban. Il avait fait faire avec la plus grande solennité la prestation du serment. Il n'épargna ensuite aucun moyen pour attacher à la Russie des peuples qu'il jugeait bien que

la force n'avait soumis qu'en apparence, mais dont les cœurs étaient loin d'être gagnés. Cependant il prit toutes ses sûretés, afin de n'être pas dupe de sa douceur si les moyens de conciliation ne lui réussissaient pas. Les troupes sous ses ordres, composées de cinq régimens d'infanterie, dix escadrons de Dragons, vingt de Hussards et vingt-cinq de Cosaques étaient distribuées en partie aux environs du vieux fort de Koppil, en partie dans des retranchemens auprès de Taman sur la mer-Noire; et le reste du corps était posté dans les landes de Taman jusqu'à Azof, occupant des lignes défendues par des redoutes et de petits forts, et construites plusieurs années auparavant pour protéger le gouvernement d'Azof contre les irruptions et les brigandages des Circassiens. Maintenant ces lignes quoique devant toujours servir au premier but de leur construction, devenaient utiles encore sous un autre rapport; c'étoit d'être pour les Russes la clef du Kouban et d'assurer cette possession nouvelle contre les insurrections des Tartares. Souvarof fit donc réparer et augmenter ces lignes; il porta également sa surveillance sur les

forts, qu'il fit mettre en assez bon état de défense pour être à couvert de toute insulte de la part de peuples qui ne connaissaient pas l'usage de l'artillerie. Pendant l'hiver de 1777 et le printemps de l'année suivante, Souvarof employa trois mille hommes à ces travaux et les poussa avec tant de vigueur, que le général qui lui succéda n'eut presque plus rien à y ajouter. Dans l'été de 1778, Souvarof appelé à remplacer le prince Prosorowski qui venait de quitter la Crimée, se rendit dans cette presqu'île, où il fut chargé du commandement des troupes qui s'y trouvaient, et de celles répandues de la Crimée au Dnieper. Le tout était d'environ cinquante mille hommes, formant la division la plus avancée de la grande armée sous les ordres du feld-maréchal Roumanzof.

Au mois d'août, la flotte Turque, forte de cent soixante voiles, parut sur les côtes de Crimée, et quoique la guerre ne fût pas déclarée entre les Russes et les Turcs, ces derniers se croyant les mêmes droits à occuper la Crimée, que les premiers se préparèrent à y effectuer un débarquement, après avoir envoyé une protestation au général Souvarof contre le séjour des Russes

dans cette presqu'île. La position était critique. Les Turcs étaient en force, et les Russes surpris n'avaient pas leurs moyens de défense prêts. La bonne tête de Souvarof pourvut à tout. Il répondit à la protestation en transportant au plus vîte de l'artillerie sur les points des côtés menacés, et plaçant par derrière des piquets d'infanterie prêts à faire feu. Les Turcs n'avaient pas d'ordres pour se battre ; il est à présumer qu'ils n'en avaient pas non plus l'intention ; ils auraient voulu seulement en imposer assez aux Russes pour prendre pied en Crimée. La bonne contenance de Souvarof les intimida eux-mêmes ; ils se retirèrent. Ainsi notre héros, à qui rien dans la nature n'a jamais causé de crainte, sut vaincre dans cette occasion sans combattre.

Il aurait probablement vaincu de même en combattant. L'impératrice, pour lui témoigner sa satisfaction, lui donna l'ordre de S.-Alexandre avec une plaque enrichie de diamans qu'elle avait elle-même portée.

Souvarof reprit à quelque temps de là le commandement du Kouban, dont la soumission n'étant pas encore bien assurée exigeait un officier de tête pour conte-

nir les peuples récalcitrans. Il donna deux grands galas aux hordes des Tartares Nogais. Il se trouva trois mille Tartares au premier festin, et près de six mille au second. On avait préparé pour ce dernier cent bœufs, huit cents moutons et trente-deux mille pintes d'eau de vie. Dans le fort du repas les têtes des Tartares échauffées ne mirent plus de bornes à leur dévouement. Tous les chefs, à la proposition de Souvarof, jurèrent sur le koran, foi et hommage à l'impératrice, et portèrent sa santé comme à leur souveraine. Mais à peine les fumées de la boisson enivrante furent-elles calmées qu'ils se repentirent de leurs sermens. Les insurrections éclatèrent parmi ces hordes jusqu'alors indomptées. Il s'en était manifesté aussi parmi les Tartares de Crimée et de l'île de Taman. On avait voulu faire arrêter plusieurs Khans accusés d'être les auteurs des troubles, mais ils avaient échappé et s'étaient retirés dans les montagnes du Kouban, où ils augmentaient le nombre des mécontens de cette contrée. On jugea à la cour qu'il fallait prendre une mesure décisive pour réduire ces peuples, qui paraissaient résolus de ne point laisser

les Russes tranquilles possesseurs de leur pays. Souvarof reçut ordre de se mettre à la poursuite des rebelles dans l'intérieur du Kouban, et de les soumettre, soit en les enlevant, soit en les dispersant ou les détruisant. Sa marche pour exécuter cet ordre fut aussi hardie que pénible. Il passa la rivière de Kouban et se dirigea vers le Caucase, où les Nogais s'étaient retirés. Les difficultés qu'il eut à vaincre sont inexprimables. Aucune trace de chemin, des torrens qui descendaient des montagnes et obstruaient les passages, des bois épais sur des rochers escarpés, d'autres dans des fonds remplis de marais, enfin le défaut de subsistances; tout contribua à rendre cette marche (qu'il était encore nécessaire de faire avec assez de précaution pour qu'elle ne fût pas soupçonnée des Nogais) une des plus fatigantes qu'on puisse imaginer. Néanmoins la patience et la vigueur des Russes, stimulés par l'exemple de leur général, triomphèrent de tous ces obstacles. Constamment au milieu de ses soldats pendant ces jours laborieux, Souvarof, suivant l'usage qu'il avait adopté dans sa jeunesse et dans les grades inférieurs, et qu'il a con-

servé dans un âge plus avancé et lorsqu'il commandait cent mille hommes, partageait les fatigues, les dangers, la nourriture de sa troupe. Il l'encourageait par des propos gais, même par ces bouffonneries que quelques étrangers lui ont reproché avec aigreur, sans s'apercevoir que les plaisanteries qui auraient paru grossières à d'autres peuples, ne paraissaient qu'ordinaires et naturelles aux Russes peu civilisés encore dans la classe commune. Toujours causant, toujours familier et jovial avec le soldat dont il connaissait le penchant à la gaîté, Souvarof était roide et sévère avec l'officier qu'il savait incliner vers l'insubordination. Jamais général n'a eu l'air plus débonnaire avec ses troupes ; jamais aucun n'en a été plus craint et respecté, n'en a exigé davantage et ne s'est mieux fait obéir. Le citadin poli se moquera sans doute de Souvarof. Le militaire expérimenté l'approuvera, parce qu'il sait ce que coûtent les succès à la guerre, et qu'il juge qu'on ne saurait prendre trop de mesures ni employer trop de moyens pour les obtenir. Il est du moins de fait que la méthode de Souvarof lui a réussi. Elle eut dans l'occasion dont il s'a-

git le résultat le plus favorable. Les Nogais furent surpris dans leurs asiles, qu'ils croyaient inexpugnables. Ils résistèrent vivement, on en massacra un grand nombre. On fit beaucoup de prisonniers, on enleva les femmes et les enfans. Ce qui resta de ces peuplades se dispersa, et fut trop affaibli pour pouvoir de long-temps être dangereux. Souvarof repassa la rivière du Kouban et mit ses troupes en quartier d'hiver.

En 1783, la Russie tenta une entreprise remarquable et digne du vaste génie de Catherine II. La guerre existait alors dans l'Inde entre les Français et les Anglais. Hayder-Ali, allié des premiers, étant au plus fort de ses succès, s'avança jusqu'au-delà de l'Orixa. Les habitans du nord du Bengale, dérangés dans leurs habitudes de commerce par le conflit des Anglais et de leurs ennemis, imaginèrent de porter le fer qu'ils ont à vendre jusque sur les frontières de la Sibérie. Cette particularité fut un trait de lumière pour Catherine, et lui fit aussitôt concevoir un grand projet. Elle fit armer à Astrakan une flotte dont elle donna le commandement à Souvarof, avec ordre d'aller s'emparer d'Astrabal, sur la côte

septentrionale de la mer Caspienne, et d'y former un établissement, afin de pénétrer un jour par ce point dans l'intérieur de l'Inde. Et comme il existait déjà une navigation intérieure depuis Astrakan, par le Volga, la Mita, le lac Yémen, le Vologda, le canal de Ladoga et la Néva jusqu'à Pétersbourg, il résultait du succès de cette entreprise que la puissante souveraine de Russie voyait apporter sans obstacle, sans danger et à peu de frais sous les murs de son palais, les richesses et les productions précieuses de l'Indostan. Ce projet manqua par les intrigues des Anglais et la tournure plus heureuse que prit pour eux la guerre de l'Inde, ce qui ramena le commerce du Bengale aux débouchés accoutumés. Souvarof en quittant Astrakan prit le chemin de Pétersbourg et fut attaché à la division de troupes stationnées dans ce Gouvernement. C'était en 1784. Notre héros passa trois ans dans une inaction forcée; car la Russie jouit d'une profonde paix jusqu'à la guerre que lui déclara la Turquie en 1787. Mais si le champ de bataille fut abandonné par lui dans cet intervalle, il en profita du moins pour se préparer à y repa-

raître avec un nouvel éclat. Le temps qu'il perdit pour la pratique, il l'employa à l'étude de la théorie; et ce général, que par un très-faux préjugé l'on a cru sans littérature, parce que, par un préjugé tout aussi faux, bien des gens croyent encore les gentilshommes Russes entièrement illettrés, était le militaire de l'Europe le plus instruit de l'histoire et des principes de son art.

CHAPITRE IV.

Souvarof est fait général en chef. — Voyage de l'Impératrice en Crimée. — Seconde Guerre contre les Turcs. — Campagnes de 1787 et 1788; les Turcs défaits à plusieurs reprises par Souvarof. — Campagne de 1789; Bataille de Forhani. — Bataille de Rimnisk. — Campagne de 1790; prise d'Ismaïl. — Paix d'Yassy. — Réflexions.

Nous allons voir maintenant notre héros entrer dans une carrière plus vaste que celle qu'il a suivie jusqu'à présent. Nous allons le voir investi de la confiance du chef suprême sous lequel il fait la guerre et n'ayant plus à répondre si rigidement de ses démarches, être plus maître, par conséquent, de diriger ses opérations, et disposer de moyens assez grands pour en exécuter d'importantes. Nous serons donc à même plus que jamais de le juger sur son mérite propre, et de jeter sur lui tout le blâme qu'il aura encouru,

s'il ne justifie pas, dans les premiers rangs, l'opinion qu'il a donnée de lui dans les rangs inférieurs ; ou d'ajouter à nos éloges s'il remplit toutes les espérances qu'il a fait concevoir.

Un historien est assez généralement disposé à s'enflammer graduellement pour son héros. Nous chercherons à éviter par la suite cet enthousiasme dangereux, avec le même soin que nous nous en sommes garantis jusqu'à cette époque. Si nous avons constamment loué Souvarof, c'est que nous n'avons trouvé jusqu'ici aucune critique à exercer sur sa conduite. Nous l'avons vu constamment militaire zélé, assidu, intrépide, infatigable, simple dans ses mœurs, uniquement occupé de son métier. Nous n'avons rien découvert dans ses actions qui décélât en lui la cupidité, l'ambition, la volupté, ni l'oubli des devoirs en faveur des plaisirs. Nous l'avons trouvé étranger à la galanterie et à l'amour, qu'il regardait probablement comme une faiblesse pour un guerrier chargé de commander les autres. Nous ne l'avons pas trouvé moins éloigné des intrigues de cour, si actives dans son pays, et surtout pendant le règne sous lequel il a vécu.

Il a maintenant cinquante-six ans, il est au service depuis près de quarante; il s'est battu contre les Prussiens, les Polonais, les Turcs et les Tartares; il a plus fait contre les premiers avec des détachemens de quelques centaines d'hommes, que les généraux en chef de l'armée Russe n'en faisaient alors à la tête de quatre-vingt mille combattans; il a vaincu les chefs les plus habiles des seconds, a déconcerté leurs mesures et détruit toutes leurs espérances; il a battu les troisièmes en maintes rencontres et a déjà semé dans leurs âmes les germes de la terreur que son nom devait leur inspirer plus tard; il a soumis à la Russie les hordes les plus récalcitrantes et les plus sauvages des quatrièmes; après tous ces exploits, il est lieutenant-général. Certes ce grade, tout élevé qu'il est, ne lui a pas été donné par faveur, il lui était dû. Nous ne prétendons pas dire cependant que Souvarof fût sans défauts; mais ces défauts n'influaient point sur sa conduite publique, et n'en altéraient en rien la régularité. A l'époque où nous sommes, les singularités de Souvarof commençaient à être célèbres dans le monde. Mais peut-être le rendaient-elles peu socia-

ble, ennuyeux même dans son intérieur où elles n'avaient pas le même piquant qu'au dehors. Nous avouons que nous n'avons pas fait de profondes recherches pour confirmer ou rejeter ce soupçon. En effet que nous importe ? Ce n'est pas un héros en robe de chambre que nous voulons montrer au public. L'histoire, suivant nous, n'est pas une comédie chargée de peindre et de censurer les ridicules des hommes dans le cours de la vie sociale. Ses tableaux faits pour instruire, doivent être présentés avec un extérieur sévère et solennel qui impose le respect. Ce n'est rien apprendre aux hommes que leur dire qu'un héros, de la même nature qu'eux, est sujet dans sa vie privée à leurs besoins et à leurs faiblesses. Mais c'est leur donner d'importantes leçons, que leur produire le développement des facultés de ce héros dans les grandes occasions, où l'on ne voit agir que le ressort moral.

Lorsque la Criméefut soumise, le prince Potemkin attaché à son nouvel ouvrage, et sentant l'importance de sa conquête sous tous les rapports politiques, militaires, agricoles et commerciaux, voulut jeter sur ce pays un éclat qui décidât plus prompte-

ment sa civilisation et le développement de toutes ses ressources. Il engagea l'Impératrice à vivifier cette contrée par sa présence, et à faire connaître aux peuples de Crimée et à l'univers le prix qu'elle attachait à sa nouvelle couronne, en venant elle-même en prendre possession. Alors fut décidé ce voyage célèbre qui retraça aux yeux de l'Europe étonnée la pompe des conquérans fabuleux. Potemkin, dont les idées étaient aussi originales que grandes, imagina pour illustrer la course de sa souveraine des détails qui parurent d'autant plus incroyables alors, qu'il n'y avait que la constitution politique de l'empire de Russie et l'état physique des lieux où s'est passée la scène, qui pouvaient permettre de réaliser de semblables conceptions; et que les autres peuples de l'Europe, en rapprochant ces circonstances extraordinaires de leur propre situation physique et morale, avaient peine à y ajouter foi. L'armée toute entière de Russie fut destinée à servir de cortége à l'Impératrice. On la répartit par divisions sur sa route, depuis Moscou jusqu'en Crimée; de manière qu'à chaque pas elle pût voir des preuves de sa puissance et des milliers de

bras prêts à se lever pour étendre cette puissance et l'augmenter encore. Les meilleurs généraux furent placés dans les points où l'Impératrice devait faire un plus long séjour, afin de préparer les troupes à paraître avec éclat à ses regards. Souvarof fut bien traité de Potemkin dans cette circonstance. Il reçut de lui le commandement de la division de Krementschouk, ville où l'Impératrice devait s'embarquer sur le Dnieper. Cette division composée de douze mille hommes d'infanterie, l'élite de l'armée, et de trois mille Cosaques, était équipée à neuf, et on la destinait à exécuter des manœuvres devant la souveraine, pour l'amuser pendant son séjour à Krementschouk. Souvarof partit pour sa destination dès le mois de novembre de l'année 1786. Avant son départ l'Impératrice le nomma général en chef.

Cette princesse se mit en route de Pétersbourg le 18 janvier 1787. Mais des séjours dans plusieurs villes qu'elle voulait voir en détail ayant prolongé son voyage, ce ne fut qu'à la fin d'avril qu'elle arriva à Krementschouk.

Tout était prêt pour la recevoir. Ce n'était

pas en vain que Souvarof avait passé là l'hiver. Dès que la souveraine (à qui Potemkin avait fait construire un palais et un élégant jardin exprès pour son séjour à Krementschouck) se trouva suffisamment reposée, les manœuvres commencèrent. Elles furent exécutées non-seulement avec précision, mais avec cette vivacité qui jusque là n'avait pas été la qualité propre des Russes. Souvarof, qui voulait la leur inspirer, fut enchanté d'avoir une occasion de les y habituer dans l'image de la guerre, en attendant le moment de la mettre réellement en pratique; et de les faire encourager dans cette innovation par les applaudissemens de leur souveraine. Catherine fut surprise et satisfaite au plus haut degré, ainsi que toute la Cour. La veille de son départ, cette princesse, qui voulait faire de son voyage un temps de fêtes pour ses sujets, et qui répandait sur toute sa route les bienfaits et les récompenses, distribua des grâces à tout ce qui l'entourait à Krementschouk. Elle fit une nombreuse promotion d'officiers-généraux et particuliers. Elle donna des croix, des cordons, des diamans. Une foule de courtisans et de militaires de tout

grade s'étaient mis bien long-temps d'avance sur les rangs pour obtenir de la souveraine les faveurs qu'ils avaient plus ou moins méritées. Le nom du seul Souvarof n'avait paru sur aucune liste. Au moment où l'Impératrice, au milieu de sa cour, fit connaître à chacun la grâce dont elle avait daigné l'honorer, Souvarof, à l'écart, paraissait se croire assez comblé des bienfaits de la souveraine, pour ne point en solliciter de nouveaux. « Et vous, général, ne deman-» dez-vous rien ? » lui dit la gracieuse Impératrice en se tournant vers lui. «Madame, répondit le sévère et caustique guerrier » je » demande que votre majesté me fasse payer » mon logement. » Le prix de ce logement était de trois roubles. Cette réponse lacédémonienne et d'un style peu connu à la cour de Russie peignait le désintéressement de Souvarof; mais elle peignait aussi le dédain de son âme fière pour la cupidité des courtisans, et sa franchise un peu rude qui ne craignait pas de dévoiler ses sentimens quel que dût en être l'effet sur les autres.

L'Impératrice s'embarqua à Krementschouk pour descendre le Dnieper jusqu'à

Kerson. Afin de rendre le fleuve parfaitement navigable et sûr, on en avait égalisé le fond par des travaux incroyables. Les bords du fleuve paraissaient enchantés. Ce beau pays, pour qui la nature s'est montrée si libérale, ne voyait point sa surface habituellement parée des pompeux trésors renfermés dans son sein, parce que la main secourable de l'homme n'était pas là pour les en faire sortir. Une population clairsemée laissait en friche une des terres les plus fertiles du globe. Potemkin suppléa par artifice à cette disette. Il fit arriver des provinces voisines une foule de paysans, traînant avec eux leur bétail et leurs cabanes de bois, aisées à transporter. Il leur fit construire des villages sur les bords du fleuve, ce qui les anima. Le bétail se répandit dans des prairies naturellement fécondes, mais désertes. Beaucoup d'arbres nouvellement plantés donnèrent un coup d'œil de vie et de fraîcheur à des terres auparavant arides et mortes. Tous les yeux purent voir ce que serait cette délicieuse contrée, si le nombre des habitans était en proportion de la richesse de son sol. Les étrangers qui suivaient Catherine ou ceux qui accoururent sur

sa route prirent une haute opinion de l'Ukraine et de la petite Russie ; ils la répandirent en Europe ; et c'est au voyage de Catherine en Crimée que l'empire doit de nombreuses colonies d'Allemands, de Suisses, de Polonais, qui sont venus s'établir dans ses parties méridionales, et qui tous les jours travaillent à en faire un des pays les plus riches du monde.

A Kerson, un spectacle d'un autre genre inspira au commerçant des réflexions semblables à celles que le cultivateur avait faites en Ukraine. Il jugea, par la position de ce port et par l'accroissement que cette ville avait déjà prise depuis sa récente construction, combien le séjour en serait favorable à de grandes spéculations de commerce. Enfin l'entrée de la Crimée librement ouverte pour la première fois, fit connaître à l'Europe une espèce de paradis terrestre, ignoré depuis que les Génois en avaient été chassés par les Turcs, et même connu d'eux seuls à cette époque, et auquel il ne manquait que la paix et la tranquillité pour ne rien laisser à desirer à ses fortunés habitans.

Que l'on juge maintenant sous combien

de points de vue ce voyage de Crimée, qu'on a affecté de dépeindre dans le temps comme une sorte de jonglerie de Potemkin, était profondément politique! D'ailleurs, l'Impératrice et son ministre avaient encore un autre but. L'une et l'autre savaient quel avantage de position la Crimée donnait à la Russie vis-à-vis de la Turquie: l'une et l'autre voulaient recommencer la guerre, puisqu'ils avaient la certitude de la faire glorieuse, et une espérance actuellement fondée de parvenir au grand projet du renversement de l'empire de Constantinople. L'une et l'autre enfin étaient convaincus que s'il y avait un moyen d'exciter la jalousie et la fureur des Turcs, et de les provoquer à une nouvelle lutte, c'était de venir les braver avec pompe et ostentation jusqu'à leur porte, dans des provinces qu'ils n'avaient cédées qu'en frémissant, et qu'ils regrettaient tous les jours. C'est ce qui arriva. L'Impératrice était à peine de retour à Pétersbourg, où elle rentra à la fin de juillet, que le Divan, après avoir remis comme par procédé plusieurs notes de plaintes, et fait des demandes d'explications à l'ambassadeur de Russie à Cons-

tantinople, sans attendre la réponse du cabinet russe, et brûlant d'accélérer sa vengeance, fit proclamer la guerre contre la Russie et enfermer son ministre aux Sept-Tours, le 18 août 1787.

Cependant Souvarof avait d'abord suivi l'Impératrice à Kerson, puis en Crimée. Lorsqu'elle repartit de ce dernier pays, Souvarof la précéda. Muni des instructions de Potemkin, il alla réunir à Pultava en Ukraine un corps d'armée qui, au passage de la souveraine par cette ville, lui donna la représentation exacte de la fameuse bataille où le sort de la Suède et de la Russie fut décidé, et où la première, par la folie de son monarque, perdit, peut-être pour jamais, sa force et son influence en Europe, tandis que la seconde, par la sagesse du sien, jeta les fondemens de cette grande puissance qui soixante ans plus tard a étonné le monde. A Pultava, Souvarof prit congé de l'Impératrice, et reçut d'elle, en témoignage de sa satisfaction, une boîte enrichie de diamans. Il alla ensuite passer quelques temps avec Potemkin, dans une terre que ce dernier venait d'acheter du prince Lubomirski, sur les frontières de la Pologne. Là

ils purent concerter à loisir les opérations de la guerre. Potemkin, qui s'était fait adjuger le commandement général des forces Russes, pour exécuter sans obstacle ses vastes projets, sentait le besoin qu'il avait d'être secondé par des généraux de la trempe de Souvarof. Cependant les Turcs, à cette époque, possédaient encore Ocjakof, où ils avaient une flotte considérable. Il fut donc aisé de prévoir qu'ils partiraient de ce point pour insulter les frontières de la Crimée, y tenter quelques descentes, et y ranimer le parti qui existait encore pour eux dans ce pays. Potemkin décida, en conséquence, de faire, dès la campagne suivante, le siége de cette forteresse importante, après qu'on serait parvenu, par différentes manœuvres et combats, à éloigner les armées Turques des environs de cette place et des bords du Danube. Mais, au préalable, la ville de Kerson et la forteresse de Kinbourn se trouvant les points les plus essentiels à conserver, puisque ces places couvraient la Crimée, et que toutes les forces maritimes de la Russie dans la mer Noire y étaient réunies, Potemkin fit confier par l'Impératrice le commandement

de ces cantons à Souvarof. Celui-ci partit à la fin d'août pour aller prendre la direction des troupes qui se trouvaient rassemblées autour de Kerson.

Les deux Empires firent chacun de leur côté des préparatifs qui annonçaient de quel intérêt était pour eux la lutte qui allait commencer. La Turquie ne se dissimulait plus l'intention de la Russie de la détruire; la Russie prenait encore moins de peine à cacher son dessein d'écraser son ennemi pour s'établir sur ses ruines. Suivant l'usage, on publia des manifestes où chacun vantait la justice de sa cause. Ils roulaient sur les griefs ordinaires. La Russie se plaignait que les Turcs cherchaient à éluder le dernier traité; les Turcs se plaignaient, avec bien plus de raison, que la Russie en violait journellement toutes les clauses. Mais ce n'était pas la plume qui devait décider cette grande question. Ces pièces insignifiantes, bonnes tout au plus à amuser les oisifs des capitales, ne sont pas même aujourd'hui des documens pour l'histoire. Et de quelle nécessité peut-il être d'ailleurs de s'adresser, pour plaider ses droits, au tribunal du public qu'on ne reconnaît pas,

tandis qu'on a la force en main et qu'on se croit juge dans sa propre cause? Les Turcs et les Russes, persuadés de cette vérité, firent bientôt avancer, chacun de leur côté deux cents mille hommes à l'appui de leur manifeste. Quatre-vingt mille hommes des premiers se portèrent par la Moldavie sur Ocjakof, pour empêcher le siége de cette place. Cent mille hommes sous le commandement du grand-visir approchèrent des bords du Danube pour en défendre le passage ; enfin seize vaisseaux de ligne, huit frégates et un nombre considérable de galères commandés par le capitan pacha, entrèrent dans la mer Noire.

Les Russes ne se présentèrent pas au combat sous un aspect moins formidable. La guerre proclamée dans l'empire y avait occasionné, (contre ce qui arrive ordinairement en pareille circonstance) une allégresse extraordinaire. Les triomphes paraissaient certains ; la puissance de la Russie visait à un point d'élévation dont l'empire romain seul avait offert l'exemple. Quel était le Russe qui ne voulait pas coopérer à acquérir une telle gloire à sa patrie ! Potemkin fut nommé généralissime de

toutes les forces réunies pour cette guerre. Il avait sous ses ordres les généraux Repnin, Paul Potemkin, Souvarof, Galitzin, Koutousof, Kaminski et nombre d'autres. Les armées furent reparties depuis l'Ukraine jusqu'au Kouban.

Celle de cette dernière province n'était destinée qu'à la garantir de toute attaque, à contenir les Tartares qui l'habitent et à empêcher leurs diversions en faveur des Turcs. Pour un but semblable la Crimée fut fortement garnie de troupes. Mais les deux armées agissantes étaient celle de Bessarabie destinée à éloigner les Turcs d'Ocjakof et à prendre cette ville; et celle de Moldavie dont les mouvemens devaient avoir pour objet de favoriser les opérations de la première, en divisant les forces des Turcs, et en les contenant sur le Danube. Potemkin prit en personne le commandement de l'armée de Bessarabie, qui s'élevait à plus de cent mille hommes; l'autre de moitié moins nombreuse fut confiée au général comte Soltikof, auquel se joignit le prince de Saxe-Cobourg, à la tête de trente mille Autrichiens.

Nous n'avons point encore fait mention

de la coalition qui existait entre les deux cours impériales de Russie et d'Autriche, pour la destruction de l'empire Turc en Europe et le partage de ses vastes provinces. La dernière main avait été mise à cet arrangement depuis long-temps médité, pendant le voyage de l'impératrice en Crimée, où Joseph II empereur d'Allemagne vint la joindre. Les deux souverains furent bientôt d'accord sur l'objet de la guerre qu'ils voulaient entreprendre en commun. Joseph n'était ni moins ambitieux ni moins entreprenant que Catherine (1). Il voyait des fa-

(1) Ce prince singulier, qui avait de grands talens et ne savait pas en régler l'usage; qui était passionné pour le bonheur de ses sujets et qui les a constamment tourmentés; qui a conçu les plus grandes choses et n'en a jamais exécuté que de petites; qui voulait employer son règne à faire de la monarchie autrichienne le corps le plus formidable et le plus uni; et qui n'a eu que le temps de jeter une telle discordance entre toutes les parties de ses états, que le mal produit par lui à cet égard est peut-être irréparable; ce prince destiné par le ciel à être le bienfaiteur de ses peuples, a été leur fléau, parce qu'il s'est laissé dominer par le faux esprit de son temps. Que l'on place Joseph II soixante ans plutôt ou dix ans plus tard, ce prince aurait rempli les vues de la Provi-

cilités de s'agrandir autour de lui, aux dépens de beaucoup de nations désunies ou

---

dence sur lui. A l'époque où il a paru, il a manqué son rôle, parce qu'il a cru malheureusement qu'il était beau de méconnaître l'expérience des siècles. Séduit par les idées des philosophes de son temps, ce prince avait la manie de réformer et de perfectionner, et croyait, comme les écrivains irréfléchis dont il adoptait les systèmes, qu'il suffisait d'ordonner une réforme pour qu'elle s'effectuât, et d'établir de nouvelles lois ou de nouvelles dispositions, en apparence plus parfaites que les anciennes, pour que la perfection s'ensuivît nécessairement. Cette opinion erronée, qu'on peut taxer de délire en ce qu'elle est directement opposée à l'expérience et qu'elle dédaigne l'usage de l'instrument le plus efficace que la nature ait mis entre les mains de l'homme, savoir, le temps; cette opinion s'est propagée de la manière la plus inconcevable parmi les chefs des nations dans le siècle dernier. Elle n'a eu quelques heureux effets qu'en Angleterre, où la philantropie, branche de la philosophie, tempérée par un gouvernement ferme, prudent et constant, a réellement produit une amélioration dans le sort des hommes et dans l'état social. Mais en France et en Espagne, où cette opinion a été adoptée par des ministres, en Autriche, en Prusse, en Suède où elle a régné sur le trône, elle n'a guère eu d'autre influence que de relâcher les liens de la société, d'affaiblir la morale publique, d'atténuer le respect pour des institutions anciennes, puis avec ce respect l'esprit national, et avec cet esprit l'énergie des nations.

faibles; il se crut en conséquence obligé de les soumettre pour les rendre plus heureu-

---

Il est remarquable que Catherine II, qui avait d'intimes correspondances avec les philosophes, et qui se montrait leur dévouée dans ses lettres et ses discours, était, dans sa conduite en contradiction manifeste avec eux, et prenait tout le rebours de leurs principes et de leurs conseils. Et cependant cette femme, qui donnait cet exemple aux hommes couronnés, se faisait craindre de l'Europe, en était en quelque sorte le fanal, et montait son peuple au rang le plus éminent entre tous les peuples. Dans le fait, c'est admettre un principe très-faux et très-pernicieux aux hommes que d'imaginer qu'on régénère les nations par des constitutions nouvelles, et qu'on établit des rapports plus justes et plus avantageux entre les peuples par de nouveaux partages ou de nouvelles compositions de pays. Ce n'est point de combinaisons de cette espèce que peut naître aujourd'hui la félicité publique. Dans l'antiquité, et avant l'institution du christianisme, lorsqu'il n'y avait ni droit des gens ni morale universelle, un législateur découvrait des vérités inconnues du vulgaire, en faisait la base de sa législation, corrigeait les mœurs par les lois; en introduisant de nouvelles formes politiques, il donnait plus de consistance et de forme à un état, le rassurait contre les attaques de ses voisins, décidait les inclinations d'un peuple vers quelque objet particulier, et embrassant dans ses réglemens jusqu'aux détails de la vie, conduisait les hommes à la lisière comme des enfans. Alors tout était partiel; les nations étaient

ses, et il pensa que le métier de conquérant s'accordait ici avec la justice et le bien de

---

séparées par les préjugés les plus forts, les opinions les plus contradictoires, les différences de caractère les plus prononcées. Au contraire aujourd'hui, l'homme et les choses tendent à l'unité. Il n'y a qu'une religion; cette religion est la base de la morale; cette morale est la base des opinions, des lois, des mœurs, du droit civil et du droit politique; cette morale règle les rapports des individus entre eux d'après les mêmes principes qu'elle règle ceux des nations entre elles, ou des parties du monde les unes avec les autres; cette morale est la même pour tous, elle est connue des grands et des petits, des pâtres et des rois; nul homme ne l'a faite, nul ne peut la changer; son point d'appui n'est pas sur la terre. Cette morale rapproche les hommes : autant ils étaient dissemblables jadis, autant ils se ressemblent maintenant. Ils sentent qu'ils ont un lien commun, un but commun, une règle commune bien plus forte que toutes les petites différences qui existent entre leurs usages ou leurs institutions. Que le monde soit donc divisé en grands ou en petits états, que ces états aient telles ou telles circonscriptions, que dans leur intérieur les citoyens se trouvent partagés en tel ou tel nombre de classes, tout cela est indifférent au bonheur des hommes et à la perfection sociale. Faites régner la morale universelle, qu'elle amène avec elle ses compagnes inséparables, l'humanité, la tolérance, la liberté et la paix, tout ira bien dans le monde; le métier de roi ne sera plus difficile, et celui de politique et de législateur deviendra superflu.

l'humanité. Telle était effectivement la confiance singulière des deux cours impériales, que répétant les phrases hasardées de certains écrivains déclamateurs, elles ne craignirent point de dire à l'Europe dans leurs manifestes, *qu'il était du devoir des princes chrétiens de ne pas souffrir plus long-temps les Turcs en Europe*; de sorte qu'en s'emparant des dépouilles de ces infidèles, elles avaient l'air de venger la religion et l'humanité outragées. Pour parvenir à ce but d'une manière plus efficace, Joseph II, indépendamment du corps d'armée qu'il envoya en Moldavie se joindre aux Russes, fit assiéger Belgrade et attaquer la Servie par cent mille hommes.

Tout pronostiquait la ruine de l'Empire Ottoman. Sans alliés, sans appui, livré à lui-même, il n'avait que ses bandes indisciplinées et ignorantes à opposer aux meilleures troupes de l'Europe. Cependant ce furent les Turcs qui eurent l'audace de porter les premiers coups, et ce fut Souvarof qui eut l'honneur de les repousser. Ils profitèrent des forcesqu'ils avaient à Ocjakof, dont la position servait à souhait leurs projets contre le midi de la Russie, pour ten-

ter une attaque de ce côté. Ils crurent qu'il leur serait facile de surprendre par mer la petite forteresse de Kinbourn (2), et de l'enlever avant l'arrivée d'aucun secours. En conséquence, le pacha d'Ocjakof fit embarquer six mille hommes dans des chaloupes, et les envoya prendre terre dans une petite langue sablonneuse qui s'avance devant Kinbourn. Souvarof se trouvait précisément dans cette place, qu'il était venu visiter et mettre en état. Il avait un corps de troupes campées à peu de distance derrière la forteresse. Il ordonna à ces troupes, de même qu'à la garnison de Kinbourn, de ne pas mettre le moindre obstacle à la descente des Turcs. Ceux-ci, persuadés qu'ils prenaient les Russes au dépourvu, descendirent à terre et laissèrent leurs chaloupes s'éloigner du rivage. Un grand nombre même retournèrent par ordre du commandant Turc à Ocjakof pour chercher de nou-

(2) Kinbourn est bâtie dans une presqu'île en face d'Ocjakof; et sa position est telle, qu'elle gêne beaucoup l'entrée du port de cette ville. Il était donc aussi essentiel aux Turcs de la prendre, qu'aux Russes de la conserver.

velles forces. Alors les six mille Turcs s'avancèrent vers la ville, décidés à l'emporter d'un coup de main ; mais les Russes étaient prêts. A un signal donné, trois régimens de Cosaques partirent du camp, et un régiment d'infanterie sortit de la ville, et fondirent ensemble avec impétuosité sur les Turcs, qui, d'assaillans devinrent assaillis, et très-étonnés de l'être. Cependant leur nombre les rassura. Ils tinrent ferme, et commencèrent avec les Russes un combat qui pensa devenir funeste à ces derniers, malgré tout leur courage. Entourés d'ennemis, écrasés sous leur multitude, peu s'en fallut qu'ils ne fléchissent ; la supériorité de leurs armes et de leur tactique leur devenant inutile dans ce moment décisif. Toute manœuvre, en effet, était impossible : ce n'était qu'une mêlée, un carnage. L'intrépide Souvarof, l'épée à la main au milieu de ses soldats, se battait comme eux et les excitait par son exemple. Il eut un cheval tué sous lui et fut blessé d'un coup de fusil à l'épaule. Il se contenta de faire laver et bander sa plaie par un Cosaque, et retourna au combat. Son aspect, sa voix inspirèrent un nouveau feu à sa

troupe ébranlée. Elle persista, et donna le temps à un renfort de dix escadrons de chevaux légers et de quelque infanterie, que Souvarof avait envoyé chercher, d'arriver sur le champ de bataille. La cavalerie décida l'affaire. Les Turcs en désordre par l'effet du combat, n'étaient point préparés à recevoir le choc régulier d'une troupe qui tomba sur eux en masse et sans leur donner le temps de se reconnaître. La fuite même devint impossible à la plupart. Ils se battirent en désespérés et moururent glorieusement sur la place. Le peu d'entr'eux qui gagnèrent le bord de la mer, poursuivis par les Cosaques et ne trouvant point leurs chaloupes, furent précipités dans les flots ou massacrés sur le rivage. La perte des Russes ne laissa pas que d'être considérable, et ils eurent particulièrement un grand nombre de blessés. A l'occasion de cette victoire qui était la première de cette guerre, le *Te Deum* fut chanté à Pétersbourg, et l'Impératrice écrivit à Souvarof la lettre de remerciement la plus flatteuse. Cet échec dégoûta les Turcs des descentes; mais ils continuèrent de croiser devant la presqu'île et d'inquiéter la côte par le canon

de leurs vaisseaux. Pour les éloigner et empêcher désormais toute surprise, Souvarof, qui heureusement fut bientôt remis de sa blessure, fit élever une batterie formidable sur la pointe de la presqu'île du côté d'Ocjakof. Cette batterie seconda merveilleusement l'attaque que le prince de Nassau-Siegen commandant de la flotte à rames de Nicolaef, fit quelque temps après contre la flotte Turque, qui était entrée dans le Liman. Le prince brûla une partie de cette flotte, sans que l'escadre d'Ocjakof, contenue par la batterie de Kinbourn, pût lui porter le moindre secours.

Tout le printemps de 1788 et une partie de l'été furent illustrés par différentes victoires navales que les flottes et flottilles Russes commandées par l'Américain Paul Jones et le prince de Nassau, remportèrent sur la marine Turque d'Ocjakof. Cette marine, en différentes occasions, fut presque entièrement détruite, et ces pertes jointes à celle de six milles hommes tués ou pris à Kinbourn et qui étaient l'élite de la garnison d'Ocjakof, avaient déjà considérablement affaibli cette dernière place, lorsque le prince Potemkin vint en personne, le 29

août, mettre le siège devant ses murs, à la tête d'une armée formidable.

Cependant la garnison de cette ville montait encore à trente mille hommes environ, et d'ailleurs tous les Turcs devenaient soldats, lorsqu'il s'agissait de défendre une place contre leurs plus cruels ennemis. Le salut d'Ocjakof excitait surtout leur zèle. Ils regardaient cette place, avec raison, comme un des boulevards de leur empire; et ils n'ignoraient pas que sa perte mettrait pour jamais sous le joug des Russes leurs alliés les Tartares, qui n'avaient plus, sous le rapport militaire, d'autre communication possible avec l'empire Ottoman, que par Ocjakof. C'était précisément aussi la raison pour laquelle Potemkin attachait tant d'importance à la possession de cette place. Il était convaincu que tant qu'il ne serait pas maître d'Ocjakof, la possession de la Crimée, des rives du Dniester et du Kouban qu'il avait acquise à l'empire de Russie, ne lui était point assurée, et que par conséquent les grandes opérations projetées contre l'empire Ottoman, échouraient faute de base. Toute la campagne avait donc été dirigée dans la vue du siège d'Oc-

jakof; et jusqu'à ce moment ce plan avait été couronné du succès. A gauche de la grande armée, les généraux Goudouvitch et Tékeli avaient contenu les Tartares du Kouban, et les avaint assez intimidés pour qu'ils n'essayassent pas de porter du secours aux Turcs. A droite, les généraux Soltikof et Cobourg réunis, venaient de prendre Choczim, clef de la Moldavie, et de repousser les Turcs sur les bords du Danube. Au centre, les victoires de Souvarof et de Nassau avaient enlevé la mer aux Musulmans; et tout récemment le général Ribas s'était emparé de l'île de Bérézan à l'embouchure du Dnieper, seule retraite qui restât aux vaisseaux Turcs qui apportaient des secours et des munitions dans la place. Par toutes ces conquêtes, Ocjakof se trouvait enfermée. Potemkin la resserra plus étroitement encore avec quatre-vingt mille hommes.

Il ordonna à Souvarof de venir servir sous ses ordres à cette armée. Souvarof s'y rendit de Kinbourn et prit le commandement d'un corps devant Ocjakof. Les Turcs de la place qui se voyaient réduits à leurs propres moyens pour sa défense, n'en avaient que

plus d'opiniâtreté à s'y maintenir. Dès les premiers jours du siège ils firent de vigoureuses sorties. Dans une de ces occasions, Souvarof étant accouru presque seul, pour empêcher un régiment que les Turcs pressaient, de prendre la fuite, fut exposé à un feu de mousqueterie très-vif à bout portant. Une balle l'atteignit à la nuque du cou. On l'emporta du champ de bataille, et quelque répugnance qu'il montrât à se soumettre à un traitement, la plaie s'annonçant comme dangereuse, il fut obligé de souffrir qu'on le conduisît à Kinbourn. Là, il fut bientôt atteint d'une fièvre violente. Les pansemens faisaient tous les jours découvrir dans la plaie quelques corps étrangers qu'il fallait en arracher avec douleur, ce qui causait une irritation et une inflammation considérables. La gangrene se mit autour des chairs déchirées; il fallut faire des amputations. Bref le blessé fut conduit aux portes du tombeau par l'excès de son mal; et la Russie se vit au moment de pleurer un de ses meilleurs défenseurs, peut-être son fils le plus tendre. Enfin la force d'un tempérament vigoureux que jamais aucune débauche n'avait altéré, triompha

de la fièvre et de la douleur. Au bout d'un mois d'un pansement suivi, le malade fut hors de tout danger. Cependant la convalescence fut longue, et les chirurgiens restèrent inflexibles pour ne pas laisser reprendre au blessé les travaux guerriers, avant sa guerison parfaite. Ce fut de son lit que Souvarof entendit la chute d'Ocjakof, tombant sous les coups de ses compatriotes, le 6 décembre, après un assaut terrible. Le chagrin de n'avoir point pris part à ce brillant exploit aurait pu le faire retomber malade, si la joie des triomphes de sa patrie n'avait pas été son sentiment dominant, et capable d'atténuer tous les autres.

Au commencement de 1789, Souvarof rétabli, fit un voyage à Pétersbourg. Il y fut reçu avec affabilité par l'Impératrice, qui ne pouvant rien ajouter dans ce moment à ses dignités militaires, lui fit présent en récompense de ses brillans services d'une aigrette de diamans, ayant pour chiffre un *K*, par allusion à ses exploits devant Kinbourn. Après avoir passé l'hiver dans la capitale, dont les plaisirs ne l'intéressaient pas assez pour qu'il en regrettât le séjour, il rejoignit l'armée dès le pre-

mier mois du printemps. Il se rendit à Jassy où était le quartier-général. Potemkin lui assigna le commandement d'un des corps d'armée qui devait couvrir ses propres opérations en Moldavie, et donner la main au prince de Saxe-Cobourg, général autrichien, qui, de son côté, couvrait les opérations de la grande armée impériale et royale en Servie, sous les ordres du feld-maréchal Laudon. L'objet de la campagne était la conquête de Belgrade et de la Servie, puis ensuite de la Valachie par les Autrichiens, et celle de la Moldavie entière et d'une aussi grande portion de la Bulgarie que la saison le permettrait, par les Russes. Ni les uns ni les autres ne parvinrent à leur but; mais peut-être que les Autrichiens furent heureux d'être appuyés des Russes, et surtout de Souvarof, pour empêcher la destruction de leur armée et l'invasion de leurs propres provinces par les Turcs.

C'est un spectacle étrange que celui que présente depuis long-temps un état puissant; qui comprend une grande étendue de pays et d'immenses richesses territoriales; dont la population nombreuse est

composée d'hommes robustes, courageux, dévoués, et propres à devenir peut-être les meilleurs soldats du monde; dont les moyens pour s'agrandir sont formidables, et dont la politique a pour base l'ambition; c'est, disons-nous, un spectacle fort extraordinaire que de voir cet Etat dans une contradiction habituelle entre ses actions et ses desirs, entre ses forces et l'usage qu'il en fait, aspirer périodiquement depuis quatre siècles à dominer le monde, et s'y prendre de manière à s'exposer à des humiliations et à être démembré lui-même par des voisins moins redoutables que lui. Tel est cependant le rôle singulier que l'Autriche a joué devant l'Europe depuis la mort de Charles Quint. Cet Etat a soutenu les guerres les plus désastreuses, a éprouvé les défaites les plus sanglantes, a rarement dû quelques succès à lui-même, mais presque toujours à ses alliés ou à des généraux étrangers qu'il avait à son service. Cet Etat ne s'est pas augmenté par la voie des armes de la centième partie de son territoire, il n'a dû son extension qu'à la politique et à des alliances; et cet Etat a voulu être le moteur de toutes les guerres, le co-

partageant de toutes les dépouilles, le maître ou le protecteur de tous les peuples qui l'environnaient. Il sentait son extrême vigueur, il se levait d'un air menaçant et terrible; puis retombant dans une sorte de stupèur, et comptant sur sa force d'inertie, il bravait ses ennemis. L'explication de cette énigme se trouve dans le phlegme réfléchi et la jalousie, qui sont les bases du caractère autrichien. Son phlegme le sert parfaitement pour conduire à un heureux terme les négociations qui accroissent sa puissance par des moyens adroits, cachés et tranquilles. L'envie dont il est dominé à l'égard des autres nations est seule capable de l'émouvoir, et elle lui inspire un desir universel et constant que rien ne s'opère sans lui dans le monde, et qu'aucune puissance ne s'élève au-dessus de lui. Mais le gouvernement autrichien étend ce sentiment jaloux jusque sur les agens qui servent ses desseins; et dans l'inquiétude qu'ils ne se pénètrent pas assez de son esprit et de ses vues, il prétend diriger leurs moindres démarches. Ainsi, ses généraux sont obligés d'attendre ou de demander des ordres dans les circonstances les plus mini-

mes comme dans les plus importantes ; et le phlegme national influant ici à son tour, soit dans l'expédition des ordres, soit dans leur exécution, il résulte de ce conflit que les opérations militaires des Autrichiens sont nécessairement de la plus grande lenteur, et qu'elles ont dans l'offensive une irrésolution et un défaut de suite qui rendent leurs armées inhabiles à ce genre de guerre (5). C'est ce qu'on remarqua dans la dernière guerre des Turcs comme dans les autres. Les Autrichiens agirent avec tant de lenteur et de circonspection, qu'ils donnèrent toujours aux Turcs le temps de se rassembler ou de se rallier après des défaites ; et les Turcs, confians dans la constance des procédés des Autrichiens, ne manquèrent jamais de revenir avec opi-

(5) Comme, d'un autre côté, leur sang-froid ne les abandonne pas plus dans les revers que dans les succès, ce sont de toutes les troupes de l'Europe les plus propres à la guerre défensive ; et leur pays vaste, très-coupé et abondant en productions de tous genres, étant aussi par ces qualités d'une excellente défense, on peut induire de là que les états héréditaires de la maison d'Autriche passeront difficilement sous le joug d'une autre puissance.

niâtreté sur eux, et souvent de se venger à leurs dépens des revers que leur faisaient essuyer les Russes.

Ce fut sans doute la sécurité que leur inspiraient les premiers, jointe à la crainte qu'ils avaient des seconds, qui détermina les Turcs à diriger leurs plus grands efforts du côté des Autrichiens, dans la campagne de 1789. Ils se montrèrent déterminés à se saisir de l'offensive. Dès l'instant de la reprise des hostilités, leur armée sous Brahilof fut considérablement augmentée, et ayant appris que le prince de Cobourg, qui avait fait plusieurs gros détachemens, était campé avec dix-huit mille hommes seulement à douze milles de Forhani, ils se portèrent sur lui au nombre de cinquante mille hommes, dont moitié de cavalerie, pour l'envelopper et l'anéantir avant qu'il ne pût avoir du renfort. Cobourg qui en avait besoin s'adressa à Souvarof. Celui-ci qui ne cherchait que les occasions de se battre et d'acquérir de la gloire, et qui était aussi empressé de secourir les alliés de sa couronne que ses compatriotes mêmes, prend avec lui sept mille hommes d'élite, avec quelques pièces d'artillerie de campa-

gne, mais sans bagage. Il part de Berlat où il était, passe à travers les montagnes et les bois les plus difficiles pour ne pas se détourner de son chemin le plus direct, ne s'arrête point la nuit, franchit vingt-quatre lieues en trente-six heures, et par cette marche inouie dans les annales de la guerre moderne, rejoint Cobourg au moment où celui-ci allait être assailli.

Il arriva le soir, et décida qu'il fallait attaquer l'ennemi. En conséquence, dès le lendemain, à la pointe du jour, les deux armées firent des dispositions pour passer la Putra, et marcher aux Turcs qui s'avançaient de leur côté. Il y avait un grand avantage à franchir cette rivière, c'était qu'au bord opposé le terrein étant plus ouvert, permettait à l'infanterie d'agir; or c'est de l'infanterie manœuvrière qu'il faut opposer à la cavalerie turque, dont les chevaux petits, agiles et étonnamment vigoureux, pénètrent dans les montagnes avec la même facilité que dans les plaines. Les Turcs inquiétèrent le passage, mais ils ne parvinrent pas à l'empêcher. Lorsqu'il fut effectué, les deux armées, en ordre de bataille, se portèrent sur l'ennemi.

Les Autrichiens formaient la droite et la gauche, les Russes occupaient le centre. A peine dans la plaine, la cavalerie Turque partagée en deux corps vint attaquer l'armée sur ses deux flancs; mais quelle que fut son impétuosité, sa persévérance et son courage, elle réussit tout au plus à arrêter un moment, mais jamais à entamer des bataillons carrés du sein desquels partait un feu terrible. Les troupes alliées continuèrent d'avancer et arrivèrent à la portée du canon des Turcs campés sous Forhani. Leur camp était retranché. L'infanterie était réunie au centre, la cavalerie alla se ranger sur les ailes. Fidèle à son système et connaissant l'ennemi à qui il avait affaire, et qui n'est dangereux que dans son attaque, Souvarof résolut d'enlever de vive force le camp des Ottomans. Cobourg y accéda. Les Russes et les Autrichiens se portèrent aux retranchemens chacun de leur côté, la baïonnette haute, et excités par une émulation mutuelle, ils y pénétrèrent au bout d'une heure. Le carnage fut horrible. La retraite des Turcs fut, suivant leur usage, une fuite désordonnée. On les poursuivit à outrance. Leur camp,

leurs bagages, leur artillerie, les magasins qu'ils avaient formés à quelque distance de Forhani, tout devint la proie du vainqueur (4).

La bataille de Forhani se donna le 21 juillet 1789. L'Empereur Joseph écrivit, sur cet événement, la lettre de remercîment

(4) Nous n'avons pas voulu interrompre le récit de cette brillante action, pour rapporter une singularité de notre héros. Nous ne l'omettrons pas en note, parce qu'elle le caractérise.

Lorsqu'il arriva sur le terreia où était campé le prince de Cobourg, celui-ci le fit complimenter et demanda à le voir. Les gens qui entouraient Souvarof répondirent que leur général étoit en prière et que personne n'osoit l'interrompre. Le prince de Cobourg, qui était dans l'inquiétude d'être attaqué à tout moment, gémissait. Plein d'impatience, il se fait annoncer de nouveau; Souvarof alors mangeait sa collation, qui consistait en du poisson sec parce que c'était jeûne. Cependant on voyait les troupes légères des Turcs. Cobourg fait une troisième tentative, mais c'était le moment du sommeil de Souvarof. Enfin à 11 heures du soir il envoya au général Autrichien l'ordre de bataille sans avoir conféré avec lui. Il était en français, qui est la langue d'usage entre les Russes et les Allemands. Le contenu nous en a été communiqué par un ancien officier du génie français, qui l'a lu chez le général autrichien Jordis, alors de l'armée du prince de Cobourg:

la plus flatteuse à Souvarof : il lui devait ce succès. Ce ne fut pas tant le renfort qu'il avait amené que sa présence qui le décida. S'il n'était pas venu, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que les Autrichiens n'auraient point attaqué les Turcs. Retranchés dans leurs camps, ils auraient sans

---

il était conçu en ces termes : « Comme l'armée est assez » reposée (elle était arrivée à cinq heures du soir, et l'on a vu plus haut la marche qu'elle avait faite), » elle » se mettra en mouvement à deux heures du matin. Elle » marchera sur trois colonnes. Les troupes impériales » auront la droite et la gauche; je serai au centre. On » attaquera les postes de l'ennemi avec toutes les forces, » sans s'amuser à le chasser des brossailles et des bois » qui sont sur la droite, afin d'arriver à la pointe du » jour à la Putna qu'on passera pour continuer l'attaque. » On dit qu'il n'y a que cinquante mille Turcs, et que » cinquante mille autres sont à quelques marches en » arrière. Il vaudrait mieux qu'ils fussent ensemble : » ils seraient battus dans le même jour, et tout serait fini. » Mais puisqu'il en est autrement nous commencerons » par ceux-ci, et avec la bravoure des troupes et la grâce » de Dieu, nous remporterons la victoire. »

Il est à remarquer que le prince de Cobourg, comme le plus ancien général, aurait dû avoir le commandement; mais la circonstance était si critique, qu'il ne se montra pas jaloux d'user de son droit.

doute repoussé les efforts des Musulmans; mais enveloppés par la cavalerie de ceux-ci, sans cesse inquiétés, fatigués, privés de subsistances, ils auraient perdu un monde prodigieux par les maladies; ou s'ils avaient pris le parti de la retraite, elle ne se serait également pas effectuée sans un grand sacrifice d'hommes. Telle est la différence d'un caractère énergique à un caractère irrésolu. Certainement Souvarof, à la tête de dix-huit mille Russes, n'aurait pas appelé Cobourg à son secours contre cinquante mille Turcs. Il se serait cru assez fort pour faire ce qu'il a fait avec sept mille hommes de plus. Cobourg abandonné à lui-même n'aurait pas manqué de se réduire à une stricte défensive, et n'aurait vu qu'une défaite immanquable où l'autre vit d'un coup d'œil une victoire assurée.

Après la bataille de Forhani, Souvarof revint à Berlat pour s'opposer aux Turcs, qui paraissaient vouloir profiter de son absence et de la faiblesse du corps qu'il avait laissé en arrière, pour tenter quelque chose sur ce point. Il renforça ses postes, il en établit de nouveaux pour assurer ses communications; puis il attendit le moment de se porter

au secours de tous ceux qui pourraient réclamer son assistance.

Cependant les Turcs n'avaient pas dit leur dernier mot à l'égard des Autrichiens. Le Grand-Visir lui-même venait d'entrer en campagne. Une armée immense s'était rassemblée sous ses ordres, comme par enchantement; car chez les Turcs, où les troupes de chaque Pachalik se rendent en particulier au lieu du rassemblement général, et où les Jannissaires ont même la permission de rejoindre individuellement l'armée, à peu près quand bon leur semble, on voit le nombre des soldats augmenter tout d'un coup indéfiniment quand l'esprit public se monte, et diminuer de même quand le découragement vient à s'emparer de la nation.

On avait su par des espions que tout était en mouvement dans l'armée Ottomane. On avait appris qu'Hassau-Pacha se disposait à partir d'Ismaïl pour attaquer le prince Repnin posté à quelque distance, et tourner ensuite l'armée de Cobourg par sa gauche, tandis que la grande armée turque sous les ordres du Grand-Visir passerait le

Danube et marcherait directement par Brahilof sur les Autrichiens.

Sur cet avis, les armées des alliés firent différens mouvemens. Le prince de Cobourg se porta à la rencontre d'Hassau-Pacha dans l'intention d'empêcher sa jonction avec le Grand-Visir. Souvarof quitta Berlat et s'avança jusqu'à Puzzeni, pour être plus à la proximité des Autrichiens.

Le 16 septembre, Souvarof reçut une lettre du prince de Cobourg qui le pressait de se réunir à lui, attendu que le Grand-Visir marchait sur lui avec cent mille hommes, et qu'il avait déjà été obligé de replier son avant-garde.

Souvarof, comme s'il eût pressenti le triomphe qui l'attendait, ne répondit que ces mots : *je pars.* Une heure après, son armée était en route. Sa marche fut rapide comme à son ordinaire. Au bout de deux jours il rejoignit Cobourg qui ne fut pas peu satisfait de le voir.

La vélocité des mouvemens de Souvarof mettait toujours l'ennemi en défaut. Peut-être que si les Turcs l'avaient su réuni aux Autrichiens, ils auraient renoncé à leur projet d'attaque. Mais, loin de là, ils ve-

naient d'arriver avec plus de promptitude qu'on n'en devait attendre d'eux sur la rivière de Rymnik, à quatre milles du lieu où était campé Cobourg.

Après avoir reconnu l'ennemi, Souvarof fut d'avis qu'il fallait l'attaquer, et il y décida Cobourg qui était plein de confiance quand il avait l'intrépide Russe avec lui. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le général Russe tirait le même parti des troupes Autrichiennes que de ses propres soldats, et savait leur inspirer une énergie qui ne paraissait pas être dans leur manière habituelle. Il a renouvelé le même phénomène en Italie. On pourrait en conclure qu'en Autriche ce n'est pas le soldat qui manque de chaleur d'âme et de détermination, mais bien l'officier qui, dans les grades inférieurs, n'a ni patriotisme, ni zèle pour la gloire de son souverain, et qui, dans les hauts grades, est trop contenu par l'influence inquiète du cabinet.

Le premier soin des Turcs, avant de commencer des opérations offensives, avait été de retrancher leur camp, dont ils voulaient faire un dépôt pour leurs bagages, leurs munitions et leur grosse artillerie,

afin d'alléger leur marche. Ce fut une raison de plus qui décida Souvarof à les attaquer et à les surprendre dans le désordre d'un ouvrage qui n'était point achevé. Le 21 septembre, à la chute du jour, l'armée combinée se mit en mouvement et s'avança vers la Rymna au-delà de laquelle les Turcs étaient campés entre cette rivière et celle de Rymnik, ayant devant eux le village de Bochsa qu'ils avaient garni d'artillerie, et à leur droite un grand bois peu épais, où ils avaient commencé à faire des retranchemens, et où leur grosse artillerie était parquée. Les Autrichiens et les Russes franchirent sans pontons la rivière, qui était peu profonde. Ils avancèrent ensuite dans le plus grand silence. L'ordre de bataille différait un peu de celui de Forhani. Les Russes, en arrivant, s'étaient placés naturellement à la gauche de l'armée. Les Autrichiens en formaient le centre et l'aile droite. L'infanterie des deux armées se forma en plusieurs bataillons carrés peu considérables, afin d'avoir des mouvemens plus faciles, et laissant entre eux assez d'intervalle pour que leur cavalerie pût y passer au besoin. Tel était l'ordre

de bataille que l'expérience avait fait reconnaître comme le meilleur pour résister à l'impétuosité de la cavalerie Turque. On le devait au maréchal Munick, qui faisait même environner ses carrés par les chevaux de frise qu'il avait inventés; mais depuis que les Russes, à l'instar des autres troupes européennes, avaient perfectionné leur feu et la fabrication de leurs armes, les chevaux de frise, toujours embarrassans, devenaient encore superflus.

Par leur négligence à envoyer des patrouilles, les Turcs furent long-temps avant de soupçonner la marche de l'armée combinée. Cependant un lieutenant Russe, détaché en reconnaissance, tomba dans un poste avancé des Turcs, qui le firent prisonnier. On le mena au Grand-Visir, qui refusa de croire, sur son rapport, que Souvarof fût avec les Autrichiens. « C'est un « autre général du même nom, dit-il, Sou« varof est mort de ses blessures à Kin« bourn. » Il sut bientôt le contraire. Déjà les Russes attaquaient ses postes avancés, et bravant l'artillerie, chassaient rapidement les Turcs de plusieurs collines sur lesquelles leur immense armée s'étendait.

Déjà le désordre se mettait parmi eux, et après une courte résistance toutes ces troupes éparses fuyaient, et allaient chercher un refuge au milieu de leur camp.

Cependant les Turcs ne tardèrent pas à voir à quel petit nombre d'hommes ils avaient affaire; ils résolurent d'envelopper les Russes. Quinze mille hommes de cavalerie d'élite, se détachèrent pour cet effet, du centre où était le Grand-Visir. Mais heureusement l'armée de Cobourg s'était, pendant ce temps-là, resserrée sur Souvarof. L'artillerie autrichienne fit un ravage épouvantable dans le corps de cavalerie Turque qui se retira avec précipitation.

L'on approchait du corps d'armée commandé par le Grand-Visir. Ce généralissime, jugeant ses mouvemens suffisamment couverts par le village de Bochsa, et son flanc droit en sûreté, se porta avec toutes ses forces au-devant des Autrichiens et les chargea impétueusement. Mais ceux-ci soutinrent ce choc avec une fermeté héroïque; ils ne perdirent point de terrein; et la bonne contenance de leur infanterie ayant empêché la cavalerie Turque d'y pénétrer, cette cavalerie souffrit d'autant plus

du feu d'artillerie et de mousqueterie des Autrichiens, qu'elle l'essuya sans en perdre un coup.

Cependant Souvarof par un mouvement rapide et hardi, venait de tourner le village de Bochsa. Il avait coupé de leur armée les Turcs qui l'occupaient, et rendu inutile l'artillerie formidable qu'ils avaient réunie dans ce lieu. A son entrée dans la plaine, les Turcs déjà ébranlés par les Autrichiens, prirent la fuite et se précipitèrent dans le bois où appuyait la droite de leur camp. Souvarof, vit qu'il fallait faire un dernier effort pour les forcer dans cet asile, et qu'alors la victoire serait complette. Après avoir fait prier le prince de Cobourg de se serrer insensiblement sur lui pour le soutenir dans cette attaque, il marcha droit au bois d'où les Turcs se croyaient inexpugnables.

Son infanterie formée sur plusieus colonnes et animée par sa présence et sa voix, s'avança au pas de charge sur le front retranché du bois, pour l'emporter de vive force. « Amis ! criait l'intrépide général à » ses soldats, ne regardez pas les yeux de » l'ennemi, regardez sa poitrine, c'est là » qu'il faut enfoncer vos bayonnettes. »

Néanmoins comme son intention n'était pas d'envoyer ses troupes à la boucherie en pure perte, il avait ordonné à la cavalerie de soutenir de très-près cette attaque, de passer autour et dans les intervalles des carrés, pendant que les Turcs seraient occupés à repousser l'infanterie, de pénétrer dans le bois par les parties accessibles des retranchemens, et de semer l'effroi, le désordre et la mort parmi les ennemis. Cet ordre était possible à exécuter, parce que les retranchemens, en bien des endroits, n'étaient encore qu'ébauchés, et que par derrière le bois était à claire-voie.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens, par une marche oblique sur leur gauche, s'étaient enfin réunis aux Russes. L'attaque simultanée des deux armées eut lieu avec vigueur et ensemble. Les Turcs amoncelés dans le bois, et n'étant soutenus par aucune troupe qui inquiétât les flancs ou les derrières de leurs adversaires, furent forcés au bout d'une heure. Alors ce ne fut plus qu'un carnage qu'on ne se pressa pas d'arrêter, parce qu'il était essentiel de diminuer cet essain d'ennemis qui se seraient représentés au combat quelque temps après.

La poursuite des Russes ne fut ralentie que par la multitude des morts et des mourans, et par l'artillerie, les caissons et les chariots de bagages qui jonchaient la route. En vain le Grand Visir voulut rallier ses soldats ; ils furent sourds à sa voix, et ses exhortations auraient peut-être fini par lui devenir funestes avec des gens que le sentiment de la peur dominait, s'il n'avait pas pris le parti de fuir lui-même et de passer precipitamment la rivière de Rimnik, abandonnant son camp au vainqueur. On y fit un butin immense. Les Turcs avec leur camp, leurs bagages et leurs canons perdirent encore dix à douze mille hommes tués ou noyés dans le Rymnik. Le nombre de leurs blessés fut prodigieux. Le reste de leur armée se dispersa au loin. Cette armée montait à cent dix mille hommes; les Russes et les Autrichiens réunis n'en avaient pas trente mille.

Comme les corps de Souvarof et de Cobourg n'étaient destinés ni l'un ni l'autre à des opérations qui leur fussent personnelles, mais qu'ils étaient au contraire, subordonnés l'un et l'autre aux opérations de leur principale armée respective, les

suites de leur brillante victoire se bornèrent, quant à eux, à l'avantage majeur remporté sur le champ de bataille. Ils se séparèrent au bout de quelques jours ; Souvarof pour reprendre la position de Berlat, et Cobourg celle de Forhani. La nécessité de faire tomber les places turques sur le Danube en deçà de ce fleuve, afin d'aller ensuite avec certitude à la conquête de l'empire Ottoman, était ce qui rendait les sièges les opérations principales de cette campagnes (5). Mais sous ce rapport, la victoire remportée par les deux généraux eut les suites les plus importantes. Sur la nouvelle du désastre de leur armée ; les gar-

---

(5) On aurait pu, dira-t on, laisser les villes derrière soi et porter rapidement les armées dans le cœur du pays ennemi, ce qui en isolant les places les aurait nécessairement fait tomber. Mais cette manière d'opérer n'est pas praticable en Turquie. Dans ce pays inculte où les vivres sont d'une extrême rareté et les chemins si détestables que les charrois sont difficiles et lents, les places sont nécessaires pour former des magasins et des entrepôts de tout ce qui est indispensable à l'entretien d'une armée. D'ailleurs les Turcs approvisionnent beaucoup leurs places et y mettent des garnisons immenses, qu'il eût été d'autant plus dangereux pour les Russes de laisser derrière eux, que le défaut

nisons turques de Bender et de Belgrade capitulèrent; la première avec le prince Potemkin, la seconde avec le feld-maréchal autrichien Laudon.

Le glorieux exploit de Scuvarof fut apprécié comme il devait l'être. L'impératrice lui donna le surnom de *Rymnikski*, parce que la bataille s'était donnée près de *Rymnik*. Elle lui fit présent d'une magnifique épée et d'une branche de laurier en diamant, ayant pour devise; *au vainqueur du grand-visir.* Elle lui concéda le titre de comte de l'Empire Russe, et le prince de Potemkin, en sa qualité de ministre de la guerre, lui envoya, de la part de sa souveraine, le grand cordon militaire de Saint-

---

de subsistances ne leur aurait pas permis d'envoyer de fortes armées dans le sein de l'Empire Ottoman. Tout dégénérés que sont les Turcs, leur pays n'est pas encore si facile à conquérir qu'on le pense communément. Il est au contraire d'une excellente défense par la nature du sol, et par le genre du caractère de cette nation. La voie de l'intrigue et de la corruption, que le gouvernement Russe a employée depuis bien des années, le mènera plus sûrement à son but que celle des armes. Mais aux yeux de la postérité, elle n'obtiendra ni le même éclat ni la même approbation.

Georges (6). L'empereur Joseph le promut à la dignité de comte d'empire d'Allemagne. Les dons des deux souverains furent accompagnés des lettres les plus flatteuses. L'impératrice distribua des récompenses en profusion dans tout le corps d'armée de Souvarof.

Les troupes furent mises en quartiers d'hiver. Le comte Souvarof ne quitta point son armée, il passa cette saison à Berlat. Dès le mois d'avril de l'année 1790, le prince de Cobourg qui avait cantonné ses troupes en Valachie, les rassembla, sur la nouvelle que les efforts des Turcs se dirigeraient cette année sur Bucharest, où il avait établi son quartier-général. La destination du comte était, cette année comme la précédente, de soutenir les Autrichiens, d'ob-

---

(6) Cet ordre ne se confère point à l'ancienneté de service, mais seulement à de belles actions. Pour mériter la petite croix, il faut un fait de bravoure bien constaté. La prise d'une place importante ou le gain d'une bataille rendent seuls dignes de la grande croix. On ne la prodiguait pas sous Catherine, puisque la bataille de Forhani et les autres exploits de Souvarof ne la lui avaient pas encore méritée. Potemkin, tout favori qu'il était, n'a eu la sienne qu'après la prise d'Ocjakof.

server les Turcs, et de les empêcher de se porter en forces au secours des places assiégées. Déjà il prenait ses mesures en conséquence et dirigeait, suivant ce plan, la marche de ses colonnes, à la levée des quartiers d'hiver, lorsqu'on apprit les changemens qui étaient survenus dans la politique autrichienne, par la mort de Joseph II, auquel succéda Léopold II, son frère, auparavant grand duc de Toscane. Ce prince sage, s'il n'eût pas été pacifique par nature, le serait devenu par calcul et par nécessité, d'après l'état où son frère lui laissait l'héritage de sa maison. Le Brabant était en pleine insurrection; la Bohême murmurait hautement; l'Autriche était mécontente; l'armée avait diminué de moitié dans la guerre des Turcs, et les finances étaient épuisées. La révolution, déjà commencée en France, avait privé Joseph de l'appui de cette couronne, et l'intimité de ses liaisons avec l'ancien gouvernement lui faisait par cette raison même un ennemi du nouveau. La Prusse, d'un moment à l'autre, pouvait devenir d'autant plus dangeureuse pour l'Autriche, que cette puissance voyait avec mécontentement

la guerre des Turcs et les progrès des deux cours impériales, et que son armée et son trésor étaient en bon état. L'Angleterre qui n'était pas plus satisfaite, avait mille moyens de porter au commerce autrichien des coups funestes. Dans cette situation, Léopold devait-il desirer autre chose que la paix? Il n'hésita pas à suspendre les mouvemens hostiles de ses troupes, et il entama des négociations, qui furent bientôt après suivies de la paix définitive.

La retraite des Autrichiens, les grandes pertes des Turcs qui ne se montraient presque plus en campagne, les pertes des Russes qui ne leur permettaient pas de profiter du découragement et de la faiblesse de leurs ennemis; tout cela contribua à rendre la campagne de 1790 assez languissante. Depuis sept mois Potemkin faisait assiéger Ismaïl (7). Cette place formidable tenait aussi

(7) Ismaïl est située à l'une des embouchures du Danube. Sa position, son importance, comme place de guerre et de commerce, concouraient à rendre la conquête de cette ville doublement intéressante, soit par elle-même, soit par l'ouverture qu'elle donne sur l'intérieur de l'empire de Turquie, dont elle est une des clefs.

ferme que le premier jour. La garnison était nombreuse et bien pourvue. Les Turcs regardaient cette place avec raison comme le dernier boulevard de leur empire de ce côté; et le patriotisme, la religion, l'honneur et l'intérêt les engageaient de concert à ne point abandonner ce poste essentiel, et à se conformer rigidement à la volonté de leur empereur qui leur avait formellement prescrit de ne point rendre Ismaïl. Déjà l'automne était passée, et tous les efforts des Russes avaient échoué contre la constance de la garnison turque. Déjà les troupes Russes se retiraient et allaient entrer en quartiers d'hiver, lorsque Souvarof reçut tout-à-coup de Potemkin l'ordre de se porter devant Ismaïl avec son corps d'armée, de réunir à lui ceux des environs et de réduire cette place à tout prix (8).

Sa garnison, accrue de celles de Bender, d'Akermann et des débris des troupes battues à Rymnik, était une armée.

(8) On prétend qu'une femme de la société de Potemkin (lequel était à Bender vivant comme un satrape d'Orient) lui prédit, par la voie des cartes, qu'il prendrait Ismaïl dans trois mois; et que là-dessus Potemkin, piqué, ré-

Le comte qui était à Galaz, se prépara aussitôt à obéir. Il se mit en marche, passa le Pruth, et tout en avançant contre Ismaïl, il envoya des ordres aux différens corps qui s'étaient éloignés de cette place, pour qu'ils eussent à s'en rapprocher. Il fit la même injonction au général Ribas qui commandait la flottille russe à l'embouchure du Danube. Celui-ci prit dans une île, en face d'Ismaïl, une station, de laquelle il incommodait prodigieusement la ville par le feu de sa flottille, et secondait à merveille les opérations de l'armée de terre. Pour répondre aux ordres de Potemkin, et aux vœux de l'impératrice, en même temps

---

pondit qu'il avait une manière de deviner plus sûre, et envoya ordre à Souvarof de prendre cette place dans trois jours. L'histoire des cartes peut être vraie, sans qu'elle ait déterminé la prompte résolution de Potemkin. Le fait est qu'il était très-essentiel à la gloire des armées Russes de terminer cette campagne par un coup d'éclat, et que depuis que les Autrichiens n'étaient plus de la partie contre les Turcs, la prise d'Ismaïl devenait d'une nécessité pressante. Si l'on avait attendu la campagne suivante, les Turcs, qui auraient pu tourner toutes leurs forces vers ce point déjà si fort par lui-même, auraient certainement empêché les Russes de s'en rendre maîtres.

que pour se conformer à la saison qui ne permettait pas de s'arrêter à un siège en règle, le comte, dès qu'il eut réuni ses troupes montant à trente-cinq ou quarante mille hommes, disposa tout pour un assaut. Il débuta par y encourager ses soldats, et par les familiariser avec l'idée d'emporter ces murailles encore intactes, qui ne présentaient aucun accès, et qui étaient défendues par une garnison aussi nombreuse que l'armée assiégeante elle-même. En les piquant d'honneur, en assaisonnant ses discours de saillies qui leur inspiraient la gaîté et la confiance, et en fixant à propos leurs pensées sur les récompenses qui attendaient les braves et sur les châtimens et le mépris réservés aux poltrons, Souvarof parvint à exalter ses troupes. Cette disposition du moral du soldat devait décider du succès d'une affaire où la science militaire était presque inutile. A la voix de leur général, les Russes bravaient la perspective des dangers, et supportaient patiemment les maux actuels. Le froid et la faim les faisaient souffrir. « Mes amis, » leur disait Souvarof, les provisions sont » bien chères, nous en manquons; les

» drôles qui sont renfermés là (montrant » Ismaïl) en regorgent ; allons les leur » prendre. » Les soldats répondaient par des *houras*.

Pendant qu'on préparait les fascines et les échelles, et qu'on exerçait les troupes, Souvarof, pour tromper l'ennemi sur son véritable projet, faisait élever des batteries devant la place, et manifestait l'intention de vouloir commencer des travaux en règle. Lorsque tout fut disposé, il envoya, le 9 décembre, sommer le pacha qui commandait dans Ismaïl de rendre la place. La réponse de ce commandant fut de conseiller aux Russes de se retirer et de ne pas s'exposer davantage à la rigueur de la saison. Le lendemain, seconde sommation de la part du comte, à laquelle le pacha répondit; *Qu'on verrait le Danube s'arrêter dans son cours, et le ciel s'incliner sur la terre, avant qu'Ismaïl se rendît aux Russes*. Le comte renvoya sur-le-champ dire au Pacha, que s'il n'arborait pas le drapeau blanc dans le jour même, il lui donnait sa parole d'honneur que la place serait prise d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. A cette menace, le pacha opposa un silence dé-

daigneux. Alors Souvarof assembla ses généraux et un grand nombre d'officiers. Il leur déclara son dessein, et que l'exécution ne pouvait plus s'en différer. Il leur rappela leurs exploits passés, la gloire dont ils venaient de se couvrir dans cette guerre, le juste mépris qu'il leur était permis d'avoir pour leurs ennemis; puis il leur prescrivit de rapporter ses paroles aux soldats, et de leur annoncer que l'assaut aurait lieu dans la nuit même.

Effectivement, le 11 à trois heures du matin, il partit de la tente du général une fusée: c'était le signal de se préparer à l'assaut.

Une seconde fusée partit à quatre heures: c'était le signal de se former.

Une troisième partit à cinq heures: c'était le signal de marcher.

A l'instant toute l'armée de terre s'ébranla sur six colonnes. La flottille formée sur trois colonnes, s'approcha en même temps de la place. C'était toujours le contre-amiral Ribas qui la commandait. Trois des colonnes qui devaient attaquer la place par terre étaient sous les ordres du lieutenant-général Potemkin, cousin du favori. Les trois autres

obéissaient au lieutenant-général de Samoïlof. Souvarof était au centre, à même de juger et de diriger tous les mouvemens.

Faute d'une quantité suffisante d'infanterie, Souvarof avait fait mettre à pied environ douze mille Cosaques qui furent employés à cette expédition. Huit mille d'entr'eux dont cinq mille de nouvelles levées, étaient répartis dans les quatrième et cinquième colonnes. Il y en avait quatre mille sur la flotille. Il se trouvait sur cette même flottille des étrangers de distinction, entr'autres le prince de Ligne, le comte de Laugeron, le duc de Fronsac (depuis duc de Richelieu), colonels français. Ces deux derniers soutinrent, à cet assaut, la réputation de bravoure de leurs ancêtres et de leur nation.

Les colonnes s'approchèrent d'Ismaïl dans le meilleur ordre, les Turcs les laissèrent avancer; mais à soixante toises de la place, ils les saluèrent d'un feu à mitraille qui leur fit beaucoup de mal. Cependant leur marche n'en fut point ralentie. Elles arrivèrent sur le bord du fossé qui était rempli d'eau, jetèrent leurs fascines, exécutèrent le passage et atteignirent le pied du rempart,

en dépit du feu des Turcs, dont l'artillerie devint dès ce moment inutile. Les soldats commencèrent à dresser leurs échelles, et puis se soutenant l'un l'autre et s'aidant de leurs baïonnettes qu'ils plantaient dans les intervalles des pierres, ils montèrent avec une audace et une intrépidité qui firent frémir les Turcs et rendirent leurs coups plus incertains (9). La seconde colonne commandée par le général-major Lascy, fut à cinq heures et demie sur le rempart ; à six heures la première et la troisième y étoient montées aussi. La sixième commandée par le général-major Koutouzof, et composée, comme les trois premières, de vieilles troupes, auraient atteint le but en même temps que ses émules, mais elle fut obli-

---

(9) Ismaïl n'avait qu'une simple enceinte de fortifications, et ce n'était pas des fortifications rasantes. On conçoit que sans cela on ne l'eût pas enlevée d'assaut d'emblée, sans avoir fait les approches de la place, ni dressé des batteries. Les fortifications dans le genre moderne ne peuvent être emportées qu'avec le secours de l'art, et par cette raison les places fortifiées sont, quoi qu'on en dise, la vraie défense d'un pays, et empêcheront toujours la rapidité des progrès des armées ennemies, quand elles auront pour commandans des gens d'honneur.

gée de venir au secours des quatrième et cinquième, lesquelles, formées de Cosaques mal vêtus et mal armés, et dont la plupart étaient de jeunes gens peu robustes et qui n'avaient point encore vu le feu, furent culbutées dans le fossé par le sabre des Turcs. Ceux-ci ayant obtenu ce premier avantage, firent une sortie et tuèrent un grand nombre des Cosaques mis en désordre. Une partie de la sixième colonne accourut, et ce ne fut qu'après un combat terrible qu'elle parvint à rechasser les Turcs dans la place et à rétablir l'assaut. Le second effort des Cosaques fut plus heureux que le premier. A huit heures toutes les colonnes étaient établies sur le rempart. Celles du côté de l'eau avaient également forcé toutes les barrières et débarqué dans la place.

Mais ici commença un nouveau combat, d'un genre dont on ne peut trouver le modèle aujourd'hui que dans des guerres avec des Turcs, et même dans des guerres entre les Turcs et les Russes, où la haine nationale se manifeste de part et d'autre si fortement. Les Russes trouvèrent dans l'intérieur des murs d'Ismaïl une résistance bien plus vive que celle qu'ils avaient éprouvée à l'exté-

rieur. Ils furent obligés d'enlever le terrain pied à pied. Les Turcs se défendir enten désespérés dans les rues, dans les maisons. Les femmes même, armées de poignards, s'en mêlèrent, et plusieurs soldats robustes reçurent la mort de ces mains délicates. L'acharnement des Turcs fut tel qu'il retint les Russes jusqu'après midi. Déjà cependant ils étaient arrivés, sur des monceaux de cadavres et à travers des ruisseaux de sang, jusqu'au centre de la ville; déjà ils croyaient leurs ennemis totalement détruits; lorsqu'ils trouvèrent sur la place principale, un gros de Tartares de la Crimée, commandé par un frère de leur dernier Khan, qu'il fallut massacrer jusqu'au dernier pour venir à bout de les vaincre. A deux heures les Russes étaient complétement maîtres de la place. Le Pacha-Gouverneur était mort; presque tous les généraux et les trois quarts de la garnison avaient subi un sort pareil. Souvarof fit entrer la cavalerie pour balayer, dans les rues, tout ce qui pouvait encore essayer de résister par un accès de désespoir. A quatre heures le carnage avait cessé entre les troupes, après des prodiges inouis de valeur de part et d'autre. Mais suivant la pro-

messe faite aux soldats, on leur abandonna le pillage d'Ismaïl pendant trois jours; et ce pillage ne put pas avoir lieu sans un nouveau carnage, et sans qu'une foule d'habitans n'en fussent les victimes.

Le soin le plus empressé du comte, après avoir pris les précautions nécessaires pour la sûreté de la place, fut de rendre de solennelles actions de grâces à l'Eternel, de son éclatante victoire. Immédiatement après l'assaut, il avait envoyé un courrier à l'impératrice, avec ces mots: *L'orgueilleuse Ismaïl est à vos pieds;* et à Potemkin : *Le drapeau Russe flotte sur les remparts d'Ismaïl.* Ces rapports à la Turenne, où jamais il n'était question de lui, prouvent combien l'âme fière et relevée de Souvarof dédaignait de se faire valoir, et se rassurait sur sa propre estime. Il passa la revue de tous les corps de son armée, se fit rendre un compte circonstancié de tous les actes de bravoure, en tint note, remercia ses braves troupes, et leur promit des récompenses plus solides que des remercîmens, lorsque son rapport aurait mis leur belle conduite sous les yeux de la souveraine.

Il résulte des détails officiels que le comte

envoya à la cour, quelques jours après, que la perte des Turcs à la prise d'Ismaïl monta à trente-trois mille hommes tués ou mortellement blessés. On leur fit dix mille prisonniers, dans le nombre desquels se trouvaient une foule de personnages éminens en grades. Les Russes perdirent deux mille hommes tués, et eurent deux mille cinq cents blessés.

On emmena d'Ismaïl six mille femmes et enfans, et deux mille chrétiens de Moldavie et d'Arménie qui augmentèrent la population de l'empire Russe. On trouva dans la place deux cents trente-deux canons et des munitions immenses tant de guerre que de bouche. On y captura dix mille chevaux, presque tous de race. Enfin, l'on évalua les richesses de tout genre que renfermait Ismaïl, à plus de seize millions de roubles. Fidèle à ses principes, Souvarof rendit compte de tout ce qui n'était pas devenu la proie des pillards, et ne retint rien pour lui (10).

---

(10) Souvarof n'ayant commencé à être célèbre en Europe que précisément à l'époque de la révolution de

Lorsque cet inventaire fut achevé, on fit les dispositions nécessaires pour le départ des troupes et le transport des prisonniers. Préalablement on employa ceux-ci à nettoyer les rues d'Ismaïl, et on fit charrier tous les cadavres dans le Danube. Le comte nomma le général Koutouzof commandant d'Ismaïl. Il lui laissa trois régimens d'infanterie et quatre de Cosaques. Il retourna ensuite à Galaz pour établir son armée en quartiers d'hiver; puis il alla jouir de

---

France, et ce noble et loyal guerrier s'étant toujours montré excessivement opposé aux principes des révolutionnaires, rien n'est plus plaisant que la rage de leurs écrivains contre lui. Suivant eux, ce n'était qu'un barbare, un antropophage, qui avait les mœurs d'un Kalmouk, et qui ne remportait de victoires qu'à force de verser du sang. Ils racontent qu'à Ismaïl il commit tant de cruautés qu'on le surnomma *Mulei Ismaïl*, par allusion à l'empereur de Maroc du nom de Mulei, le plus cruel des hommes. Mais si on leur demandait d'articuler quelques-unes de ces cruautés, nous aimerions à entendre leur réponse. Quoi! un général est cruel parce que, pour exciter ses troupes à une action de courage surnaturelle, il leur promet le pillage d'une ville et qu'il leur tient parole! Il est cruel, parce qu'il ne peut pas arrêter subitement la fureur du soldat contre un enne-

ses triomphes à Pétersbourg, où il arriva au mois de janvier 1791.

Il est aisé de se figurer l'accueil qu'il reçut de l'impératrice. Elle le nomma quelques jours après, lieutenant-colonel du régiment des Gardes de Préabojenski, dont le souverain lui même est colonel par une constitution de l'Empire. Elle fit frapper des médailles d'or et d'argent, en mémoire de l'importante victoire remportée par ses armes, sous le commandement de Souvarof.

C'était la dernière qu'il devait obtenir sur les Turcs. Quoique la guerre se fût conti-

---

mi qui vient de lui faire courir mille dangers! Mais à qui conte-t-on de pareilles sornettes? Est-ce à des militaires? est-ce à des gens versés dans l'histoire de tous les siècles? est-ce à des philosophes? Ceux-ci vous diront que la guerre est un fléau, mais que s'il y a un moyen de le rendre moins funeste, c'est de la faire avec énergie. Cet homme si cruel, ce sauvage, ce Tartare a cependant mille traits de bienfaisance par-devers lui; il traitait avec humanité les prisonniers; il était adoré de ses soldats; il était religieux, franc, probe, magnanime et surtout désintéressé. Mais il est vrai qu'il avait une tache ineffaçable: il n'aimait les constitutions nouvelles et les hommes nouveaux ni de Pologne ni de France.

nuée sans interruption, les négociations pour la paix ne s'étaient pas ralenties un instant pendant toute l'année 1790. Elles se reprirent en 1791. La perte d'Ismaïl rendait les Turcs plus traitables et pouvait rendre les Russes plus exigeans. Mais les succès les plus brillans sont souvent un obstacle à en obtenir par la suite de pareils, parce qu'ils coûtent cher. Les Russes desiraient la paix presque autant que les Turcs. Nous avons vu d'ailleurs de quel œil et sous quels rapports les autres puissances envisageaient cette lutte. Il était temps qu'elle finît. Les circonstances nouvelles où se trouvait l'Europe, l'épuisement d'hommes et d'argent en Russie, tout l'exigeait. En vain Potemkin, qui avait plus que personne provoqué cette guerre, résistait à la paix; en vain les Russes, au commencement de 1791 obtenaient encore sur les Turcs des avantages considérables sous les ordres de Koutouzof et de Repnin en Bulgarie, et de Goudouvitch dans le Kouban. En dépit de ces obstacles apparens à la paix, la force des choses l'emportait. Les plus récalcitrans durent céder à l'opinion publique, qui ne se laissait plus éblouir par des victoires. D'ailleurs, Ca-

therine partageait le desir de ses sujets. Elle était furieuse contre la Pologne, et méditant la destruction de ce royaume, elle voulait avoir toutes ses forces à sa disposition pour cette nouvelle conquête. Sur ces entrefaites Potemkin vint à mourir. Alors il n'exista plus d'empêchement à la conclusion de la paix. Les préliminaires en avaient déjà été signés par le prince Repnin et le Grand-Visir Youzouf. Elle fut arrêtée définitivement à Yassy, au mois de décembre 1791.

Par ce traité la Russie se fit céder à jamais le Kouban, la Crimée, Okjakof et son territoire jusqu'au Dniester; de sorte qu'elle réunit sous sa domination tout ce qui composait autrefois la petite Tartarie. C'était beaucoup sans doute. Mais qu'était-ce cependant auprès de ses espérances et des prétentions qu'elle avait annoncées au commencement de la guerre? Il y a encore bien loin du Dniester à Constantinople. Disons plus, il faudrait aux Russes autant d'efforts pour s'établir définitivement sur la ligne du Danube, qu'il leur en a fallu pour se consolider sur celle du Dniester. Et quand ils seraient assis sur le Danube,

ils ne seraient encore maîtres que d'une petite partie de son cours; ils verraient encore devant eux de grands pays à traverser jusqu'à la capitale de l'Empire Turc Ils seraient forcés de laisser à leur droite de vastes contrées qui ne reconnaissent pas leur domination, et ils auraient encore en perspective, au-dessous de Constantinople jusqu'à la Morée, des pays étendus, coupés et difficiles, où leurs adversaires leur opposeraient une résistance d'autant plus dangereuse pour eux, que leur ligne d'opérations deviendrait alors d'une longueur excessive. Lorsqu'à ces obstacles militaires, on joint les obstacles moraux qui naissent de l'opposition des caractères nationaux et de la haine qu'inspirent en général des conquérans; lorsqu'on y ajoute encore les obstacles que les autres puissances de l'Europe apporteraient aux vues de la Russie sur Constantinople, on est au moins dans le doute que les Russes pussent jamais maintenir leur domination dans cette fameuse ville. Constantinople n'a été bâtie par un homme d'un génie peu commun, dans la plus belle et la plus heureuse situation de l'Univers, que pour être la capitale d'un grand Empire. Elle a été

telle, elle l'est, et le sera toujours, suivant toutes les présomptions. Peut-être pourrait-on affirmer par plus d'une raison, qu'un jour, qui n'est pas dans un avenir très-lointain, elle jouera ce rôle avec plus d'éclat qu'elle ne l'a jamais joué. Constantinople ne sera point la modeste capitale d'une province. Si les Russes en devenaient les maîtres, la Russie ne serait bientôt qu'une de ses colonies. Les possesseurs de Constantinople apporteraient le siége de leur Empire sur les rives du Bosphore, et abandonneraient aux aquilons celles de la Néva..

Dans toutes les guerres entreprises depuis l'invention de la poudre, les puissances de l'Europe trompées par leur ambition, n'ont pas encore pu s'habituer au calcul de modération que la manière moderne de faire la guerre exige. On enfante des projets gigantesques. Il ne s'agit de rien moins que de traiter les nations à l'Alexandre ou à la Gengiskhan : et puis l'on avance de quelques lieues dans plusieurs campagnes, et l'on conclut la paix aussi épuisé que son ennemi. Il y a de cela une raison irrécusable, puisée dans les notions du système

militaire actuel ; c'est que les besoins des armées modernes, et l'attirail nombreux qu'elles mènent à leur suite à cause de l'artillerie et des munitions de guerre, exigent que leurs mouvemens soient calculés sur la possibilité d'être toujours pourvues de vivres, de fourrage, de canons, de poudre et de boulets, et par conséquent d'être près de leurs magasins et de leurs places fortes. Si l'extrême ineptie de quelques rois et généraux, dans la défense qu'ils ont opposée à leurs ennemis, a pu faire quelquefois douter de cette règle, c'est une exception de circonstance et momentanée qui n'altère point l'essence du principe. Mais il existe un autre principe non moins incontestable et d'un ordre supérieur: c'est que la nature elle-même a circonscrit les peuples dans certaines limites, et qu'elle veut que le genre humain soit composé de plusieurs familles indépendantes les unes des autres. Or c'est ce principe que l'ambition cherche à comprimer avec des efforts inouis ; mais bientôt par son élasticité naturelle, il reprend et étend son action. Ce principe est chéri des peuples ; il a d'autant plus de force que les nations sont plus éclairées,

parcequ'alors elles connaissent mieux leurs véritables intérêts, et raisonnent avec plus de justesse sur les projets d'agrandissement que leurs Gouvernemens peuvent concevoir. C'est de ce principe éternel, consolidé par les lumières, qu'est né le système de l'équilibre Européen ; et par un bienfait de la Providence, ce système à son tour a reçu une nouvelle force de l'invention de la poudre et de la difficulté que les armes à feu apportent à la grande rapidité des conquêtes (11). Il faut espérer qu'un jour ces vérités seront senties, qu'on n'essayera plus de les contester ni par des paroles ni par des actions, qu'elles assureront la tranquillité des peuples, et avec leur tranquillité leur bonheur.

S'il y eut jamais une preuve éclatante de ces vérités, c'est dans la dernière

---

(11) Nous avons développé ces vérités, nous les avons démontrées jusqu'à l'évidence par l'histoire et l'expérience de tous les siècles, et nous en avons fait l'application au sort futur de l'Europe, dans notre ouvrage intitulé : *l'Art militaire chez les Nations les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes*, ou *Recherches de la vraie Théorie de la guerre*, imprimé à Paris chez *Cordier* et *Legras* en 1805.

guerre entre la Russie et la Turquie. Toutes les chances étaient contre cette dernière. La Russie avait sur elle la supériorité militaire la plus décidée. Elle ne l'emportait pas seulement par la tactique et par la discipline de ses troupes, mais encore par sa position militaire, qui depuis l'envahissement de la Crimée était redoutable pour la Turquie. Elle avait en outre le souvenir de ses dernières victoires, et son armée était aussi pleine de confiance que celle de sa rivale était découragée. Enfin l'alliance et la coopération de l'Autriche, la neutralité de la France, la facilité de la Prusse et de l'Angleterre, qui, par ménagement pour l'Impératrice, se contentèrent dans les commencemens d'interposer leur médiation, mais sans l'appuyer d'aucunes menaces, tout conspirait contre la Turquie. Celle-ci, livrée à elle-même, ayant une mauvaise armée et de plus mauvais généraux, des sujets rebelles dans son sein, d'autres corrompus, d'autres en foule indifférens, semblait un édifice dont toutes les pierres se détachaient, et qu'il n'y avait qu'à pousser pour le voir s'écrouler. D'où vient donc que la Russie n'a pas donné ce

dernier choc? C'est qu'elle en a été empêchée par elle-même. C'est sa propre impuissance, et non la résistance de la Turquie qui l'a retenue. Elle n'a pas pu faire avancer ses armées parce qu'elle n'aurait su comment subvenir à leurs besoins, ni comment assurer leurs opérations contre des dangers provenant d'un vice dans le plan des opérations mêmes. Enfin l'intervention à laquelle on devait s'attendre tôt ou tard des autres puissances de l'Europe, est survenue. Il a fallu lâcher sa proie, et la Turquie a été sauvée sans pouvoir en aucune manière s'attribuer à elle-même son salut. Les Turcs, vu l'état physique de leur Empire, auraient cependant un excellent moyen de défense contre les Russes : ce seraient d'enfermer leur infanterie dans les places, et de ne tenir la campagne qu'avec leur cavalerie. Alors si cette cavalerie faisait avec intelligence (ce qu'elle n'a pas fait jusqu'à présent) la guerre de troupes légères, elle fatiguerait et épuiserait tellement l'ennemi, elle lui causerait tant de mal par la privation de toutes choses, qu'elle le mettrait dans l'impuissance de faire des progrès. Les Russes ne pourraient suivre leurs conquêtes

qu'avec une petite armée, dont le nombre serait calculé sur la possibilité de la nourrir. Cependant cette armée serait encore redoutable par cette circonstance seule, qu'elle se trouverait en harmonie avec la situation et les ressources du pays (12); mais d'un autre côté sa faiblesse l'exposerait à être écrasée sous la multitude de ses adversaires. Et voilà comme la perfection même des armes s'oppose aujourd'hui à des renversemens d'Empire et à des révolutions par la voie des armes ; espèce de révolutions les plus longues et les plus désastreuses que puisse éprouver une nation.

Mais les projets hasardés et les spécula-

(12) Ceci est un principe fécond, que nous osons dire neuf, et qui, s'il a été pressenti, n'a pas du moins été développé. Il mériterait de l'être dans un livre exprès. Ce livre, bien fait, jetterait une lumière nouvelle sur la théorie de la guerre. On y verrait la cause de bien des désastres surprenans, et celle de beaucoup de succès qui paraissent également inexplicables. On y découvrirait de nouvelles bases aux expéditions militaires et des fondemens de possibilité à celles de ces expéditions qui semblent n'en point avoir. On y apprendrait aussi que les grandes armées ne sont pas toujours la source des grands succès.

tions trompeuses des Gouvernemens n'ôtent rien au mérite d'un militaire, qui ne devant pas s'embarrasser si les desseins du cabinet sont justes ou non, s'occupe de leur exécution dans ce qui le concerne, avec zèle, intelligence, courage et patriotisme. Or jamais ces vertus brillèrent-elles d'un plus grand éclat que dans la conduite de Souvarof pendant toute la guerre dont on vient de lire l'histoire? Quel noble dévouement pour les intérêts des alliés de sa souveraine, qu'il secourt dans les positions les plus embarrassantes, qu'il tire des pas les plus critiques, sans faire solliciter son appui, sans le faire valoir, sans apporter ni retard, ni objection, ni jalousie, et laissant encore par sa simple et modeste conduite après la victoire, l'honneur aux autres de croire que c'est eux qui l'ont remportée! Sous le point de vue militaire, quelle vigueur dans ses mouvemens, quel feu, quel courage, quelle justesse de raisonnement, quelle précision dans son attaque, quel empire sur ses soldats qui en sont venus au point de ne plus compter leurs ennemis, et de ne plus mettre la victoire en doute quand il est avec eux! Ces rares

qualités, la prudence de Souvarof qui égalait son audace, sa sagesse à préparer les moyens de vaincre, les succès éclatans dus à sa prévoyance, à son activité, à son génie, tant de combats gagnés, deux grandes batailles, un assaut comme celui d'Ismaïl; tout concourt à nous montrer dans Souvarof un capitaine consommé, sur le compte duquel il n'y a désormais plus d'incertitude. Nous le plaçons dès à présent au rang des grands généraux, et notre jugement sera confirmé par tous les esprits justes.

CHAPITRE V.

Dernière guerre de Pologne. — Souvarof, commandant en chef des armées Russes dans ce pays, défait totalement les confédérés Polonais. — Rapidité de ses conquêtes. — La Pologne est soumise et définitivement partagée. — Réflexions sur cette guerre et ses suites. — Souvarof est créé feld-maréchal.

Depuis son retour à Pétersbourg, le comte ne retourna plus en Turquie. Pendant la campagne de 1791, il fut employé en Finlande où il eut le commandement général des troupes de terre et de la flotte stationnée sur les côtes. L'objet de sa mission était particulièrement d'inspecter les frontières de la Finlande du côté de la Suède, et de donner un plan de fortification qui mît désormais cette province à l'abri d'une invasion subite de la part des Suédois, comme celle qui avait eu lieu au commencement de la guerre qui venait à peine d'être termi-

née (1). Souvarof fit son plan, revint à Pétersbourg pour le mettre sous les yeux de l'Impératrice, et cette princesse l'ayant

(1) En 1788, Gustave III, ayant subitement déclaré la guerre à l'impératrice Catherine II, parut presque en même temps avec une armée et une flotte devant Frédérikshaın, forteresse de la Finlande Russe. C'était la seule qui couvrît Pétersbourg du côté de la Suède. Cette place était alors dans l'état le plustriste, et dépourvue d'artillerie. Si les officiers Suédois n'eussent pas été gagnés par la Russie ou mécontens de leur roi, et qu'ils eussent fait leur devoir, Gustave enlevait Frédérikshaın d'un coup de main et arrivait sans obstacle à Pétersbourg. Au reste ceci était le résultat des circonstances où se trouvait la Russie, dont toutes les troupes étaient alors employées contre les Turcs. En général les Suédois ont plus à craindre pour leur portion de la Finlande, de la part des Russes, que ceux-ci pour la leur de la part des Suédois. La position de la Finlande suédoise à l'égard de la Russie en fait, militairement parlant, un poste intenable pour la Suède, quand la Russie l'attaquera avec des forces suffisantes. C'est ce que prouve victorieusement Lloyd dans le Chapitre de ses *Mémoires Politiques et Militaires* où il examine les différentes frontières de l'Europe. Ainsi l'occupation de la Finlande suédoise par la Russie ne prouvera jamais la supériorité des armes des seconds sur les premiers, mais tout simplement l'infaillibilité des principes du système de guerre moderne.

approuvé, il repartit bientôt après pour en diriger lui-même l'exécution. La Finlande fut mise par lui sur un pied de défense, qui ôte désormais toute possibilité à l'ennemi d'insulter la Russie de ce côté.

Quoique la paix avec la Turquie n'eût pas donné aux Russes tout ce qu'ils avaient pu se flatter d'obtenir de la guerre, cependant elle les laissait dans une attitude formidable et menaçante à l'égard de leurs rivaux. La Turquie humiliée, affaiblie, divisée, ne pouvait que voir empirer l'état de langueur où elle était depuis un siècle. La Russie, au contraire, triomphante et renforcée de possessions qui augmentaient considérablement sa puissance, avait dû céder à la réunion d'une foule de circonstances qui l'avaient forcée d'abandonner ses grands projets; mais elle n'en nourrissait pas moins l'espoir de les reprendre un jour avec avantage. Ce qui lui importait surtout dans ses vues éloignées, c'était de faire de ses nouvelles acquisitions le centre actif et puissant d'où partiraient les traits qui devaient un jour écraser la Turquie. La situation de ces provinces, leur fertilité, tout contribuait à y exciter l'agriculture, le com-

merce, et avec eux la population ; et il ne fallait que l'action constante d'une administration éclairée, pour faire de ces contrées une source de prospérité toujours croissante pour la Russie, et un arsenal de destruction pour ses ennemis. Catherine pénétrée de cette vérité, et sérieusement occupée de rendre ces nouvelles provinces florissantes, conçut qu'il fallait commettre ce soin aux mains les plus habiles de son Empire. Tout ce qui concernait le militaire étant particulièrement d'une haute importance, elle ne crut pas pouvoir mieux en confier la direction qu'à Souvarof. Elle le nomma commandant-général des troupes répandues dans les trois Gouvernemens d'Ekaterinoslaf, de la Crimée et d'Okjakof, jusqu'à l'embouchure du Dniester. Le comte partit, et établit son quartier-général à Kerson, où il resta deux ans, occupé de fortifier les frontières, d'introduire la plus grande discipline dans les troupes, et de tout disposer pour que, dans le cas d'une nouvelle rupture, la Russie fût prête à envahir les frontières de son ennemi. Ainsi la vie de Souvarof, dans les temps de calme et de

repos, ne nous offre rien de piquant ni de varié; mais elle nous montre constamment le tableau respectable et si rare de l'homme qui consacre sa vie entière à remplir ses devoirs, et qui borne sa jouissance à être utile à son pays.

Cependant les Polonais qui, malgré les traités et l'accord apparent qui les unissaient à la Russie, ne cessaient de considérer les Russes comme leurs plus grands ennemis; les Polonais qui ne pouvaient pas oublier l'outrage qui leur avait été fait par le premier partage de leur pays, et encore moins les atteintes portées à leur liberté; les Polonais qui espéraient profiter, pour s'affranchir de toute influence étrangère, des troubles divers qui agitaient l'Europe, de la guerre de la Russie avec la Turquie et la Suède, de la révolution de France et de l'occupation que cet étrange événement donnait aux cours de Vienne et de Berlin; les Polonais, dès l'année 1788, et au commencement de la guerre des Turcs, avaient abrogé par des actes de la diète, la constitution que l'Impératrice leur avait fait accepter de force en 1775. Catherine ayant à cette époque assez d'affaires sur les bras,

dissimula; mais elle se réserva la vengeance, et se promit d'en bien choisir le moment. En 1791, les Polonais mirent sa patience à une nouvelle épreuve. La manie des constitutions échauffant alors toutes les têtes Européennes, ils s'en donnèrent une de leur chef, à laquelle toute la nation accéda. Par un article de cette constitution ils rendaient leur couronne héréditaire. Cette disposition sage tendait à donner à leur monarchie la même solidité, la même permanence qu'à toutes celles de l'Europe. Soit par une saine politique, soit par un sentiment de jalousie contre la Russie et par le desir d'empêcher son agrandissement, soit enfin, pour mieux tromper les Polonais sur ses desseins cachés, le roi de Prusse accédait à leurs résolutions actuelles, et semblait voir sans peine l'élan de ce peuple trop long-temps livré à l'anarchie, vers un état de société stable et régulier. D'ailleurs, la Prusse méditait déjà la guerre contre la France, et Pilnitz avait vu dans ses murs, Guillaume et Léopold oubliant les vieilles querelles de leurs pères, s'allier par un pacte qui était un chef-d'œuvre de politique, puisque réunissant toutes les puissances de l'Em-

pire Germanique, que la nature a réellement destinées à une union indissoluble, il faisait du peuple Allemand, de ce peuple constant, sage et tranquille, le modérateur de l'Europe et le palladium de sa liberté. Heureuses ces puissances, si des vues ultérieures d'ambition ne les avaient pas égarées, et n'avaient introduit parmi elles un défaut d'accord, puis une séparation de leurs forces, qui a fini par les conduire l'une et l'autre à leur ruine !

L'Autriche avait les mêmes raisons que la Prusse, pour ne point troubler les Polonais dans l'ouvrage de leur constitution. Car, dans l'incertitude de la tournure que prendrait la guerre projetée contre la France, et des forces que cette guerre pourrait lui employer, il devait lui être plus avantageux de voir la Pologne constituée en monarchie indépendante, que de la voir passer toute entière sous le joug de la Russie. Mais précisément l'ambition de celle-ci était excitée par les mêmes motifs qui retenaient celle des autres. Catherine voulait se venger et voulait subjuguer la Pologne, parce qu'elle trouvait à cet arrangement le compte de deux passions favorites de son

cœur; et occupée de ce projet, elle voyait l'Europe dans des circonstances telles, que rien ne pouvait mettre obstacle à son exécution : quel aiguillon puissant! D'ailleurs la politique prévoyante de Catherine pouvait-elle réellement permettre que la Pologne s'organisât, et se mît dans la voie de devenir un Etat fort et redoutable? Que n'aurait-elle pas eu pour lors à en craindre? Quel ménagement aurait-elle pu en attendre? Quel moyen de calmer ou de séduire ce peuple exaspéré qui, se sentant une fois des forces, et pouvant s'étayer encore de celles de la France, de la Turquie, de la Suède, peut-être même de la Prusse, aurait donné passage à tous les ennemis de la Russie et se serait mis en tête de tous? Il était impossible à Catherine de s'exposer à ce danger. Si, dans le début de son règne, sa politique eût été moins passionnée et plus prudente, elle n'eût pas laissé venir les choses où elles en étaient en 91, entre elle et les Polonais. Mais l'ouvrage commencé était de telle nature, qu'il fallait le consommer sous peine qu'il ne devînt funeste à l'ouvrier. Le premier partage de la Pologne fut une iniquité révoltante, le der-

nier fut, du moins de la part la Russie, une iniquité nécessaire.

Au surplus, la conduite des Polonais ne les a pas rendus plus intéressans dans cette crise nouvelle, que dans toutes celles où le sort, leurs ennemis, ou eux-mêmes, les avaient jetés précédemment. Nous craignons d'être injustes, mais nous avouons qu'il nous est impossible d'apercevoir sous quel point de vue cette frivole et inconséquente nation peut inspirer de l'intérêt (nous entendons parler d'intérêt à sa destinée politique). Dans la dernière lutte qu'elle a soutenue pour conserver son indépendance, elle a montré sa légèreté, son imprudence et sa précipitation ordinaire. Comment en effet pouvait-elle espérer d'en imposer aux Russes en se déclarant publiquement contre eux, et croire résister à leurs armées nombreuses et aguerries, qui bientôt devaient être attirées sur son territoire par une conduite aussi peu dissimulée et aussi follement ouverte que celle qu'elle a tenue? Catherine qui ne demandait pas mieux que d'être provoquée, fit semblant d'être outrée que les Polonais eussent violé la constitution qu'ils avaient acceptée sous sa ga-

rantie, et qu'ils eussent osé s'en donner une nouvelle. Afin d'avoir le droit d'agir en conquérante, elle fit solennellement déclarer la guerre à la Pologne, par son ministre à Varsovie. La diète reçut cette déclaration avec un air de calme et de grandeur.

Mais c'était comme une scène de théâtre où tous les sentimens sont en fiction, et cela devait avoir un résultat semblable. Nous sommes frappés en lisant l'histoire Romaine, de voir le sénat recevoir, avec une paisible dignité, les coups les plus accablans : mais le sénat Romain dans les momens désastreux avait pour lui ses vertus, le souvenir de ses triomphes, l'estime et la confiance du peuple qu'il gouvernait; il lui était donc permis d'être tranquille, grand et fier dans le malheur, sans être accusé de jactance. Où étaient les titres de la diète de Pologne, pour l'imiter à la même condition?

Si ses titres étaient illusoires, ses forces ne l'étaient guère moins. La diète qui aurait dû prévoir le parti que prendrait la Russie, et se prémunir contre le danger, attendit la décision de son ennemie pour

prendre elle-même un parti. Lorsque cette décision lui fut connue, elle leva à la hâte une armée; et pour que rien ne manquât à l'effet que devait produire contre de vieilles bandes victorieuses cette milice précipitamment et tumultueusement rassemblée, elle en donna le commandement au prince Joseph Poniatouski(2). Mais cette armée n'était pas réunie, que déjà les troupes Russes revenant des fontières de la Turquie, pénétraient en différens corps et par différens points en Pologne, et menaçaient de disséminer ou de détruire les forces des patriotes.

Catherine qui savait par de fameux exemples, et par sa propre expérience, que la politique a produit de plus grands changemens dans le monde que la guerre, et que son influence, en soutenant l'action des armes, en double la force et l'intensité, Catherine négocia en Pologne même pour s'y faire des créatures, et elle négocia auprès des cours de Vienne et de Berlin, pour

(2) Neveu du feu roi de Pologne : moins beau que son oncle, moins aimable, moins spirituel, moins intéressant dans la vie privée; aussi frivole, aussi inconséquent dans la vie publique.

les disposer à coopérer avec elle au grand œuvre qu'elle méditait. Par la manière dont elle s'y prit, elle devait réussir auprès de l'une et de l'autre. L'appât d'une bonne portion de la Pologne, qui leur était présenté, était fait pour les séduire, et à ce motif de détermination se joignait l'inquiétude que l'Impératrice n'exécutât seule ce qu'on refuserait d'exécuter avec elle. D'ailleurs, la Prusse et l'Autriche commençaient à appréhender que la révolution de Pologne, vu la tournure qu'elle prenait, ne devînt une diversion puissante en faveur des Français et des nouveaux principes que ceux-ci avaient adoptés; ces puissances pouvaient craindre que l'Europe pressée à l'Orient et à l'Occident, par deux nations nombreuses, exaltées, et portant jusqu'au fanatisme l'esprit d'innovation, ne vît écrouler dans son sein tout l'ancien édifice social, entraînant sous ses décombres les couronnes et les sceptres brisés. Cette crainte, l'attrait toujours si vif pour les rois d'augmenter leur domination, enfin, l'autorité de Catherine dont les paroles étaient d'un si grand poids dans les cabinets de l'Europe; en voilà plus qu'il n'en

fallait pour déterminer les monarques encore inexpérimentés qui gouvernaient les monarchies de Prusse et d'Autriche (3).

---

(3) C'étaient Frédéric-Guillaume II et François II. Frédéric-Guillaume était d'un âge mûr, mais n'ayant eu aucune part aux affaires du vivant du grand Frédéric, son oncle, il n'en avait aucune connaissance avant son règne, et il n'était pas depuis assez long temps sur le trône pour avoir pu l'acquérir. Ce prince, qui avait de l'ambition et qui désirait d'illustrer son règne, malheureusement pour lui et pour son peuple, aimait le luxe et les plaisirs, défaut le plus grand qu'un roi de Prusse pût avoir. Il ne fallait pas à Frédéric-le-Grand un successeur semblable à lui (car s'il était nécessaire, pour qu'une monarchie se maintînt, qu'elle eût deux Frédérics de suite, quelle monarchie se maintiendrait?); il ne fallait qu'un prince sage, économe et modéré, qui ne sortît pas du cercle tracé par son prédécesseur. Le *statu quo* de l'Europe devait être la base de la politique de la Prusse, car aucune puissance ne devait perdre autant qu'elle aux mouvemens et aux révolutions. Frédéric-Guillaume crut le contraire, et il est mort sans avoir reconnu son erreur, que son fils a payée chèrement. Frédéric-Guillaume, par son exemple, mit la frivolité à la mode chez les Prussiens, et les Prussiens frivoles devaient perdre dans une campagne ce que le grand Frédéric avait glorieusement et péniblement acquis dans vingt. Nous osons croire que ce monarque, homme de génie, lui qui avait provoqué le premier partage de la Pologne, n'aurait point

Sous la protection de la première de ces puissances, et sous celle de la Russie, il se rassembla à Grodno, au mois d'avril 1793, une confédération, dont le but était de dé-

---

consenti au dernier. C'était deux choses de démembrer la Pologne ou de l'anéantir. Quant aux Français révolutionnaires, Frédéric ne leur aurait pas fait la guerre, et se serait contenté de les contenir dans leurs limites. Par cette conduite prudente il se serait fait respecter de l'Europe et en aurait tenu la balance dans ses mains. Il aurait en même temps ménagé ses forces et s'en serait vu assez pour être l'arbitre de la querelle entre les Russes et les Polonais. Il aurait empêché ces derniers de faire chez eux une révolution dangereuse pour eux et leurs voisins, et les premiers de profiter de cette crise pour détruire la monarchie de Pologne. Ce qui est vrai pour la Prusse l'est aussi pour l'Autriche; cependant pas au même degré. L'Autriche est une monarchie d'une bien autre consistance que la Prusse, et qui peut soutenir bien des chocs avant d'être ébranlée. Elle n'a donc pas tant à redouter, que sa voisine, l'agitation de l'Europe et l'ambition des autres puissances. Cependant nous pensons encore que le père et la grand'mère de François II se seraient conduits différemment que lui dans les mêmes circonstances. Ce monarque, d'un caractère facile, a été souvent entraîné par de mauvais conseils. Mais sa bonté vaut bien des qualités plus brillantes; et chéri de son peuple qu'il rend heureux, il remplit, suivant le vœu du sage, le rôle de roi sur la terre.

truire tout ce qui avait été fait par celle de Varsovie en 1791. Cette confédération fut formée des partisans que la Russie avait su se gagner dans l'intervalle. On y remarquait les premiers noms de Pologne, et entre autres le Roi, ce vieil automate de Catherine, qui ne put pas se détacher de la main par laquelle il était guidé depuis si longtemps. L'Impératrice fit déclarer à cette confédération par son ministre, qu'elle incorporait à ses domaines toute la partie de la Pologne envahie par ses troupes. Sur ces entrefaites, le roi de Prusse en avait fait occuper par les siennes une autre partie. La confédération ne mettant aucun obstacle à ces envahissemens et y consentant par son silence et sa soumission, ce fut avec une sorte de légitimité que les troupes étrangères se virent établies sur le territoire Polonais.

Cependant cela n'était pas conforme au vœu national, et bientôt on eut lieu de s'en apercevoir. Les mutineries, les insurrections partielles, se manifestèrent partout. Les Russes, pour réprimer des excès, furent obligés d'en commettre d'autres. Ils traitèrent impitoyablement la Pologne en

pays conquis, et lui firent sentir toute la pesanteur de leur joug.

Les principaux chefs des insurgés, les auteurs et les soutiens de la constitution de 1791, avaient été forcés de se réfugier en pays étranger. On distinguait parmi eux Kochiousko (4). Cet officier qui s'était distingué tout récemment dans différens combats contre les Russes, comme commandant de l'avant-garde de l'armée du prince

(4) Thadié Kochiousko est un gentilhomme Lithuanien. Après avoir débuté par le service de Pologne, il alla faire l'apprentissage de la guerre à une excellente école de patriotisme et de vertu militaire, à l'école de Washington. Revenu en Pologne, il y jouit de la réputation d'un bon officier, et fut désigné, par l'opinion publique pour être un des chefs de la première armée des insurgens, dont le commandement général fut donné au prince Joseph Poniatouski. Il commença, et après diverses interruptions, il enterra l'insurrection de Pologne; car depuis que les Russes l'eurent fait prisonnier à Matcheviz, les affaires des Polonais allèrent toujours en déclinant. Il fut traité durement dans sa prison à Pétersbourg pendant la vie de Catherine. Paul Ier lui rendit sa liberté. Il en profita pour aller à Philadelphie, et revint ensuite à Paris où il est encore aujourd'hui. Nous aurons occasion de parler plus bas de ses actions et de ses talens militaires, et de les apprécier.

Joseph Poniatouski, et qui avait développé des talens distingués, forcé de quitter la Pologne à la suite de la confédération de 93, et de la prise de possession de ce royaume par les armées Russes, s'était retiré en Allemagne. Mais bientôt après il avait été rappelé sur les frontières Polonaises, par des députations de ses compatriotes, qui l'engageaient à venir se mettre à leur tête et à les délivrer de leurs ennemis. Les allées et venues de Kochiousko, qui était fort connu, ne purent pas être secrètes. Elles donnèrent de l'ombrage aux Russes qui prirent des mesures contre lui; et Kochiousko, craignant un enlèvement, et voyant d'ailleurs que l'insurrection n'était pas encore suffisamment préparée, partit pour l'Italie. Son séjour n'y fut pas long. D'autres chefs des insurgés, moins à l'œil que lui, étaient parvenus à former un parti assez nombreux pour pouvoir commencer quelques opérations. Les Russes plus tranquilles étaient devenus moins surveillans. Ils avaient négligé de forcer le colonel Madalinsky à licencier son régiment, suivant l'ordre qu'il en avait reçu. Ce régiment fut destiné à former le noyau de la nouvelle

armée de la liberté polonaise. Il était en garnison à Cracovie. On choisit ce point assez reculé, qui ne causait probablement aucune inquiétude aux Russes, pour devenir le centre de la réunion du parti, et l'on se pressa d'écrire à Kochiousko de s'y rendre. Celui-ci ne se fit pas prier, et vint au mois de mars 1794, rejoindre à Cracovie ses compagnons d'armes, qui l'élurent pour leur chef général. Cinq mille hommes tant infanterie que cavalerie, et quelques centaines de paysans, furent les forces avec lesquelles il débuta dans sa noble, mais difficile carrière. Son coup d'essai fut heureux. Tous les Russes qui étaient cantonnés dans le Palatinat de Cracovie, s'étant réunis, pour détruire à sa naissance la nouvelle insurrection, Kochiousko les attaqua, les battit et les mit en fuite après un combat sanglant. Ce succès augmenta la confiance des troupes dans leur chef, et peut-être un peu trop la confiance de celui-ci dans lui-même.

Aussitôt que la nouvelle de cette victoire est répandue, voilà les Polonais dans l'ivresse. Ils ne connaissent plus de danger; ils oublient qu'ils sont entourés d'ennemis

forts et vaillans ; ils s'insurgent de tous côtés, sans calculer comment ils soutiendront ce premier moment d'effervescence. A Varsovie, le général Russe Igoelstroom, fait prendre de vigoureuses mesures de répression ; elles ne lui réussissent point ; il n'est pas le plus fort. Sa garnison est massacrée au nombre de deux mille hommes. Lui-même est contraint de fuir précipitamment. L'exemple de la capitale est imité par les provinces ; les enlèvemens, les massacres de Russes se propagent, se multiplient. Les imprudens Polonais légitiment ainsi la vengeance qu'on se prépare à tirer d'eux. Déjà la foudre approche.

Souvarof avait reçu ordre de quitter Kerson, pour aller désarmer, dans l'Ukraine et la Russie-Rouge, les régimens Polonais qui avaient passé au service de Russie, depuis la déclaration de l'Impératrice à la confédération de Grodno. Ces régimens, que la violence seule avait entraînés sous d'autres bannières que sous celles de leur pays, n'avaient pas plutôt appris l'insurrection de leurs compatriotes, qu'ils s'étaient aussi soulevés. Leur révolte pouvait devenir d'autant plus dangereuse

qu'ils étaient armés, et qu'au cas qu'ils eussent réussi à rentrer dans le territoire Polonais et à se joindre aux insurgens, ils en auraient considérablement augmenté le nombre et la force. Les troupes Russes étaient très-peu nombreuses dans les contrées occupées par ces régimens Polonais. Cela rendait l'opération de leur désarmement d'autant plus difficile, et il fallait pour l'effectuer un officier d'une grande capacité, d'une grande prudence et d'un grand courage. Catherine savait où trouver celui qui réunissait ces qualités; elle chargea Souvarof de cette commission.

Le comte partit de Kerson au mois de mai 1794, avec un corps de dix mille hommes et se porta à marches forcées dans la Russie-Rouge. Arrivé là, il fit son plan pour surprendre les Polonais, les investir et les désarmer sans être obligé de répandre du sang. Il communiqua aux généraux qui servaient sous ses ordres ses dispositions, dont les principales étaient : de marcher le même jour sur les points indiqués (ce jour fut fixé au 26 mai); d'arriver sur ces points en occupant tous les débouchés, de manière que les Polonais

ne pussent pas échapper; d'employer la douceur et la persuasion pour leur faire livrer leurs armes sans obstacle, en leur promettant d'en rendre aussitôt à tous ceux qui voudraient entrer au service de Russie; de faire partir de suite, sous escorte, ceux qui prendraient ce parti, et de les envoyer à différens régimens pour y être incorporés; de donner des passeports aux soldats qui voudraient retourner chez eux; de leur payer ce qui leur était dû de leur solde, et d'en former de petites troupes, qu'on escorterait soigneusement jusqu'au lieu de leur destination; enfin, de déployer la plus grande fermeté en cas de résistance. Il n'y en eut point: les mesures étaient si bien prises, elles furent exécutées avec tant de précision, et les officiers qui servaient sous le commandement de Souvarof, étaient tellement habitués à suivre ses ordres dans toute leur teneur et leur étendue, quelque fussent les difficultés, que l'opération du désarmement des régimens Polonais s'effectua sans violence et sans retard. Ce fut au point que dans moins de quinze jours Souvarof parvint à désarmer huit mille hommes, dans un circuit de près de deux

cents lieues, sans répandre une goutte de sang.

Le comte, après avoir ainsi heureusement terminé par sa vigilance, sa prudence et sa vigueur, la commission épineuse qui lui avait été donnée, en reçut immédiatement après une autre plus importante, mais aussi plus analogue à son audace et à ses talens. L'insurrection était devenue générale en Pologne; et quoique les Russes, sous les ordres des généraux de Fersen et Derfelden, eussent remporté plusieurs avantages sur les insurgens; quoique le roi de Prusse qui s'était avancé en personne à la tête de ses troupes, pour soutenir les Russes après le massacre de Varsovie, eût gagné conjointement avec eux une bataille importante à Zakrorzim sur Kochiousko; la célérité de celui-ci à se remettre de ses pertes et les ressources qu'il trouvait dans la confiance des Polonais en lui, l'avaient mis en état de reparaître sur la scène dans une attitude respectable. Tout annonçait qu'il entretiendrait longtemps encore le parti patriote en Pologne, et disputerait avec acharnement les lambeaux de son pays à ses ravisseurs, si la

main de l'un de ces hommes devant qui tout doit fléchir, parce qu'ils ont en partage la force insurmontable que donne la persévérance unie au génie, ne venait pas triompher du nombre, du courage, de l'exaltation, du désespoir de tout un peuple, et renverser des obstacles qui, suivant les préjugés vulgaires, paraissaient être invincibles. Pour le malheur de la liberté Polonaise, Souvarof était un de ces hommes, et fut chargé, par sa souveraine, de terminer cette guerre.

Il lui fut d'abord enjoint de partir avec le peu de troupes qu'il avait autour de lui; mais le commandement général de celles qui étaient en Pologne lui fut dévolu. En conséquence, Souvarof envoya aux différens chefs des corps répandus dans les provinces, où le désarmement des Polonais venait de s'opérer, l'ordre de se mettre aussitôt en marche; et en leur indiquant la route qu'ils devaient tenir, il leur désignait pour rendez-vous général la ville de Varkovitz, située aux nouvelles frontières de la Pologne depuis le premier partage. Lui-même partit de Niemerof, le 14 août

1794. Il avait avec lui huit mille cinq cents hommes.

Conformément à son principe chéri (principe qui tenait à son caractère, et que toutes les guerres qu'il a faites lui ont donné lieu d'appliquer avec un succès particulier), Souvarof fit une extrême diligence, sentant que le sort de cette guerre, plus que d'aucune autre, dépendait de la vigueur avec laquelle on la poursuivrait. Malgré la pluie continuelle qui avait dégradé les chemins et rendu le passage des rivières extrêmement difficile, il franchit en huit jours les quatre-vingt-quatre lieues qui séparent Niemerof de Varkovitz. Pour soutenir le courage de ses troupes dans ces fatigues extraordinaires, il donna lui-même l'exemple de braver tous les genres de peines. Toujours à la tête de sa troupe, monté sur un petit cheval de Cosaque, vêtu légèrement, mangeant ce que mangeaient ses soldats, couchant au milieu d'eux, il leur apprit qu'il fallait savoir tout affronter pour le service de son souverain et l'honneur de sa patrie, et que ce devoir était tellement strict, que leur général lui-même ne se croyait point dispensé de le remplir

dans toute sa rigidité (5). Ce dévoûment d'un général, qui entraîne nécessairement celui des autres officiers, manque d'autant moins son effet sur une armée, que les soldats savent très-bien que leur chef a tous les moyens de se faire transporter commodément, et qu'ainsi le mérite de s'assujettir aux mêmes fatigues qu'ils sont obligés de supporter, lui reste à leurs yeux plein et entier. Souvarof, en grand homme de guerre, savait tout ce que cette pratique a d'avantageux; et peu de généraux anciens

(5) Annibal montait sur un éléphant un jour de bataille; mais dans les marches il était à pied à la tête de ses troupes. César en a constamment fait autant. C'était l'usage des consuls Romains, et cela leur était même prescrit. Les chars leur étaient donnés après avoir remporté la victoire, mais non pour l'aller chercher. Nous ne voyons pas que les grands hommes de la Grèce ajent eu d'autres usages, depuis Miltiade jusques et compris Alexandre. Les temps modernes ont vu Gustave-Adolphe à cheval à la tête de ses braves : les préjugés du temps n'eussent pas permis à un roi ni même à un gentilhomme d'être autrement à l'armée. L'infanterie était déjà plus considérée du temps de Turenne; ce grand homme en a profité pour renouveler l'exemple d'Annibal et de César, qu'il imitait sous tous les autres rapports. Frédéric, l'é-

et modernes seraient en état de compter, en aussi grand nombre que lui, les succès qu'elle leur a valus.

Les autres corps ayant fait leur jonction à Varkovitz, très-peu de jours après que Souvarof y fût arrivé lui-même, il donna quelque repos à son armée. Il employa l'intervalle à faire réparer tout ce qui avait été endommagé par la rapidité de la marche, et à faire cuire du pain pour un mois, parce qu'on devait s'attendre à trouver, en avançant en Pologne, un pays ruiné

---

mule de tous trois, n'a pas connu le luxe des voitures. C'est une invention singulière, et qui, à l'armée, contraste d'une manière bizarre avec l'appareil militaire. Il y a des circonstances où la simplicité est commandée par la nécessité aussi bien que par les principes, et il est des généraux qui attachent un prix particulier d'utilité aussi bien que de sentiment à se faire connaître de leurs troupes, et à s'en faire toujours voir pour en être plus aimés et mieux servis. Nous croyons, par exemple, que Xénophon a très-bien fait de suivre cette maxime pour la retraite des *dix mille*, Alexandre pour mener une poignée d'hommes à la conquête d'un empire immense, Annibal pour sa fameuse marche d'Espagne en Italie, César pour voler de l'Afrique contre Pharnace, et Frédéric de Rosbach à Leuthen.

et point de provisions. Après avoir pris ces précautions, le comte se disposait à se porter en avant, comptant (et c'était avec certitude) que le renfort qu'il amenait de douze mille hommes et de sa propre personne, joint à ce qu'il y avait déjà de Russes et de Prussiens en Pologne, allait décider très-promptement l'entière sujétion de ce pays, lorsqu'il apprit tout-à-coup que le roi de Prusse, qui avait mis le siége devant Varsovie après sa victoire sur Kochiousko, venait de s'éloigner précipitamment de cette place, pour voler dans la Prusse méridionale où s'était manifestée une insurrection dangereuse. Pour surcroît de malheur, le général de Fersen, qui secondait les opérations du monarque Prussien, ne pouvant pas les suivre seul, avait aussi pris le parti de lever le siége. Il était resté, depuis lors, à quelque distance sur la rive gauche de la Vistule, d'où il se trouvait dans l'impossibilité de donner la main à Souvarof; car il avait en face de lui une armée nombreuse de Polonais spécialement destinés à empêcher son passage sur la rive droite.

Des événemens aussi inattendus auraient

certainement arrêté tout court un autre général que Souvarof, et on ne l'eût pas blâmé. Il se serait retranché sur la défensive, aurait demandé du renfort et de nouveaux ordres, et n'aurait pas compromis le salut d'une armée qui devait aller à sa ruine en se portant en avant. Souvarof, dans cette position critique, et lorsque le sort semble vouloir retarder sa victoire, se décide à en accélérer le moment. Les obstacles se multiplient sur ses pas, il rendra sa marche plus rapide Il venait comme auxiliaire des autres, il combattra sans aide. Personne ne peut coopérer a.ec lui à la conquête de la Pologne, il la fera seule; et la postérité ne dira pas que l'œuvre pour laquelle Souvarof est venu n'ait pas été consommée.

Aussitôt il forme son plan (et sa conduite depuis son entrée en Pologne jusqu'à l'assaut de Prag prouve que nous ne lui supposons ici aucune pensée qu'il n'ait eue). Ce plan consiste à attirer à lui toutes les troupes Russes répandues en Pologne pour n'en former qu'une seule masse, et afin de mieux y réussir de continuer de se porter en avant avec autant d'assurance que d'intrépidité. En donnant l'ordre à tous les corps de venir

le joindre, Souvarof se compose une armée respectable qui en imposera à l'ennemi : il acquiert la puissance d'entreprendre quelque chose de décisif; il va manœuvrer de manière à mettre aussi l'ennemi dans la nécessité de réunir ses forces, et une bataille décidera une fois pour toutes du sort de la Pologne. En étayant cette combinaison de la résolution hardie de continuer sa marche sur l'intérieur de la Pologne, Souvarof étonne l'ennemi et le tient en suspens; il ne lui laisse pas le temps de réfléchir à tout l'avantage que la levée du siége de Varsovie lui a donné ; il le laisse dans l'incertitude sur le nombre d'hommes qui arrivent à lui; il l'empêche de faire des détachemens ou de prendre des positions pour s'opposer à la réunion des corps Russes; mais par là même il facilite cette réunion qui, une fois réalisée, lui assure la supériorité qu'il desire. Cependant il faut convenir que pour concevoir un tel plan et l'exécuter, il fallait être un homme de la trempe de Souvarof. Un général ordinaire, qui n'aurait pas été aussi sûr de lui-même et de son ascendant sur les soldats, se serait mis dans le cas, par cette conduite, de se faire envelopper. Il aurait remporté

peut-être quelques victoires, mais ces victoires même l'eussent épuisé. Sa marche, qui aurait été incertaine et lente, aurait donné le temps à l'ennemi de se rallier après des défaites, de revenir à la charge coup sur coup; et à mesure que l'ennemi aurait pris plus d'acharnement et de confiance, les troupes du général en question auraient éprouvé plus de lassitude et de découragement. Il faut, en admirant les grands hommes, bien réfléchir sur les exemples qu'ils donnent, et ne pas s'engager imprudemment à les imiter; car ils forment quelquefois des entreprises qu'eux seuls peuvent faire réussir.

Celle de Souvarof était le chef-d'œuvre de la vigueur d'esprit et de la vigueur de caractère réunies. Il est impossible de deviner quelles auraient été les suites de l'insurrection de Pologne, et son influence sur le sort de ce pays et sur l'Europe entière (surtout depuis que les Russes, échappés aux massacres, se tenaient sur la défensive, et que le roi de Prusse, loin de pouvoir les appuyer, avait à se maintenir contre ses propres sujets), si Souvarof, calculant suivant la prudence et la circonspection

d'un homme vulgaire, se fût arrêté un instant. Nous disons plus; des généraux aussi habiles, aussi expérimentés que Souvarof, mais qui n'auraient pas été pourvus de cette résolution et de ce courage inflexible qui, pendant cinquante ans de guerre, n'a jamais pu s'étonner de rien, et s'est constamment accru en raison des obstacles; des généraux à qui le ciel n'aurait pas fait don, au même degré qu'à notre héros, d'une force de caractère indépendante d'ailleurs des talens et du génie, ces généraux auraient échoué dans la conquête de la Pologne, parce qu'il leur aurait été impossible de ne pas réfléchir un moment aux moyens de l'effectuer. A l'instar de Souvarof, ils auraient sans doute aperçu ces moyens dans une prompte défaite des Polonais. Mais Souvarof vit plus encore; il vit la certitude de les battre parce qu'il se sentait invincible; et nouvel Achille il avança, sûr que son aspect seul allait effrayer ses ennemis. Lors donc que nous verrons l'Impératrice Catherine, après cette guerre, ne point mettre de bornes à sa reconnaissance envers son général, c'est qu'indépendamment du plaisir que lui fit la possession d'une

nouvelle couronne, elle sentit de quel péril imminent Souvarof avait délivré l'ancienne.

Le comte, en partant de Varkovitz, se porta sur Kovel, qui en est à dix-huit milles, et ce fut là qu'il fut rejoint par les dernières divisions qu'il avait à attendre. Son corps se trouva fort, après cette jonction, de douze mille hommes.

Il savait que le général Polonais Sirakovski, qui était à la tête de près de vingt mille combattans, avait déjà porté son avant-garde jusqu'à Kobrin. Il résolut de l'aller chercher, et de signaler son entrée en Pologne par une victoire sur ce chef, l'un des principaux des insurgens.

Après avoir exhorté ses troupes à ne se laisser rebuter ni par les fatigues ni par le nombre de l'ennemi, Souvarof avança, bien déterminé à ne s'arrêter que lorsqu'il aurait détruit ou dispersé les troupes de Sirakovski. Il fit précéder sa marche d'un corps de huit cents Cosaques qui avaient ordre de charger l'ennemi, dès qu'ils le rencontreraient, sans attendre l'infanterie (6). Ces

---

(6) Souvarof faisait un cas très-particulier des Cosaques. Il le leur témoignait en prenant souvent leur cos-

braves, à qui la voix de Souvarof ne se fit jamais entendre en vain, exécutèrent ponctuellement ce qui leur était prescrit par leur général. Ayant rencontré l'avant-garde Polonaise à quelque distance de Kobrin, ils fondirent sur elle avec une précipitation qui ne lui donna pas le temps de se reconnaître. L'ennemi eut trois cents hommes taillés en pièces, on fit cent prisonniers, le reste fut mis en fuite. Tout était fini quand l'infanterie arriva. On trouva du blé

---

tume, en montant des chevaux semblables aux leurs, en parlant leur langage, et en se faisant accompagner constamment de quelques-uns d'entr'eux. Souvarof, qui entendait à fond la guerre moderne et qui se connaissait en hommes, avait ses raisons pour aimer les Cosaques. Ces hommes dévastateurs, pillards, et plus à charge qu'utiles quand ils font la guerre, suivant leur ancienne mode, en corps francs, réunissent toutes les qualités militaires et peuvent être employés à tout avec succès quand ils sont assujettis aux lois de la discipline et de l'ordre. Alors braves, intelligens, adroits, robustes, patiens, dévoués, fidèles, pleins de résignation et pleins d'ardeur tout ensemble, les Cosaques rendent tous les services qu'on pourrait attendre des meilleures troupes. C'est surtout dans la guerre de troupes légères qu'ils excellent. Leur facilité à se nourrir, leur indifférence à toutes les températures qu'ils bravent jour et nuit en plein air, le peu

et du fourrage en abondance à Kobrin. Ce fut à propos pour les Russes qui en avaient un besoin extrême. Rien ne prouve mieux l'excellence du système des marches rapides que ces enlèvemens de magasins que l'on fait à l'ennemi, à qui l'on ne laisse pas même le temps de les détruire, et aux dépens duquel on répare ses fatigues.

Sirakovski était près de Kroupezize, avec un corps de dix-huit mille hommes, dans une position très-avantageuse, derrière des

---

d'attirails qu'ils portent avec eux et qui se bornent aux vêtemens qu'ils ont sur le corps, enfin leur adresse à cheval jointe à la petitesse et à l'agilité de leurs chevaux, qui franchissent également les montagnes, les plaines, les marais, les rivières, et mangent tout ce que la terre produit; tout cela réuni fait des Cosaques les premiers partisans du monde, quand la discipline militaire arrête leur instinct dévastateur et les emploie pour le bien général d'une armée et non pour le leur propre. Le tort qu'on peut faire à l'ennemi dans le système de guerre moderne, avec des troupes de la nature des Cosaques, aussi nombreuses et aussi peu coûteuses, est incalculable. Souvarof le savait; il a contribué plus que personne à faire apprécier les Cosaques à leur juste valeur dans l'armée Russe; et quant au parti qu'il en a su tirer, plus d'une armée étrangère l'ont appris à leurs dépens.

marais larges de deux cents pas, assez profonds, et qui avaient de chaque côté des collines couronnées de bois. L'approche était défendue par cinq grandes batteries. Dans cet état de choses il fallait ou tourner l'ennemi, et Souvarof n'avait pas assez de troupes pour cela ; ou rester en place, et Souvarof n'en avait pas le temps ; ou reculer, et Souvarof ne reculait pas ; ou avancer et battre, c'est ce que Souvarof prit le parti de faire.

(*) Il ordonna l'attaque. Aussitôt l'infanterie passa le marais en dépit des plus grands obstacles, et sous le feu continuel de l'ennemi. Rien n'arrêta les Russes, quelques difficultés qu'ils eussent à surmonter. Le général sous lequel ils étaient

---

(*) Cette relation de la double victoire remportée par Souvarof sur le général polonais Sirakovski est tirée d'un Précis des campagnes de Souvarof renfermé dans l'ouvrage intitulé : *Campagnes des Austro-Russes en Italie, en 1799*. Cet ouvrage, imprimé en Allemagne sur les pièces officielles, est rédigé avec précision par un homme de l'art. Il nous a déjà servi et nous servira encore de guide pour ce qui regarde l'exposé pur et simple des événemens militaires.

habitués à vaincre était là. Les uns se servirent de poutres et de planches qu'ils tirèrent de quelques cabanes voisines, et qu'ils jetèrent sur le marais pour le passer; les autres s'en dégagèrent par leurs propres efforts. De toute l'artillerie, on ne put passer que quatre canons de régiment que les soldats portèrent sur leurs épaules. On laissa le reste en arrière sous une escorte. Trois escadrons de Hussards et tous les Cosaques passèrent en même temps que l'infanterie sur ses deux ailes.

Aussitôt que les troupes eurent franchi le marais (ce qui exigea près d'une heure) elles se formèrent, montèrent la petite colline, et marchèrent à grands pas sur l'ennemi qui les reçut avec une forte décharge à mitraille. Les Russes tirèrent seulement quelques coups de fusil, et tombèrent sur les lignes des Polonais à la baïonnette. Le corps de Sirakovski se défendit avec opiniâtreté; mais malgré la grande supériorité de son artillerie, il fut mis en désordre et perdit beaucoup de monde.

Sirakovski s'occupa sérieusement de sa retraite. Il forma un carré de trois colonnes serrées, avec la cavalerie sur les flancs, et il

se retira peu à peu. Sur ces entrefaites arriva la cavalerie Russe, qui avait dû faire un grand détour et passer le marais sur des abattis d'arbres, en menant les chevaux à la main pour ne pas s'embourber. Cette cavalerie tomba en même temps, des deux côtés, sur les colonnes ennemies qui étaient déjà en pleine retraite : celles-ci essuyèrent de nouveau une perte considérable ; elles firent vainement tous les efforts imaginables pour se servir de leur nombreuse artillerie: la cavalerie et l'infanterie les serrant de toutes parts les obligèrent de s'enfoncer dans le bois. Mais dans ce moment la nuit survint et ne permit pas de les poursuivre plus loin.

Les Polonais laissèrent sur la place environ trois mille hommes dont beaucoup d'officiers. Les Russes perdirent cent vingt-cinq hommes et eurent deux cents blessés. L'infanterie Russe contribua le plus au succès de cette journée ; car elle attaqua toujours l'ennemi à la baïonnette, et toujours elle le culbuta. Les Polonais, nonobstant l'avantage énorme de leur position, la supériorité du nombre et la force de leur artillerie, furent obligés de céder le terrein.

Un peu avant minuit, tout le corps s'ébranla pour se porter en avant et poursuivre l'ennemi qui se retira toujours fuyant jusqu'à Brzescie, à environ seize lieues du champ de bataille. Lorsque les Russes furent arrivés à Teichin, à deux lieues de Brzescie, ils campèrent dans un fond couvert, évitant tout ce qui aurait pu les déceler. Ils se remirent en marche la nuit dans le plus grand silence, traversèrent deux gués de la rivière de Muchavez, dont une partie fort marécageuse fut difficile à passer. Ils perdirent du temps à ce passage, et quand ils arrivèrent sur l'autre rive, il était déjà jour. Ils se trouvaient encore à une lieue du Bug. Avant d'y arriver, ils entendirent sonner le tocsin de tous les couvents et de toutes les cloches de Brzescie ; c'était l'annonce de leur approche imprévue. Cependant l'armée Russe doubla le pas, gagna le bord de la rivière, la passa à gué et se hâta de se former en ligne sur la rive opposée.

Le général Russe Chévitch commandait vingt-cinq escadrons sur l'aile droite, et le général Islenif commandait l'aile gauche, composée de treize escadrons et de la plus grande partie des Cosaques. Le général

Buxhawden avait sous ses ordres l'infanterie au centre, et toute l'artillerie de campagne, consistant en quatorze canons.

Le général Polonais, persuadé que les Russes ne pouvaient venir à Brzescie que par le chemin direct, avait établi sur le pont du Bug une batterie avec un régiment, pour en défendre le passage, et il se croyait en sûreté dans sa position. Mais aussitôt qu'il aperçut les Russes qui défilaient à travers le Bug, il leva son camp à la hâte, alla prendre une nouvelle position, se mit en ordre de bataille, et fit mine d'attendre le combat avec intrépidité.

Souvarof ordonna au général Chévitch d'attaquer, avec la cavalerie de l'aile droite, l'aile gauche de l'ennemi, et aussitôt toute la ligne se porta en avant. Les Polonais n'attendirent point son arrivée; ils se formèrent comme précédemment en trois colonnes serrées en masse, avec leur artillerie dans les intervalles. Chacune de ces colonnes avaient à-peu près cinquante hommes de front sur cent de profondeur. Elles étaient soutenues par des divisions de cavalerie, et elles commencèrent bientôt à se retirer par leur droite dans le meilleur ordre.

Islemif reçut ordre de courir à toute bride sur les colonnes, avec les escadrons de l'aile gauche et les Cosaques. Il chargea la première près d'un bois. Elle avait devant elle un ravin profond. Les Russes, sortant de ce ravin, furent reçus par une décharge à mitraille, et laissèrent sur la place beaucoup d'hommes et de chevaux. Cependant ils revinrent par trois fois à la charge; ils parvinrent à percer, et une grande partie de cette colonne fut taillée en pièces.

Les deux autres colonnes s'étaient portées derrière le village de Korochin; elles y occupaient une hauteur très-avantageuse. Le général Polonais les mit en bataille, et parut avoir l'intention de tenir ferme. Sa nouvelle position était excellente. Son front était couvert par le village, et son aile droite par un bois fort épais, où il se hâta d'établir une batterie masquée de huit grosses pièces, qu'il fit soutenir par deux bataillons de chasseurs.

Chévitch, avec vingt-quatre escadrons, chargea sur le front et sur le flanc la colonne la plus près de lui. Les Russes furent reçus avec un feu de mitraille et de mousqueterie; ils éprouvèrent une vigoureuse

résistance de la part de cette colonne qui se défendit avec le courage du désespoir ; car, de trois mille hommes d'infanterie qui la formaient et d'une partie de la cavalerie qui la soutenait, il y en eut à peine cent qui demandèrent quartier ; ils furent presque tous hachés sur place.

Sur ces entrefaites l'autre colonne était aux prises avec quelques escadrons. Aussitôt qu'elle essuya une attaque générale, elle eut le même sort que la première : cependant il échappa plus de monde, parce que cette colonne avait eu le temps de se disperser tandis que l'autre se défendait. Dans le même temps, la cavalerie de l'aile gauche s'était approchée des batteries masquées dans le bois. Elle s'en empara sous un feu terrible de mitraille et de mousqueterie. Enfin les Cosaques et les quatre bataillons de Chasseurs étant parvenus à couper toute retraite aux Polonais, l'action fut terminée à deux heures après midi.

Cette bataille, qui dura six heures, se donna le 19 septembre 1794. De tout le corps ennemi qui avait plus de treize mille hommes (dont trois mille chevaux) il s'en sauva au plus trois cents : il n'y eut que cinq

cents prisonniers, et tout le reste fut couché sur le champ de bataille. On prit toute l'artillerie ennemie composée de vingt pièces, pour la plupart en bronze et de gros calibre, ainsi que deux drapeaux, les seules qu'ils eussent et qu'ils avaient reçus du Conseil révolutionnaire de Varsovie. Il y avait sur chacun d'eux une devise en lettres d'or, portant ces mots: *Liberté, égalité, indépendance.*

Le corps Russe était de huit mille hommes, dont près de quatre mille de cavalerie. C'était tout ce qui restait à Souvarof, qui avait déjà été obligé de faire de gros détachemens. Les Russes, dans cette action, eurent cinq cent cinquante morts et un plus grand nombre de blessés.

Il y a bien des remarques à faire sur ces deux batailles successives, toutes les deux très-extraordinaires par leurs détails et très-importantes par leurs résultats. D'abord nous voyons Souvarof suivre pour les actions particulières le même système qui le dirige dans la guerre générale. C'est la même promptitude, la même impétuosité, et cela lui réussit également bien. Toujours très-inférieur à l'ennemi, il ne s'arrête

point à le compter, il marche à lui ; et l'on doit bien observer qu'il n'y a ici ni témérité, ni imprudence ; car Souvarof savait combien ses troupes étaient supérieures aux Polonais, et combien il était, lui, supérieur à Sirakovski. Or le mérite devait suppléer au nombre. Cependant les Polonais n'étaient pas des Turcs ; ils manœuvraient à l'Européenne ; ils maniaient bien l'artillerie ; la plupart de leurs officiers avaient servi dans des armées régulières, et ils avaient avec eux beaucoup d'officiers étrangers. Néanmoins Souvarof marche à eux comme aux Musulmans : mais encore une fois, ce n'est ni défaut de mesure, ni folle audace ; c'est calcul et nécessité : et ce qui le prouve évidemment, c'est la différence qu'il met dans sa manière de procéder. Souvarof, ayant affaire aux Turcs, ne redoute ni leur artillerie dont ils ne savent pas faire usage, ni leur infanterie qui ne tient pas ferme ; il ne craint que leur cavalerie. Alors sa manœuvre consiste à aller sur eux en colonnes serrées, que la cavalerie ne peut point entamer, mais que l'artillerie pulvériserait, si elle était bien servie. Cette dernière arme,

il la redoute dans la main des Polonais. Quel parti prend-il? celui de la rendre inutile. Il la fait attaquer avec des tirailleurs et surtout avec de la cavalerie, parce qu'il n'a pas grand chose à craindre de celle de ses adversaires (7). Il va dessus à la débandade, et brave des canons d'un maniement difficile, et dont la plupart des coups sont perdus. Il étonne l'ennemi, et dans un pays où l'on peut prendre des positions formidables (8), il le presse et le talonne telle-

(7) Souvarof a répété à Brzescie devant Sirakovski, comme vieux et expérimenté général, la même manœuvre qu'il avait faite à Landskron devant Dumouriez, étant un jeune guerrier débutant dans le commandement, et elle a eu un égal succès. Cela confirme ce que nous avons observé dans le Chapitre II de cette Histoire, que la manœuvre de Souvarof à Landskron n'a point été arbitraire, et que Dumouriez a tort de l'en accuser dans les Mémoires de sa Vie, et de paraître croire qu'il a été battu par une autre cause que par le talent de son adversaire. Au demeurant, Dumouriez s'est réservé là un petit subterfuge assez ordinaire, pour son amour-propre.

(8) Les plaines coupées par des forêts, des rivières et de grands marais sont, depuis l'invention de l'artillerie, bien au-dessus des pays de montagnes pour les positions, et par conséquent meilleurs pour la guerre défensive. Avec une infanterie agile et vigoureuse, comme le sont

ment qu'il lui donne à peine le temps de onger à la retraite. Ainsi tourmenté, le Polonais se retourne avec fureur; mais le Russe qui l'attaque avec plus de calme et par un procédé régulier, ferme et constant, n'en a que meilleur marché. Il enlève bientôt à l'ennemi cette artillerie qui a fait son espérance et avec laquelle il s'est cru invincible; et cet ennemi perdant la tête et ne pouvant plus tenter avec succès un seul moyen de rétablir ses affaires, malgré son courage et son terrible désespoir, est exterminé. Ce même Souvarof à qui nous voyons prendre des mesures si justes quoique si oppo-

au fond toutes celles de l'Europe, il est très aisé de tourner une position dans les montagnes, où d'ailleurs l'artillerie et la cavalerie sont très-souvent inutiles. Au contraire, il est très-difficile de prendre en flanc ou à dos une armée couverte par des marais et des bois. Il faut pour cela des forces immenses; il faut se développer d'une manière qui peut vous devenir funeste; et enfin dans les plaines l'artillerie et la cavalerie de votre adversaire ont toujours prise sur vous. Si donc Sirakovski avait été plus habile, ou pour mieux dire Souvarof moins habile et moins déterminé, la partie était perdue pour ce dernier. S'il se fut amusé à manœuvrer, il n'aurait pas tenu huit jours en Pologne; il ne pouvait faire que ce qu'il a fait.

sées, pour arriver à la victoire contre deux peuples si différens, nous le verrons bientôt déployant contre les Français toutes les profondeurs de la stratégie et de la tactique, et vaincre ces nouveaux et formidables ennemis par les seuls procédés qui pouvaient le faire triompher d'eux. Au surplus l'ascendant extraordinaire de Souvarof sur ses soldats le met hors de ligne, et le place immédiatement à côté des Alexandre, des Annibal, des César, des Gustave, des Henri IV, des Turenne; et cet ascendant, don immédiat du ciel, explique une foule de phénomènes dont le raisonnement ne peut pas donner de solution suffisante.

La nouvelle du désastre de Sirakovski fit la plus forte sensation à Varsovie parmi le peuple et parmi ses chefs. Tous les yeux se tournèrent sur Kochiousko (qui jouissait déjà à peu-près des prérogatives et du crédit de généralissime) comme sur le seul homme capable de rétablir les affaires délabrées de la patrie et d'arrêter l'ennemi victorieux. Kochiousko, en citoyen dévoué, prit sur lui cette double charge et se mit en devoir de s'en acquitter. Il forma aussitôt son projet en homme de tête. Il envoya les

ordres les plus pressans de venir le joindre à tous les corps Polonais répandus le long de la Vistule, sur ses deux rives. En même temps il prescrivit au général Makranovski, qui commandait toutes les divisions d'insurgens en Lithuanie, et qui était de sa personne à Grodno, de se mettre en mouvement et de se porter sur les derrières de Souvarof. D'un autre côté, il renforça considérablement le corps de Sirakovski, lequel depuis la bataille de Brzescie, s'était retiré jusqu'à six milles de Varsovie, et il chargea ce général d'arrêter Souvarof en front. Quant à lui personnellement il se porta au-devant du général de Fersen avec un corps de dix mille hommes, résolu d'empêcher ce général de passer la Vistule ou de le battre à son passage; car il calculait que s'il empêchait la jonction du corps de Fersen avec celui de Souvarof, il aurait bientôt raison de tous deux, vu son extrême supériorité de forces.

Fersen, depuis qu'il avait été obligé de se retirer avec les Prussiens sur la rive gauche de la Vistule, n'avait cessé de manœuvrer pour tromper les corps Polonais qui le surveillaient depuis la rive droite, et pour par-

venir à jeter un pont sur le fleuve. Il venait enfin de réussir à rendre dupe de ses mouvemens le général Poninski ; et dans le temps que celui-ci croyait que Fersen allait tenter son passage à Pulava, Fersen l'exécutait à Kosniza dans son ancienne position.

Kochiousko, sur les avis qu'il reçut de Poninski, se persuadant en effet que le passage des Russes devait s'effectuer à Pulava, accourut sur ce point, dans l'espoir d'y mettre obstacle. Il ne se fut pas plutôt aperçu de sa méprise, que ne voulant pas engager le combat avant sa jonction avec Poninski, il lui envoya ordre de venir à lui en toute diligence, et en attendant il alla prendre une forte position à Matchéviz, à six lieues de la Vistule, et s'y retrancha.

Le baron de Fersen, assuré que la jonction des deux généraux Polonais n'était pas faite, résolut de la prévenir et d'attaquer sans délai Kochiousko. Après avoir fait ses dispositions, il se porta sur le camp du Polonais avec dix-huit bataillons, quarante escadrons, six régimens de Cosaques et quarante cinq pièces d'artillerie. Voir l'en-

nemi et l'attaquer de toutes parts fut la même chose pour les Russes. La victoire leur coûta cher, mais aussi elle fut complète. Six mille Polonais restèrent sur la place, seize cents furent blessés et faits prisonniers ; et dans ce nombre se trouvèrent les généraux Savarovski, Knéchevitch, presque tous les officiers supérieurs et de l'état-major, et enfin le général en chef Kochiousko lui-même (9).

---

(9) C'est ici où finit le rôle politique et militaire de ce général. Personne ne lui contestera des talens, du courage, de la résolution et du patriotisme. On ne peut pas nier que le dernier plan qu'il avait formé pour s'opposer aux progrès des Russes, après la double défaite de Sirakovski, ne fut militairement bien combiné et marqué au coin de la hardiesse. Ne point désespérer de la chose publique dans un extrême danger, réunir avec promptitude toutes ses forces, se porter d'abord sur le chef ennemi que l'on peut avoir le plus d'espérance de battre, revenir ensuite sur le plus dangereux et le plus terrible et l'accabler par le nombre : toutes ces déterminations ne peuvent partir que d'un citoyen énergique et d'un capitaine habile. Mais l'audace n'est-elle pas témérité quand elle n'est pas fondée sur le calcul des probabilités les plus rigoureuses ; et si nous prenons la conduite de Kochiousko de plus haut, ne pouvons-nous pas l'accuser d'avoir été plus téméraire et entreprenant que sage ? En considérant les choses sous

Cependant Souvarof était toujours à Brzescie. Il conservait ce point important, un des greniers de la Pologne, et dont Varsovie et l'armée des insurgens tiraient auparavant une grande partie de leurs subsistances; de sorte qu'en restant à ce poste il y trouvait le double avantage de vivre en abondance et d'affamer l'ennemi. D'ailleurs son armée était affaiblie par les combats continuels qu'elle avait livrés, et par

---

un point de vue général, comment Kochiousko, et avec lui tous les officiers Polonais, pouvaient ils se flatter, au commencement de leur insurrection, dans leur pays dépourvu de forteresses, et avec des soldats levés à la hâte et mal armés, de faire face sur tous les points et à force ouverte aux armées bien équipées, bien fournies des Russes, à leurs bandes aguerries et intrépides et à leurs officiers expérimentés; surtout lorsque ces Russes occupaient déjà une partie de la Pologne et pouvaient entrer dans le reste sans obstacle? Mais en particulier, comment Kochiousko a-t-il eu la présomption de croire qu'il arrêterait la marche victorieuse du terrible Souvarof; et comment ce général, dont la fortune n'avait pas secondé les talens et qui n'avait guère d'autres titres que d'avoir été constamment battu par les Russes et les Prussiens, osa-t-il se flatter de triompher du guerrier invincible devant qui tout avait plié jusqu'alors, et qui n'avait pas besoin d'être suivi d'un grand nombre de soldats, puis-

les détachemens nombreux qu'il avait fallu faire pour escorter les prisonniers. Tous les jours même il en partait de nouveaux pour reconnaître le pays jusqu'à Varsovie et balayer les essaims de Polonais qui le remplissaient, et qui divisés en petites troupes éparses faisaient tous leurs efforts pour intercepter les communications des différens corps Russes entr'eux. Enfin Souvarof avait atteint le but qu'il s'était proposé d'abord : il avait poussé l'ennemi devant lui, il l'avait frappé de terreur, il l'avait

---

qu'avec lui chacun des siens en valait quatre ? Le plan de Kochiousko était sans doute bien combiné : mais l'exécution en était-elle facile relativement à ses moyens ? Voilà le premier examen qu'un général doit faire. Il est aisé d'enfanter un beau projet ; il est plus difficile de le réaliser ; et les combinaisons contraires de l'ennemi, de même que sa résistance, doivent être comptées pour quelque chose, surtout quand on a un Souvarof en tête. Si Kochiousho avait battu Fersen et qu'il fût revenu, joint à Sirakovski, sur Souvarof, tout ce qui en serait résulté, c'est qu'il aurait eu le plaisir d'être battu à la tête de trente mille hommes, au lieu de l'être à la tête de dix. Mais quant à sa défaite, elle était certaine. Kochiousko a péché dans sa conduite dès l'origine de la révolution de son pays. Kochiousko est brave et intelligent,

réduit à la défensive, et s'était mis lui-même dans une position telle, que les autres corps d'armée Russes en Pologne n'avaient plus qu'un petit nombre d'obstacles à lever et une faible distance à franchir pour se réunir à lui. Les règles de l'art de la guerre exigeaient donc impérieusement qu'il attendît cette réunion avant que de quitter sa position, et de frapper sur la Pologne le dernier coup.

---

mais il est Polonais. S'il ne l'eût pas été, ses démarches, dans les circonstances où il se trouvait, eussent été fondées sur une extrême prudence et circonspection. Il serait resté à Cracovie. Comme un autre Sertorius, il aurait formé dans les montagnes de ce pays un parti peu nombreux, mais solidement établi, et d'autant plus difficile à vaincre, qu'il n'eût pas été à la portée des Russes et que bien des raisons engageaient à croire que l'Autriche l'aurait secrètement favorisé. Ce noyau, en se développant, eût peu à peu produit un arbre dont le fruit aurait été l'indépendance de la Pologne. Mais une combinaison mûrement réfléchie et dont le résultat ne doit avoir lieu qu'avec de la patience et du temps, n'est pas de nature à entrer dans la tête évaporée d'un Polonais. Pulavski s'était déjà perdu par trop de précipitation et Pulavski était un autre homme que Kochiousko. Cependant lorsque Souvarof le vainquit, il n'était pas encore, lui, l'homme de 1794 en Pologne.

Mais dès que Souvarof apprit la victoire signalée remportée par Fersen, jugeant de l'effet que produirait sur les insurgens cet événement, et surtout la prise de Kochiousko, il n'hésita pas à se mettre en mouvement et à se diriger sur Varsovie, après avoir dépêché de nouveaux ordres soit à Fersen, soit à tous les autres généraux divisionnaires de se porter en toute hâte sur ce point où il allait arriver lui-même.

Comme la défaite de Kochiousko avait obligé tous les généraux Polonais à une prompte retraite, et qu'ils cherchaient tous à se réfugier dans la capitale, le pays se nettoyait peu à peu de leurs troupes, les chemins devenaient parfaitement libres pour les Russes, et rien ne retardait plus leur arrivée sur Varsovie que les manœuvres qu'ils faisaient pour couper et battre en détail les corps Polonais qui s'y jetaient de leur côté.

Makranovski fuyait devant Derfelden, qui, conformément aux ordres de Souvarof, s'était porté depuis Grodno sur Bielsk. Souvarof de sa personne marchait sur le même point dans l'intention d'atteindre Makranovski. Mais celui-ci était déjà parti de Bielsk et se retirait à marches forcées sur

Varsovie. Souvarof résolut, en s'avançant davantage, de lui couper le chemin Arrivé à Tolkov, il apprit qu'il y avait un corps ennemi de quelques milliers d'hommes sous Stanislavov, faisant partie de l'armée de Makranovski. En conséquence il fit donner ordre au général Fersen, qui depuis Matchéviz avait remonté la Vistule et se trouvait déjà rapproché de Stanislavov, de diriger immédiatement sa marche sur cette ville et d'attaquer l'ennemi ; tandis que lui de son côté irait attendre l'arrivée de Makranovski à Vengrov. L'événement ne répondit point à toutes ces mesures; l'ennemi ne parut point; il avait déjà échappé. Souvarof se porta à Stanislavov où Fersen était déjà arrivé la veille sans avoir rencontré l'ennemi. La jonction des deux corps s'effectua là. Fersen amenait onze à douze mille hommes; Souvarof en eut alors dix-huit mille sous ses ordres.

Les Polonais qui avaient occupé Stanislavov et qui n'étaient qu'au nombre de deux mille (quoique les avis recueillis dans le pays eussent porté leur nombre beaucoup plus haut) s'étaient retirés à Kobylka, où ils s'étaient réunis à trois ou quatre mille

hommes de leurs compatriotes. Souvarof marcha sur Kobylka, située à quatre lieues de Varsovie. A l'approche de son avant-garde, les Polonais se retirèrent sur trois colonnes; mais Souvarof les fit charger par ses Cosaques et ses Chasseurs, qu'il fit bientôt soutenir par toute sa cavalerie. Le combat fut long et opiniâtre. Les Polonais se défendirent en braves et ne voulurent point de quartier; ils furent presque tous taillés en pièces. On ne leur fit que quatre cents prisonniers. Du côté des Russes la perte fut très-peu considérable. On n'avait point employé l'infanterie; car elle ne put arriver à temps à cause de la difficulté des chemins. On sut que le corps Polonais battu était une des colonnes de l'armée de Makranovski, commandée par le général Mayen. Les deux autres colonnes dont cette armée était composée, étaient déjà arrivées par différens chemins à Prag, sous Varsovie.

Lorsque le combat qui avait duré quatre heures fut terminé, toutes les troupes se rassemblèrent sous Kobylka où l'on établit le camp. Souvarof en occupa le centre, Fersen en forma la gauche, et Derfelden,

qui arriva très-peu d'heures après, se campa sur la droite.

Alors Souvarof se vit à la tête de vingt-deux mille hommes, dont quinze mille d'infanterie et sept mille de cavalerie. Il n'avait point de grosse artillerie, mais seulement quatre-vingt-six pièces de canon de campagne. Il savait que toutes les forces de l'ennemi et son dernier espoir étaient renfermées dans Prag, où Makranovski avait réuni trente mille Polonais dans un triple retranchement garni de cent quatre canons et mortiers. Dédaignant cette supériorité, et se fiant sur des troupes d'élite qui avaient trop souvent vaincu sous lui pour ne pas vaincre encore, Souvarof résolut de finir cette lutte déjà si longue, par un de ces coups d'éclat qui frappent pour long-temps la mémoire des nations, qui dessèche les sources de la guerre chez un peuple en révolution, en substituant dans les têtes le froid glacial de la terreur au feu d'insurrection qui les agitait; et pour quelques milliers de victimes immolées tout d'un coup, arrête l'effusion du sang de plusieurs millions d'homme, dont la mort aurait

été la suite inévitable des horreurs et du carnage de plusieurs années.

En conséquence l'assaut de Prag fut résolu. Prag est un vaste faubourg de Varsovie, situé en face de cette ville, sur la rive droite de la Vistule. C'était au-delà des ouvrages que les Polonais avaient établi leur camp retranché; de sorte que forcés dans ce camp, les fortifications de Prag leur servaient de refuge, et il y avait par conséquent double assaut à donner pour être maître de ce faubourg. Toutes ces difficultés, loin de rebuter Souvarof, ne lui donnèrent que plus d'ardeur à les vaincre. Par des considérations militaires, il était instruit que les Polonais n'étaient pas des troupes assez solidement organisées pour se défendre comme auraient pu le faire des troupes plus régulières et plus exercées. Par des considérations morales, il avait la conviction qu'il ne pouvait point régner, parmi les insurgens, cette parfaite conformité de vues et de sentimens, et par conséquent cette unité d'action qui seule assure les succès. Enfin par des considérations politiques il ne doutait pas qu'un coup de vigueur, frappé sur le centre même de

l'insurrection, n'y jetât le trouble et l'effroi, et n'étouffât pour jamais ce foyer dangereux. Nous entrons dans ce détail des motifs qui ont guidé Souvarof, afin de répondre par là aux absurdes inculpations de ceux qui ont osé accuser ce grand général de ne savoir vaincre qu'à force de répandre du sang, et de dédaigner ou d'ignorer même tout autre moyen de victoire. L'événement a trop bien justifié son calcul à Prag pour qu'on puisse en attaquer les bases. Si Prag, au lieu d'être défendu par trente mille insurgens Polonais, l'eût été par autant d'hommes de troupes réglées Françaises, Autrichiennes ou Prussiennes, l'attaquer de vive force eût été un délire dont le jeune homme le plus étourdi et le plus novice dans l'art des armes n'aurait pas été capable : on ne peut donc pas supposer que Souvarof eût commis cette faute. Il est triste pour un historien de vivre dans un siècle où l'opinion est tellement dérangée, qu'il soit obligé de justifier son héros de ses plus beaux et de ses plus sages exploits.

Pendant que Souvarof méditait son plan et faisait faire tous les préparatifs de l'exécution, les Polonais s'agitaient dans leur

camp et dans la ville, et éprouvaient les angoisses de l'agonie. Makranovski, fatigué de sa place de général en chef, venait d'envoyer sa démission au Comité révolutionnaire de Varsovie (10). Ce Comité

---

(10) Les Polonais ont si bien fait, dans les derniers temps de leur existence politique, qu'ils ont fini par légitimer l'anéantissement de leur pays. Un comité révolutionnaire, grand Dieu! et où? sur les bords de la Vistule; dans un pays qui n'a pas encore passé par tous les degrés de la civilisation, et à qui l'on voulait déjà en faire connaître les abus et les excès! Et pourquoi? pour avoir une constitution solide et la liberté. Quoi! c'est avec un comité révolutionnaire qu'on acquiert la stabilité politique et qu'on devient libre! Que de millions d'hommes ont scellé de leur vie, que d'autres millions ont scellé de leur bonheur et de celui de leurs enfans la vérité contraire! Les Polonais n'ont-ils pas prouvé par cette odieuse institution qu'ils n'étaient nullement dignes de la liberté qu'ils réclamaient et de l'intérêt des gens de bien? Oui, ce comité une fois établi, si la destruction du gouvernement de Pologne n'eût pas été résolue, elle devenait, de la part des puissances environnantes, une mesure à prendre, par des considérations politiques, morales, philosophiques et religieuses. *Politiques*, parce que les rois se doivent à la sûreté et à la tranquillité de leurs états, qu'un peuple qui crée des comités révolutionnaires troublerait infailliblement: *morales*, parce qu'il

l'avait remplacé par un gentilhomme nommé Zéionchik, peu connu jusqu'alors, et qui était digne par son exaltation d'enterrer la liberté de son pays. Ce nouveau général imagina d'envoyer à Souvarof un

---

est du devoir de tout le monde, mais plus encore des chefs des nations d'étouffer le mal partout où l'on peut l'atteindre : *philosophiques*, parce que les autres nations ne doivent pas souffrir qu'une d'entr'elles dégrade la dignité de l'homme, étouffe les progrès de l'esprit humain et se réduise volontairement au rang des animaux : *religieuses* enfin, parce qu'en dépit des déclamations sophistiques de certains publicistes, l'homme ne peut s'isoler sur la terre, ni des autres hommes, ni de la divinité; que toute la race humaine doit se considérer comme ne formant qu'une société, qu'une famille; que dans une même société un membre n'est libre de ses actions qu'autant qu'elles ne troublent pas l'ordre éternel; qu'il en est de même d'un peuple à l'égard des autres peuples, et que si la société punit le membre réfractaire aux lois, les autres peuples doivent, au nom de la justice universelle, punir également le peuple coupable qui méconnaît les devoirs de l'homme; ils ne doivent pas souffrir qu'il se fasse du mal à lui-même; ils ne doivent pas lui laisser la faculté d'outrager l'Être-Suprême, la nature et sa propre espèce. L'existence du comité révolutionnaire à Varsovie a donc fait un acte d'équité d'un partage qui sans cela n'aurait été fondé sur aucun prétexte légitime. De quoi

officier accompagné d'un médecin, qu'il priait le général Russe de faire arriver jusqu'à Kochiousko, afin de soigner les bles-

cette nation se plaint-elle d'être gouvernée par d'autres, tandis que dans aucun temps elle n'a su se gouverner elle-même? Pendant que les arts et les sciences renaissaient et fleurissaient sur tout le sol Européen; pendant que toutes les nations, même les plus petites, telles que Venise, Gênes, le Portugal et la Hollande, prenaient un noble essor, et par le développement de toutes leurs facultés et leur énergie morale se plaçaient au niveau des grands peuples, la Pologne seule, que la nature avait fait puissante et respectable, méconnaissant ses avantages et livrée à une dégoûtante anarchie, n'avait ni lois, ni mœurs, ni administration, ni police. Vainement elle voyait l'exemple des autres, elle ne l'imitait pas et se complaisait dans sa barbarie. Et puis lorsqu'elle sent l'extrême nécessité d'en sortir, elle débute par un comité révolutionnaire. A Dieu ne plaise qu'on nous suppose ici l'indigne pensée de blâmer le mouvement saint et sacré d'un peuple qui résiste à l'oppression d'un autre et rejette les fers qu'on lui présente. Mais autant ce mouvement est admirable et sublime de la part d'un peuple qui veut rester intact et conserver ses mœurs, ses lois et son indépendance, autant il est effrayant de la part de celui qui se précipite dans le gouffre des factions, et qui annonce évidemment qu'il va dévorer lui-même le peu qui lui reste de moralité, de lois, d'opinions et d'esprit national.

sures de ce dernier. La demande jusque-là était légitime, et Souvarof y aurait obtempéré si Kochiousko n'avait pas déja été si éloigné; mais Zéionchik réclamait en outre le renvoi des équipages de Kochiousko, et mettait dans ses expressions tant de hauteur et d'incivilité, que le général Russe jugea à propos de lui faire la réponse suivante. « Les chefs insensés de » la révolte croient braver la Russie par » de basses injures. Zéionchik a rêvé que » son nouveau poste le dispensait des » égards de la politesse, même la plus » commune. Le comte Souvarof Rymnikski lui renvoie sa brochure jacobine. » Ici point d'égalité, point de liberté frénétique. On ne recevra plus de trompette, » si ce n'est au nom d'un repentir sincère » qui implore l'oubli du passé. » Cette lettre signée *Souvarof*, d'un nom qui avait déjà pris peine à se faire connaître des Polonais, fit la plus vive impression sur le Comité révolutionnaire, à qui Zéionchik en donna communication.

Souvarof, après avoir fait toutes les reconnaissances qui pouvaient éclairer ses dispositions, et après avoir mis la dernière

main à son plan d'attaque (11), leva son camp de Kobylka, et se mit en marche,

---

(11) Les articles de ce plan méritent d'être connus, et seront instructifs pour les militaires. Les voici :

1°. L'armée se mettra en marche de Kobylka pour Prag sur trois colonnes, par trois chemins différens, le 22 octobre à cinq heures du matin, et elle campera circulairement autour de Prag.

2°. L'aile droite sera commandée par le général-lieutenant Derfelden, le centre par le général-lieutenant Potemkin, l'aile gauche par le général-lieutenant baron de Fersen.

3°. Dès la nuit suivante, après que l'armée aura dressé le camp, elle élevera sur le front de chaque corps des batteries qui tireront toute la journée sur les batteries ennemies, auxquelles on fera le plus de mal qu'on pourra. Le but de ces batteries est de donner le change à l'ennemi, en lui faisant croire qu'on veut commencer un siége régulier, et de donner aux généraux, officiers et chefs des colonnes, le temps et la facilité d'aller reconnaître, sous la protection du canon, les points de rendez-vous des colonnes et les points d'attaque.

4°. On commencera dans la nuit du 23 au 24 sur sept colonnes. Quatre colonnes se porteront à droite, deux colonnes au milieu vers la gauche, et une colonne à l'aile gauche au bord de la Vistule.

5°. Chaque colonne sera précédée de cent vingt-huit arquebusiers et de deux cent soixante-douze travailleurs. Les premiers seront chargés d'enlever les avant-postes

tambours battants, pour Prag, devant lequel il arriva le vingt-deux octobre à dix

---

ennemis sans tirer, de défendre les travailleurs, et de tirer les ennemis sur le rempart, tandis qu'on en fera les approches; les travailleurs dégageront le chemin des abattis, et porteront les fascines, les claies et les échelles. Outre ces travailleurs, il y aura environ trente ouvriers à chaque bataillon avec des outils de retranchement.

6°. La première colonne de l'aile droite, aussitôt qu'elle aura forcé les retranchemens ennemis à la baïonnette, coupera la communication et la retraite sur le pont.

7°. La seconde et la troisième colonnes, aussitôt qu'elles auront pris les ouvrages et les batteries, se mettront en ordre de bataille sur la grande place.

8°. La quatrième colonne, après avoir triomphé de tous les obstacles et pris les deux cavaliers, s'emparera du parc immédiatement.

9°. Les trois dernières colonnes attaqueront une demi-heure plus tard pour laisser à l'ennemi, qu'on sait être plus nombreux sur sa droite, le temps de se porter de l'autre côté et pour assurer d'autant plus le succès de l'opération. Il est spécialement ordonné à la septième colonne de marcher à l'assaut en se dirigeant sur l'île de la petite rivière, et d'envoyer, s'il est possible, un détachement à gauche, au bord de la Vistule, pour aider à la première colonne à couper la retraite du pont à l'ennemi.

10°. Aussitôt que les colonnes se seront fait jour et se

heures du matin. Dans la nuit les Russes élevèrent trois batteries, une de vingt-deux canons à l'aile droite, une de seize au centre, et une de quarante-huit à l'aile gauche. L'on fit jouer toute cette artillerie à la pointe du jour. Le retranchement répondit par un feu très-vif dont on ne fut guère incommodé. Le vingt-quatre, à cinq heures du matin, les Russes commencèrent l'attaque sur sept colonnes. Les deux premières fu-

---

seront formées, elles tomberont immédiatement sur l'ennemi avec le sabre et la baïonnette, et le hacheront.

11°. Les réserves de chaque colonne, composées de deux bataillons et deux escadrons, et ceux qui conduisent les canons de régiment des colonnes, marcheront en ligne, à cent cinquante pas derrière chaque colonne, se formeront tout de suite sur le parapet du premier retranchement, et aplaniront, autant que possible, avec leurs travailleurs, le chemin à la cavalerie.

12°. Dès que toutes les colonnes auront emporté le second retranchement, elles balayeront les rues de Prag et culbuteront l'ennemi à la baïonnette sans s'arrêter à des bagatelles ni entrer dans les maisons, et ensuite les réserves occuperont le second retranchement dans le même ordre et le même but ci-dessus indiqué.

13°. En même temps toute l'artillerie de campagne, composée de quatre-vingt-six pièces de canon, occupera

rent exposées au feu croisé de plusieurs batteries, ainsi qu'à un feu de mitraille et de mousqueterie partant des îles du fleuve qui étaient sur leurs flancs. Mais rien ne les rebuta; elles franchirent le retranchement, se jetèrent sur l'infanterie et la cavalerie Polonaise qui étaient derrière, couchèrent deux mille hommes sur la place et firent deux mille prisonniers. Il périt dans la Vistule un millier d'hommes qui voulurent se sauver à la nage.

---

le retranchement extérieur et sera soutenue par un tiers de la cavalerie; les deux autres tiers se tiendront sur les deux ailes, en observant leur distance.

14°. Les Cosaques resteront aux places qui leur seront désignées derrière les colonnes. Ceux qui se trouveront entre la quatrième et la cinquième colonne, au commencement de l'assaut, s'approcheront des retranchemens en criant *hurra!* Et ceux qui seront postés au bord de la Vistule, garderont leur poste en formant une chaîne circulaire.

15°. Il faut agir avec la plus grande énergie contre les gens armés; mais on épargnera les habitans, les gens sans armes, et ceux qui demanderont quartier.

16°. Aussitôt que tout sera terminé, on cherchera un terrein propre à élever des batteries, on y placera l'artillerie de campagne, et on commencera tout de suite à canonner vivement Varsovie.

Les troisième et quatrième colonnes furent obligées de monter une colline sabloneuse, où elles trouvèrent de grands obstacles à vaincre. Impatiens d'arriver, la plupart des soldats jetèrent leurs claies et leurs fascines pour marcher plus vîte dans le sable, et se servirent seulement de leurs échelles, en se prêtant la main pour passer les six lignes de puits que l'ennemi avait creusés. La troisième colonne s'empara de deux forts bastions détachés, et pénétra malgré une vigoureuse résistance dans l'intérieur des ouvrages. La quatrième prit un cavalier, ainsi qu'un fort avancé entouré d'un mur de pierre, et leurs batteries qui étaient palissadées; elle emporta encore cinq autres batteries, et attaqua l'ennemi de front et sur ses flancs; il y eut là deux mille hommes taillés en pièces.

Il y avait aussi de ce côté un régiment de ligne composé uniquement de Juifs. Ils étaient au nombre de cinq cents bien armés, bien équipés, sur le même pied que les troupes Polonaises, dont on ne pouvait pas les distinguer. Ils firent une défense opiniâtre; mais ils furent tous détruits jusqu'au dernier homme, à l'exception

de leur colonel Hirchko qui était resté prudemment à Varsovie.

La cinquième colonne triompha de toutes les difficultés avec une promptitude prodigieuse. Elle s'empara des batteries, et après avoir pénétré dans l'intérieur, elle se porta directement sur le pont, et aida la première colonne à couper aux fuyards la retraite du pont de Varsovie.

La sixième et la septième colonne trouvèrent beaucoup d'obstacles ; elles s'emparèrent de trois batteries et se portèrent en avant. La cavalerie ennemie qui avait voulu les arrêter fut coupée, détruite avec la baïonnette, ou culbutée dans la Vistule, où il périt à-peu-près un millier d'hommes; cinq cents furent faits prisonniers.

Jusqu'à ce moment les colonnes avaient combattu et repoussé l'ennemi dans le grand intervalle qui séparait les retranchemens extérieurs des fortifications du faubourg, comme sur un champ de bataille; ensuite elles pénétrèrent dans les dernières fortifications de Prag même, et commencèrent un carnage horrible dans les rues et sur les places publiques, où le sang coulait à grands flots. La scène la plus

épouvantable fut le massacre de quelques milliers d'hommes, arrêtés dans leur fuite sur les bords de la Vistule. On fit là trois mille quatre cents prisonniers, et les autres furent tués à l'arme blanche ou noyés dans le fleuve, sous les yeux des habitans de Varsovie, qui, de la rive opposée, leur tendaient inutilement les bras. Mais un spectacle également douloureux pour les habitans de cette capitale, ce fut l'incendie de plusieurs maisons de Prag, dont la désolation semblait les menacer de leur ruine prochaine. On entendait de toutes parts le sifflement des boulets, les éclats des bombes et les cris des mourans. Le son lugubre du tocsin ajoutait encore à l'épouvantable bruit de l'artillerie, et la consternation régnait dans toutes les âmes.

Dès neuf heures du matin, c'est-à-dire après quatre heures de combat, l'assaut était entièrement terminé. Il y a peu d'exemples d'une opération militaire aussi hardiment conçue, aussi habilement exécutée et aussi mémorable par ses résultats; puisqu'en étouffant dans un seul jour le feu de l'insurrection, elle fit crouler un trône dont l'existence constitutionnelle

avait allumé tant d'orages, et qu'elle rétablit la tranquillité publique. Il fallait une rare intrépidité pour porter ce coup décisif; car on fut obligé d'emporter de vive force un triple retranchement, défendu par une artillerie formidable et une garnison de trente mille hommes, sous les yeux de la capitale du royaume, qui fondait tout son espoir sur ce boulevard, confié à la valeur de ses plus braves guerriers.

Les Polonais laissèrent sur le champ de bataille treize mille hommes, dont un tiers était la fleur de la jeunesse de Varsovie. Plus de deux mille se noyèrent dans la Vistule, et le nombre des prisonniers s'éleva à quatorze mille cinq cent quatre-vingt-trois. On en remit sur-le-champ huit mille en liberté, les autres jouirent de la même faveur dès les jours suivans. Les Russes perdirent cinq cent quatre-vingts hommes, et ils eurent neuf cent soixante blessés.

Pendant l'assaut il tomba une bombe dans la salle du Comité révolutionnaire de Varsovie, dont les membres étaient assemblés. En crevant elle tua le secrétaire de ce Comité qui était occupé à faire une lecture.

Une foule de Polonais de distinction et avancés en grade furent au nombre des morts, une foule d'autres prisonniers. Ils avaient, en général, pris le change à la vue des batteries élevées du côté des Russes. Ils s'attendaient à un siège régulier et espéraient le faire traîner au moins pendant tout l'hiver. La nuit d'avant l'assaut, ils avaient transporté trente-six canons de Varsovie à Prag, et n'avaient conservé sur l'autre rive de la Vistule que trente pièces. Elles firent plus de mal aux Russes que celles du retranchement. L'artillerie qu'on leur prit consistait en cent quatre canons et mortiers, pour la plupart de gros calibre.

Souvarof s'établit sous le cavalier en dehors du retranchement à proximité du parc. Les généraux et officiers supérieurs s'y rendirent auprès de lui. On se félicita mutuellement, et le général fit servir à la même place une halte, à laquelle il invita les généraux Polonais prisonniers. Après cette halte, il se reposa quelques heures sur la paille, et on lui dressa pour la nuit une simple tente de soldat.

Les ordres les plus précis furent donnés

pour la subsistance des prisonniers et le pansement de leurs blessés, dont la plus grande partie fut renvoyée à Varsovie. Les officiers Polonais eurent la permission de garder leurs sabres, on les traita amicalement. Souvarof leur fit sentir qu'ils avaient affaire à un ennemi généreux après la victoire. Ce fut là toute la vengeance qu'il tira de tant de Russes massacrés en trahison, peut-être à l'instigation des mêmes officiers pour lesquels il montrait tant d'égards.

Le lendemain de la prise de Prag, il y arriva, dès la pointe du jour, des membres du Magistrat de Varsovie, chargés d'une lettre du roi et d'une note du Conseil de ville. Souvarof leur fit l'accueil le plus flatteur ; il courut au devant d'eux criant: *Pakoï*, la paix, les embrassa, les conduisit à sa tente, les fit asseoir à côté de lui et leur accorda des conditions beaucoup plus avantageuses qu'ils n'auraient pu l'espérer. Cependant le jour suivant, à dix heures du matin, les mêmes députés vinrent de Varsovie au quartier-général, apportant des réponses aux articles dictés par Souvarof, dans lesquelles il paraissait qu'on

cherchait à gagner du temps ; et que sous prétexte entr'autres que le pont ne pouvait pas se rétablir aussi promptement que le général Russe l'avait exigé, on voulait donner le loisir aux troupes Polonaises d'évacuer la ville en armes, et d'emporter l'artillerie et les munitions. Alors Souvarof renvoya ces députés avec des additions aux articles qu'il avait énoncés d'abord, et demanda formellement : que le Magistrat de Varsovie fît désarmer les habitans et transporter leurs armes par bateaux à Prag ; qu'il s'engageât à remettre l'arsenal, la poudre et les munitions aux troupes de sa souveraine l'impératrice de Russie ; qu'il fît, en conséquence de ses promesses antécédentes, mettre bas les armes aux troupes de la République Polonaise, et que si elles s'y refusaient il leur fît évacuer Varsovie. Le général demandait encore que le roi de Pologne ordonnât aux troupes réglées de déposer leurs armes, à l'exception de mille hommes pour sa garde, et que tous les prisonniers Russes détenus à Varsovie, fussent mis en liberté dès le lendemain. Il n'accordait que jusqu'au huit novembre pour le rétablissement du pont, et

il exigeait qu'on lui apportât sans délai une réponse positive à ses demandes. En attendant il donna ordre au général Buxhowden, qu'il avait établi commandant de Prag, de faire réparer tout de suite par les troupes la partie du pont de la Vistule du côté du faubourg, afin d'épargner la moitié du travail aux Polonais, et qu'ils n'eussent aucun prétexte pour ne pas l'achever. Il ordonna en même temps au général Fersen de remonter la Vistule jusqu'à Koresev, à huit lieues de Prag, pour passer le fleuve sur ce point. Cet ordre avait pour objet d'attaquer les troupes qui se sauveraient de Varsovie avec leurs armes ; et en même temps, en cas de trahison ou d'insurrection dans cette capitale, d'y voler aussitôt et de la prendre à revers du côté de la campagne.

Ces précautions n'étaient point inutiles. Dans la nuit du 26 au 27 octobre il y eut un grand tumulte à Varsovie. Les troupes, sous les ordres de Vavrochevski, prétendaient emmener le roi et tous les prisonniers Russes. La partie mal intentionnée des habitans se joignit au militaire ; mais le Magistrat qui prévoyait les suites d'un pareil complot, ordonna au peuple de s'y

opposer et de repousser la force par la force. Il fut bien obéi. Vavrochevski, traversé dans l'exécution de ses desseins par la résistance du peuple, sortit de Varsovie avec les troupes, en laissant une déclaration par laquelle il énonçait que de concert avec le Conseil suprême de révolution, il remettait l'autorité entre les mains du roi. Le premier usage que le monarque fit de sa puissance, fut de prier Souvarof de fixer le jour de son entrée à Varsovie, promettant de faire rétablir le pont avec la plus grande promptitude. Souvarof annonça qu'il entrerait le huit novembre.

Effectivement, au jour désigné, les troupes Russes commencèrent à défiler par le pont, et entrèrent dans la ville tambours battans, enseignes déployées. A neuf heures le comte Souvarof passa le pont à cheval, entouré de son état major. Il avait seulement un petit uniforme de cavalerie, sans décoration, sans plaque, et un chapeau d'officier ordinaire. Il était suivi du régiment de grenadiers de Kerson, avec une musique nombreuse.

Il fut reçu, de l'autre côté du pont, par

le magistrat de la ville en corps. Le président lui présenta sur un coussin de velours les clefs de la ville, avec le sel et le pain, et lui adressa une harangue. Le comte prit lui-même les clefs, les porta sur sa bouche, et dit, en les élevant vers le ciel : « Dieu tout puissant, je vous rends grâces » de ne m'avoir pas fait payer les clefs de » cette place aussi cher que..... » Et se tournant du côté de Prag la voix lui manqua. Les joues baignées de larmes, il embrassa cordialement tous les membres du Magistrat. Il se vit bientôt environné d'une foule de peuple. Les uns se jetaient à ses pieds, les autres lui tendaient les bras. Le comte leur serrait affectueusement la main, et répondait avec l'expression d'une profonde sensibilité à toutes ces marques d'empressement, d'admiration et de respect. Toutes les fenêtres de Varsovie étaient garnies de spectateurs qui contemplaient cette scène attendrissante, et qui étaient enchantés du retour de l'ordre. On entendait de toutes parts les cris de *vive Catherine, vive Souvarof.* La présence d'un vainqueur dont la bonté et la loyauté inspiraient la confiance, rendait tout un peuple, naguère

agité et féroce, doux et paisible comme un agneau.

La marche continua ainsi en remontant la rue de Cracovie jusqu'au carrefour du Nouveau Monde. Arrivé devant la cathédrale, Souvarof fit halte et entra dans l'église pour faire sa prière. Il choisit ensuite un hôtel à proximité du camp, où il établit son quartier-général.

Là, une nouvelle scène vint s'offrir à sa sensibilité. Le magistrat lui présenta les Russes détenus depuis si long-temps à Varsovie, au nombre de treize cent soixante-seize. Ces malheureux se jetaient dans les bras de leur général avec l'ivresse de la reconnaissance. Ils lui devaient non pas seulement la liberté, mais la vie; car avant la retraite du Comité révolutionnaire, il y avait eu des motions de la part de quelques-uns de ses membres, pour massacrer ces prisonniers. On présenta également à Souvarof cinq cents prisonniers Prussiens et quatre-vingts Autrichiens. Il leur fit ôter leurs fers, et les fit conduire sur les frontières de leur pays respectif.

Le général avait fait demander une audience au roi; elle fut indiquée au lendemain. Souvarof partit à dix heures du ma-

tin, avec son cortége et sa garde d'honneur, pour se rendre au château. Il était ce jour-là en grand uniforme et décoré de tous ses ordres. Le roi le reçut avec éclat, l'embrassa à plusieurs reprises, et le retint long-temps tête-à-tête dans son cabinet. Cet entretien eut un résultat que les négociations par écrit n'avaient point opéré. Sur les instances du comte, qui fit sentir au roi le danger qu'il y avait pour la tranquillité du pays à laisser les troupes réglées Polonaises armées, le roi consentit à leur désarmement et fit remettre toute l'artillerie de Varsovie aux Russes.

Cependant les troupes de la Confédération échappées de Varsovie formaient encore des rassemblemens inquiétans, d'autant plus que dans toutes les provinces elles avaient des partisans nombreux. On les évaluait encore à près de trente mille hommes, sous les ordres du général Vavrochevski, intime ami de Kochiousko. Ces troupes formaient différentes divisions, dont les généraux Hédroitch, Dombrovski, Madalinski et prince Joseph Poniatouski, étaient les principaux chefs. Leur projet était de se rendre en Gallicie, ce qu'ils au-

raient dû faire avant l'assaut de Prag, s'ils eussent eu de solides notions militaires ; car c'était le seul mouvement qui eût pu embarrasser Souvarof. Mais ils s'y étaient pris trop tard ; et la vigilance du comte ne s'était pas endormie. Pendant les huit jours qu'il était resté à Prag en attendant la réparation du pont, il avait fait marcher différens corps pour couper toutes ces troupes d'insurgens, et les forcer l'une après l'autre à se rendre. Ses ordres furent vivement et ponctuellement exécutés ; parce que c'était ainsi qu'il avait habitué ses généraux divisionnaires à servir sous lui. En donnant un ordre, il passait sous silence les difficultés, même celles qu'il connaissait le mieux, et prescrivait seulement d'être tel jour, à telle heure, sur tel point. Il fallait avoir de bien bonnes raisons à alléguer si on n'avait pas obéi. Dans la circonstance présente, tout réussit au gré de ses desirs. Plusieurs corps Polonais, isolés par les manœuvres rapides et adroites des Russes, prirent le parti d'implorer la clémence du vainqueur. La réponse de Souvarof à toutes leurs propositions fut constamment de promettre protection et sûreté à ceux qui se soumet-

traient, en ajoutant que les commandans et les nobles pourraient garder leurs armes. Mais il exigeait le désarmement complet et la dispersion des troupes. Ces conditions ne parurent pas convenir d'abord aux généraux Vavrochevski, Dombrovski et Madalinski, qui s'étaient réunis et disposaient d'environ vingt mille hommes. Mais Souvarof avait promptement renforcé le général Fersen qui les poursuivait, et lui avait enjoint de les attaquer partout et de les traiter sans pitié. L'habile et infatigable Fersen s'était si bien acquitté de sa commission, qu'il avait jeté le plus grand désordre dans l'armée Polonaise, et que tous les jours des bataillons et des escadrons, séparés de leur armée, étaient enveloppés et mettaient bas les armes. Enfin les généraux Polonais sentant qu'ils ne pourraient pas résister plus long-temps, se décidèrent à recevoir les conditions que Souvarof leur avait imposées; mais le courier qu'ils avaient dépêché vers lui n'était pas de retour, que déjà le général Dénisof, commandant la cavalerie de l'armée de Fersen, avait investi le camp Polonais. Les insurgens n'eurent pas le choix d'accepter ou de refuser leur pardon. Cela

néanmoins ne changea rien aux dispositions de Souvarof à leur égard. Il s'en tint à sa première parole donnée. Toutes les troupes Polonaises se soumirent. On leur enleva leurs armes, on les dispersa, et le sept novembre 1794, la Pologne était toute entière au pouvoir des Russes, sans qu'il se présentât un seul adversaire ou concurrent pour la leur disputer.

Telle fut la fin d'une des plus étonnantes campagnes dont les annales de l'histoire fassent mention. Dans l'espace de deux mois, un pays vaste, une nation de plus de douze millions d'hommes, une nation armée, exaltée, combattant sur son propre terrain et pour son indépendance, est soumise par vingt-deux mille hommes qui se trouvent tout-à-coup transformés en vingt-deux mille héros. Mais cette nation n'est pas subjuguée momentanément ; et ce pays n'est pas occupé ce qu'on appelle militairement et pour un temps limité, jusqu'à ce que des traités ayent décidé de son sort. Il est réellement sous le joug ; il est incorporé à l'empire du peuple victorieux, et désormais il doit reconnaître les mêmes lois et le même souverain. Certes il est évi-

dent que ce n'est pas à leur nombre que les vainqueurs sont redevables de tant d'avantages. Ce n'est pas pour avoir eu la possibilité d'envahir, d'inonder le territoire de leurs ennemis, de les envelopper, de les accabler sous le poids de leurs forces immenses, qu'ils les ont vaincus. Tout, dans cet événement, doit uniquement se rapporter au génie de l'homme qui a conduit l'entreprise. Les circonstances ne l'ont point aidé, c'est lui seul qui a tout fait. C'est lui qui, connaissant à fond les hommes et les choses, a saisi d'un coup d'œil la manière de faire coopérer les hommes et les choses au succès de ses vues. C'est lui qui ayant conçu son plan, l'a exécuté avec plus de promptitude qu'il n'en aurait fallu pour le développer par la parole. C'est lui qui par la rapidité et l'habileté de ses marches, la justesse et la précision de ses mouvemens, l'audace de son attaque, a surpris ses ennemis, ne leur a pas donné le temps de se reconnaître et les a toujours battus. C'est lui qui a infusé dans l'ame de ses soldats une ardeur et une force au-dessus de l'humanité, et qui a introduit parmi eux autant d'ensemble et d'union, qu'il a jeté parmi ses adver-

saires de terreur, de trouble et de désordre. C'est lui dont la magnanimité, la bonté, la justice ont captivé les vaincus, au point de leur inspirer autant de confiance après la victoire qu'il leur avait inspiré de crainte avant. C'est lui qui, à tous ces titres, s'est rendu digne du nom de *grand homme*, que l'équité du siècle et de la postérité doit accorder à sa mémoire.

Et cependant c'est ce même homme qu'on a calomnié, qu'on a dépeint comme un barbare, comme un Attila, qui ne savait qu'immoler des hommes et répandre du sang; et c'est en particulier au sujet de sa campagne de Pologne qu'on a osé faire de lui ce portrait mensonger! La fausseté des relations et des bruits publics a été au point, que bien des gens ont cru et croyent peut être encore en Europe, que Souvarof n'a vaincu à Prag qu'un ramassis de populace qu'il s'est amusé à faire massacrer sous ses yeux. Sans doute que beaucoup d'hommes en Europe auraient voulu retenir son bras au moment de cet assaut, et ils avaient leurs raisons pour cela. Mais lui! a-t-on bien le front d'oser contester les siennes pour avoir fait ce qu'il a fait?

Quoi ! ce général qui devait compte de sa conduite à sa souveraine, à son pays, à son armée, à sa propre réputation, devait laisser sans vengeance la mort de ses compagnons d'armes indignement massacrés ? Il devait donner le temps aux Polonais furieux et fanatiques de s'affermir, et ensuite de venir répandre leur rage sur les pays voisins et sur la Russie elle-même ? Il devait surtout cajoler le Comité révolutionnaire, et le laisser avec l'espoir de l'impunité, égorger les prisonniers Russes ? Il devait prolonger la guerre pour user les armées et les trésors de sa souveraine ; et afin d'épargner quelques malheureux, dont la mort est déplorable sans doute, mais que dans le tumulte d'un assaut il était impossible aux officiers de soustraire à la fureur du soldat, il devait faire périr dans la suite de la guerre cinquante mille Russes et cent mille Polonais, l'élite de la nation, qui, au retour du calme, allaient devenir si utiles à leur pays ? Il est évident, si l'on veut en croire les détracteurs du génie, que Souvarof, comme sujet, comme militaire, comme citoyen, comme homme, a fait un mauvais calcul ! Mais heureusement les

motifs de ceux qui ont tenu ce langage seront appréciés par les générations futures. Que dis-je? ils nous font déja pitié à nous mêmes; et Souvarof, mieux connu, est vengé dans l'opinion.

Mais si dans certains pays et par certains individus la conduite de Souvarof fut blâmée à cette époque, elle fut admirée dans beaucoup d'autres lieux, et inspira sur tout aux Russes un enthousiasme proportionné à la gloire qui rejaillissait sur eux des exploits de leur général. Catherine qui savait récompenser avec tant de grâce et de grandeur, écrivit à Souvarof : « Je » n'ai plus à craindre de faire, à cause de » vous, des injustices et des passe-droits; » car ce n'est pas moi, mais c'est vous » même qui venez de vous créer feld-maré- » chal en Pologne. » L'impératrice lui fit, en outre, présent d'une terre de sept mille paysans dans le district de Kobrin, théâtre du premier combat qu'il avait gagné au commencement de cette campagne. Il reçut du roi de Prusse l'ordre de l'aigle rouge et noir, et l'empereur d'Allemagne lui envoya son portrait enrichi de diamans.

Ce n'était passeulement comme un gage

d'affection et d'estime que ces deux souverains donnaient au maréchal Souvarof ces marques de faveur; c'était aussi comme un gage de reconnaissance. L'un et l'autre avaient un intérêt à la conquête que Souvarof venait de faire de la Pologne, puisque l'un et l'autre devaient en profiter. Par une très-sage politique, Catherine fit faire cause commune avec elle à deux voisins puissans, qui auraient pu ébranler son ouvrage, et qui maintenant se trouvaient au contraire engagés à le maintenir. Ce fut uniquement de la part de l'Impératrice de Russie calcul, prévoyance et générosité; car si, guidée par d'autres sentimens, elle eût voulu conserver toute la Pologne pour elle seule, la Prusse qui avait de la peine à réduire ses propres provinces révoltées, et l'Autriche, qui n'avait pas trop de toutes ses forces pour lutter contre la France, n'auraient certainement pas fait la guerre à la Russie pour l'empêcher de garder un pays que ses troupes occupaient en entier. Catherine, libre dans sa munificence, n'a pas voulu en montrer à demi. En donnant à la Prusse le cours de la Vistule, et à l'Autriche la Gallicie, le Palatinat de

Cracovie et ses riches montagnes, elle a réellement partagé entre ces deux puissances la partie productive et précieuse de la Pologne. Elle ne s'est réservé pour elle que des provinces fertiles, sans doute, mais qui auraient besoin d'un excédent du double en population, et d'une culture soignée pendant plusieurs années, pour être en pleine valeur. Cependant cette partie centrale de la Pologne est une pépinière de soldats. Elle ouvre à la Russie une pleine et superbe route sur la Moldavie et l'Empire Ottoman; et elle protège parfaitement les nouvelles acquisitions de la Russie le long du Dniester.

En dernière analyse, le philosophe qui ne s'arrête point à un fait isolé, et qui ne prononce son jugement qu'après avoir remonté aux causes et examiné une série de faits, le philosophe décidera qu'il en est de l'affaire de l'anéantissement de la Pologne, depuis son origine jusqu'à son issue, comme d'une première faute dans la carrière de l'honneur et de la vertu: on ne peut jamais prévoir à quel danger elle entraîne. Si l'esprit furieux des Polonais, si leurs derniers excès, si leur Comité révo-

lutionnaire ont dû provoquer la sévérité des puissances voisines, et ont rendu nécessaire, et aussi équitable qu'une telle mesure peut l'être, le partage de la Pologne; il est du moins certain qu'en ne fomentant pas chez ce peuple inconséquent les divisions et les troubles, en n'irritant pas ses passions par toutes sortes d'insultes, on ne l'eût pas porté aux extrémités qui en ont fait un peuple dangereux; et que jamais ses agitations intérieures n'eussent causé le moindre tort à ses voisins. Et dans cet état de choses, c'est-à-dire en supposant que la Pologne n'eût point occasionné d'ombrage et d'inquiétude aux Gouvernemens qui la touchent; la conservation de son existence passive et neutre était intéressante pour ceux-ci, relativement à eux-mêmes. En effet, quelque besoin que la Prusse ait de territoire, son véritable système d'agrandissement est du côté de la mer du Nord et du Rhin, et nullement du côté de la Vistule: elle ne peut que perdre à confiner à la Russie. L'Autriche a suffisamment de territoire: son système d'agrandissement ne doit la diriger ni du côté de la Pologne où elle n'a rien à ajouter à ses richesses,

ni du côté de l'Allemagne où elle trouve immédiatement la Prusse pour concurrente, et médiatement la France ; ni du côté de la Valachie, où elle rencontre la Russie. L'Autriche doit chercher à étendre son commerce, et à tirer parti, par son industrie, de ses immenses produits territoriaux. Il lui faut des débouchés, il lui faut des côtes. Belgrade lui convient comme un boulevard ; et c'est entre cette ville, la Morave et les rives de la mer Adriatique, qu'elle doit chercher à prolonger la ligne de ses possessions. La Russie elle-même n'avait pas besoin de la Pologne pour suivre ses desseins sur l'Empire Ottoman. Depuis que la Russie est devenue si puissante, jamais la faible Pologne n'aurait osé lui refuser son alliance ; elle eût donné à la Russie une route militaire, des vivres, jusqu'à la facilité de faire des recrues. La Russie trouvait aussi bien son compte à exploiter ainsi la Pologne aux frais de la Pologne elle-même, que de l'exploiter à ses propres frais, et en attendant elle n'agrandissait pas la Prusse et l'Autriche, et ne se les donnait pas pour voisines et pour surveillantes. En s'efforçant d'arracher,

même à la plus faible nation, son indépendance, on jette en elle des semences de haine et des desirs de vengeance qu'une foule de circonstances peuvent développer et rendre funestes à la nation ambitieuse qui a fait abus de ses forces. Il serait difficile de déterminer, dans la situation actuelle des choses, jusqu'à quel point la Pologne peut un jour faire repentir la Russie du joug qu'elle subit aujourd'hui. Mais ce qu'on peut dire, c'est que la Russie s'est mise à découvert de ce côté. Il serait plus aisé maintenant d'entrer en Pologne et d'engager les Polonais à frayer la route pour la Russie, qu'il ne l'eût été autrefois de pénétrer en Russie, à travers tous les obstacles que l'ancien Gouvernement de Pologne avait intérêt d'opposer à une pareille invasion.

Tout ce calcul que Souvarof aurait fait mieux que nous sans doute, s'il eût voulu dévoiler sa pensée, ne pouvait point l'occuper dans la position où il se trouvait. Il avait rempli son devoir; il l'avait rempli avec toute l'étendue, tout l'éclat, le succès et la loyauté qui pouvaient mériter l'admiration du monde et celle même des

vaincus. Sa gloire était montée au comble. Il était le premier capitaine de l'époque du siècle où il vivait, un des premiers du siècle entier. Il avait placé son pays dans l'attitude la plus formidable à l'égard de l'Europe. Par ses victoires, la réputation des armées Russes jetait un éclat devant lequel pâlissaient tous leurs trophées précédens. Les victoires de Roumanzof, celles de Potemkin, les anciens triomphes même de Souvarof, qui sans doute, présentent de très-beaux détails, n'approchaient cependant pas de ce plan conçu avec une force, une unité, une justesse que le siècle n'avait eu lieu d'admirer que dans quelques opérations de Frédéric. L'illustre général pouvait donc en toute tranquillité de conscience se reposer sur ses lauriers ; ce n'était pas sa faute si son Gouvernement, méconnaissant les intérêts les plus généralement vrais de sa politique, s'était livré à des spéculations dont les suites éloignées pouvaient être fâcheuses.

Du moins le maréchal, pendant un an qu'il passa à Varsovie, travailla de toutes ses forces à reculer ce moment, à pacifier la Pologne, à faire perdre aux Polonais le

souvenir de leur ancienne existence politique, et à les attacher au genre d'existence moins brillant, mais plus sûr et plus doux qu'ils pouvaient se promettre sous un joug étranger. Il réussit, à en croire du moins toutes les apparences. La Pologne a été, depuis lors, parfaitement tranquille. Peut-être que l'exemple des autres peuples de l'Europe, qui, s'ils peuvent une fois recouvrer la paix, en savoureront les délices avec extase, séduira les Polonais et les engagera à persévérer long-temps dans leur calme actuel.

Le roi Stanislas-Auguste était parti de Varsovie avec sa cour, dès le commencement de l'année 1795, pour se rendre à Grodno; mais ce vide fut remplacé par le concours d'officiers supérieurs et l'affluence des étrangers de distinction qui venaient voir le maréchal.

Vers la fin de l'année, après avoir fait la revue générale des troupes qui étaient sous ses ordres, et les avoir établies dans les meilleures positions pour la défense et la sûreté de la Pologne, Souvarof partit pour se rendre à Pétersbourg où l'Impératrice l'avait appelé. Il avait demandé, sur

toute sa route, qu'on ne lui rendît point d'honneurs; mais la nouvelle de son passage attira sur ses pas une foule d'habitans des provinces qu'il traversait. Tous étaient empressés de le voir et de lui rendre hommage.

Il arriva au commencement de décembre à Pétersbourg, dans un carosse que l'Impératrice avait envoyé à sa rencontre. Il descendit au palais d'hiver, et se jeta aux pieds de la souveraine qui lui donna les plus affectueuses marques de bienveillance. Elle lui ordonna d'habiter le palais de Tauride, et fit placer auprès de lui des gens de service de la cour (12).

Après quelque temps de séjour dans cette capitale, où il partagea les regards et l'attention publique avec la souveraine elle-même, le maréchal fut nommé au Gouvernement des mêmes provinces dont

(12) Nous étions à Pétersbourg à l'arrivée de Souvarof dans cette ville, au mois de décembre 1795, et ce fut avec une rare satisfaction que nous jouîmes de l'aspect de ce grand homme. Il fut pendant long-temps le sujet de toutes les conversations et l'objet de l'empressement général.



on l'avait tiré pour réduire la Pologne. Il eut même, en raison de sa nouvelle dignité, une étendue plus considérable de pays et un plus grand nombre de troupes sous son commandement. Toujours occupé de l'importance de ses fonctions et des obligations qu'elles lui imposaient, Souvarof, qui dans son âge avancé comme dans sa jeunesse, ne connaissait pas de jouissance plus précieuse que de remplir ses devoirs, partit dès le mois de mai pour se rendre à son armée, et quinze jours après son arrivée il fit commencer des manœuvres et des simulacres de guerre, qui se succédèrent pendant tout l'été et une partie de l'automne.

Cependant la guerre de la révolution de France, loin d'avoir le résultat que les puissances de l'Europe s'en étaient promis d'abord, avait au contraire augmenté la force des Français, et de progrès en progrès de leur part, comme de fautes en fautes de la part de leurs ennemis, les avait insensiblement portés jusqu'aux murs de Vienne. Cette guerre fixait les regards de l'Europe, et commençait à intéresser vivement la Russie qui voyait l'orage s'appro-

cher d'elle-même. Depuis long-temps Souvarof ne cessait de dire et d'écrire à Catherine : « Mère et dame (*), fais-moi donc » marcher contre les Français ? » Ce cri n'était point le *delenda est Carthago* du féroce et fanatique Caton. Souvarof ne voulait point détruire Carthage, mais cette hydre née dans son sein, qui, après l'avoir dévorée elle-même, allait satisfaire sur l'Europe son appétit vorace et son naturel dévastateur. Le sentiment de Souvarof était celui d'Annibal, jurant au nom des Dieux, de l'humanité et de la vertu, d'être l'ennemi des Romains, tant que les Romains seraient les perturbateurs du repos des nations. Il se sentait le seul en Europe en état de lutter contre l'ascendant des Français révolutionnaires, parce qu'il avait étudié, plus profondément qu'aucun autre, l'homme dans l'état de révolution comparé à l'état de calme politique. Catherine cédant enfin, plus encore à la nécessité qu'aux instances de son général, venait de donner

---

* *Matouchka soudarina*, expression la plus respectueuse des Russes à l'égard d'une femme du haut rang, et en particulier de leur impératrice.

à Souvarof l'ordre de marcher, avec toute l'armée qu'il commandait, au secours de l'Empereur d'Allemagne menacé dans sa capitale, lorsque le Ciel arrêtant cette princesse dans la nouvelle carrière de gloire où elle allait s'engager, coupa la trame de ses jours.

Son successeur, occupant nouvellement un trône dont la possession avait été incertaine pour lui, tout héritier légitime qu'il en était, crut prudent d'entretenir la paix dans le début de son règne. Il arrêta la marche de Souvarof qui déjà s'élançait. Le guerrier remit avec douleur son épée dans le fourreau. Il ne prévoyait pas alors qu'il l'en retirerait bientôt, mais que ce moment de bonheur serait précédé de bien des amertumes. Souvarof ne prévoyait pas sans doute qu'on suspecterait ses opinions, ses talens, ses vertus, et que nouveau Scipion il serait obligé de se justifier de ses victoires.

CHAPITRE VI.

Mort de l'Impératrice Catherine II. — Avénement de Paul Ier au trône de Russie. — Disgrâce de Souvarof. — La coalition se forme entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche contre la France. — Souvarof est appelé au commandement en chef de la grande armée combinée. — Histoire de la Campagne de 1799 en Italie et en Suisse, depuis son commencement jusqu'au retour des troupes Russes dans leur pays, à la fin de la même année.

Plus les événemens sont marquans et extraordinaires, et plus ils frappent lorsqu'ils arrivent inopinément. Le 6 novembre 1796, Pétersbourg, la Russie et l'Europe étaient loin de s'attendre au coup qui allait les étonner. Ce jour l'impératrice Catherine II, après avoir passé une bonne nuit, déjeûné avec plus de gaîté qu'à son ordinaire, ne s'étant plaint d'aucune dou-

leur, n'ayant manifesté aucun signe de maladie, fut trouvée évanouie par ses femmes, dans sa garde-robe, à 9 heures du matin.

Son médecin ordinaire appelé, déclara à l'instant que la perte de connaissance était l'effet d'une attaque d'apoplexie. Tous les secours furent envain prodigués à cette princesse. Elle expira, dans la nuit suivante, sans avoir pu proférer une parole. Ainsi disparut en un clin d'œil, du nombre des vivans, la plus puissante souveraine du monde, et la plus grande femme qui ait jamais régné.

La plus grande sans doute, sans en excepter la fabuleuse Sémiramis qui ne sut que ravager la terre et non la gouverner; sans en excepter les Marguerite, les Elisabeth, les Marie Thérèse, qui régirent leurs Etats avec gloire sans doute, mais non pas avec la supériorité qui caractérise le génie.

Catherine II joua dans le monde le rôle d'un grand homme. Elle donna à son peuple un essor vigoureux, elle le fit craindre, admirer, rechercher, elle le plaça au premier rang entre les peuples; elle fit en un

mot pour la Russie ce que les plus grands rois avaient fait pour leurs nations; Charles-Quint pour l'Espagne, Louis XIV pour la France, Frédéric II pour la Prusse. Voilà ce qui met cette princesse dans une classe à part des femmes illustres qui ont porté la couronne. Le règne de Catherine marquera en Russie comme le règne des monarques que nous avons cités a marqué dans leurs Etats, et sera pour l'histoire une époque semblable.

Avec Catherine expira en Europe la royauté, considérée sous le rapport du respect qu'elle doit imprimer, et de l'effet qu'elle doit produire sur l'esprit des hommes. Dès lors toutes les couronnes portées par des têtes peu fortes, et peu pénétrées de leur dignité suprême, ne présentèrent plus l'aspect de majesté redoutable pour les ennemis de l'ordre social et rassurant pour ses prosélytes, qui était empreint sur la tête auguste de Catherine.

L'effet que produisit sa mort en Russie et en Europe, indiqua suffisamment les suites funestes qu'on pouvait en craindre, et combien il était fâcheux qu'une main aussi ferme fut de moins au timon

des affaires, dans l'état de délâbrement où elles étaient (1).

Et vraiment jamais la société Européenne n'avait offert le spectacle d'une pareille confusion. Tous les principes de droit public étaient oubliés, tous les traités méconnus; le commerce n'avait plus d'assise, les arts plus de refuge, la fortune publique plus de sûreté; les liens moraux qui unissaient les nations étaient attaqués et rongés à leurs

(1) Nous habitions Pétersbourg à la mort de cette impératrice, et jamais la sensation extraordinaire que nous éprouvâmes de cet événement, et celle que nous vîmes peinte sur tous les visages ne sortira de notre mémoire. On se regardait avec anxiété, on n'osait pas s'interroger, la pensée qui portait au loin dans l'avenir arrêtait la parole. Les ennemis même de cette princesse montraient autant d'inquiétude que ses amis; ils sentaient bien qu'elle ne serait pas remplacée, et ce sentiment leur faisait faire des réflexions pénibles sur leur propre sort. Ce n'était pas simplement une souveraine qu'on regrettait, mais une souveraine unique et nécessaire. Que va-t-il arriver, de nous en particulier, de nous en général? voilà ce qui occupait tous les esprits. L'incertitude où l'on fut pendant bien des heures sur la mort de cette princesse ajoutait encore à l'émotion qui troublait toutes les âmes.

racines, et les liens politiques dont ils sont la base, faute de nourriture, tombaient en dissolution. Un peuple puissant qui avait fait sa gloire, jusqu'à ce moment, d'être l'une des colonnes fondamentales de l'ordre social en Europe, s'ébranlant d'un mouvement spontané, menaçait l'édifice de ruine, et les autres parties de cet édifice incertaines de leur position, livrées au vertige qui naît de cette incertitude, ne s'étayant point les unes les autres et s'isolant au contraire, n'opposaient que la plus faible résistance au torrent formidable qui les entraînait.

Cependant une seule colonne était fièrement debout, et dans une attitude inébranlable, paraissait comme un roc qui brave les tempêtes. La Russie toute moderne qu'elle était entre les puissances, n'avait pas attendu le nombre des années pour se distinguer. La souveraine qui la gouvernait, connaissant parfaitement les ressources de son Empire et le caractère de son peuple, avait développé l'une et l'autre avec une promptitude magique. Elle avait reculé les bornes de ses Etats et les avait fixées à des mers distantes de plusieurs

milliers de lieues ; mais au centre de cet espace immense, son génie avait créé une force militaire qui en unissait les parties, et aux extrémités une puissance maritime qui en défendait les approches. L'armée Russe avait triplé de nombre, surtout en troupes régulières depuis la mort d'Elisabeth ; mais elle avait plus que triplé en perfection dans son ordonnance, sa discipline et son aptitude à la guerre. Cette armée devenue aussi exercée et aussi mobile qu'elle était lourde et gauche auparavant, se trouvait dans une parfaite harmonie avec la vaste étendue de pays qu'elle avait à garder, et le système non moins vaste de conquêtes que son Gouvernement osait concevoir. La marine de la Russie, qui était la sixième de l'Europe au commencement du règne de Catherine, ne reconnaissait à la fin de supérieure que celle de l'Angleterre. Le commerce s'était accru en raison des sources immenses qui lui avaient été ouvertes, de la protection que lui accordait la souveraine, et de l'esprit d'activité qu'elle avait introduit dans tout son peuple. Les arts et les sciences avaient fait des progrès par les mêmes causes. L'a-

griculture s'était perfectionnée, et la population avait augmenté soit par des colonies appelées du dehors, soit par des hordes errantes qu'on avait fixées, et pour lesquelles on avait bâti une quantité de villes et de villages. Des ports s'étaient creusés, des canaux et des chemins s'étaient ouverts, qui établissaient une communication sûre et facile, depuis les côtes de la mer Baltique à celles de la Chine, et des plages glacées de la mer Blanche aux sables brûlans de la mer Noire. Enfin, la Russie invincible au-dedans, crainte et considérée au-dehors, dominant par les armes et par la politique, était la puissance prépondérante de l'Europe, la préservatrice des trônes ébranlés et l'étoile polaire que cherchaient les peuples menacés de naufrage, lorsque Catherine, qui l'avait élevée à cette situation honorable et brillante, termina sa glorieuse carrière. Est-il donc étonnant que sa mort ait causé tant de douleur et d'effroi, puisqu'à sa vie était attachée pour un si grand nombre, la sécurité, ce premier des biens de l'homme?

Le grand-duc Paul, son fils, prince mal partagé du sort qui lui fit passer pendant

quarante ans une vie triste, ennuyeuse et pleine de dégoûts, à côté de la grandeur qu'il avait en perspective, le grand-duc prit après sa mère les rênes de l'Etat, et monta sur le trône sous le nom de Paul Ier.

Il avait été incertain si ce prince régnerait; car il paraît que sa mère, qui redoutait la tournure de son esprit, et qui prévoyait qu'il allait gâter son ouvrage, avait envie de le frustrer de la couronne pour la transporter sur la tête de son petit-fils. Paul avait eu connaissance de ce projet, et l'ardeur avec laquelle il s'est saisi du pouvoir, prouve la vivacité de ses craintes. Ce prince fut donc doublement exposé à être atteint de l'ivresse que donne souvent la puissance suprême. Elle n'eut sur lui que trop d'effet. Eloigné des affaires dans le temps qu'il était grand-duc et n'ayant pas la liberté de s'occuper de rien de grand, ce prince qui aimait le militaire avait reçu en cadeau de sa mère, trois ou quatre régimens pour ses menus plaisirs. Afin de les distinguer du reste de l'armée et de mieux prouver qu'ils étaient les siens propres, Paul imagina de donner une autre ordonnance à ses troupes, pour

la formation, l'habillement et les manœuvres, que celle prescrite par Catherine pour l'armée Russe; et il adopta l'ordonnance prussienne. Cette fantaisie avait été souvent l'objet des plaisanteries des courtisans; Paul le savait, et le premier acte de sa puissance, fut de forcer les plaisans à adopter eux-mêmes ce qui avait tant excité leurs railleries. Il changea tout le costume de ses troupes et les fit habiller à l'allemande, au lieu d'un costume national qu'elles avaient auparavant et qui convenait parfaitement à leur tournure et à leurs habitudes. Cette première innovation, effet du caprice et d'une vengeance puérile, fut une véritable atteinte qu'il porta lui-même à sa puissance, en ce qu'elle contribua à lui ôter la considération et l'amour de son armée, qui, en Russie plus qu'ailleurs encore, est la force du trône (2).

---

(2) Il faut ajouter qu'en Russie, plus qu'ailleurs, les innovations dans les usages et les mœurs sont dangereuses et nuisibles. C'est un mal chez toutes les nations : c'est une peste chez les Russes. Cependant Paul donna la preuve de ce que peut le despotisme, soutenu d'une police bien organisée, et en même temps de ce que produit l'égoïsme

On conçoit l'effet que ces changemens dûrent produire sur l'âme d'un vieux guerrier comme Souvarof qui était attaché aux usages de sa nation, et qui avait une expérience constante et si souvent réitérée du bien qui résultait de conduire les Russes par l'esprit national, au lieu de l'étouffer en eux. La franchise du vieux militaire, et son amour pour son pays, qui fut toujours son sentiment le plus vif, l'emportèrent sur la réserve et la discrétion que devaient lui inspirer les ordres du prince. Il se permit quelques plaisanteries au sujet des changemens dans l'uniforme. Les Russes avaient les cheveux coupés courts à la paysanne : costume économique, propre et commode pour le soldat. Paul voulut qu'ils portassent

---

et l'affaiblissement des âmes, ces résultats de la civilisation. Paul ne se contenta pas de changer l'habillement de ses soldats, il changea celui de tous les particuliers de la Russie, même des étrangers, et les asservit, tant sous le rapport du costume que sous d'autres rapports, à mille pratiques et observances gênantes et inutiles. Eh bien! une seule barbe à couper coûta plus de peines jadis au terrible Pierre-le-Grand, qu'à Paul de donner l'allure de caporaux Prussiens à tous les élégans de son Empire.

des boucles et des queues à la prussienne, et que leurs cheveux fussent poudrés. Il ne vit pas que Frédéric II, qu'il prenait pour modèle, avait donné à sa troupe un costume qui se trouvait en harmonie avec le régime militaire et la discipline qu'il avait introduite dans son armée, en même-temps qu'avec la tournure et le caractère prussien; que ce costume était le sien même, et que ce grand homme ne s'était proposé pour modèle, qu'après avoir acquis par cent victoires, le droit de servir d'exemple. Paul ne vit pas que Frédéric s'était montré en cela créateur comme en toute autre chose, et que loin d'affaiblir l'esprit national, il l'avait fortifié au contraire en l'imprimant jusque sur l'extérieur des individus. Paul ne fut qu'imitateur; mais pour que les coiffures entre autres fussent plus uniformes, il imagina de faire faire de petits bâtons qui devaient servir de mesure et de modèle aux queues et aux boucles de cheveux des soldats, et il envoya des provisions de ces bâtons, aux généraux commandant les différens corps de son armée. Que l'on juge de la surprise de Souvarof en ouvrant ce paquet! Ce n'était pas de

telles missives qu'il recevait de Catherine, ni l'emploi de coiffeur qu'elle le chargeait d'exercer vis-à-vis de ses troupes. « La poudre » de perruquier, dit à la lecture de l'ordon- » nance, le caustique maréchal, n'est pas » de la poudre à canon, les boucles ne sont » pas des canons et les queues ne sont pas » des baïonnettes. » Ces mots de Souvarof passèrent dans son armée, se répétèrent de bouche en bouche, et amusèrent le soldat qui ajouta encore de nouvelles plaisanteries à celles de son général. L'Empereur en fut piqué au vif. Il saisit cette occasion d'ôter à Souvarof son commandement et de lui demander sa démission. Mais il ne faut pas s'y méprendre, ce ne fut qu'un prétexte et une affectation de trouver Souvarof en tort. Dans le vrai, Paul ne l'aimait pas, et il le lui a constamment témoigné. La source de cet éloignement était le dévoûment que Paul connaissait à Souvarof pour sa mère, et l'assentiment que Souvarof avait donné aux vues, aux projets et aux innovations de Potemkin, que Paul détestait pardessus tout.

Souvarof voulut communiquer lui-même à son armée l'ordre de sa destitution. Il la

rassembla et la fit ranger en bataille. Devant la ligne s'élevait une pyramide de tambours et de timballes entassés. Le maréchal en grand uniforme, et décoré de tous ses ordres, se plaça à côté de ce monument militaire, et de là harangua ses compagnons d'armes et leur fit ses adieux. « Camarades, » leur dit-il, je vous quitte, peut-être pour » long-temps, peut-être pour toujours, » après avoir passé cinquante ans parmi » vous, sans jamais vous perdre de vue que » quelques instans. Votre père qui mangeait » et buvait avec vous, couchait au milieu de » vous, va manger, boire et coucher dans la » solitude de ses enfans, et pensant à eux » pour toute consolation. Telle est la vo» lonté de notre père commun, de notre » Empereur et maître. Je ne perds pas l'es» pérance qu'elle s'adoucira un jour en fa» veur de ma vieillesse. Alors quand Sou» varof reparaîtra au milieu de vous, il re» prendra ces dépouilles qu'il vous laisse » comme un gage de son amitié et un appel » à votre souvenir. Vous n'oublierez pas qu'il » les portait toujours dans les victoires qu'il » remporta à votre tête. »

En proférant ces paroles, le général ôtait

de dessus lui ses marques d'honneur et de service, et les déposait sur la pyramide en guise de trophée.

Après ces adieux que ses soldats reçurent avec les gémissemens de la douleur et de l'indignation, Souvarof quitta son armée et se retira dans une maison qu'il avait à Moscou. Bientôt il reçut l'ordre de s'éloigner de cette capitale où Paul allait se faire couronner. Un major de police entra un jour dans l'asile du vieux guerrier, et lui présenta cet ordre qui l'exilait dans une terre éloignée. Souvarof qui connaissait les détails dans lesquels l'Empereur entrait, en donnant de pareils ordres, demanda combien de temps lui était accordé pour faire ses préparatifs : quatre heures, répondit l'officier. « Oh ! c'est trop de bonté, « s'écria le maréchal, une heure suffit à « Souvarof. » Il mit aussitôt son or et ses pierreries dans une cassette, et descendit. Un carrosse de voyage l'attendait à la porte. » Souvarof allant en exil, dit-il, n'a pas » besoin d'un carrosse, il peut bien s'y » rendre dans l'équipage dont il se servait » pour se transporter à la cour de Catherine, » ou à la tête des armées. Qu'on m'amène

» une *kibitka* (5). » Il fallut se conformer à sa volonté. Et ce fut ainsi, qu'à l'âge de soixante-huit ans, le robuste et infatigable guerrier, fit côte à côte, avec son garde, un voyage de deux cents lieues, dans une charette de paysan; car il avait expressément ordonné qu'on lui amenât la *kibitka* la plus commune.

Arrivé au lieu de son exil, le maréchal y resta sous la surveillance de quelques exempts de police, et personne n'osait le voir ni lui écrire. Cette solitude pénible n'ébranla pas un instant sa fermeté, et Paul l'avait mal connu, s'il avait compté

---

(5) C'est une caisse en forme de baignoire, et recouverte comme un berceau dans laquelle on est étendu. Les Russes s'en servent beaucoup pour voyager, et depuis les paysans qui, pendant l'hiver, apportent de deux ou trois cents lieues dans leur *kibitka* des provisions à leurs seigneurs qui habitent Pétersbourg et Moscou, jusqu'aux seigneurs même qui veulent se transporter rapidement dans leurs possessions lointaines, une foule de Russes emploient pour leurs courses cette espèce de voitures que l'on peut faire, en y mettant le prix nécessaire, fort commode et fort bien conditionnée. En été la *kibitka* est montée sur deux roues basses. En hiver, pendant le traînage, on la monte sur des patins. On s'y couche comme dans son lit, et l'on s'y enveloppe dans des couvertures.

lui faire demander grâce. Mais cette grâce devait bientôt venir, et le sort, irrité de l'injustice que subissait un grand homme, lui ménageait une réparation digne de lui.

Depuis quatre ans la sûreté de tous les Etats de l'Europe était menacée. De toutes parts, les Français avaient dépassé leurs limites : l'Europe devait subir leur joug ou éprouver par leurs mains une révolution totale. La campagne de 96 avait été conçue; c'est le plan le plus formidable qui ait jamais été formé contre la liberté de l'Europe; et exécuté par des Français dont le courage naturel était encore exalté par l'effervescence révolutionnaire, ce plan semblait devoir réussir infailliblement. La position militaire de la France était terrible; l'Italie lui était assujettie, l'Allemagne lui était ouverte; ces deux pays, et surtout ce dernier, renfermaient alors de chauds partisans de la révolution française. L'Autriche était affaiblie dans sa force militaire, épuisée dans ses finances, incertaine dans sa politique. Les différens pays dont elle était composée, agités aussi par l'esprit d'innovation et de licence qui courait dans toute l'Europe, auraient été disposés à s'isoler les

uns des autres et à former des Etats indépendans. La Prusse était endormie d'un inconcevable sommeil. Les Polonais, fraîchement assujettis à cette époque, mal organisés encore, pouvaient saisir avidement l'occasion de secouer le joug de leurs vainqueurs. La Russie, au cas que l'on s'approchât de ses frontières, courait le seul danger auquel ce pays peut être exposé de la part des autres peuples : celui de voir introduire parmi ses paysans le feu de l'insurrection et le desir de la liberté. L'Angleterre, occupée d'elle seule, n'était point un régulateur pour le continent de l'Europe, à l'égard duquel elle variait sans cesse dans ses vues et ses plans. Si dans ces conjonctures trois armées Françaises formidables, parties, l'une des sources du Danube et marchant en ligne directe, l'autre des bords de la Meuse et marchant obliquement à droite, la troisième des rives du Pô et marchant obliquement à gauche, étaient parvenues à se réunir en Autriche, sommet de l'angle qu'elles décrivaient ; c'en était fait de cette antique monarchie, qui, par sa position centrale, est la clef de la voûte politique de l'Europe. Cette monarchie était

divisée. Avec elle l'Europe changeait de face. On affranchissait la Pologne; trois cents mille Polonais se réunissant sous la protection de cent mille Français, portaient le carnage et le bouleversement en Russie. La Prusse, prise à revers et enveloppée, ne résistait pas deux mois. Le reste ne mérite pas qu'on en parle. Jamais les circonstances n'avaient été si favorables aux innovateurs qui avaient juré de refondre le système social en Europe. Les excès des Français en Allemagne, et le courageux phlegme d'un jeune et sage héros sauvèrent le monde Européen, et reculèrent, peut-être pour toujours, la révolution qu'on y méditait (4). Si l'armée Française, dite de Sambre et Meuse,

(4) L'expansion des Français en Europe, qui a commencé en 1794, a calmé les peuples sur l'opinion qu'ils avaient de la révolution de France et le desir qu'ils concevaient de l'imiter, et les progrès de l'esprit d'innovation et d'indépendance ont été en raison inverse des conquêtes des fauteurs de l'indépendance et des innovations politiques. Il n'y a pas un observateur qui ne convienne que l'attachement des nations pour leurs souverains, leurs anciennes constitutions et leurs anciens usages, n'ait été beaucoup plus fort depuis 1791 qu'il ne l'était auparavant.

avait été plus mesurée dans sa conduite, et n'avait pas soulevé contre elle la population de l'Allemagne, elle réalisait dans ce pays tous les projets qu'on avait conçus; car ceux qui ont séjourné en Allemagne, à cette époque, savent combien l'opinion d'une foule d'habitans était disposée au changement. Et si, d'un autre côté, l'archiduc Charles eût eu moins de circonspection, de mesure et de présence d'esprit, et qu'emporté par un feu martial, il eût voulu audacieusement s'opposer de front à l'entrée des deux formidables colonnes Françaises en Allemagne; il est à présumer que, même vainqueur dans quelques combats, il n'eût pas résisté à la multiplicité de ceux que ses adversaires étaient en état de lui livrer; qu'il aurait été forcé de leur laisser le passage libre, et que les moyens que sa prudente retraite lui a ménagés pour reprendre l'offensive (lorsqu'il les a réunis à ceux dont il avait déjà la disposition) n'auraient pas suffi seuls pour arrêter les progrès d'un ennemi, qui, par la concentration de ses forces, devenait plus puissant à mesure qu'il avançait.

Mais le même plan s'était repris en 1797,

et la puissance de la France la mettait à même de suivre ses vues avec persévérance, et de gagner enfin par la force seule, ce que le concours de plusieurs moyens devait lui faire obtenir auparavant. Ce fut alors que l'impératrice Catherine se décida à faire avancer Souvarof à la tête de quatre-vingt mille hommes, au secours de l'Empereur d'Allemagne menacé dans sa capitale. L'Impératrice mourut sur ces entrefaites, et Paul arrêta la marche des troupes Russes. Cependant l'Empereur d'Allemagne était parvenu, moyennant de grands sacrifices, à s'arranger avec la France. Des préliminaires signés avaient déterminé la formation d'un congrès pour conclure une paix définitive. Mais soit que dans l'intervalle la France se repentît d'avoir laissé échapper l'occasion de terrasser l'Autriche, soit que celle-ci fût au regret de ses nombreuses cessions, soit enfin (ce qui est probable) que l'un et l'autre motif agissent sur l'esprit des négociateurs respectifs, il est du moins certain que des deux parts on arriva au lieu du congrès avec peu de desir de pacification. L'ouverture des négociations ne fut qu'un délai que chacun se ménagea pour reprendre la

guerre avec plus de vigueur. L'Angleterre qui ne cessait d'y exciter l'Autriche, et qui lui promettait de l'argent, venait de la décider tout-à-fait en lui assurant le secours de la Russie. Elle s'était engagée à solder une armée de cent mille Russes, qui, divisée en deux colonnes, dont l'une marcherait en Italie et l'autre sur le Rhin, prêterait une puissante assistance aux efforts de l'Autriche contre les Français(5). L'opi-

(5) Cette seconde coalition d'une partie des puissances de l'Europe contre la France, fut l'ouvrage du fameux Pitt, comme l'avait été celle qui avait fini par le traité de Campo-Formio. Pitt fut l'un des hommes les plus étonnans qui ait jamais paru, par la fécondité de son génie et sa profonde connaissance de l'homme et des ressorts qui le font agir. Il ne l'était pas moins par la science qu'il avait des affaires de politique, de finances, d'administration, de commerce, de la situation des divers Etats de l'Europe, de celle de l'Angleterre, de ses ressources et de ses vrais intérêts. Il l'était encore par son patriotisme et son désintéressement. Il l'était surtout par sa rare éloquence. Avec tant d'éminentes qualités, comment Pitt a-t-il manqué d'un coup d'œil juste et sûr, dans la grande affaire de la révolution de France ? Comment lui, qui maniait à son gré les cabinets de l'Europe, a-t-il pu les laisser échapper si facilement au lien par lequel il les avait unis? Comment, armant l'Europe contre la France, n'a-t-il pas pu parvenir à vaincre la France par l'Europe, et a-t-il au contraire laissé prendre à la première sur la seconde un ascendant inespéré et qui a déjoué tout calcul? C'est que l'idée radicale de Pitt sur la révolution de France, et

nion de Paul Ier. avait autant influé sur sa décision que l'adresse des négociateurs Anglais. Ce prince, à qui son intérêt, comme monarque, donnait un coup d'œil juste, détestait la révolution de France. Mais ce n'était pas son intérêt seul qui lui inspirait ce sentiment; il était né en lui de l'honneur et de la loyauté dont il faisait profession. La preuve en est que Paul avait ce sentiment étant grand-duc comme il l'a eu étant Em-

---

le premier sentiment dont il s'est laissé dominer en conséquence de cette idée, étaient faux l'une et l'autre. Pitt n'a vu dans le mouvement qui agitait la France qu'une de ces révolutions ordinaires auxquelles les Etats sont en proie de temps à autre, et il n'a pensé à en profiter que pour élever l'Angleterre aux dépens de la France affaiblie par le désordre. Mais la révolution de France est un de ces grands mouvemens qu'une main suprême imprime à de longs intervalles au genre humain, pour le conduire vers le but qu'elle lui a marqué. Cette révolution n'est pas propre à la France; celle-ci n'est distinguée des autres dans ce grand spectacle que pour être entrée la première en scène. Cette révolution doit avoir un certain cours, amener certains résultats qui ne se développeront que dans l'avenir et graduellement; et tous ceux qui, soit en France soit ailleurs, essaieraient ou de la fixer ou de l'arrêter, ou d'en solliciter les résultats suivant leurs vues particulières, leurs passions et leur ambition, tous ceux là seront entraînés et engloutis par le torrent. C'est ce qui est arrivé à Pitt, entr'autres exemples mémorables. Le vrai rôle des hommes sages, surtout de ceux qui gouvernent la société, seroit, dans ces circonstances impérieuses,

pereur, et que c'est le seul point sur lequel il ait pu se résoudre à penser comme sa mère.

L'Angleterre avait le droit d'indiquer un général pour l'armée coalisée, puisqu'elle entrait pour une si grande part dans la nouvelle coalition. Elle désigna Souvarof, et le fit demander par François II. Paul ne pouvait pas s'y refuser, puisqu'on lui demandait son général pour chef de la grande armée Autrichienne dans laquelle l'armée Russe

---

de chercher à deviner les desseins de la Providence, de préparer doucement les hommes et les choses à leur accomplissement, de n'opposer enfin que la résistance qu'il faudrait pour que rien ne s'opérât dans le sein d'une nation par la voie de la violence et de la corruption, et par le concours des étrangers. Si dès l'origine de la crise en France, les autres gouvernemens de l'Europe prévoyant ce qu'elle produirait se fussent prêtés avec sagesse aux changemens politiques et civils que l'opinion des peuples rendaient nécessaires, et que les efforts de ces puissances, sous le rapport militaire, se fussent bornés à contenir les Français chez eux, le fanatisme révolutionnaire, qui n'est que l'écume de l'opinion, se serait dissipé dans le foyer où il avait pris naissance, et il ne serait résulté que du bien de ces grands mouvemens. Par la hauteur de ses conceptions, la force de son esprit et l'ascendant prodigieux qu'il avait sur sa nation et sur l'Europe, Pitt était l'homme le plus propre à produire cet effet si important pour le bonheur du genre humain, si bannissant de son âme tous préjugés et toutes passions vulgaires, il eût été plus homme qu'Anglais.

n'entrait que comme auxiliaire. En effet, c'était en qualité de feld-maréchal au service d'Autriche, que Souvarof devait faire la guerre. Paul consentit à le donner à cette condition; il ne l'eût sans doute pas nommé de son propre mouvement, ni pour sa propre armée. Ainsi la réputation de ce grand homme le fit retirer de l'oubli où toute la puissance de son souverain n'avait pas pu l'ensevelir, et le sort l'arracha en quelque sorte par violence à l'inaction, pour qu'il parût aux regards du monde dans une nouvelle scène, d'une manière plus éclatante encore qu'il ne l'avait jamais fait.

Souvarof était alors dans une de ses maisons de campagne, où pour se distraire du dégoût profond que lui causaient les événemens politiques et ceux qui en étaient les acteurs, il s'amusait à s'instruire dans les cérémonies religieuses et apprenait le chant d'église. Il pensait que ces connaissances suffisaient pour le rôle qu'on l'avait condamné à jouer désormais dans le monde, et qu'il pouvait oublier tout le reste. La lettre où son Empereur lui mandait les intentions de celui d'Allemagne à son égard et l'acquiescement qu'il y donnait, vint le tirer d'une apa-

thie si peu faite pour lui. Il porta cette lettre sur son cœur (6). Il la fit toucher successivement à ses nombreuses cicatrices, s'écriant qu'elle lui rendait une nouvelle vie : mouvement sublime, et qui prouve que le guerrier vit dans cette circonstance bien autre chose qu'une simple occasion d'acquérir de nouveaux triomphes ! Il était trop habitué à la victoire pour croire qu'elle lui échapperait. Mais le bonheur de secourir des malheureux et des opprimés; l'espoir de calmer les agitations et les angoisses de l'Europe ; celui de rétablir l'ordre dans son sein ; le pouvoir si cher aux cœurs généreux, d'être utile sur la terre : voilà ce qui exalta son âme magnanime et causa ses transports.

Souvarof, ayant répondu à l'Empereur qu'il acceptait l'honorable mission qu'il daignait lui confier, fit sur-le-champ ses

(6) Cette lettre était conçue en ces termes : « J'ai pris » la résolution de vous envoyer en Italie au secours de S. » M. l'Empereur et Roi mon allié et mon frère. Souvarof » n'a besoin ni de triomphes ni de lauriers; mais la patrie » a besoin de Souvarof, et mes desirs sont conformes à » ceux de François II, qui, vous ayant conféré le su- » prême commandement de son armée, vous prie d'ac- » cepter cette dignité. Il ne dépend donc que de Sou- » varof de se rendre aux vœux de la patrie et aux desirs » de François II. » *Signé* PAUL Ier. »

préparatifs de départ pour se rendre à Pétersbourg et y prendre les ordres de son souverain, puis à Vienne où il devait recevoir ses instructions de la bouche même de François. Il fut bientôt prêt, et avant de se mettre en route, suivant sa pieuse coutume, il fit ses dévotions avec tout l'appareil usité chez les chrétiens Grecs (7). Son séjour à Pétersbourg ne fut pas de longue durée; et quoique l'Empereur le reçut avec beaucoup d'appareil et de distinction, cette entrevue devant avoir quelque chose d'embarrassant pour tous deux, peut-être ne furent-ils pas fâchés l'un et l'autre de l'abréger. Il n'en fut pas de même à Vienne, où l'Empereur François II reçut Souvarof avec toutes les marques de l'empressement et

(7) Ce sont les cérémonies minutieuses et multipliées de ce culte que Souvarof observait rigidement (parce qu'il savait combien les formes en imposent aux hommes, et combien elles sont nécessaires pour faire valoir et ennoblir le fond des choses), qui ont fait dire à beaucoup de gens que la religion de Souvarof n'était qu'une superstition ridicule. Ces assertions qui ont pris faveur dans un temps où l'on aimait à tourner en dérision toutes les pratiques religieuses, ne nous paraissent pas valoir la peine aujourd'hui d'être examinées par un historien.

les témoignages de la plus haute distinction. Il lui conféra aussitôt le grade de feld-maréchal de ses armées, et lui assigna vingt-quatre mille florins autrichiens de traitement. Souvarof ne tarda pas à devenir le sujet de la conversation de tous les cercles de Vienne, et l'objet de la curiosité de tous les habitans de cette grande ville (8). L'Em-

(8) Nous avons été témoin oculaire de son séjour à Vienne où nous nous trouvions alors, et nous eûmes l'occasion d'y répéter les observations que nous avions déjà faites à son sujet à Pétersbourg, que souvent les contes les plus populaires peuvent passer par les bouches les plus éloignées du peuple, sans cesser pour cela d'être dignes de la classe où ils devraient rester. A force de s'entretenir de Souvarof, de sa personne, de ses propos, de ses moindres gestes, de son originalité, on commençait par amplifier les faits, on les dénaturait ensuite, puis on les controuvait. En attendant, ce que nous avons vu et considéré attentivement et comme un frappant phénomène, c'est la joie, la confiance et l'espoir que la présence de Souvarof inspirait, depuis le plus mince particulier jusqu'au plus grand seigneur, depuis le soldat jusqu'au général en chef. Il semblait que la monarchie Autrichienne était animée d'une nouvelle vie, et que les plus hautes destinées l'attendaient : tant est grande l'influence du génie et d'un noble caractère ! Voilà, par exemple, une espèce d'originalité qui caractérisait Souvarof, et elle n'est pas commune.

pereur lui donna les fêtes les plus dignes de lui, savoir des revues et des manœuvres. Le contentement brillait dans les regards de François. Jamais il ne fut aussi gai que pendant le temps qu'il eut à ses côtés ce fameux général vainqueur de tant de nations, qui, devenu momentanément son sujet, allait couvrir ses armes d'une gloire immortelle. Ce jeune Empereur digne d'un règne plus heureux, et fait pour de meilleures circonstances que celles au milieu desquelles il a vécu, parut sentir tout le prix du héros du Nord; et celui-ci, de son côté, lui rendit les plus vifs et les plus constans témoignages de respect et d'attachement. Il admira la tournure et la tenue de la superbe armée Autrichienne, surtout de ces Hongrois, la plus belle race d'hommes du monde; et il contempla d'avance les trophées qu'il allait élever par les mains de ces braves et fidèles guerriers.

Le maréchal eut plusieurs conférences avec François II, sur la campagne qui allait s'ouvrir. On avait arrangé que l'Italie en serait le principal théâtre. Souvarof approuva cette disposition. En effet, l'Autriche possédait à cette époque l'Etat de

Venise et le Tirol. Elle avait une entrée libre en Italie qu'elle dominait et qu'elle touchait en quelque sorte par son centre de gravité, c'est à dire, par son point le plus fort. Elle devait donc porter son offensive dans ce pays, plutôt que sur le Rhin, où la France lui présentait un front imposant et une barrière de places fortes insurmontable. La France, au contraire, n'était contigüe à l'Italie que par son côté le plus faible, et ne communiquait avec elle que par une ligne oblique et allongée, qui était encore interrompue par les Alpes. L'occupation même de la Suisse ne donnait pas alors beaucoup plus d'avantages aux Français; attendu que les passages de la Suisse en Italie sont trop difficiles pour pouvoir servir de communication habituelle, et que d'ailleurs la Suisse n'était pas assez soumise pour offrir à la France les mêmes ressources qu'une de ses propres provinces. De plus les Français avaient fait la faute de s'étendre prodigieusement en Italie et de s'engager jusqu'au fond de la botte, avec un nombre de troupes très-peu proportionné à une aussi grande étendue de pays. A ce désavantage de position se joignait celui d'être en butte

à la haine des habitans qui supportaient leur joug avec impatience, et qui dissimulaient en attendant l'occasion de se joindre à un vengeur. Enfin l'Autriche était alliée de l'Angleterre, et ses opérations continentales pouvaient être efficacement appuyées par les forces maritimes de cette puissance, dans un pays qui présente une aussi grande étendue de côtes que l'Italie.

Souvarof sentit tous ces avantages, mais satisfait de cette première donnée, et persuadé que lorsqu'un projet militaire paraît praticable dans le principe, c'est ensuite à l'habileté d'un général à tirer un bon parti des circonstances pour l'exécuter, il ne voulut jamais s'expliquer sur les détails de la campagne, et sur la manière dont il prétendait diriger les opérations. Il refusa obstinément de s'ouvrir à cet égard au conseil de guerre formé à Vienne, pour assister le ministre et diriger les généraux, et il rejeta de même la connaissance que ce conseil voulait lui donner des plans conçus dans son sein. Souvarof savait que les plans de campagne les mieux imaginés sont exposés à deux inconvéniens très graves, le premier de ne pouvoir jamais recevoir

une exécution complète, attendu qu'il est impossible de calculer d'avance les modifications que la résistance de l'ennemi ou ses contre projets forceront d'y apporter; le second, que ces plans écrits, et devenus par-là le secret de plusieurs personnes, ne tardent pas à devenir celui de l'ennemi, qui dirige ensuite ses démarches d'après la connaissance qu'il a de vos vues. Depuis plusieurs années, l'on pourrait dire depuis un siècle, l'Autriche payait cher cette manie de vouloir tout prévoir et tout combiner sur le papier, et de conduire les généraux à la lisière d'après des plans tracés dans le cabinet. La seule campagne brillante et décisive faite par les armées Autrichiennes depuis le prince Eugène, a été celle d'Italie en 1799, Cela aurait dû désiller les yeux à la cour de Vienne, sur le vice de donner tant d'autorité et d'influence à ses conseils de guerre. Cependant elle n'a point été corrigée par ces exemples, et l'on a vu récemment le résultat de son obstination.

Après avoir invoqué l'assistance divine dans la cathédrale de Vienne, devant un concours immense de peuple, et après avoir pris congé de l'Empereur auquel il promit

de lui envoyer bientôt des nouvelles de victoires, Souvarof, rempli de confiance et d'espoir, prit la route de l'Italie, et arriva à Vérone, où était le quartier-général de l'armée Autrichienne, le 14 avril 1799.

Cependant les Autrichiens avaient débuté dans la campagne d'une manière brillante. Sur la défensive d'abord, ils avaient repris l'offensive par une suite de victoires. Les Français, qui n'avaient pas attendu la fin de l'hiver pour commencer leurs opérations, fidèles au système d'envahissement qui ne les abandonnait pas depuis la guerre révolutionnaire, et profitant de leur position dans le Mantouan, par laquelle ils dominaient et isolaient la Toscane, se jetèrent sur ce pays sans défense. Ils en regardèrent la conquête facile comme un avantage, parce qu'ils y firent quelque butin, et ne calculèrent pas que c'était la concentration et non l'extension de leurs forces, qui devait leur garantir la victoire et la possession de l'Italie. Les Autrichiens, plus prudens, firent ce qu'avaient négligé de faire leurs ennemis ; ils se concentrèrent sur la rive gauche de l'Adige, derrière Vérone et

Porto-Legnano, décidés d'abord à attendre les Russes avant de se porter en avant.

Mais l'impétuosité des Français donna une autre tournure aux choses. Croyant aller à une victoire assurée en marchant contre les Autrichiens, dont les forces étaient fort inférieures aux leurs, ils s'avancèrent sous le commandement du général Schérer, contre la ligne des postes Autrichiens, qui s'étendait de l'Adige au lac de la Garda. Les troupes impériales étaient commandées par le général lieutenant baron de Kray. Il se défendit avec une vigueur, un courage et une présence d'esprit admirables; et après des alternatives de succès et de revers pendant un combat de quinze heures, il se maintint dans ses postes, donnant l'exemple rare d'une position conservée contre des assaillans braves, audacieux et supérieurs en nombre : exemple dangereux pour les Autrichiens qui n'ont que trop de propension à se retrancher et à combattre en place, et qui perdent par ce pernicieux système ce qui fait l'élément de la guerre, le mouvement.

Ils ne s'en donnèrent pas davantage malgré le succès qu'ils venaient d'avoir et

firent très-peu de changemens à leur position. Les Français ne tardèrent pas à les attaquer de nouveau. Vérone était le prix du combat. Les Français voulaient l'emporter ; les Autrichiens avaient un pressant intérêt à s'y maintenir ; ils restèrent. La perte des Français dans les deux attaques infructueuses qu'ils avaient faites s'était montée très-haut ; le découragement et le défaut de confiance se glissaient déjà dans leur armée ; ils n'estimaient pas leur général en chef et celui-ci n'était pas d'accord avec ses généraux de division. Dans cet état de choses qui rend les revers plus fâcheux et empêche surtout qu'on ne puisse les réparer, Schérer prit le parti de la retraite et se concentra sur Mantoue derrière l'Adige. Le général Autrichien se décida alors à se porter en avant. Il passa l'Adige, campa devant Vérone, et sentant enfin que l'offensive convenait à la situation de son armée, comparée à celle de l'ennemi, il engagea avec lui une affaire générale près de Magnano. Elle fut à l'avantage des Autrichiens qui remportèrent une victoire complète. Ses suites furent l'investissement de Mantoue (que les Français obligés de se

retirer sur l'Adda, abandonnèrent à ses propres forces) ; le rétablissement de toutes les communications entre l'armée Autrichienne d'Italie et celle du Tirol ; l'insurrection des peuples du nord de l'Italie qui virent avec ivresse, après une longue absence, les drapeaux de leurs anciens maîtres, flotter au milieu d'eux ; enfin la confiance et l'énergie qui s'emparèrent de l'armée Autrichienne, en proportion de ce qu'elles abandonnaient leurs adversaires. Ce fut dans ces circonstances brillantes que Souvarof vint prendre le commandement de l'armée impériale, lui amenant un renfort de quarante mille hommes.

Ces troupes étaient les vainqueurs des Turcs et des Polonais. C'étaient les hommes de Rymnik, d'Okjakof, d'Ismaïl et de Prag. L'armée Russe était alors habituée depuis long-tems à la victoire. Les soldats avaient l'usage de la guerre, leurs officiers en avaient l'expérience. Malgré les pernicieuses innovations introduites par Paul premier, ce prince n'avait pas encore eu le tems de désorganiser entièrement son armée. Le même esprit était resté avec les mêmes individus, et c'était encore la

meilleure armée de l'Europe. Souvarof en était le meilleur général. Il venait à la tête de ses quarante mille braves, se joindre à cinquante mille combattans d'une armée parfaitement organisée et solide, à laquelle il ne manquait qu'une certaine assurance dans ses déterminations et ses procédés; mais cette assurance qu'elle avait doublement perdue par une précédente guerre malheureuse, elle venait de la reprendre à la suite de succès aussi brillans qu'inespérés. Tout se réunissait donc pour présenter à Souvarof la plus belle chance; il n'était pas homme à manquer d'en profiter.

Comme cela arrive toujours à la guerre par l'effet des victoires ou des défaites, les Français avaient perdu, soit au physique, soit au moral, ce que les Autrichiens avaient gagné; mais une foule de circonstances aggravantes rendaient encore leur situation fâcheuse. La faction qui tenait alors les rênes du gouvernement mécontentait toutes les autres, ne fut-ce que par le bonheur qu'elle avait eu de s'emparer du pouvoir suprême. La nation lasse d'être agitée par des factieux était bien plus mé-

contente encore. Le désordre règnait, et il devait régner dans toutes les parties de l'administration. Il n'était pas possible qu'un pareil état de choses n'influât pas sur la composition de l'armée, dont le recrutement éprouvait autant d'obstacles que les peuples dégoûtés pouvaient en opposer, et dont le commandement n'était pas toujours confié par le gouvernement aux mains les plus dignes. Cependant l'armée qui ne pouvait plus combattre ni par patriotisme, ni par amour pour ses chefs, et à qui ses défaites et son affaiblissement devait faire craindre de n'avoir plus désormais à combattre pour la gloire, l'armée combattait encore par deux sentimens toujours pré. cieux aux Français, la bravoure et l'honneur national. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire acheter cher la victoire à ceux qui sauraient les vaincre, et par-là même en relever l'éclat. Souvarof qui n'aimait point les victoires faciles, parce qu'il savait en obtenir d'autres, prévit sans peine une résistance qui allait augmenter sa gloire. Son génie redoubla de force et d'ardeur pour surmonter les obstacles.

Le plan qu'il conçut en arrivant à Vé-

rône fut digne de la hardiesse de son esprit, en même tems que relatif à la connaissance qu'il avait du caractère des Autrichiens et des Russes, de la situation morale et politique des Français, et enfin du théâtre où devait se passer la scène. L'Italie, par sa configuration, est naturellement divisée en deux parties, dont l'une qui s'étend d'Occident en Orient, adossée à une forte chaîne de montagnes et à tout le continent de l'Europe, coupe, déborde et domine l'autre qui court du nord au midi, étranglée par la mer et isolée du reste des nations. L'exemple des Romains qui ont conquis l'Italie du midi et nord et qui ont prouvé dans leur tems ce que pouvait la civilisation sur la barbarie, les lumières sur l'ignorance, l'ordre sur la confusion, cet exemple ne fait point autorité pour l'état actuel des choses ni contre leur ordre naturel, qui veut que le maître de la partie du nord de l'Italie le soit de la partie du midi. Le point essentiel est d'être assez maître de la première partie pour n'avoir rien à redouter de l'influence des puissances contiguës qui peuvent s'intéresser au sort de la seconde. Mais cette première

partie est renfermée dans des bornes naturelles entre deux mers et une chaîne de montagnes : toutes ces considérations réunies tracent évidemment à un esprit qui sait embrasser de vastes rapports, le plan qu'il faut suivre pour la conquête de ce pays. Il est évident que c'est de la première partie dont il faut s'emparer d'abord ; et que dans ce but, soit qu'on parte de l'Occident, soit qu'on parte de l'Orient, en courant rapidement au point opposé et balayant devant soi tous les obstacles, on parvient à s'enfermer dans un retranchement qui vous défend d'une manière formidable de tous côtés, et l'on sépare la seconde partie de toute communication et de tout secours, en sorte qu'elle succombe sous le poids irrésistible qui l'accable. Souvarof vit d'un coup d'œil la marche qu'il avait à suivre. Il vit que puisque les Français s'étaient livrés eux-mêmes, en s'enfonçant imprudemment dans le midi de l'Italie, il ne devait nullement s'occuper en débutant de la partie de leur armée qui se trouvait là, et qui était comme en réserve pour une seconde victoire ; il conçut que son unique objet devait être de pousser vigoureuse-

ment celle qui occupait le nord de l'Italie, jusqu'à ce qu'il lui eut fait évacuer entièrement ce pays, puisqu'alors en revenant sur l'autre, il la battait et l'écrasait, tant par sa position que par ses forces. Tous les accessoires de ce plan hardi et décisif se présentèrent en même temps à sa pensée. Il vit les Autrichiens presque sûrs de vaincre, parce qu'ils avaient déjà vaincu, et les Russes piqués de la plus vive émulation de les imiter ; tandis que les Français battus, affaiblis, étonnés, incertains du parti qu'ils avaient à prendre, étaient réduits à une défensive aussi contraire à leur caractère qu'elle l'était à leurs espérances. Il vit que cette marche impétueuse isolerait, et placerait sans secours, au milieu de son armée, une quantité de places fortes qui finiraient par tomber d'inanition, comme des membres séparés de leur corps. Il vit que la rapidité de ses mouvemens surprendrait l'ennemi, lui ferait commettre des fautes, et en même temps qu'elle enflammerait ses troupes, et mettrait en effervescence, d'une manière très-favorable à ses desseins, toute la population d'un pays où le joug français

était détesté. Il jugea que cette marche était le seul moyen de s'ouvrir une communication avec les armées impériales d'Allemagne à travers la Suisse, dont la neutralité violée par la France ne devait plus être un objet de ménagement pour l'Autriche, et dont la possession, jointe à celle de l'Italie, formait contre la France la base offensive la plus formidable qui pût la menacer. Il vit enfin l'espoir fondé de pénétrer dans la France elle-même par son côté le plus faible, et là de réunir, à l'avantage militaire de vivre aux dépens de l'ennemi, l'avantage politique de soulever des esprits déjà aigris et mécontens, et de les porter à la destruction d'un Gouvernement dont l'existence compromettait la sûreté et le repos de l'Europe. Quel jour pour Souvarof que celui où ce grand plan fut conçu, médité et arrêté par lui, et où il contempla rassemblés sous sa main les moyens de l'exécuter! Alexandre, partant pour la conquête de l'Asie et du Monde, ayant en perspective les nations enchaînées à ses pieds, put-il éprouver la satisfaction du loyal et généreux guerrier, qui ne marchait que pour la délivrance des

nations, et ne faisait de la victoire que l'instrument du bonheur public!

Le maréchal fut accueilli à Vérone, par les habitans, comme le libérateur de l'Italie. Le peuple, à son aspect, manifesta l'ivresse de la joie. Il reçut des députations du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie. Il encouragea les espérances de tous, et leur inculqua la ferme et courageuse confiance dont il était lui-même pénétré. Après un court repos à Vérone, il partit pour Vallegio, où le quartier général de l'armée Autrichienne avait été transporté. Le général Mélas, qui était venu depuis peu prendre le commandement de cette armée, le lui déféra sur-le-champ. Souvarof adressa au corps des officiers généraux Autrichiens les complimens les plus flatteurs; mais il dit entr'autres à M. de Kray: « C'est à vous, » Monsieur, à qui je serai redevable des » avantages que j'espère obtenir sur l'en- » nemi; c'est vous qui m'avez ouvert et » indiqué le chemin de la victoire. » Ainsi, supérieur à tout sentiment de jalousie, ce grand homme savait échauffer et nourrir

dans les âmes le feu de la gloire dont la sienne était embrasée.

Dès que la première colonne Russe, forte de dix mille hommes, eut rejoint l'armée Autrichienne, Souvarof fidèle au premier des principes militaires, résolut de poursuivre l'ennemi et de ne point lui donner de repos. Cela était d'autant plus urgent que les généraux Français recevaient journellement des renforts, et qu'adossés aux places du Milanais et du Piémont, leur position pouvait devenir assez formidable pour qu'il y eût de grandes difficultés à les en expulser. Cette résolution de Souvarof nous engage à remarquer combien le talent de savoir profiter avec ardeur de la victoire, est plus rare que d'autres chez les généraux, et la raison en est, ce nous semble, que ce talent tient plus au caractère qu'à l'esprit, même qu'à la science ou à l'expérience. Assurément le baron de Kray venait de se montrer habile homme de guerre; Mélas avait déjà fait ses preuves; et ni l'un ni l'autre avec une armée victorieuse, contre une armée défaite à plusieurs reprises, et encore toute ébranlée de ses revers, n'avaient imaginé la manœuvre

par laquelle Souvarof débuta en arrivant. Cette manœuvre, néanmoins, devait se présenter naturellement à leur esprit, il n'est pas douteux qu'elle ne s'y fût présentée; mais comme elle n'était pas sans difficulté, il fallait pour l'entreprendre, une confiance en soi-même et une certitude de réussir que n'ont pas les hommes ordinaires. Cependant il est évident que la position des Français repliés sur le Milanais, et maîtres du Piémont sur leurs derrières, des Alpes à leur gauche et de Gênes à leur droite, était plus forte en Italie que celle des Autrichiens, lorsque ceux-ci ne possédaient pas encore Mantoue. Par conséquent on devait présumer que dès qu'ils auraient des renforts, les Français reprendraient l'offensive, que la possession de Mantoue leur faciliterait extrêmement.

Le général Moreau, qui avait remplacé Schérer dans le commandement de l'armée française, n'avait pas cru devoir reculer plus vîte que les Autrichiens n'avançaient. Il s'était retranché derrière l'Adda. Souvarof marcha sur lui. Les corps de l'arrière-garde française, qui se trouvaient encore en

avant de la rivière, furent promptement balayés et obligés d'aller rejoindre le gros de leur armée. Les villes de Brescia, de Crémone, de Bergame, et quelques autres moins importantes, n'ayant pour défense que leurs garnisons, furent emportées par les Austro-Russes l'épée à la main. L'armée entière pleine de confiance suivait avec ardeur l'impulsion qui lui était donnée. Les Autrichiens étaient devenus aussi vifs et aussi entreprenans que les Russes. L'émulation naturelle des troupes ajoutait à leur courage. Auparavant c'étaient de bons soldats, maintenant c'étaient des héros qui ne voulaient et ne connaissaient plus que la victoire.

Toute l'armée auxiliaire russe avait rejoint. Souvarof disposait effectivement de forces très - considérables, indépendamment du talent qu'il avait de doubler ses forces par l'énergie qu'il communiquait à ses soldats. Il avait plus de quatre-vingt mille hommes. Résolu de profiter de tous ses avantages, il continua d'avancer. Le 18 avril il était parti des bords de l'Adige, le 25 il était en présence de l'ennemi, sur

ceux de l'Adda. Le pays intermédiaire avait été évacué par les Français. Peschiera et Mantoue étaient cernées.

L'armée française était concentrée près de Cassano. Moreau avait établi son quartier-général à peu de distance en arrière de cette ville, à Inzago. L'infanterie était postée autour du quartier-général, la cavalerie était rassemblée à la droite de l'infanterie. Toute l'armée était couverte par l'Adda. La partie haute de cette rivière, vers le lac de Côme, était gardée par la division du général Serrurier. Les Français étaient fortement retranchés sur la rive droite de l'Adda, et ils avaient hérissé de batteries les bords escarpés de cette rivière, après en avoir détruit tous les ponts.

L'armée Austro-Russe s'avança sur trois colonnes vers l'Adda. Le 26 avril au soir, toutes les troupes étaient arrivées aux différens points qu'elles devaient occuper pour l'attaque. Le maréchal résolut d'attaquer le lendemain. Le succès dépendait du plus ou moins d'activité et de secret avec lequel l'armée des alliés franchirait le torrent profond de l'Adda, sur lequel il était difficile de

jeter des ponts. Le quartier-maître-général de l'armée Autrichienne, le marquis de Chasteler, parvint à en établir un à Trezzo, dans un des endroits les plus rapides et les plus escarpés de la rivière. Les Français ne s'en aperçurent pas, et furent attaqués de ce côté à l'improviste. Cette diversion favorisa le passage des autres divisions de l'armée Austro-Russe. Une fois de l'autre côté de la rivière, le courage et l'acharnement des combattans, durent seuls décider de la victoire. Dans ces cas-là Souvarof n'était jamais embarrassé de l'obtenir, parce qu'il se connaissait lui-même, et connaissait aussi l'empire qu'il avait sur les siens. La victoire lui fut fidelle pour le premier combat qu'il livrait à une nation devenue tout récemment la terreur de l'Europe. Elle lui fut fidelle pour la première fois que les enseignes russes et françaises flottaient en présence l'une de l'autre, depuis que l'Europe est habitée. Les Français perdirent dans ce jour plus de deux mille hommes tués, autant de prisonniers, plusieurs drapeaux, nombre de canons, leur camp et un grand magasin qu'ils avaient dans Cassano. La

perte des alliés fut, tant tués que blessés, de quatorze cents hommes. Les Hussards Autrichiens et les Cosaques se distinguèrent beaucoup à cette bataille ; et les derniers, entre autres, à qui Souvarof a toujours eu l'art de faire faire des prodiges, chargèrent à plusieurs reprises, avec un grand succès, la cavalerie française. Le lendemain de cette journée, le général Français Serrurier qui gardait le haut Adda avec une division, fut obligé de capituler après une affaire meurtrière avec le général Autrichien Vuckasovitch. Ces deux succès réunis livrèrent à l'armée Austro-Russe tout le cours de l'Adda Ils décidèrent du sort de la Lombardie que les Français furent forcés d'évacuer précipitamment. Souvarof s'y jeta à l'instant, et par ce mouvement rapide se rendit maître de tous les postes du Pô, et coupa les routes de la haute Toscane et du duché de Parme, par où l'armée Française du midi de l'Italie pouvait venir au secours de celle du nord, ou effectuer sa retraite sur la France. Souvarof se hâta d'arriver à Milan où il entra le 28 au soir.

Son entrée dans cette ville eut un vrai

triomphe. L'archevêque et son clergé, les corps administratifs et municipaux, avaient suivi la foule qui s'était portée au-devant des Austro-Russes, et reçurent le héros à la porte de la ville. A l'aspect du prélat, Souvarof mit pied à terre, se prosterna et lui demanda sa bénédiction (9). « Je viens, » lui dit-il, en se relevant, rétablir la reli- » gion, remettre le pape sur le trône et ra- » mener les peuples au respect dû aux rois. » Votre ministère vous engage à me seconder » dans ce louable dessein, et je compte sur » votre coopération. »

Le maréchal traversa la ville aux acclamations d'un peuple immense; il se transporta sur-le-champ à l'église métropolitaine, où l'hymne Ambroisienne fut chantée

(9) C'était son usage chaque fois qu'un évêque paraissait devant lui, et c'est l'usage ancien des Russes, non-seulement vis-à-vis des évêques, mais vis-à-vis de tous les popes. Souvarof savait très bien que cette coutume n'était pas celle des Allemands et des Italiens; mais il affecta, pendant toute cette campagne, le respect le plus démonstratif pour la religion et l'autorité, afin de mieux contraster avec les manières de l'ennemi qu'il combattait.

avec pompe. Le soir toute la ville fut illuminée.

Le maréchal arrivé dans une capitale dont l'opinion pouvait avoir de l'influence sur les pays d'alentour, fit répandre cette proclamation (10) : « Aux armes, leur disait-il, joignez-vous à nous. L'armée victorieuse d'un puissant Empereur vient » vous secourir, vous rendre votre religion, votre Gouvernement et vos droits. » Embrassez franchement cette noble cause, la victoire lui est attachée. Nous accourons en force du fond du Nord pour

(10) Cette méthode de proclamation est une idée moderne qui date de la guerre de la révolution. Auparavant elle était fort inutile, puisque les guerres n'étaient que des discussions entre les rois qui ne changeaient rien au sort des peuples, même lorsque par des traités ils passaient sous une autre domination. Aujourd'hui les guerres tendent à changer tout le système social, et à renouveler le genre humain par une révolution complète dans les idées, les opinions, les mœurs et les lois. Il est donc nécessaire de faire coopérer les peuples à cet ouvrage, et pour qu'ils y coopèrent, il est nécessaire de leur parler. Cet entretien avec les peuples par voie de proclamation a souvent réussi aux Français; mais par la même raison

» vous délivrer ; ne ferez-vous pas vous-
» même, ce que nous faisons si généreuse-
» ment en votre faveur? Certes, aucun bon
» citoyen ne peut hésiter sur le parti qu'il
» doit prendre dans cette grande circons-
» tance. Et tous ceux qui resteraient at-
» tachés à l'ennemi commun et qui le se-
» conderaient par quelques manœuvres, se
» déclarant par là même mauvais citoyens
» et traîtres à la patrie, seront fusillés sans
» égard de rang, de charge ou de naissance. »
» Nous attendons, peuples d'Italie, de votre
» amour pour votre souverain légitime, que
» nous n'aurons lieu que d'applaudir à votre
» zèle, et nullement de vous punir. » Ainsi,
dès le moment où il put le faire d'une ma-
nière authentique et utile, Souvarof ma-

ils pouvaient réussir à ceux qui avaient intérêt à empêcher leurs progrès, et il devenait aussi nécessaire de parler aux peuples pour les entretenir dans leurs anciens principes, que de leur parler pour qu'ils en changeassent. Souvarof était trop habile pour négliger ce moyen que les autres généraux des puissances coalisées avaient beaucoup trop dédaigné avant lui. Il ressemblait aux Romains, qui saisissaient toujours avec empressement chez leurs ennemis tout ce qu'ils y voyaient d'utile.

nifesta les sentimens magnanimes qui lui avaient mis les armes à la main, et qui ont ajouté un si grand lustre à ses victoires.

Depuis Milan, Souvarof s'occupa de profiter avec activité de ses avantages, et fidèle à son plan de poursuivre l'armée Française du nord de l'Italie, jusqu'à ce qu'elle eut entièrement évacué ce pays (persuadé qu'il était qu'une besogne achevée donnait bien des facilités pour en commencer une autre) il porta la majorité de ses forces du côté du Piémont. Cependant il fut obligé de les disséminer, ce qui n'avait jamais été son système; et c'est ici que l'on vit le sensible avantage des grandes forteresses dans la guerre défensive, quelle que soit la supériorité de l'armée attaquante. La seule place de Mantoue occupa plus de vingt-cinq mille hommes à Souvarof. Il devait prévoir devant lui un obstacle pareil dans les places d'Alexandrie, de Tortone et de Turin; et il ne fallait pas moins qu'une âme aussi ferme et aussi imperturbable que la sienne, et autant de talent à stimuler l'énergie et l'activité de ses coopérateurs, pour avoir osé concevoir le plan de chasser dans une seule campagne les Français de l'Italie,

ayant une armée derrière lui, une autre sur sa droite, autour de lui les places les plus fortes de l'Europe, occupées par l'ennemi, et devant lui les forces de la France qui arrivaient successivement.

L'armée que Souvarof avait sur ses derrières et qui pouvait lui devenir funeste, était celle de Naples que le général Macdonald ramenait à grandes journées par la Toscane, sur les plaines de Parme et les rives du Pô. Il était impossible à Souvarof de combattre avec le même avantage et la même supériorité, l'armée Française du nord et celle du midi de l'Italie. Il fallait, ou marcher sur Macdonald avec le gros de son armée, et rester alors en arrêt vis-à-vis de Moreau (ce qui faisait échouer tout le plan et rendait l'offensive aux Français dans la position intenable des plaines de Lombardie); ou poursuivre et écraser Moreau, en courant la chance que Macdonald ne débouchât des Apennins avant que son collègue ne fût entièrement hors de combat, par conséquent assez à temps pour le secourir.

Un autre que notre héros se serait trouvé

dans une étrange perplexité, et se serait repenti de sa marche téméraire. Mais Souvarof s'était engagé avec connaissance de cause. Il savait qu'il comptait sur un fonds solide en comptant sur lui-même ; et le trait de génie et d'audace de cette campagne, est que le maréchal en se portant sur Milan, déterminé alors à entrer de suite dans le Piémont, savait très-bien cependant que c'était lui qui était destiné à revenir sur Macdonald. Il savait qu'il ne pourrait pas éviter de le combattre, que toutes les circonstances physiques et morales empêchaient qu'un autre général que lui et une autre armée que la sienne fussent chargés de cette opération : donc, sous peine de tout perdre, il fallait que la première fût terminée avant d'entreprendre la seconde ; et cette alternative, Souvarof ne l'ignorait pas.

Les localités donnaient, à la vérité, au maréchal un avantage qui devenait une chance de plus. La Toscane est séparée des plaines des duchés de Parme et de Plaisance, par la chaîne des Apennins, qui renferme de pénibles défilés que Macdonald étoit absolument obligé de franchir.

Il était clair qu'en les occupant promptement, même avec des forces inférieures, on retardait la marche de l'ennemi ; ce qu'il n'eût pas été possible de faire en plaine autrement qu'en lui opposant une armée égale à la sienne. Souvarof détacha le général Ott pour s'emparer de ces défilés ; tandis qu'indépendamment du siége de Mantoue dirigé par le général baron de Kray, il faisait encore assiéger Bologne et Ferrare par le général Klenau.

L'autre armée ennemie dont le maréchal devait surveiller les mouvemens, était celle de Suisse, qui heureusement était assez occupée par l'armée autrichienne d'Allemagne sous les ordres de l'archiduc Charles, pour n'être pas fort redoutable à l'armée austro-russe d'Italie. Si les opérations de l'archiduc avoient été suivies avec autant de vigueur que celles de l'actif et intrépide russe, le plan de celui-ci contre la France réussissait complétement. Le hasard, la politique, ou mieux encore la Providence, en décidèrent autrement.

Le maréchal, qui à cette époque comptait parfaitement sur la coopération la plus

active de la part de l'archiduc, se contenta de détacher de Milan quelques corps, du côté de la Suisse, pour occuper les passages des Alpes et entretenir ses communications avec les Autrichiens. Alors il continua sa marche et arriva le 3 mai à Pavie. Parme, Plaisance, Modène et Reggio étoient déjà occupés par les alliés. Partout les peuples, et particulièrement les habitans des campagnes, s'étaient soulevés en leur faveur; et ces mouvemens que Souvarof fit organiser et diriger, peu efficaces contre une armée qui a l'offensive dans un pays, mais funestes à une armée battue et en retraite, furent par cette raison même très-fâcheux pour les Français.

Cependant leur armée n'ayant plus trente mille hommes en état de combattre, continuait de se retirer, mais montrait toujours la ferme contenance de bonnes troupes plus familiarisées avec la victoire qu'avec les défaites. Moreau, en se repliant, ne se laissait point entamer; mais la direction qu'il donna à sa retraite, bien conçue sous le rapport de la tactique, le fut-elle aussi

bien sous celui de la stratégie(11) ? C'est ce qui offre matière à discussion. Il se replia sur Tortone et Alexandrie, et étendit sa droite vers les Apennins et Gênes pour essayer de tendre la main à Macdonald qui arrivait dans l'Etat de Gênes par la Toscane. C'était tout à la fois se jeter sur le côté de son ennemi, lui donner de l'inquiétude pour son flanc s'il avançait, et se mettre à portée de s'assurer du principal secours qu'il pouvait attendre alors. Rien de mieux vu comme manœuvre et pour l'instant actuel. Mais Souvarof était très-supérieur en nombre à Moreau. Il pouvait déborder la posi-

(11) Ceci est pour les militaires, qui entendront ce langage. Ils savent qu'aujourd'hui, sans égard pour la signification propre et absolue des termes, on est convenu d'appeler *tactique* tout mouvement d'armée fait dans le rayon visuel de l'ennemi, ou même dans son cercle d'activité, et *stratégie* tout mouvement qui résulte des grandes combinaisons et du plan général d'une campagne. Il fallait bien avoir un terme pour exprimer ces mouvemens, qui sont devenus bien plus importans et plus décisifs que ceux de la tactique, surtout depuis que les armées sont si nombreuses, et que les opérations militaires se lient intimément à la politique, à la topographie, à la statistique et à une foule de considérations morales.

tion de celui-ci, pénétrer dans le Piémont sans obstacles et resserrer Moreau contre les Apennins, dans un étroit et gênant espace : c'est ce qu'il fit. La direction que choisit Moreau pour sa retraite fut donc mal imaginée comme combinaison de stratégie par laquelle on doit embrasser l'avenir comme le présent. Sa retraite devait s'effectuer en ligne droite sur la France, après avoir jeté de fortes garnisons et des approvisionnemens dans Tortone, Alexandrie et Turin. Là, pendant que les Austro-Russes employaient une partie de leurs forces à réduire ces places, le général français derrière les Alpes à l'abri d'un rempart difficile à franchir, reposait, raffraîchissait, recrutait son armée, lui rendait la vigueur, le courage et l'espérance, puis la ramenait ainsi disposée sur l'ennemi. Une campagne n'est jamais perdue pour un général homme de tête et actif, toutes les fois qu'il a un noyau d'armée dans une position telle qu'il puisse l'augmenter. Mais Moreau, par sa position, s'était mis dans le cas de voir détruire le noyau d'armée qui lui restait.

Avec les premières troupes Austro-Russes qui pénétrèrent dans le Piémont,

Souvarof eut soin de faire répandre une proclamation franche et énergique aux peuples et aux troupes de l'ancienne armée piémontaise. Aux peuples, pour leur annoncer qu'il venait rétablir leur monarchie, leur religion, leurs lois, leur indépendance nationale, et enfin leur rendre leur roi légitime. Aux troupes, pour les rappeler sous leurs anciennes bannières, les faire ressouvenir de leur premier serment, et au nom de l'honneur les inviter à quitter les rangs où elles étaient engagées par force, pour se joindre aux libérateurs de leur patrie. Cette détermination du maréchal était conforme à celle de son Empereur qui voulait remettre le roi de Sardaigne sur son trône. Elle l'était à la façon de penser de Souvarof lui-même, qui croyait que rien n'était plus politique et en même tems plus juste et plus sage, que de commencer par réédifier l'ancien système social dans son intégrité pour inspirer de la confiance, de la reconnaissance et de l'attachement aux peuples; sauf à fixer après par un traité définitif et mûrement réfléchi entre les grandes puissances de l'Europe, les bases les plus convenables et les délimitations

les plus propres à assurer dans l'avenir la paix constante de la république Européenne. D'un autre côté, Souvarof regardait comme très-avantageux d'attirer dans le sein de son armée une troupe qui se trouvait déjà sur un pied militaire, une troupe en état de rendre de bons services, qui devait brûler de se venger de la violence qu'on lui avait fait souffrir en la forçant à faire cause commune avec les Français; mais qui ne s'en vengerait avec zèle, qu'autant qu'elle espérerait, par son dévouement, servir son maître et assurer sa propre existence. Cependant ce calcul si sage et la démarche du maréchal furent également désapprouvés de la cour de Vienne. Cette cour, sans s'expliquer sur ses projets futurs relativement au Piémont, éloigna pour le moment l'idée de le rétablir comme état particulier; elle prétendit l'occuper comme pays conquis et le régir militairement. Etait-ce politique égoïste de la part du cabinet Autrichien? Etait-ce profondeur de vues sur les changemens nécessaires que devait subir un jour l'ordre et la distribution des états de l'Europe? C'est ce que nous ne déciderons pas. Du moins est-il certain que ce

refus de la cour de Vienne de se prêter aux projets de Russie relativement au roi de Sardaigne, fut l'origine de la division qui éclata bientôt entre les deux cours coalisées. Dès-lors Souvarof perdit de la confiance de l'Empereur François et de son crédit dans son cabinet. Il conçut lui-même une défiance juste et fondée, qui dut l'affliger d'autant plus, qu'il prévit le mauvais effet que le défaut d'accord pourrait avoir sur les opérations futures de la guerre. Ce fut sans doute par cette raison que le maréchal ne put pas se déterminer à instruire son souverain de toute l'étendue de ses craintes et de son mécontentement. Connaissant le caractère emporté de Paul et la promptitude irréfléchie de ses décisions, il craignit une rupture subite qui aurait perdu l'ouvrage qu'il avait fait et celui qu'il comptait faire encore. En esprit qui voit en grand, il jugea que l'expulsion de l'ennemi commun était d'abord l'objet capital qu'il ne fallait pas perdre de vue, et qu'en fixant l'attention sur ce point essentiel, il la détournait de petites divisions qui sont ordinairement le fruit de trop de sécurité. Enfin il se reposa sur l'es-

poir qu'il donnerait par ses victoires assez d'ascendant aux armes de son maître, pour lui acquérir le droit d'exprimer, en tems et lieu, plus que des desirs.

Suivant donc avec ardeur son vaste plan militaire, le maréchal avait donné ordre au général Voukasovitch qu'il avait détaché dans le Piémont, de remonter la rive gauche du Pô, en occupant successivement toutes les places que les petites garnisons Françaises seraient forcées d'évacuer; et de ne s'arrêter que sous les murs de Turin. Lui-même s'ébranla avec son armée pour soutenir ce grand mouvement. Son but dans cette marche, indépendamment de l'acquisition précieuse d'un nouveau pays, était de forcer le général Moreau (en dépassant considérablement sa gauche et le menaçant de l'attaquer à revers), d'évacuer la position forte et concentrée qu'il venait de prendre autour d'Alexandrie. Moreau sentit le danger et essaya de s'en tirer. La ville de Tortone avait été enlevée par les alliés, mais le château tenait ferme. Moreau se porta sur ce point, dans la double intention de le dégager en surprenant l'ar-

mée assiégeante par une attaque inopinée, et d'arrêter la marche de toute l'armée Austro-Russe , incertaine qu'elle serait des suites de l'événement.

Effectivement, le 16 mai avant le jour, les Français jetèrent un pont de bateaux sur la *Bormida*, passèrent cette rivière et marchèrent à l'ennemi par la plaine de Marengo.

Le général Autrichien Lusignan, commandant de l'armée assiégeante, ayant été renforcé par un heureux hasard de la division Russe du prince Pancration, qui passait pour une autre destination, et qui s'arrêta en voyant le combat prêt à s'engager entre les Français et les Autrichiens, le général Lusignan n'hésita pas à se porter au devant de l'ennemi au lieu d'attendre son attaque. Ce mouvement dérangea la combinaison de Moreau, qui avait compté qu'il serait assaillant. Alors il s'efforça de tourner les flancs des Autrichiens en faisant filer des colonnes le long du Tanaro et de la Bormida. Mais la marche de ces colonnes fut lente et incertaine, parcequ'elles avaient à craindre d'être attaquées à tout moment elles-mêmes par les corps alliés campés sur différens points; et d'ailleurs parceque

leurs progrès dépendaient de la contenance de leur corps de bataille, dont la défaite les exposait à voir leur retraite coupée. Le corps de bataille et les colonnes qui devaient le soutenir, s'observaient donc réciproquement, et il dut en résulter, dans l'attaque de Moreau, un tâtonnement dont le général Autrichien s'apperçut et qu'il mit à profit. Sans s'inquiéter des mouvemens des colonnes ennemies et au risque d'être enveloppé, il dirigea toutes ses forces sur le corps de bataille des Français qu'il enfonça. Dès lors la victoire fut pour lui. Le général Moreau fut obligé de faire retraite et de rompre le pont qu'il avait jeté sur la Bormida, après avoir perdu beaucoup de monde. Mais ce fut peu de chose que ce désavantage en comparaison de ses suites. La tentative infructueuse de Moreau lui prouva tout le danger de sa position. Les divisions de Lusignan et de Pancration s'étendirent et le menacèrent de l'envelopper sur sa droite, tandis que Souvarof débordait déjà de beaucoup sa gauche. Trino, Casal, Valence furent bientôt emportées par les troupes alliées. Moreau fut obligé d'évacuer Alexandrie après avoir mis garnison

dans la citadelle, et de se retirer précipitamment sur Coni. Toutes ses communications avec la Suisse se trouvèrent coupées, et celles avec l'armée de Naples extrêmement resserrées. Le plan de campagne des alliés fut donc rempli. Tels furent les résultats décisifs de la marche rapide de Souvarof et de la retraite trop peu rapide de Moreau.[1]

Pendant ce temps-là, les garnisons Françaises restées sur le terrain que leur armée venait d'abandonner, environnées d'ennemis et sans espoir de secours, capitulaient successivement. Peschiera, Ferrare, Ravenne, Rimini, Pizzigitone et enfin le château de Milan tombèrent l'un après l'autre. Toutes ces prises donnèrent aux Austro-Russes des munitions de guerre et de bouche en abondance, une artillerie considérable, et la disposition des troupes qui assiégeaient ces villes. Dès-lors ces troupes purent être employées, soit à se joindre au corps d'armée principal qui, conduit par Souvarof en personne, avait désormais pour but de s'emparer de Turin, soit à renforcer les corps de siége de Mantoue et des citadelles d'Alexandrie et de Tortone,

dont la chute assurait la possession du nord de l'Italie.

Déjà les alliés étaient maîtres de la campagne que l'ennemi ne leur disputait plus. Par ses victoires en Italie, Souvarof venait d'assurer les progrès des Autrichiens en Suisse. Toute la chaîne des Alpes et les vallées de l'un et l'autre côté des montagnes, depuis le Tirol jusqu'au Saint Gothard, furent évacuées par les Français. Le général de Bellegarde qui commandait en chef le corps Autrichien chargé de forcer cette évacuation, se joignit par sa gauche à l'armée Austro-Russe à Chiavena, et conservant par sa droite des communications libres avec l'archiduc Charles, par le pays des Grisons, il effectua la réunion des armées alliées d'Allemagne et d'Italie. Cette réunion, en établissant l'accord et l'uniformité entre les combinaisons et les mouvemens de deux généraux comme l'Archiduc et Souvarof, devait monter au plus haut degré les espérances de la coalition, et faire pressentir à l'Europe une révolution notable dans le système politique.

Afin de parler un langage expressif aux yeux et à l'opinion, ces deux grands di-

recteurs de l'homme, Souvarof résolut, avant de partir pour Turin, de faire une entrée solennelle à Alexandrie. Il avait avec lui depuis quelques jours le grand duc Constantin (1), fils second de l'empereur Paul. La présence de ce jeune Prince qui faisait sur les soldats l'impression la plus vive et la plus heureuse, ne devait pas en faire une moins favorable sur les peuples d'Italie, en leur prouvant quel prix le plus grand Souverain de la coalition attachait à leur délivrance et à leur retour aux anciens principes, puisqu'il leur envoyait son propre fils pour y contribuer. Ce fut une pompe triomphale que la marche du victorieux Maréchal dans Alexandrie, ayant à sa droite le fils chéri de

---

(12) Ce prince à qui la nature a donné des inclinations martiales et des talens pour la guerre, après avoir fait son apprentissage sous un homme tel que Souvarof et dans une campagne aussi brillante pour sa nation que celle de 1799, a conservé pour la gloire, le lustre et la prééminence des armes Russes, une chaleur de sentiment qui doit être infiniment chère à un peuple fier et courageux.

son maître et à sa gauche le général Mélas, premier chef après lui de l'armée Autrichienne. Toute la ville et l'armée se livrèrent aux transports de l'allégresse, et crurent voir dans cette fête l'annonce de triomphes plus importans encore et de marches plus solennelles.

Assuré maintenant de combattre le général Macdonald et l'armée de Naples avec un notable avantage, si elle débouchait dans les plaines d'Italie, et connaissant l'emploi précieux du tems, Souvarof avait vivement à cœur d'effectuer sans retard la conquête du Piémont. Turin, par sa position, l'importance de sa citadelle, l'artillerie et les magasins immenses qu'elle renfermait, était militairement parlant mieux que la capitale du Piémont, elle en était la clef. Le maréchal marcha droit sur cette place devant laquelle il arriva le 26 mai. Le général Voukasovitch en avait déjà commencé le siège. Souvarof en prit la direction en personne et après une sommation inutile faite au gouverneur, il décida un bombardement. L'effet en fut tel qu'on pouvait l'attendre ; le peuple se mutina contre la garnison, la força de se retirer dans la

citadelle et ouvrit les portes de la ville aux alliés. Six cent soixante canons et autres bouches à feu trouvés dans l'arsenal et sur les remparts, ainsi qu'une quantité prodigieuse de bombes, boulets et autres munitions, et plus de six mille quintaux de poudre furent le prix de l'occupation de Turin, qui ne coûta aux Austro-Russes que trente hommes tués et cinquante blessés. Le Maréchal fit chanter un *Te Deum* dans l'église métropolitaine. Il avait effectivement sujet de remercier le ciel de ses succès inespérés.

La citadelle néanmoins restait à prendre. Souvarof la fit canonner vivement dès le jour même de son entrée dans Turin. La garnison répondit et tira sur la ville. Le maréchal menaça le gouverneur de le faire passer au fil de l'épée lui et sa troupe, lorsqu'il prendrait la citadelle (qu'il était sûr de prendre) s'il ne cessait ce feu contraire au droit des gens. Il aurait très-certainement exécuté cette menace; elle produisit son effet. Le feu sur la ville fut suspendu. Ce n'était pas la première fois qu'en annonçant qu'il userait de représailles, le ferme et juste Souvarof en avait imposé à

des généraux ennemis trop bouillans ou trop exaltés dans leurs opinions. Il donnait par-là un grand exemple et une nouvelle preuve que la méchanceté, l'entêtement ou l'exagération cèdent à une véritable fermeté de caractère.

Aussitôt après l'occupation de Turin, le maréchal fit plusieurs détachemens pour aller s'emparer des points principaux qui ouvraient l'entrée du Piémont du côté de la France. Ses colonnes pénétrèrent dans les vallées d'Aoste, de Morienne et de Suze, menaçant d'entrer en France par la Savoie et par le Dauphiné. Des patrouilles Russes poussèrent jusque dans cette dernière province, après que Suze eut été emportée par le prince Pancration. Du côté de Pignerol et des Vallées Vaudoises, les habitans, tous protestans, s'étaient fortement prononcés pour le parti républicain; ils n'osèrent cependant pas tenir dans Pignerol contre la menace de la prendre d'assaut. Pour couper court à une sorte de guerre nationale toujours inquiétante, Souvarof adressa une proclamation pleine de douceur aux habitans des Vallées Vaudoises, et leur promit qu'on ne blesserait en rien leur croyance

ni leurs privilèges. Ils posèrent les armes: et le même guerrier qui savait, par son indomptable courage, les faire rendre aux plus terribles ennemis sur le champ de bataille, les arracha ici, par la persuasion, des mains d'ennemis ardens, mais plus abusés que redoutables.

Cependant le général Moreau, dont l'armée était réduite à vingt mille hommes, était obligé d'abandonner entièrement le Piémont aux alliés. Il se retirait par le col de Tende sur le territoire Génois, harcelé dans sa marche rétrograde par les paysans Piémontais soulevés, qui, sous le nom de *Masse chrétienne*, montraient contre les Français une haine et un acharnement extrêmes, malgré les menaces de ceux-ci, et la représaille terrible dont ils usaient quelquefois. A cette époque Moreau n'avait effectivement rien de mieux à faire que de se joindre par Gênes à Macdonald. Avec cette augmentation de forces, et la position du pays Génois couvert par les Apennins et accessible seulement par quelques défilés étroits, Moreau eût opposé à Souvarof une défensive très-gênante pour celui-ci, et qu'il n'aurait pas aisément forcée. Il est à

conjecturer que tel était le plan de Moreau; ce ne fut pas celui de Macdonald.

Ce général était parti de Naples, sur la nouvelle des premiers succès des Autrichiens, emmenant avec lui tout ce qu'il avait de troupes disponibles, sauf quelques détachemens qu'il laissa en garnison dans les places principales. Il s'était renforcé dans l'Etat Romain et en Toscane, de tous les corps Français répandus dans ces pays; de sorte qu'arrivé sur les frontières du Modénais il se présentait au combat avec trente-cinq mille hommes.

Ces forces, quoique fort considérables comparativement à celles que les alliés leur opposaient immédiatement, l'étaient peu relativement à la totalité de l'armée Austro-Russe répandue dans l'Italie septentrionale. Si Moreau avait été encore au-delà des Apennins, si son armée avait été moins complètement défaite, et Souvarof moins décidément victorieux, la manœuvre de Macdonald devait être sans doute de déboucher par les Apennins sur les plaines de Parme, et de mettre l'armée alliée entre deux feux. Mais dans l'état des choses la prudence et les principes militaires exigeaient qu'il se

joignît à Moreau par l'Etat de Gênes, se couvrant des Apennins, au lieu de franchir ces montagnes. Macdonald n'écouta pas la prudence pour s'illustrer par un coup d'éclat; mais Souvarof le guettait. Celui-ci avait d'abord fait ses dispositions pour retarder autant que possible la jonction des deux armées Françaises; et dans cette vue, il avait employé les troupes qui étaient devant Mantoue (dont le siége fut converti en blocus) à renforcer la chaîne des postes qui gardaient les passages des Apennins. Cependant le maréchal ne pouvait pas se dissimuler que ces corps n'étaient pas de force à aller au-devant de l'ennemi en Toscane, et à lui livrer bataille, seul moyen efficace de l'arrêter. Il prévoyait bien qu'il n'empêcherait pas la réunion sur le territoire Génois, de Moreau et de Macdonald, si ce dernier la voulait. Il prévoyait, et il avait prévu depuis long-temps, qu'il serait obligé de revenir sur ses pas pour combattre ces généraux en personne, et tout ce qu'il pouvait desirer était d'avoir à les combattre séparément et dans un terrein favorable. Macdonald lui donna cette satisfaction.

Ce général n'avait qu'une chance en sa

faveur, qui à la vérité pouvait être décisive : c'était de compter que son ennemi n'arriverait pas à temps. Mais à supposer qu'il ait fait ce calcul, si jamais homme compta sans son hôte, (pour me servir d'une expression triviale, mais pittoresque) ce fut Macdonald. Il aurait pu connaître Souvarof par ses actions passées, et se douter qu'il n'était pas allé jusqu'à Turin en oubliant complétement qu'une armée ennemie arrivait derrière lui. Souvarof avait tout combiné. Il n'avait épargné aucun effort pour mettre Moreau hors de combat, afin de n'en être plus inquiété dans la suite de ses opérations. Il s'était porté rapidement jusqu'à Turin pour enchaîner l'opinion des peuples et les avoir à lui ; pour s'emparer de l'armée Piémontaise et en augmenter la sienne ; pour se saisir de magasins bien pourvus et d'une artillerie formidable ; pour faire tomber plus promptement les places qu'il laissait derrière lui, soit en les attaquant par des moyens plus décisifs, soit en leur ôtant tout espoir de secours ; enfin, ponr établir ses communications avec l'Archiduc et doubler par là ses forces et la facilité de leur développement. Ces grands

coups portés, Souvarof qui savait bien que Macdonald avait assez de forces pour déboucher dans la plaine, mais pas assez pour lui enlever ses postes et les empêcher de se replier, était parfaitement sûr d'arriver à la rencontre de l'armée de Naples avec des forces supérieures. Or, lui qui avait constamment vaincu ses ennemis à moindre nombre, comptait ici, avant la bataille, sur une victoire certaine, et il s'en était expliqué très-formellement. La chance que Macdonald croyait avoir en sa faveur était donc, nous en convenons, très-spécieuse vis-à-vis de la plupart des généraux, mais elle était illusoire vis-à-vis de Souvarof qui ne venait jamais trop tard, mais toujours trop tôt pour ceux qui avaient affaire à lui.

Le maréchal n'eut pas plutôt appris que l'ennemi s'avançait vers le Pô inférieur, qu'abandonnant au feld-maréchal-lieutenant de Keim, le soin du siége de la citadelle de Turin, il ramena son armée à grandes marches sur Alexandrie. Ce fut là qu'il apprit que Macdonald avait déjà dépassé Modène, après avoir repoussé au-delà du Pô, les faibles corps des généraux Hohenzollern et Klénau, et qu'il s'était

avancé par Reggio jusques dans la plaine entre Parme et Plaisance, où il pressait le feld-maréchal-lieutenant Ott. Accélérant sa marche, Souvarof arriva au secours de ce général, le 17 juin après-midi, au moment où Ott qui avait reçu ordre de contenir l'ennemi, mais de ne point s'engager dans une bataille, allait être forcé à céder le terrein. A peine l'avant-garde Russe eut elle renforcé la droite du général Ott, que les Cosaques se précipitèrent sur la gauche de l'ennemi. Ils furent suivis de l'infanterie qui chargea les Français à la baïonnette et les fit plier. La même manœuvre fut exécutée à l'aile gauche de l'armée Autrichienne sur la droite des Français, par les Cosaques et l'infanterie Russe, sous la conduite du prince Gortjakof, neveu de Souvarof. Dans ce moment le général Ott mena son corps de bataille contre le centre de l'armée Française, et malgré la résistance de celle-ci, les troupes alliées rivalisant de bravoure et de gloire, elle fut repoussée sur la rive droite du Tidone avec perte de quatre mille morts, autant de blessés, et quatre cents prisonniers.

Toutes les colonnes Russes ne prirent

point part à ce premier combat, et ne rejoignirent l'armée, que dans la nuit du 17 au 18. Ce jour le maréchal se décida à livrer à l'ennemi une bataille générale, et Macdonald ne montra pas moins de résolution à l'attendre. Il avait rangé son armée à environ une demi-lieue en deçà de la Trébia, dans une plaine entre cette rivière et le ruisseau du Tidone. Forte de plus de trente mille combattans, couverte par une artillerie nombreuse, l'armée Française l'était encore par le terrein qu'elle occupait, qui, entrecoupé de bois et de fossés, présentait, quoiqu'en plaine, autant de difficultés, que le sol le plus inégal. Souvarof avait trente-six mille hommes devenus invincibles sous ses ordres, depuis la suite de victoires qu'ils venaient de remporter avec lui. Confiant dans son armée, comme dans lui-même, il se présente le 18, à dix heures du matin, sur la rive gauche du Tidone. Que voit-il au-delà ? Le même champ de bataille, où deux mille ans auparavant, le premier général de l'antiquité, le fameux Annibal, avait vaincu les Romains d'une manière sanglante, et montré aux nations, que ceux qui aspiraient déjà secrètement à l'Empire

du monde, pouvaient trembler pour le leur même. C'était aussi pour disputer une partie du monde à une nation trop ambitieuse, que Souvarof combattait ; c'était avec des intentions aussi magnanimes et aussi justes, que celles du général Carthaginois ; c'était à son exemple, de victoire en victoire, qu'il était arrivé sur les mêmes champs où il devait mettre le comble à sa gloire, ou périr. Enfin, il était lui-même, et pouvait s'estimer l'Annibal de son siècle ; il avait l'audace, le courage, la persévérance, l'imperturbabilité de caractère, la fécondité de ressources, la dureté envers lui-même, l'ascendant sur les autres, toutes les qualités brillantes en un mot qui distinguaient l'illustre Carthaginois. Quel rapprochement ; et comme il dût enflammer l'âme du fier Souvarof ! Ce fut alors qu'il jura la victoire, et qu'aucun obstacle humain ne fut plus capable de la lui ôter.

Autant il avait de raisons d'en être certain, autant il y avait de gloire à la lui vendre cher, et c'est ce que Macdonald fit d'une manière digne de sa réputation et des braves soldats qu'il commandait. Jamais bataille dans la guerre de la Révolution

n'avait été plus terrible que celle de ce jour fameux où de part et d'autre on fit les efforts du courage le plus intrépide et le plus obstiné. Il semblait que dans les deux troupes on s'était dit qu'il ne fallait pas venir de si loin pour se faire battre, et qu'il n'y avait pas simplement ici du hasard ou du malheur, mais bien de la honte à être vaincu. Il est de fait que dans cette terrible journée, tout autre général existant alors en Europe, hormis le seul Souvarof, aurait succombé. Mais lui, si jamais il a montré qu'il était impossible de le battre, c'est à la Trébia. Son plan pour l'attaque fut simple parce que le terrein n'en comportait pas de très-savant. Il y a ordinairement dans une bataille un point faible à apercevoir, une combinaison à saisir, une chance à mettre en sa faveur, qu'on peut en appeler la clef. Ici deux armées d'égale force, renfermées dans un terrein peu vaste, qu'elles remplissaient tout entier, n'offroient pas de base à d'autres manœuvres qu'à un choc plus ou moins prompt, plus ou moins terrible et à l'art de savoir renforcer à propos les points affaiblis et ceux prêts à être gagnés par l'ennemi. La bataille de la Trébia fut

une bataille à l'antique. Souvarof attaqua l'armée Française sur trois colonnes, la fit charger partout à la baïonnette, et après des efforts surnaturels, la déposta et la chassa sur la rive droite de la Trébia, avec une perte considérable.

Mais le lendemain 19, Macdonald, par une sorte de coup de désespoir, voulut avoir sa revanche. Il sentait que puisqu'il s'était engagé, il devait se maintenir dans sa position jusqu'à l'arrivée de Moreau, qu'il attendait toujours. Les Cimbres jadis, en présence de Marius, attendaient aussi les Teutons pour écraser les Romains qui se permettaient de les rallier; mais ce que Marius répondit aux Cimbres au sujet des Teutons, Souvarof aurait pu le dire à Macdonald, au sujet de Moreau, qui n'était guère plus en état que les tristes débris des Teutons de secourir leurs frères. Se fondant néanmoins sur cet espoir, Macdonald le fit partager à ses troupes et les décida à tenter encore une fois le sort des armes. Ce jour là il se fit attaquant. De part et d'autre on avait été si fatigué du combat cruel du jour précédent, que Souvarof, malgré toute son activité,

avait renoncé à passer la Trébia pour poursuivre les Français, et que ce ne fut qu'à dix heures du matin que Macdonald, ayant remis l'ordre dans son armée, essaya de porter son aile gauche de l'autre côté de la rivière. Peu à peu il fit la même tentative par son centre et par son aile droite. Celle-ci, formée en colonnes, qui devait longer le Pô pour tourner les Autrichiens, fut la plus maltraitée. Chargée à deux reprises par la cavalerie que commandait le prince Jean de Lichstenstein, elle fut culbutée et rejetée en désordre sur la rive droite, laissant 2000 morts sur la place. Bientôt un succès égal couronna la résistance que faisaient aux effors des Français le centre et l'aile droite des alliés. Macdonald écrasé ne pensa plus qu'à la retraite. Il l'effectua dès la nuit suivante; heureux que l'excès de la fatigue empêchât les Austro-Russes d'achever les débris de son armée, avant qu'il n'ait pu atteindre les Apennins. Il y rentra après quelques jours de marche avec vingt mille hommes de moins qu'il n'en était sorti, ayant perdu en outre la plus grande partie de ses munitions, de ses bagages et de son artillerie. Il avait été blessé

dans la bataille, ainsi que presque tous ses généraux.

Le maréchal ne donna tout juste à ses troupes que le temps qu'il fallait pour se reposer de leur extrême fatigue; puis se mettant en personne à la tête de quelques régimens, il commença dès le 20 la poursuite des Français qui se retiraient par Parme, Reggio et Modène. Avant de partir, le maréchal envoya un courrier à Vienne, porter la première nouvelle de la victoire de la Trébia. « L'officier chargé de cette » dépêche (écrivit-il à l'Empereur François) informera votre majesté des détails » glorieux pour ses troupes, de la triple » bataille de la Trébia. Le courage admirable que les Français ont déployé, n'a » été pour les troupes coalisées, qu'un motif d'en montrer un supérieur. Nos succès sont dus à la brave armée que je commande. Quant à moi, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté les ordres de » votre majesté. Elle m'a ordonné de délivrer l'Italie de la présence de l'ennemi. » L'ennemi a été chassé, l'Italie est libre. »

Ce qui n'était pas rigoureusement vrai de cette assertion, le devenait par un aper-

çu certain, et la lettre du maréchal n'était point une jactance. Macdonald, déjà mis sur le champ de bataille, dans l'impuissance de se remontrer, vit encore les faibles restes de son armée maltraités dans leur marche retrograde. Son arrière-garde fut atteinte et on lui fit nombre de prisonniers. La légion Ligurienne qui s'avançait par Bobbio sur Plaisance pour le renforcer, ne put pas même protéger sa retraite. Attaquée par un détachement que Souvarof envoya à sa rencontre, elle fut heureuse de rétrograder précipitamment par le même chemin qu'elle avait suivi pour se porter en avant. Le seul ennemi de poids qui fixa l'attention de Souvarof, fut Moreau.

Empressé de profiter de toutes les chances que lui offroit sa position, ce général ayant reçu quelques renforts de France, n'avait pas plutôt été averti du mouvement de Macdonald sur Parme et Plaisance, qu'il avait débouché lui-même de l'Etat de Gênes par la Bochetta, s'était porté par Novi sur Tortone (dont la citadelle tenait encore et dont il avait fait lever le blocus) avait contraint le général Autrichien de Bellegarde à repasser la Bormida, et le

poussant toujours devant lui, menaçait enfin d'arriver sur les derrières de la grande armée Austro-Russe et de la mettre entre deux feux. Sous ce dernier point de vue l'approche de Moreau n'était déjà plus dangereuse : cependant le maréchal voulut avoir encore en personne la gloire de sa défaite. Il revint sur lui depuis Parme avec un corps de vingt-cinq mille hommes, et par une marche rapide, et ralliant à lui tous les corps Autrichiens qu'il trouva sur sa route, il arriva le 26 entre Tortone et Alexandrie, où il rencontra le général de Bellegarde. Par sa jonction avec ce général, l'armée de Souvarof se trouva forte de plus de quarante mille combattans. Mais Moreau ne l'avait pas attendu. Dès qu'il avait appris la défaite de Macdonald, il s'était replié sur Novi, et même il avait dû, pour y parvenir, livrer un second et sanglant combat à Bellegarde, qui s'était posté de manière à lui barrer le passage. Ce combat fut funeste aux Français, qui eurent neuf cents hommes tués et deux mille blessés. Moreau ne put pas tenir à Novi et descendit à Govi où il concentra ses forces, couvrant le passage de la Bochetta. Il

ne tarda pas à abandonner cette nouvelle position et rentra dans l'Etat de Gênes, où dans le courant de juillet les débris de l'armée de Macdonald vinrent se joindre à lui. La diversion de Moreau avait du moins été favorable à la retraite de Macdonald qui n'éprouva pas de nouveaux échecs en repassant les montagnes. Quant à Souvarof, sa victoire couronnée par l'entière disparition de l'ennemi, le fut encore par la reddition de la citadelle de Turin, du fort Urbain, de Bologne, et la prise de possession de toute la Toscane. Bientôt après la capitulation de la citadelle d'Alexandrie vint ajouter un nouveau succès à tant de succès notables. Mais il manquait encore à la parfaite satisfaction du maréchal l'importante place de Mantoue.

Cette ville anciennement illustrée par la naissance de Virgile, célèbre dans l'histoire moderne par l'éclat qu'elle a jeté sous ses Ducs et les arts qui y ont fleuri, n'est plus aujourd'hui connue que comme une des plus fortes places de l'Europe. Elle est bâtie dans une île d'un lac formé par le Mincio. Cette situation rend le siége de Mantoue difficile et même dangereux, à cause de la

fâcheuse influence de l'humidité et des exhalaisons du lac, qui engendrent des maladies. A cette défense naturelle, Mantoue réunit toutes celles que l'art a pu y ajouter, soit par la force des ouvrages, soit par leur quantité. La ville est grande et peut contenir une garnison très-nombreuse, avantage important lorsqu'on a eu le temps de former des magasins dans une place. La position à peu près centrale de Mantoue dans l'Italie septentrionale, en fait un point de la plus haute importance pour celle des deux puissances des extrémités, soit la France, soit l'Autriche, qui voudra s'assurer la domination de ce pays. Le maréchal qui sentait l'urgente nécessité dont il était pour l'intérêt de la coalition d'avoir Mantoue, n'avait pas consacré moins de trente mille hommes, sous les ordres du général baron de Kray, à l'attaque de cette place. C'était une armée toute entière et qui diminuait de beaucoup les forces de l'armée agissante. Souvarof l'éprouva lorsqu'à l'entrée de Macdonald dans le Modenois, il fut obligé de retirer à lui les troupes qui assiégeaient Mantoue, pour aller au devant de ce nouvel ennemi. Mais après

le gain complet de la bataille de la Trébia, le maréchal renvoya le général Kray devant cette place avec un surcroît de forces, et y fit conduire toute l'artillerie trouvée dans les places prises précédemment, entr'autres celles de Turin. Mantoue fut foudroyée par plus de six cents pièces de canon ou mortiers. Ce fut constamment le système de Souvarof pendant cette campagne, de battre les places avec une immense artillerie. Ce système doit s'estimer bon, puisqu'il est très-expéditif; et cet avantage inappréciable dans tous les genres de guerre, l'est surtout pour les sièges où les travaux, quand ils se prolongent, deviennent aussi nuisibles aux assiégeans qu'aux assiégés. Mantoue ne résista pas à ce feu terrible, et à la bonne et active direction que, sous la protection de son artillerie, M. de Kray sut donner à ses attaques contre cette place. Au bout de dix-neuf jours de tranchée ouverte, cette ville fut forcée de capituler. La garnison de près de dix mille hommes fut prisonnière de guerre. On trouva dans la ville huit cent bouches à feu, treize mille fusils, une quantité prodigieuse de munitions et d'attirails de guerre

de toute espèce, des magasins de vivres suffisans pour nourrir la garnison vingt mois et une pharmacie des plus complètes.

Après la chute de cette place, Souvarof attira à lui l'armée du général de Kray, et se trouva alors dans une situation plus brillante que jamais pour suivre ses grands projets. Son attention se porta particulièrement sur Gênes. Cette ville et le pays qui en dépend était désormais le refuge et le point de ralliement des armées françaises d'Italie, qui de là communiquaient avec la France par Nice. Mais cette communication unique et très-resserrée, laissait subsister un inconvénient majeur, celui du défaut de vivres pour les armées. Gênes était hors d'état de leur en fournir, et elles n'en pouvaient tirer ni de l'Italie, depuis que les alliés avaient réuni à la possession de la Lombardie celle de la Toscane; ni de la mer, depuis que la présence de la flotte anglaise devant Gênes interdisait l'entrée du port de cette ville. Souvarof avait donc le choix entre deux combinaisons pour réduire Gênes : celle de la faire tomber, comme Mantoue et Alexandrie, en la dépassant et la tournant

par la manœuvre de porter toutes ses forces en Piémont et de menacer la France pour ses frontières (ce qui eût retenu au delà des Alpes et du Var, les secours et renforts venant de l'intérieur, et rendu extrêmement pénible la position des Français qui restaient dans l'Etat de Gênes), ou celle d'entrer sur le territoire génois en forçant les Apennins, et d'accabler du poids de toute son armée les débris de celle des Français rassemblés dans cet espace étroit. Le maréchal allait sans doute faire une de ces deux tentatives. Mais les siéges et la double diversion de Macdonald et de Moreau lui avaient pris du temps. Le Gouvernement français résolu de tenter un dernier effort pour recouvrer l'Italie, avait fait des levées extraordinaires, et il avait envoyé à Gênes des troupes fraîches et un nouveau général sur la jeunesse et l'audace duquel on fondait de grandes espérances. Par ce concours de circonstances, Souvarof fut prévenu, et lorsqu'il méditait une attaque, il s'aperçut qu'il devait songer à se garantir de celle qu'on projetait sur lui.

Un jeune homme qui n'avait jamais commandé d'armée en chef, mais qui avait

manifesté à plusieurs reprises des talens militaires, et surtout ce feu et cette vigueur d'ame qui annoncent un homme décidé, et capable par cette raison de décider les autres, Joubert parut au Directoire français l'homme à employer pour relever les affaires désespérées d'Italie. On composa à ce général une armée de tout ce qu'il y avait alors de troupes disponibles en France, et on parvint à réunir sous ses ordres quarante-cinq à cinquante mille hommes, compris les troupes de Moreau. Dès l'arrivée de Joubert à Gênes, les corps avancés des Autrichiens remarquèrent parmi les troupes françaises un mouvement et une activité qui annonçaient un projet d'attaque. Effectivement, Joubert avait reçu l'ordre de se porter en avant. La citadelle de Tortone n'était pas rendue. Un coup de désespoir pour sauver cette place, s'il réussissait, replaçait les Français presque au centre de la Lombardie, et changeait à leur avantage la face de la guerre. Les Français devaient risquer ce coup; et il était dans le caractère de Joubert aussi bien que dans ses instructions, de tenter la fortune dans cette grande circonstance,

par une détermination audacieuse. Souvarof, au premier avis qu'il reçut des mouvemens de l'ennemi, entrevit son dessein et la manière dont il allait l'exécuter. Il n'y en avait qu'une. Le jeu des Français était quitte ou double : ils allaient donc se porter en avant, et sans autres préliminaires, livrer bataille. Tortone était le seul point d'appui qui leur restât en Italie, et dans la position où ils se trouvaient, ils devaient être pressés d'agir : il était donc naturel d'en conclure qu'ils se porteraient sur Tortone, et par le chemin le plus court. En conséquence, toutes les mesures de Souvarof tendirent à concentrer ses troupes sur les avenues de cette place pour la couvrir, tandis que toutes celles de Joubert eurent pour but de réunir les siennes sur la ligne de cette même place, afin de percer jusqu'à elle. Les armées ne pouvaient pas tarder à se trouver en présence. Leur rencontre eut lieu près de Novi, à quelques lieues de Tortone, sur la route de Gênes par la Bocchetta. Les Français arrivant des hauteurs, s'étendirent d'abord sur les montagnes entre Novi et Serravalle, avec l'intention de descendre dans la plaine

en choisissant leur terrein, et de profiter de leur position élevée pour s'établir avec avantage. Soit qu'il eût lieu de craindre que que les Français ne parvinssent réellement à s'emparer dans la plaine d'un terrein favorable, soit qu'il fût convaincu que dès que les troupes sont égales en nombre, en courage et en science militaire, l'avantage est toujours du côté des assaillans, Souvarof résolut d'attaquer la position des Français. Il décida à ce parti le conseil des généraux autrichiens, par un discours plein de force et d'éloquence, où il leur promit la victoire, en leur en donnant pour garant toutes celles qu'ils venaient de remporter. L'attaque fut fixée au lendemain 16 août.

Ce jour éclaira donc le singulier spectacle d'un vieillard de soixante-dix ans, montrant à combattre plus d'impétuosité encore qu'un jeune homme de vingt-cinq, et confiant dans sa longue expérience et dans une fortune qui ne l'avait jamais abandonné, s'élançant avec audace contre son adversaire qui, de son côté, brûlait de venir au-devant de lui. Dans ces dispositions réciproques le choc des deux armées devait être terrible ; il le fut. Souvarof fit son plan

d'après la règle générale qui doit diriger l'attaque d'une position : ce fut de la tourner. Les Français appuyaient leur aile droite à Serravalle, petite ville sur la rivière de la Scrivia. Cette ville a un château où les alliés avaient garnison; mais les Français le tenaient bloqué dans ce moment. Comme le terrein s'abaissait du côté de la rivière en présentant un accès plus facile, et que le seul point fort de cette partie était au pouvoir des alliés, il en résultait que le côté faible de l'armée française était son aile droite, que c'était la clef de sa position, et par conséquent le point vers lequel devaient tendre les plus grands efforts des Austro-Russes. Souvarof dirigea donc sur Serravalle sa principale colonne d'attaque, sous les ordres du général de Mélas. Mais pour ne point laisser la facilité à l'ennemi de porter, de son côté, des forces nombreuses à la défense de ce poste, il le fit assaillir avec la plus grande vigueur, à Novi sur son centre et à Pastorana sur sa gauche.

Le général Joubert qui connaissait le fort et le faible de sa position, ne s'amusa point à porter sa principale résistance vers Serravalle. Mais profitant de ce que les

alliés avaient été repoussés à l'attaque de son aile gauche qui était postée sur des hauteurs presque inexpugnables, il renforça encore sa gauche de troupes tirées de son aile droite, et se mettant lui-même à leur tête, il ordonna une charge à la baïonnette, avec l'intention, selon toute apparence, de culbuter les Austro-Russes dans la plaine, et de forcer ainsi leur centre et leur aile gauche à se désister de leur attaque, dans la crainte d'être pris en queue.

Cette manœuvre qui aurait donné une tournure toute différente au combat, et obligé Souvarof à des dispositions nouvelles, ne fut point exécutée, parce que, dans l'instant de la charge, Joubert fut atteint d'un coup de feu dont il mourut peu d'heures après. Les Français néanmoins se maintinrent dans leur position avec une fermeté inébranlable. Leur centre posté à Novi, résista avec le même courage à trois attaques furieuses, dirigées par Souvarof en personne. Mais pendant ce temps là, la colonne de gauche des alliés avait forcé l'aile droite des Français à Serravalle et prenait les montagnes à revers. Au même instant une quatrième attaque,

dirigée sur Novi, trouva les Français moins obstinés, parce qu'ils commençaient à être inquiets pour leurs derrières. Dès-lors la victoire fut décidée pour les Autro-Russes. Le reste de la bataille ne fut plus qu'un carnage. Les Français laissèrent huit mille morts sur le champ de bataille et eurent un nombre prodigieux de blessés. Leur retraite sur Gênes, à travers des montagnes difficiles, et poursuivis par l'ennemi, leur coûta beaucoup de prisonniers; et comme il en arrive ordinairement à la suite d'une position tournée et enlevée de force, ils ne purent pas emmener leur artillerie qui tomba toute entière au pouvoir des alliés.

Mais cette victoire qui déjoua pour cette année là toutes les espérances des Français, et assura aux alliés la domination de l'Italie, ne fut pas obtenue sans sacrifices de la part de ces derniers. Les Français vendirent cher leur défaite définitive, et apprirent à leurs ennemis que des revers suivis pendant toute une campagne ne leur avaient rien ôté de leur indomptable courage. Cette bataille a été comparée avec raison aux plus terribles du siècle dernier, à celles de Malplaquet, de Pultava, de Kunersdorf. Si le nombre des

tués fut moins considérable du côté des vainqueurs, (puisque c'est communément lorsque la victoire est décidée, et dans les premiers momens de la retraite, qu'on détruit le plus de monde aux vaincus) le nombre des blessés fut presque égal de part et d'autre. Souvarof dit, de cette bataille, qu'il n'en avait jamais vu d'aussi opiniâtre. Il était bon juge en cette matière, car peu de généraux du siècle en avaient livré d'aussi sanglantes et d'aussi acharnées que lui. Il renouvela ici l'exemple qu'il avait donné à la Trébia, de cette persévérance qu'aucun obstacle ne pouvait rebuter; et certes, un général moins ferme, moins constant dans ses résolutions et moins puissant sur les âmes de ses soldats, n'aurait pas forcé les Français à Novi (13). Pour célébrer cette

(13) Les attaques des Russes sur le centre furent repoussés avec tant d'énergie par les Français, que cette résistance fit douter à Souvarof de la victoire. Il s'écria plusieurs fois : *serai-je donc battu à la fin de ma carrière !* On lui représenta, pour le calmer, que de ne pas réussir dans une attaque, ce n'était pas être battu. Pour un autre ce raisonnement aurait pu avoir du poids; mais pour Souvarof c'était un revers qu'il ne pou-

grande victoire, il fit chanter un *Te Deum* sur le champ de bataille.

Cependant cette victoire qui devait avoir les résultats les plus importans pour les armes des alliés, fut infructueuse relativement à ce qu'on pouvait s'en promettre, à cause de plusieurs circonstances singulières que nous allons rapporter. Au moment où Souvarof se préparait à donner à ses opérations un surcroît d'activité, on entrava, on arrêta ses pas. Des combinaisons, qui lui étaient étrangères, vinrent contrarier ses propres combinaisons. Soumis à une influence extérieure, ce grand homme qui, à l'exemple de tous les esprits vigoureux, agissait d'autant mieux qu'il était plus libre, se vit gêné dans ses démarches ; et incertain de ce qu'on attendait de lui et de ce qu'il devait faire, il fut forcé de s'arrêter tout victorieux qu'il

---

vait pas supporter, et n'écoutant que le courage bouillant de son jeune âge qui animait encore sa vieillesse, il voulait se mettre à la tête de ses grenadiers : mais un aide-de-camp de l'Empereur retenait son cheval quand il voulait s'élancer. Les officiers de sa suite avaient les ordres les plus précis d'empêcher qu'il n'exposât sa personne, qui était l'espoir et le salut de l'armée.

était ; il ne tenta plus d'entreprises considérables ; il se contenta de contenir l'ennemi et de l'empêcher de faire de son côté, quelques tentatives (14). Le général Mélas fut placé à l'entrée de la Bochetta, pour observer l'armée Française battue à Novi, qui s'était repliée dans ses anciennes positions de Gênes; mais qui pouvait recevoir des renforts d'un moment à l'autre, et essayer de se reporter en avant. Le maréchal lui-même établit son quartier-général à Asti, pour surveiller de ce point et être prêt à réprimer tous les mouvemens que les Français pourraient faire du côté du Piémont par les Alpes. En attendant il fit presser plus vivement que jamais le château de Tortone, qui devait être, avant

(14) Il est cependant bon d'ajouter que les principes de l'art de la guerre exigeaient, qu'avant de se livrer à des opérations contre la France, on s'emparât de Gênes. Or Souvarof, dont le rallentissement d'action ne venait pas de négligence, pensait sérieusement à prendre cette place. Ce fut dans cette vue que voulant engager l'amiral Nelson à le seconder avec sa flotte, et en même temps le complimenter sur sa victoire d'Aboukir, il lui écrivit cette lettre laconique : « J'espère que le comte » du Nil sera bientôt duc de la rivière du Ponent. »

tout, le prix de la bataille de Novi. En dépit de la défaite de l'armée destinée à le secourir, et malgré sa position isolée et fâcheuse, le commandant de cette forteresse, le chef de brigade Gast, fidèle à ce devoir de l'honneur rare aujourd'hui, et moins apprécié que d'autres parce que ses effets sont moins éclatans, à ce devoir sacré qui prescrit à un militaire de ne jamais se rendre, soit dans une place fermée, soit en rase campagne, sans avoir épuisé toutes les combinaisons de défense et toutes les ressources du courage; ce brave commandant, disons-nous, se soutint encore plus de trois semaines après la bataille de Novi, et ne se rendit que le 11 septembre.

Cette place tombée, il ne restait en Italie, aux Français, après avoir été pendant quatre ans maîtres absolus de cette contrée, que Côni pour défendre leurs propres frontières, et Gênes pour favoriser de nouveaux rassemblemens de troupes et de nouvelles diversions. Dans l'espace de cinq mois les combinaisons savantes, l'activité soutenue, les justes mesures, la précision et la vigueur de Souvarof, les avaient réduits à cette extrémité, et la destruction successive de

quatre de leurs armées avait accompagné la perte de cette vaste étendue de pays. Le maréchal venait d'ajouter à sa couronne de vainqueur son plus beau fleuron, en triomphant du peuple le plus valeureux et le plus instruit dans l'art de la guerre, qu'il eût jamais combattu. Il venait de prouver à l'Europe, d'une manière éclatante, qu'en dépit des assertions mensongères de ses envieux et de ses ennemis, sa science ne se bornait pas à battre des Turcs et des Polonais, et qu'il savait monter ses conceptions à la hauteur de celles des adversaires les plus habiles (15). Sa gloire

(15) Comment des gens éclairés ont ils jamais pu douter de cela, soit relativement à Souvarof, soit relativement à tout autre? Comment ont-ils pu se persuader que le général qui avait vaincu des ennemis barbares encore dans l'art de la guerre, lorsqu'il en avait triomphé par l'effort de ses combinaisons, ne serait pas en état d'en vaincre d'autres? L'esprit et les talens qu'un homme a reçus de la nature sont-ils donc circonscrits à certains climats, à certains pays, à certains hommes, à certaines positions? Ne sont-ils pas d'une essence une, universelle et susceptibles de se varier et de se modifier suivant les objets et les circonstances auxquels on les applique? C'est ce que tous les hommes de génie ont prouvé depuis que

enfin était à son comble, et de toutes parts il en recevait les plus flatteurs témoignages.

---

le monde existe, et c'est ce que Souvarof a prouvé à son tour comme tenant à cette classe.

Cependant des militaires impartiaux, qui ne contestent point à Souvarof sa gloire, et se croient seulement en droit de critiquer ses opérations, d'après les principes de l'art, ont blâmé différentes dispositions de sa campagne d'Italie. Nous ne passerons pas sous silence entr'autres les observations du général Mathieu Dumas, officier éclairé, judicieux et conséquent dans ses raisonnemens, qui dans un ouvrage consacré exprès à la campagne d'Italie (*Precis des événemens militaires, etc.*) reproche à Souvarof d'avoir disséminé ses forces, d'avoir entrepris le siége de trop de places à la fois, de ne s'être pas montré assez persévérant et assez opiniâtre à la poursuite de Moreau et à la dispersion de son armée; enfin de n'être pas venu à temps sur Macdonald dont, avant tout, il devait empêcher la réunion avec Moreau.

Mais nous prions qu'on y réfléchisse : qu'eût produit la campagne de Souvarof, sous les grands points de vue politiques et militaires, s'il eût fait le but principal de sa campagne d'empêcher la réunion de Macdonald et de Moreau? Le résultat aurait pu tourner au profit de sa réputation comme militaire et tacticien. Il eût fait de belles marches et contre-marches, pris de savantes positions, gagné quelques combats, et, ayant la supériorité de forces, probablement empêché la réunion des deux généraux. Mais de quel profit tout cela eût-il été pour la coa-

Le roi de Sardaigne, qu'il ambitionnait beaucoup de remettre sur le trône, et à qui

---

lition en général? En tenant à la fois en échec Macdonald et Moreau, Souvarof n'eût détruit aucun des deux. Il n'eut point, ou peu, gagné de terrein, et les Français en auraient toujours conservé un immense. Moreau se serait renforcé par des secours successifs qui lui seraient arrivés sans obstacle; et reprenant l'offensive, ou du moins la disputant à Souvarof, il eût placé celui-ci entre deux feux. La vraie manœuvre de Souvarof, ayant une grande armée, était de faire ce qu'il a fait. Avancer, conquérir, déborder l'ennemi, paralyser ses forces : voilà évidemment quelle devait être sa conduite; voilà le secret de la guerre quand on est fort. Il est plus savant, à ce qu'il nous semble, d'avoir rendu la rénnion de Moreau et de Macdonald inefficace, que de l'avoir empêchée. Que faisait à Souvarof l'arrivée de Macdonald en-deçà des Apennins, tandis qu'il avait rejeté Moreau au-delà et qu'il l'avait réduit à ne plus tenir la campagne? Il était au contraire de son intérêt d'attirer l'autre dans les plaines du Parmesan pour le combattre plus à son aise, et nous restons convaincus que si Macdonald se fût opiniâtrement tenu dans l'Etat Romain et la Toscane avec le gros de son armée, et que Moreau fût rentré dans l'intérieur des frontières de France avec la sienne, se contentant de jeter de fortes garnisons dans Mantoue, Tortone, Alexandrie, Turin et Gênes, et approvisionnant ces places, l'armée des alliés menacée des deux côtés et n'ayant pas un poste tenable en Lombardie, l'aurait forcément

il avait écrit souvent et même rendu des comptes réguliers de ses opérations, depuis

---

évacuée. Le genre de défensive adopté par Moreau, le plan d'offensive conçu par Macdonald, et la marche rapide de Souvarof ont produit ensemble et par des effets contraires, ce qui devait combler les vœux des alliés. Il est très-positif que sans les intrigues politiques, l'est et le midi de la France étaient envahis. Or les généraux Français ne pouvaient pas deviner les intrigues politiques. Il est permis de juger du plan de campagne d'un général par le résultat, lorsqu'il a en tête un ennemi qui sait agir. Si Souvarof avait fait de grandes fautes, si entr'autres il n'eût pas assez pressé Moreau, croit-on que celui-ci d'un côté et Macdonald de l'autre n'en auraient pas profité? Mais de quoi Moreau l'a-t-il empêché? A-t-il pu mettre obstacle à ce qu'il ne conquît la Lombardie et le Piémont; à ce qu'il n'en fît tomber les places après les avoir isolées; à ce qu'il ne coordonnât ses opérations avec l'archiduc; à ce qu'il n'allât au-devant de Macdonald avec l'élite de ses troupes sans inquiétudes sérieuses pour ses derrières; à ce qu'il ne revînt ensuite menacer les frontières de France d'une invasion que Moreau n'était plus en mesure d'empêcher? Il nous paraît que puisqu'il a fait tant de besogne malgré l'ennemi, il avait assez bien combiné les moyens de l'affaiblir.

Le général Mathieu Dumas ajoute (*pages 210, 11 et 13 de son ouvrage cité*), au recensement des torts dont il accuse Souvarof, « que si après avoir passé l'Adda et séparé entièrement le gros de l'armée de Moreau des places de Mantoue, Ferrare et Bologne, le maréchal eût employé toutes ses forces à poursuivre le général Moreau,

son entrée dans le Piémont ; le roi de Sardaigne l'éleva à la dignité de grand-maré-

» en débordant ses ailes, celui-ci n'aurait pu ni conserver si long-temps sa position entre Alexandrie et Valence, ni peut-être même se maintenir dans l'Etat de Gênes. Il dit que dans cette position Souvarof pouvait préposer un corps à surveiller tous les mouvemens de Moreau, embarrasser ses marches par l'armement des Piémontais, et que se réservant ainsi le temps et la facilité d'aller en forces au-devant de Macdonald, il lui ôtait, dès ses premiers pas, toute espérance de communiquer avec Moreau. On objecterait en vain, poursuit l'auteur, que les siéges de Peschiera, Mantoue, Ferrare, Pizzigitone, Milan, Tortone, Turin et Alexandrie employaient plus de la moitié de l'armée Austro-Russe ; car on ne reconnaît point la nécessité qu'il y avait de s'engager aux siéges de ces places, et en se contentant de les bloquer et d'empêcher leurs communications soit entr'elles, soit avec l'armée française, on eût fini par les obtenir par une capitulation générale, comme le fit le prince Eugène en 1706. »

Mais aurait-on sérieusement exigé que Souvarof ayant devant lui l'armée de Moreau, adossée à la France, dont elle était à même de recevoir à tout instant des renforts considérables (comme l'arrivée de Joubert l'a prouvé), allât s'enfoncer dans la botte de l'Italie ; et non content de l'embarras que lui donnaient les places fortes, mît encore les Apennins entre Moreau et lui ? Qu'aurait fait Macdonald si Souvarof avait pris ce parti imprudent ? Il

chal de ses troupes et de prince et grand de ses Etats. La ville de Turin lui fit présent d'une épée enrichie de diamans; l'Empereur François II, qui ne pouvait plus rien ajouter à ses dignités, lui exprima du moins

---

aurait rétrogradé et se serait fait suivre jusqu'à Naples. Il aurait attiré son ennemi, qui faute de magasins, de places de sûreté et de points d'appui, se serait perdu. Mais il y a plus : qu'aurait fait Moreau dans l'intervalle? Aurait-il donc été impossible à ce général de forcer le corps d'observation placé devant lui, de faire lever tous les blocus, et se postant au-dessus des Apennins, de tenir Souvarof prisonnier dans le fond de l'Italie? Que l'on pèse ces considérations et l'on se convaincra que Souvarof n'avait nullement à faire de s'inquiéter de la marche de Macdonald sur la Toscane, puisque ses mesures étaient prises pour le recevoir. Il valait beaucoup mieux laisser les Français évacuer volontairement l'Italie méridionale que de les y arrêter malgré eux. Mais en faisant ce calcul hardi, qui a été, comme nous l'avons dit, le trait de génie de sa campagne, Souvarof devait-il y joindre une énorme imprudence? Quoiqu'il ne dût pas empêcher Macdonald de s'avancer, il devait néanmoins se baser contre lui; et c'est par cette raison qu'il devait assiéger les places de la Romagne, de l'Etat de Parme et de la Lombardie, et ne rien épargner pour s'en rendre maître. Eugène, lorsqu'il négligea ou dédaigna de s'assurer de ces places, n'avait point d'armée qui arrivât sur lui du fond de l'Italie.

sa reconnaissance dans les lettres les plus flatteuses. Mais l'Empereur Paul, son souverain, se distinguant entre tous les autres, comme l'équité le voulait, le créa prince de l'Empire Russe, joignit à son surnom de *Rymnikski* celui d'*Italiski*, et accompagnant ces divers dons, de celui de son portrait entouré de diamans, il lui écrivit qu'il le priait de le porter comme le témoignage de la reconnaissance d'un souverain envers un sujet, qui couvrait son règne de gloire. Il fit chanter à Pétersbourg un *Te Deum* solennel en action de grâces des victoires remportées par le maréchal, et voulut que désormais le nom de Souvarof fût associé à ceux de la famille impériale dans les prières publiques. Etait-ce là le pronostic des dégoûts et des chagrins qui étaient réservés à Souvarof, et des tristes fruits que les princes, qu'il avait si bien servis, allaient, dans leur imprudence et leurs maladroites combinaisons, retirer de ses victoires?

Nous voici parvenus à l'une des époques les plus étonnantes et les plus inconcevables de la guerre de la révolution, si féconde en événemens singuliers. Voici le moment

où les puissances coalisées, après avoir réussi au-delà même des calculs probables, et plus affaibli leur ennemi, qu'elles ne pouvaient jamais en concevoir l'espérance, fatiguées, pour ainsi dire, de leurs succès, entraînées les unes par l'esprit d'ambition, les autres par le soupçon et la jalousie, toutes par l'esprit de discorde, vont travailler elles-mêmes de toutes leurs forces à se ménager des revers.

On forme à Londres, on sanctionne à Pétersbourg, on appuie à Berlin et l'on fait adopter à Vienne un plan, par lequel la totalité des armées Russes réunies en Suisse, sous les ordres de Souvarof, poursuivra dans ce pays, les opérations commencées par l'archiduc; tandis que les Autrichiens resteront seuls chargés de continuer la guerre en Italie, et que l'archiduc, à la tête d'une autre armée, fera une diversion sur le Rhin.

Il est évident que ce plan n'était pas fondé sur des motifs militaires. Car les principes de l'art permettaient-ils de retirer d'un pays un général qui venait de remplir ce pays de sa renommée, lorsqu'il était sur le point de recueillir les plus grands fruits de ses triomphes; et de l'en retirer avec une troupe tel-

lement diminuée par ses victoires mêmes, qu'elle ne pouvait plus être considérée comme un renfort pour l'armée qu'elle allait joindre? Le trajet seul qu'elle avait à faire pour opérer cette jonction, et les difficultés qui l'attendaient, devaient achever de l'épuiser (16). Ce plan n'avait donc que des motifs politiques. Or quels pouvaient-ils être, sinon d'affaiblir l'Autriche dans l'Italie, qui faisait l'objet de toute son ambition; de lui arracher la Suisse qu'elle aurait peut-être fini par convoiter aussi, dans le cas où ses armées seules en eussent fait la conquête; enfin, de la contraindre à

(16) Souvarof, en allié trop fidèle et trop généreux, avait tellement prodigué le sang des Russes pour épargner celui des Autrichiens, que son armée, forte d'environ quarante mille hommes en entrant en Italie, n'en avait pas douze mille en partant pour la Suisse. On devait calculer que dans la marche pénible qu'il allait faire à travers les Alpes, ayant des combats continuels à livrer aux Français, il perdrait, même victorieux, plus de quatre mille hommes. Restait donc huit mille hommes harassés de fatigue, avec lesquels il rejoignait une armée déjà très-fatiguée elle-même, sur un terrein qui lui était absolument étranger, et en face d'un ennemi pressant qui avait là des moyens de recrutement dont il était privé en Italie.

employer ses forces en faveur de la coalition d'une manière désintéressée. Mais quel était donc le calcul de cette puisance qui allait choisir un pareil moment pour ajouter aux alarmes de l'Europe? Et quel préservatif était-ce, que celui apporté par les autres puissances au danger qui les menaçait, de rompre toute la chaîne des combinaisons militaires; de disloquer les forces chargées de les exécuter; de manquer de mesure au point de ne pas savoir dissimuler encore quelques mois, et de se miner par la division? Elles eurent toutes lieu de se repentir de leurs fautes;

C'était donc évidemment vouloir sacrifier les Russes que de les envoyer sur ce champ de bataille; ou si l'on avait combiné que Souvarof saurait se tirer d'un mauvais pas, et qu'il ne se laisserait pas immoler facilement, c'était au moins le mettre dans l'impossibilité d'agir et de porter des coups sensibles à l'ennemi. L'Autriche, parfaitement placée pour cela, devait être seule chargée de recruter son armée de Suisse; et loin que Souvarof eût dû rejoindre Korjakof dans ce pays, c'était, au contraire, Korjakof qu'il fallait faire marcher en Italie. Que l'on imagine ce que Souvarof aurait fait après la bataille de Novi s'il eût eu un renfort de quarante mille Russes!

quand la coalition cessa d'être sage, elle cessa d'être heureuse.

Si du moins Souvarof en arrivant en Suisse, avait dû y trouver des forces considérables, et une coopération franche et active de la part des Autrichiens, il eût sans doute pris l'offensive dans ce pays avec autant d'avantage qu'en Italie, et les puissances coalisées auraient pu également s'en promettre de glorieux et importans résultats. Mais sous prétexte qu'un corps de Français venait de passer le Rhin et menaçait l'Allemagne, l'archiduc se porta à Manheim, avant l'arrivée de Souvarof, avec la majeure partie de ses forces, ne laissant en Suisse qu'environ vingt-cinq mille hommes de troupes médiocres sous les ordres du général Hotze (17).

Le maréchal, quoique bien à regret, donnant l'exemple de la subordination passive

---

(17) A qui fera-t-on croire que cette petite armée de Français passant le Rhin à Philipsbourg, fut assez dangereuse pour nécessiter la présence de l'archiduc lui-même et l'emploi de presque toutes ses forces? Quelles marches, quelles opérations sérieusement inquiétantes pour l'Autriche cette armée pouvait-elle faire à une si grande dis-

à laquelle le militaire doit être soumis, exécuta, sans délai, l'ordre qu'il avait reçu, et prenant congé de l'armée Autrichienne d'Italie, à laquelle il fit des adieux touchans, il partit le 8 septembre d'Asti pour se rendre en Suisse avec tous ses Russes.

Pour bien saisir son plan, les changemens qu'il a dû faire à sa marche à mesure qu'il avançait, les obstacles qu'il a eu à surmonter, les dangers qu'il a courus, et l'art avec lequel il su s'en tirer dans une campagne que tout homme impartial regardera comme son chef d'œuvre et comme la plus haute preuve de ses talens, il faut avoir une idée exacte de l'état des affaires en Suisse à cette époque.

Depuis que la Belgique avait été cédée par l'Autriche à la France, et que le corps Germanique les séparait par une barrière trop longue à franchir, ces deux anciennes

---

tance, pendant que l'Autriche victorieuse jusque-là en Italie et en Suisse menaçait immédiatement la France sur une étendue de cent lieues de frontières et dans sa partie la plus faible? Il est assez clair qu'il y avait ici humeur, dépit, projet d'humilier les Russes, et peut-être desir de faire tomber dans un piége leur chef trop envié.

rivales n'avaient plus pour se joindre et se choquer immédiatement, que les champs de l'Italie. Or, l'Italie est dominée par la chaîne qui l'enveloppe en demi-cercle, et qui partant de la mer Méditerranée ne finit qu'à la mer Adriatique. Cette chaîne est la vraie position par laquelle l'Italie est militairement subjuguée. Mais l'Autriche possédait une partie de cette chaîne, et depuis le Tirol elle pouvait faire descendre, sans obstacle, ses nombreux bataillons dans les belles plaines arrosées par le Pô. La France n'avait point cet avantage, elle l'ambitionnait. L'obstacle était la Suisse, qui, s'étendant des Alpes Tiroliennes aux frontières de France, ne laissait aucune partie de ces montagnes à la disposition des Français. Il était donc d'un intérêt majeur pour la république française, qui voulait continuer la guerre avec l'Autriche, de s'emparer de la Suisse. C'est de quoi elle s'occupa pendant la tenue du congrès rassemblé, disait-on, pour pacifier l'Europe et rétablir l'équilibre et la justice. Aussitôt que la guerre fut de nouveau décidée, l'expulsion des Français de la Suisse dut donc être une base fondamentale du

plan de campagne des Autrichiens. L'exécution en fut remise entre les mains de l'archiduc Charles en personne, et on lui donna l'élite de l'armée. Ses premiers pas furent heureux. Après avoir chassé les Français de la Souabe, il se rabattit sur la Suisse, le long du lac de Constance, et triomphant à Zurich de l'habile général français qui lui était opposé, déjà il s'était ouvert par ce point les plaines de la Suisse, déjà il tournait les Alpes, lorsqu'il fut convenu qu'il irait prendre le commandement de l'armée Autrichienne d'Allemagne, et abandonnerait la direction de la guerre de Suisse à Souvarof.

Il était évident que le plan de celui-ci, partant d'Italie, devait être de faire au midi des Alpes ce que l'archiduc avait fait au nord ; savoir, de tourner les positions des Français dans ces montagnes, de déboucher par Lucerne dans la plaine, là de se joindre à l'armée qui, depuis Zurich, s'avançait victorieuse, et d'arriver ensemble à Berne, point central dont la possession assurait celle de la Suisse. Mais cette armée, que Souvarof croyait encore victorieuse ne l'était déjà plus. Jaloux de prévenir les

projets de Souvarof, qu'il avait pénétrés, le général français Masséna s'était reporté sur Zurich avec quarante mille hommes. Il y avait trouvé un pareil nombre de Russes fraîchement arrivés : mais qui les commandait? un jeune homme que la seule fantaisie de son maître et le servile respect qu'il avait montré pour les innovations militaires de ce maître absolu, avaient élevé au commandement. Après quelques efforts mal dirigés pour arrêter les Français qui descendaient des montagnes dans la plaine avec le projet de l'attaquer, ce général écolier imagina, pour les recevoir, de former un bataillon carré de ses troupes, et imitant gauchement et à contre sens ce qu'il avait vu faire avec succès aux premiers généraux de sa nation, contre la cavalerie débandée des Turcs, il crut qu'il arrêterait par cette manœuvre une infanterie brave et exercée, des tirailleurs adroits et une artillerie bien servie. Il avait pris toutes les mesures nécessaires pour se faire exterminer, il le fut. La victoire fut si complète du côté des Français, que les débris de l'armée Russe ne leur causèrent plus même d'inquiétude, et qu'après l'occupation de Zurich, le général Masséna revint

sur ses pas et marcha au-devant de Souvarof, dans la persuasion qu'il allait le faire prisonnier.

Le maréchal s'avançait rapidement dans le cœur de la Suisse. Il ignorait le malheur et la honte de Korjakof, et ne doutait pas que si les Russes, remplaçant des Autrichiens, n'avaient pas fait de progrès, ils avaient du moins conservé leurs positions. Parti d'Italie dans cette opinion, il était arrivé à Bellinzone ayant à peine douze mille hommes d'infanterie et quinze cents Cosaques. Il devait trouver prêts, à Bellinzone, quinze cents mulets, que les Autrichiens avaient pris l'engagement de lui fournir pour le transport de ses vivres et de ses munitions: il n'en trouva pas un seul. Il attendit huit jours l'arrivée de ces mulets. Ce fut un grand mal pour lui, en ce que ce retard donna le temps à Masséna de réunir ses troupes et d'écraser Korjakof, comme nous venons de le dire. Des personnes qui ont approché alors Souvarof de fort près, croyent que le chagrin qu'il éprouvait d'abandonner l'Italie, (que nouvel Annibal, il regardait comme sa proie, et qu'à l'instar de ce fameux capitaine, il ne quittait que par la

force d'ordres supérieurs) avait altéré momentanément la vivacité de son caractère (18); elles croyent qu'un an plutôt il se serait déterminé sur-le-champ au parti qu'il prit au bout de huit jours, de démonter ses Cosaques en leur promettant de fortes récompenses s'ils le suivaient à pied sans murmurer, et de se servir de leurs chevaux pour transporter ses bagages. Lorsque Souvarof eut terminé cet arrangement, il se fit lire les dispositions de l'attaque générale de la Suisse, qu'il avait fait rédiger par le colonel Weyrother, de l'état-major autrichien, officier qui avait alors sa plus grande confiance (19). Le maréchal adopta le fond du projet. Il fit effacer tous les passages qui

(18) La vigueur qu'il a déployée dans sa campagne de Suisse prouve qu'il n'avait rien perdu alors de son énergie. Nous pensons plutôt qu'il n'imaginait pas que les affaires de Suisse prissent la tournure qu'elles ont prise entre les mains de Korjakof. Ni plus ni moins, Souvarof fit une faute d'attendre. Mais quelle faute ne commirent pas les Autrichiens qui manquèrent à leurs engagemens d'une manière si condamnable ?

(19) Nous tenons tous ces détails et tous ceux qui suivent d'un témoin oculaire et judicieux observateur, qui n'a point quitté Souvarof pendant sa campagne de Suisse.

ressemblaient à des mesures de sûreté, en cas d'une retraite (il ne voulait jamais qu'on prononçât ce mot). Il fit de même retrancher les dispositions qui tendaient à lui assurer sa ligne de communication derrière lui, par des détachemens laissés en arrière ou jetés sur la droite et la gauche. Au contraire, il fit ajouter qu'après le passage d'un défilé difficile, on romprait le moyen de communication (ce qui fut exécuté, entr'autres pour le pont du Diable.) Sa raison était, qu'il connaissait l'ignorance des Russes pour la guerre de montagnes et de postes, dans un pays difficile, et dont ils ignoraient la langue. Il disait : « Avec mes » Russes autour de moi, je suis sûr d'eux, » et je réponds de tout. S'ils sont détachés, » ils seront tournés, coupés, et moi affaibli » d'autant. » Le plan définitif auquel il s'arrêta, fut de marcher de sa personne à l'attaque de front du Mont Saint-Gothard, tandis que le général Rosenberg, à la tête d'une seconde colonne, tournerait cette montagne par la partie supérieure des Grisons. L'armée se mit en mouvement. Le général français Lecourbe qui occupait les passages que les Russes attaquaient, après

une résistance opiniâtre se retira partie sur Altorf et partie sur les sources du Rhône. Souvarof fit sa jonction à Ursern avec le général Rosenberg, et continua sa marche sur le pont du Diable que les Français avaient rendu impraticable. On le répara, et après l'avoir passé, on le ruina de nouveau. Le Maréchal fut joint près de-là par une avant-garde d'Autrichiens sous les ordres du général Auffenberg, qui fit constamment l'ouverture des marches de la colonne et rendit de grands services. Souvarof battit toujours l'ennemi et le chassa d'Altorf où il ne s'arrêta guère, mais dirigeant sa marche à travers les grandes Alpes, il se porta sur Schwitz par le Muttenthal.*

Il entre dans cette vallée, et c'est là qu'il apprend la déroute de Korjakof, et la mort du général Hotze, qui avait été tué dans le commencement de l'affaire. Qu'on juge de l'étonnement et de la fureur de Souvarof! Toute la profondeur, toutes les suites de cet événement désastreux se produisent à ses regards. Dans son premier mouvement, pensant d'abord à l'honneur de sa nation, et

* Vallée de Mutten.

voulant le sauver à tout prix, il envoie l'ordre à Korjakof de revenir sur l'ennemi, quel que soit l'état où il se trouve, le rendant responsable, sur sa tête, d'un seul pas rétrograde qu'il ferait encore. Quant à lui, ne pouvant pas se résoudre à une manœuvre de retraite, qu'il regardait comme honteuse, et qu'il n'avait jamais faite de sa vie, il songe encore à prendre l'offensive, et promène ses regards autour de lui pour voir de quel côté son bras doit frapper.

Il avait le choix, car il était investi d'ennemis; et au milieu des dangers, voici le tableau de sa situation : il avait pris sur les chevaux de ses Cosaques des vivres pour huit jours (temps qu'il lui fallait pour arriver au-delà de Schwitz, où il donnait la main au général Hotze qui le mettait dans l'abondance). Hotze venait de périr et sa troupe fuyait. Le général Linken parti des Grisons, devait se rendre à Glarus d'où il établissait sa communication par le lac de Kloenthaler avec le Muttenthal, où était Souvarof. Il ne l'avait pas fait; et content d'avoir remporté quelques avantages sur les Français, il était resté en leur présence, Glarus entre deux. Pendant ce temps-

là, Lecourbe était revenu en force sur Altorf. C'était une raison de plus pour Linken, qui le savait, d'attaquer Glarus et de se ménager ce point de communication avec Souvarof. Non-seulement il s'en dispensa, mais ayant appris la défaite des Russes à Zurich, et convaincu que ne pouvant être d'aucune utilité à Souvarof, il devait seulement éviter d'être enveloppé comme lui, il se replia sur les Grisons, se contentant de faire donner avis de sa retraite au maréchal. Voilà donc Souvarof seul, au milieu d'une vallée resserrée par des rochers affreux, de laquelle on ne pouvait sortir que par trois sentiers difficiles, tous les trois occupés par des forces ennemies plus que suffisantes pour les garder. Effectivement le premier de ces sentiers débouchait sur Altorf, et était occupé par le général Lecourbe; le second allait à Glarus, et l'était par le général Molitor; le troisième menait à Schwitz, et c'était sur cette ville que le général Masséna, comptant sur sa proie, s'avançait à marches forcées.

L'Europe entière, les yeux fixés sur ce point, croit cette proie assurée au gé-

néral Français. Souvarof seul ne désespère ni de lui-même, ni de la fortune. Plus menaçant et plus terrible, à mesure que le péril le presse, il s'avance audacieusement au-devant de Masséna, culbute la tête de sa colonne, lui fait quatre cents prisonniers, précipite quelques pièces de canon dans les abîmes. Ce succès lui donne du répit, mais n'améliore cependant pas son affreuse position. Il n'y a qu'un miracle qui puisse l'en tirer. Ce miracle s'opère pour cet homme extraordinaire, et il s'opère par lui. Un parti lui restait, c'était de s'ouvrir un chemin par Glarus; mais à la vue des lieux, l'exécution en paraissait impraticable. Les Français gardaient le sentier qui menait à ce bourg; ce sentier contenait à peine deux hommes de front. A gauche un rocher à pic; à droite, le lac de Kloenthaler. Ce n'est pas tout encore; ce sentier, coupé par des abatis d'arbres et d'énormes pierres, était flanqué par l'artillerie ennemie, postée de l'autre côté du lac. Il fallait souffrir ce feu de flanc, tandis qu'on attaquerait le front. Souvarof montre ce sentier à ses soldats, puis il se montre lui-même, et le fils de

leur empereur à ses côtés (20), tous deux prêts à tomber entre les mains de l'ennemi, tous deux destinés à orner son char de triomphe, à perdre dans un seul jour, avec l'honneur, le fruit de tant de batailles et de tant de gloire. Indignés du danger que courent leur général et leur prince, exaltés par l'honneur, les Russes demandent à grands cris le combat. Leur audace, leur impétuosité, leur bravoure, leur persévérance, surmontent tous les obstacles. Les Français sont enlevés du sentier, et l'activité de la poursuite est telle, que les postes successifs sont culbutés par l'ennemi lui-même dans sa fuite. Souvarof arrive à Glarus. Ici, il balance un instant sur le parti qu'il a à prendre. Ce génie hardi, ce caractère indomptable, pense à se ressaisir de l'offensive. Il veut attaquer les Français qui étaient dans la vallée, par-

(20) Le grand-duc Constantin fit avec Souvarof la traversée périlleuse de la Suisse, et à l'exemple du grand homme qui guidait ses premiers pas dans la carrière de la gloire, il ne manifesta pas la moindre crainte ni la moindre anxiété. Quelle prise c'eût été pour les Français, s'ils eussent conduit à Paris ce prince et Souvarof captifs!

venir au point où commence le lac de Zurich, rallier à lui les Autrichiens du corps de Hotze, opérer sa jonction avec Korjakof par la ligne la plus courte. Mais il jette un regard sur son armée; il la voit affaiblie, exténuée de fatigues; il apprend de nouveaux détails sur la défaite de Korjakof; il a lieu de se convaincre qu'elle est bien plus complète qu'il ne l'avait cru d'abord. Souvarof est obligé de fléchir et de céder à la destinée. Il se détermine à se retirer dans les Grisons; et passant pour la quatrième fois la grande chaîne des Alpes, il se rend par Coire à Lindau, où il arrive le 10 octobre.

On a de la peine à comprendre comment le maréchal résista à son âge aux fatigues de cette marche surprenante. Souvent il fut obligé d'aller à pied; mais dès que le chemin le permettait, ses Cosaques le plaçaient sur un chariot léger et le portaient sur leurs épaules. Pendant qu'il était enfermé dans le Muttenthal, et dans la situation la plus critique où un général puisse se trouver, on n'a jamais remarqué sur son visage le moindre signe d'inquiétude. Il avait sa sérénité et ses habitudes ordinaires. Il poussait même la force d'âme et l'art de se posséder

au point de ne pas marquer un certain empressement à tenter des efforts pour sortir du péril. Un Cosaque lui portait sa cassette où étaient renfermés tous ses ordres et tous ses diamans. Il avait dans ce genre des richesses immenses, dont il faisait d'autant plus de cas, qu'elles étaient en grande partie le fruit de la munificence de l'impératrice Catherine. Il s'amusa un jour, au milieu de Muttenthal, à les étaler sur une table qui en était couverte ; comme pour braver l'ennemi qui aurait voulu faire sa proie de ce trésor. Ce n'est assurément pas qu'il ignorât un danger visible pour l'officier le moins clairvoyant. Mais il s'agissait de maintenir la confiance du soldat, qui heureusement ne voit rien, ne raisonne pas, et ne discute jamais les opérations de ses chefs que quand il les croit maladroits. Frédéric enfermé dans son camp de Liegnitz, montra la même sécurité que Souvarof au Muttenthal. C'étaient deux âmes de la même trempe ; elles surmontèrent avec la même énergie et le même succès des obstacles invincibles pour le commun des hommes.

Ce fut à Lindau que Souvarof, après avoir

laissé suffisamment reposer ses troupes, et s'être assuré du peu de volonté des Autrichiens pour coopérer avec zèle aux succès de la coalition, déclara hautement son projet de ramener son armée en Russie, et bientôt après se mit en marche pour le cœur de l'Allemagne.

En vain, lorsqu'on vit cette détermination, et que l'on commença à comprendre quelles suites importantes elle pouvait avoir, puisqu'il en résulterait au moins l'abandon de la coalition par l'empereur de Russie, en vain l'on se repentit alors des procédés dont on avait usé à l'égard du maréchal. Il fut inébranlable dans la résolution qu'il avait prise. Il répondit à tous ceux qui, de la part de la cour de Vienne, ou de celle de Londres, essayaient de le retenir : « J'ai été trompé une fois, mais il y » aurait trop de honte à mon âge et avec » mon expérience à s'exposer à l'être deux. » On m'a manqué de parole sur tous les » points. On a refusé de me fournir, en Ita- » lie, ce qui m'était nécesaire pour accé- » lérer ma marche à travers de la Suisse. » On a mis à découvert Korjakof, avant » que je fusse à même de le soutenir. On

» a compromis la réputation et l'existence » d'une brave armée ; c'est insulter mon » souverain plus encore que moi-même. Je » dois à son honneur et à mon devoir de » lui ramener au moins sains et saufs, les » restes des troupes qu'il a confiées à mon » commandement, et qui n'ont que trop » bien servi la cause de ses Alliés. »

Ce qui révoltait particulièrement Souvarof, était cette manie de parlementage qui a été si nuisible à l'Autriche pendant la guerre de la révolution, et qui, en thèse générale, est si déplorable dans un genre d'affaires où tout dépend d'agir. « Parle» mentaires! s'écriait-il un jour avec ironie! » traités, négociations! — Un officier Au» trichien reçoit un parlementaire, il entre » en discussion ; et pendant ce temps là » les Français passent le Rhin, battent sa » division ; le général parlementait encore » quand il est fait prisonnier. César disait » qu'il ne fallait jamais parlementer avec » les Barbares ; j'en dis autant de tout en» nemi. Je suis comme César, je ne fais » jamais de plan partiel ; je ne vois les » choses qu'en grand, parce qu'un tour» billon d'évenemens change toujours les

» plans qu'on croit avoir le mieux con-
» certés ».

Cependant le maréchal résistant à toutes les sollicitations, et pressant la marche de son armée, faisait du chemin vers l'intérieur de l'Allemagne. Pendant cette marche il se montra chagrin et taciturne. Couché au fond de sa kibitka, enveloppé dans son manteau, inaccessible aux regards, Souvarof se montrait rarement, se communiquait moins encore, et ce caractère altier, mais noble et généreux, que ses propres revers, s'il en avait éprouvés, auraient trouvé ferme et immuable, parut accablé des revers d'une cause qu'il avait embrassée avec chaleur et bonne foi, parce qu'il la croyait celle de la justice et de l'honneur. Il alla prendre d'abord ses cantonnemens entre le Danube, le Lech et l'Iller, et fixa son quartier-général à Augsbourg en attendant les ordres ultérieurs de son souverain. Il arriva dans cette ville le 7 novembre.

Mais quinze jours après, il fit annoncer officiellement que son armée allait quitter la Souabe et la Bavière et continuer sa re-

traite. Il avait reçu des ordres de Pétersbourg pour se transporter en Bohême et y passer l'hiver. Effectivement le maréchal arriva à Prague le 20 décembre. Il reçut dans cette ville le général comte de Bellegarde et lord Minto, ambassadeur d'Angleterre à Vienne, qui venaient l'un et l'autre, au nom de leurs souverains respectifs, faire encore une tentative auprès de Souvarof pour l'engager à prendre personnellement des sentimens plus favorables à la cause commune, et à faire revenir Paul Ier. de la résolution où il paraissait être do rompre avec ses alliés.

Le maréchal, plus calme alors, ne se refusa point à transmettre à son Empereur les nouvelles sollicitations des deux cours; mais Paul fut inflexible. La défaite de ses troupes en Hollande, arrivée peu après celle de Suisse, et qui avait eu pour cause un abandon des Anglais plus marqué encore que celui des Autrichiens, avait achevé d'exaspérer ce prince contre des alliés trompeurs qui espéraient l'engager davantage en irritant son amour-propre, et l'amener au point de sacrifier toutes ses troupes à leurs intérêts. Pour cette fois ils

et se rendit de sa personne à Pétersbourg par la Pologne, avec une extrême diligence.

Ainsi finit une seconde coalition contre la France; bien plus formidable que la première, si l'on fait entrer en ligne de compte, indépendamment des forces immenses de la Russie, le caractère du Souverain qui la gouvernait, et le génie du Général qui dirigeait les armées. Nous avons assez détaillé ses plans, ses opérations, et le constant accord qu'il a su mettre entre les uns et les autres, pour n'avoir pas besoin de nous répéter là-dessus. En homme supérieur qui domine les circonstances, Souvarof a combattu les Français d'après un plan général relatif à leur caractère, à leurs moyens, au caractère et aux moyens des troupes qu'il menait contre eux, enfin aux localités et à toutes les considérations politiques, morales et physiques qui méritaient d'être prises en considération. Il a fait ce qu'il fallait faire, et il a réussi. Tant qu'il a été maître de ses dispositions et de ses mouvemens, le succès l'a toujours accompagné. Lorsqu'il a été contrarié par la mauvaise foi ou l'incapacité des autres, il a encore trouvé dans

lui-même des ressources pour sortir d'embarras et forcer les obstacles. Oser lui refuser justice, ce serait se montrer incapable de le juger.

La détestable politique des cours de l'Europe dans toutes les intrigues qui ont occasionné les désastres de cette coalition, politique si contraire à l'intérêt de ces puissances, sera à jamais un sujet de surprise pour la postérité, et une preuve éclatante qu'à certaines époques la main de Dieu pose sur les nations et sur les conseils des Princes pour conduire les uns et les autres vers un but dont lui seul s'est réservé la connaissance. Convaincus de cette vérité terrible et profonde que l'expérience a si authentiquement confirmé et confirme encore tous les jours, nous nous abstiendrons d'autant plus d'étendre nos réflexions sur ces singuliers événemens, que les conjectures qu'ils firent naître alors ne se sont nullement vérifiées, et que l'homme sage doit avouer que tel a été le sort de toutes les conjectures qu'on a pu former depuis dix-neuf ans sur les faits extraordinaires dont le monde a été témoin. Il en sera de même long-temps encore; mais pour la conso-

lation du vulgaire, il peut être assuré que ceux qui paraissent tenir dans leurs mains la chaîne des événemens, ne sont pas mieux instruits de leurs derniers résultats, que ceux qui ne peuvent qu'en parler.

CHAPITRE VII ET DERNIER.

Arrivée de Souvarof à Pétersbourg : il y tombe dangereusement malade. Ses derniers momens; sa mort. — Portrait de Souvarof; son caractère; ses mœurs; ses habitudes. Anecdotes qui le concernent. — Parallèle de ce général avec quelques-uns des plus célèbres du 18e siècle. — Conclusion.

De tous les genres de persécutions que peut éprouver un homme de mérite, le plus cruel sans doute est d'être la victime des caprices et des faux jugemens d'un seul individu contre les décisions duquel il n'y a point d'appel, parce qu'elles ont été portées par l'amour-propre soutenu d'une grande puissance. Telle était la position de Souvarof vis-à-vis de Paul Ier. Ce grand homme, l'honneur de sa nation, le plus zélé des patriotes, le plus ardent comme le plus ferme soutien de la réputation et de la prééminence

nence du nom Russe, vit sa propre réputation et son nom fameux devenir le jouet d'un prince qui, furieux d'avoir été trompé, ne mit aucune réflexion au choix des victimes de sa colère. On assure que le grand reproche que Paul faisait à Souvarof était de ne l'avoir pas prévenu à temps de la politique astucieuse de l'Autriche relativement au Piémont; comme si Souvarof à la tête des armées avait été à même d'être mieux instruit des secrets du cabinet, que les diplomates employés par son maître, et comme si son premier devoir n'avait pas été de déjouer les intrigues à force de génie, de courage et d'activité avant qu'elles n'eussent eu le temps de produire leur effet. D'ailleurs Souvarof avait-il été le maître de parer à l'intrigue fatale qui avait changé si malheureusement sa destination après ses victoires d'Italie; et tout le blâme de cette affaire ne devait-il pas retomber sur Paul? Disons plus, si Paul avait su, dès l'origine, se déterminer à un plan de campagne énergique et s'il eût pu sacrifier ses préventions à l'égard de Souvarof, il eût envoyé directement ce général à la tête de cent mille hommes, par le nord de l'Al-

lemagne sur le Rhin, et n'aurait jamais consenti à mêler ses troupes à celles de l'Autriche.

Quoi qu'il en soit, il convint à Paul Ier. de considérer Souvarof comme coupable et de le punir. Arrivé aux frontières de la Russie, l'illustre guerrier éprouva le refus humiliant, même des honneurs banaux que les ordonnances militaires accordaient à son rang. Parvenu jusqu'à Pétersbourg, Paul affecta de le mal recevoir. Il ne daigna pas lui demander de compte de sa campagne, encore moins des détails sur ses opérations. Il semblait que l'actif général n'avait rien fait, et qu'en sortant des batailles, il ne sortait pas, comme à son ordinaire, des triomphes. C'était la seconde fois que ses victoires faisoient le sujet de ses regrets. Après tous les dégoûts qu'il venait d'éprouver depuis quelques mois, Souvarof ne résista pas à cette nouvelle épreuve de la fortune. Sur la fin de sa carrière, ce caractère vigoureux qu'aucune passion que celle de la gloire n'avait jamais subjugué, ne put pas surmonter la douleur qu'on lui causait dans sa gloire. Il tomba dangereusement malade. Tous les secours promptement ap-

pelés ne furent point efficaces, car la maladie n'avait point son siége dans le corps, mais dans l'âme. Souvarof avait reçu nombre de blessures, mais c'était ici la première mortelle, puisqu'elle tarissait la source par où sa vie était alimentée.

L'Empereur, en apprenant le danger du maréchal, n'osa pas pousser la dureté et l'indifférence jusqu'à refuser quelques attentions et quelques adoucissemens aux dernières heures de l'illustre mourant. Il lui envoya ses deux fils, Alexandre aujourd'hui sur le trône, et Constantin qui sortait de l'école de Souvarof et qui était pénétré pour lui d'attachement et de vénération. La présence de ces princes ranima un instant le vieillard, et il eut la force avant d'expirer de leur donner encore des leçons dignes d'eux. Ce fut entre leurs bras que sa voix presque éteinte exprima ses dernières pensées, qui furent pour sa patrie. Ce fut à eux qui devaient être un jour les arbitres des destinées de la Russie, qu'il confia sa douleur de laisser en mourant cet Empire déjà attaqué par des principes de dégénération, quand il n'avait pas encore atteint son dernier période de croissance et de lustre. Ce

fut à leurs oreilles étonnées et attentives qu'il fit entendre tous ses regrets d'avoir fourni une trop longue carrière; puisque ayant vu commencer les temps illustres de sa patrie, les ayant suivis dans leur développement, ayant contribué à les rendre plus mémorables, il était condamné avant de mourir à contempler leur déclin, à les voir se fondre dans la nuit des siècles comme un météore passager qui n'avait produit que l'épouvante. Après ce discours qui soulagea son cœur, dans l'espoir que ceux qui l'écoutaient, auraient la sagesse et le talent de détourner son funeste pronostic, le héros attendit tranquillement la mort qui s'approchait à grands pas.

Cependant Paul pressentant avec quelle sévérité l'histoire lui reprocherait un jour sa conduite injuste et cruelle envers Souvarof, n'eut pas plutôt appris son état par le retour des deux Grands-Ducs, qu'il lui envoya un officier pour lui porter sa parole impériale que la grâce qu'il voudrait demander lui serait accordée. A ces mots le guerrier repousse un instant la mort qui allait le frapper. Il rassemble ses forces et c'est pour faire l'énumération de tous les

bienfaits et de toutes les marques d'honneur qu'il a reçus de Catherine. « Je n'é» tais qu'un soldat plein de zèle, s'écrie-t» il, elle a senti la volonté que j'avais de la » servir. Je lui dois plus que la vie; elle m'a » donné les moyens de m'illustrer. Allez » dire à son fils que j'accepte sa parole im» périale. Voyez ce portrait de Catherine, » jamais il ne m'a quitté. La grâce que je » demande, est qu'il soit enseveli avec » moi dans ma tombe et qu'il reste à ja» mais attaché sur mon cœur. » Il dit, et il expire (1).

Quelle mort! et quelles réflexions ne faisait-elle pas naître à côté du spectacle de l'Europe agitée et sanglante? L'image de la destruction est toujours affreuse; mais quand on voit tomber les colonnes d'un édifice, lors même que cet édifice soutenu par quelque force d'adhésion, existe encore vacillant dans les airs, que peut-on es-

(1) Cette anecdote touchante, qui confirme si bien tout ce qu'on doit penser de Souvarof, nous était inconnue. Nous la tenons de la même personne qui nous en a donné d'autres déjà rapportées. Nous nous sommes empressés d'en enrichir notre ouvrage.

pérer d'un reste d'équilibre prêt à se rompre à tout moment? Quel bien peut-on encore attendre, lorsqu'une race d'hommes nouveaux avides de destruction et de trouble, profite de la disparition des anciens, pour faire triompher leur génie dévastateur? A cet aspect le cœur du sage accablé se replie sur lui-même, et dans un silence inquiet attend les arrêts du Ciel.

L'homme dont nous déplorons ici la perte, avait-il des droits à être regretté autant pour la société que pour lui-même? C'est ce dont nous pensons qu'on doit être convaincu, si nous l'avons peint sous ses véritables traits dans cette histoire. Mais ici s'ouvre la discussion la plus singulière qu'un historien puisse avoir à soutenir: c'est qu'on nous a disputé d'avance la ressemblance de ce portrait. Oui, d'avance des hommes mus par différentes passions, se sont complus, d'après des données imaginaires, à faire de notre héros un tableau fabuleux, qu'ils sont parvenus à mettre dans l'esprit de bien des gens, en place de la réalité. Il en résulte qu'au lieu de terminer paisiblement notre ouvrage comme le ferait un autre écrivain, par l'éloge de son

héros, qu'il déduirait naturellement des faits authentiques rapportés dans son histoire, nous sommes obligés nous de combattre. Il faut qu'armés de toutes pièces nous entrions en lice et que nous triomphions de la calomnie et de la prévention qui ont dénaturé les faits les plus notoires, pour en composer à leur fantaisie et avec une assurance qu'on ne saurait définir, l'idéal mensonger d'un homme, dont les actions toutes récentes rendent leur imposture palpable.

Déjà plusieurs fois dans le cours de cette histoire, nous nous sommes permis à ce sujet des digressions et des notes qui nous éloignaient de notre but et nuisaient à la simplicité et à l'unité du récit. Nous demandons pour ces écarts l'indulgence des esprits justes. Ils sentiront qu'un de nos premiers devoirs était de rectifier l'opinion égarée sur le compte d'un personnage, dont nous n'avions entrepris l'histoire que parce que nous le jugions propre à servir, dans son genre, de modèle et de sujet d'instruction pour les hommes. Après ce que nous avons déjà dit, nous nous contenterons ici de faire toucher au doigt la vraie cause des

erreurs accréditées sur le compte de Souvarof, de relever les principales, et d'en démontrer l'absurdité; alors la vérité s'établira d'elle-même à leur place.

La célébrité de Souvarof n'a pu dater, pour les nations étrangères, que de l'instant où il a commandé des armées en chef, et remporter des victoires qui influaient sur le sort de la guerre et sur la politique. Elle ne remonte donc qu'à la seconde guerre entre les Russes et les Turcs, qui a commencé en 1787, et fini en 1791. Mais nous en appelons aux papiers-nouvelles et aux mémoires du temps, de même qu'aux souvenirs de tous ceux qui, à cette époque, suivaient les événemens qui se passaient en Europe; et nous les sommons de nous apprendre s'il était alors question de Souvarof, comme d'un guerrier sanguinaire et barbare, qui ne savait vaincre qu'à force d'immoler des hommes, et se complaisait dans les cris et les douleurs des vaincus. Nous voyons, au contraire, ce général présenté comme un militaire rigide, terrible même, qui ne balançait pas à employer les moyens les plus décisifs pour obtenir la victoire, mais qui savait appuyer ces

moyens de toutes les ressources de l'art; comme un militaire sage qui ne dédaignait jamais ni accommodemens, ni capitulations, qui ne poursuivait point ni ne vexait l'ennemi vaincu, soumis et désarmé; et qui, en exigeant des troupes qu'il commandait, le possible dans toute son étendue, n'avait pas l'impéritie ou le fol orgueil de les sacrifier pour tenter l'impossible. Telle était la réputation de Souvarof en Europe. Nous en attestons, encore une fois, cette foule d'étrangers, qui de tous les pays coururent prendre part à la lutte célèbre, qui semblait devoir décider du sort de la Turquie; nous réclamons le témoignage en particulier des officiers Autrichiens qui ont vu, dans ce temps là, les exploits de Souvarof et sa manière de procéder, et à qui nous en avons souvent ouï parler avec autant d'admiration que de reconnaissance.

L'assaut d'Ismaïl qu'on a prétendu par la suite donner comme une preuve de la cruauté de Souvarof, fut, à cette époque, considéré comme moins funeste aux habitans, que celui d'Okjakof, quoique ce fût un fait de guerre plus brillant encore. Tous les gens instruits savaient d'ailleurs

que le fanatisme des Turcs rendait toujours pour eux les guerres nationales, et qu'il était impossible, dans les places qu'on leur enlevait, de ne pas immoler une partie des habitans, puisqu'ils se mêlaient avec les militaires pour la défense de leurs villes. On savait que c'était ainsi que Munich, le prince Eugène, le prince de Bade, Roumanzof, Panin, Laudon et tant d'autres avaient fait la guerre aux Turcs, parce qu'ils y avaient été forcés; et l'on n'était point supris de voir Souvarof agir comme eux dans les mêmes circonstances.

Mais la guerre n'était pas finie, que déjà se développaient ces temps de confusion et de ténèbres, où toute la science et l'expérience du passé étaient comptées pour néant; où des hommes qui n'avaient jamais rien appris, rien réfléchi, ni rien fait, allaient donner leur esprit pour la mesure de celui du genre humain, leurs opinions pour la règle de celles des autres, leurs actions pour des modèles, et se baignant arbitrairement dans le sang d'une foule de victimes innocentes et sans défense, oseraient, à la face de la terre, dé-

clarer cruels et inhumains, ceux qui n'avaient jamais donné la mort qu'à des hommes armés, obstinés ou coupables, et au péril de leur propre vie.

Ce fut à cette époque que Souvarof reçut de pareils juges son diplôme d'*antropophage*. Mais il l'avait mérité d'eux par des coups plus sensibles à leur cœur que toutes les cruautés dont il aurait pu se souiller. Souvarof venait de mettre la Pologne sous le joug de la Russie. Or les modernes instituteurs de l'espèce humaine avaient compté au contraire que la Pologne mettrait la Russie sous le sien, et en même temps sous le leur. Ils avaient compté que cette Pologne volcanisée sur laquelle étaient fixés leurs regards, allait embraser des feux qu'elle jetait les quatre monarchies puissantes dont elle était entourée; et que pendant que ces feux si favorables aux projets d'innovations couvriraient tout l'orient de l'Europe, la France à l'occident n'ayant à faire qu'à des nations faibles et désunies, les transformerait aisément au gré du système nouveau qu'on se proposait d'établir. Alors plus de monarchies en Europe, et cette forme de gouvernement détruite,

plus rien de ce qui tenait à l'ancien ordre social. Les hommes régis par d'autres opinions, d'autres lois, d'autres mœurs, n'étaient plus les descendans de ceux qui les avaient précédés sur la terre; c'était une espèce toute neuve.

L'épée du terrible guerrier a tranché net le fil de ces beaux projets qui, dès-lors, se sont évanouis. Que l'on juge maintenant s'il méritait d'être appelé *barbare*, et si faute d'expression assez forte, on ne devait pas avoir recours aux plus effrayantes comparaisons pour le désigner. Aussi n'a-t-on rien épargné à cet égard (2). Mais il est impossible que ce luxe d'invectives en im-

---

(2) Il est curieux entr'autres de lire son portrait dans un ouvrage intitulé : *Mémoires secrets sur la Russie, etc.* (tome 1er, depuis la page 298 à la page 306). Ce portrait est absolument le résumé de toutes les diatribes que l'on faisait alors courir en Pologne et en Allemagne sur le compte de Souvarof. Si l'on entre bien dans l'esprit de ce portrait, et en général dans celui de l'ouvrage cité, on verra si nous avons mal indiqué les sources des bruits absurdes ou diffamatoires dont le héros de la Russie a été l'objet. Ce qu'il y a de bon, c'est que dans le troisième volume de son ouvrage, écrit long-temps après le premier, l'auteur, en rendant compte de l'ex-

pose aux esprits impartiaux. En examinant l'origine du mauvais renom qu'on a cherché à donner à Souvarof, et l'époque où tant d'efforts pour entacher ce général et le dégrader dans l'opinion, ont été faits, il n'y a pas un homme équitable et sensé qui ne suspende son jugement. Avant de se prononcer, il voudra voir les pièces justificatives. Mais quel sera son étonnement, lorsque d'un côté on ne lui produira pas un seul fait qui inculpe l'honneur, la délicatesse, la probité, le patriotisme, le désintéressement, la loyauté, la religion ou la régularité de mœurs du héros, et qu'on ne pourra lui articuler que quelques

---

pédition de Souvarof en Italie et en Suisse, en 1799, chante la palinodie. Il se sert d'expressions toutes différentes, tout autrement mesurées à l'égard de Souvarof; il en fait même quelquefois un bel éloge. Cela est tout simple. A cette époque, Souvarof venait d'être vu et connu de toute l'Europe, et entr'autres des Français, aux yeux desquels il s'était montré sous des rapports qui ne s'accordaient nullement avec l'idée qu'on avait cherché à leur donner de lui en premier lieu. Il n'y avait donc plus moyen de faire un portrait à sa guise : il fallait, sinon dire la vérité entière, au moins s'en rapprocher.

singularités qu'on s'efforce de transformer en vices ; tandis que de l'autre on lui présentera des pièces authentiques,qui lui démontreront que les victoires éclatantes du guerrier furent uniquement dues à ses talens et à son courage; que ce guerrier pieux et fidèle fut constamment attaché à son Dieu, à sa patrie, à son prince, à l'honneur; qu'il dédaigna la fortune et ne voulut que la gloire; qu'il laissa aux autres les dépouilles des ennemis par lui vaincus; qu'il partagea généreusement avec ses soldats et les pauvres les récompenses pécuniaires qu'on lui donnait; qu'il remplit ses devoirs militaires avec une exactitude scrupuleuse pendant cinquante ans; qu'il vécut avec sobriété et tempérance; qu'il fut idolâtré de ses soldats dont il se montra toujours le père et l'ami; qu'il ne ploya jamais au rôle de courtisan même vis-à-vis de son souverain, et fut redevable à son seul mérite de ses dignités et de son haut rang dans le monde; qu'il fit servir, avec un art étonnant et soutenu, l'originalité dont l'avait doué la nature à prendre de l'ascendant sur les autres hommes, et cet ascendant à rendre de plus grands services à son pays ;

en un mot, qu'il posséda toutes les vertus distinctives du citoyen, de l'homme public et de l'homme fait pour commander aux autres ? Certes la surprise de celui qui verra ce contraste ne sera pas mince ! A ce trait il reconnaîtra son siècle, et redoublera de surveillance contre les prestiges dont on cherche à l'environner.

Heureusement on ne dispute plus aujourd'hui à Souvarof ses talens militaires ; et il serait singulier, en effet, qu'on prétendît les disputer à un homme, qui, ayant fait la guerre consécutivement pendant un demi-siècle contre toutes sortes de nations et dans une multitude de pays, s'est trouvé à plus de cent actions, et en a gagné pour sa part ; soit en rencontres, combats, batailles, assauts ou prises de villes, soixante-quatre. Mais ce qu'on lui dispute encore, ce sont ses qualités morales. Cette injustice cessera. Nous espérons avoir converti là-dessus les esprits abusés. Il n'est pas une des vertus que nous lui avons attribuées qui n'ait effectivement brillé en lui. Sa vie, telle que nous l'avons écrite d'après des documens certains, en fait foi. Que l'on examine au contraire avec soin les accusations de ses

détracteurs, on verra qu'elles portent sur deux points, ses singularités et ses cruautés. Mais nous avons assez démontré que ces cruautés prétendues, qui, en dernière analyse, se réduisent à l'assaut de Prag qu'un certain parti ne peut pas lui pardonner, sont des inculpations dérisoires; et les détails que nous avons donnés en lieu convenable de ce glorieux assaut, le plus beau fait de guerre de Souvarof, après les batailles de Rymnik et de la Trébia, font autant d'honneur à son génie militaire pour le fait en lui-même, que ses suites en font à sa magnanimité, à sa politique et à sa prévoyance.

Reste donc ses singularités, grand champ de bataille de ceux qui le dépriment. Eh! que ne peuvent-ils en place articuler des vices? Combien leur cœur jouirait; comme ils seraient contens! Comme ils se sentiraient forts s'ils pouvaient dire que Souvarof fut concussionnaire et déprédateur; qu'il pilla les peuples conquis, et s'enrichit de leurs dépouilles en frustrant son Gouvernement de ses droits; qu'il fut fastueux, insolent, débauché, prodigue pour corrom-

pre, avare pour faire du bien ; surtout qu'il fut irréligieux; et que ce guerrier, qui prétendait ne s'armer que pour rétablir les anciennes institutions et l'antique croyance, en était au fond le plus grand dépréciateur. Mais comme, malheureusement pour eux, ils aperçoivent ici toutes les vertus contraires, ils cherchent un recours, et croient le trouver dans quelques manies et originalités dont ils se mocquent. Ils raillent Souvarof de son genre de vie rude et grossier, lorsqu'il était au milieu de ses soldats; et ils ne voient pas quel mérite prodigieux il fallait à cet homme pour se conserver avec ses mœurs lacédémoniennes, d'une part, l'estime et la confiance d'une cour livrée au faste et à la volupté; et d'autre part, l'amour d'une armée qui, voyant tous ses généraux entourés d'un luxe oriental, pouvait s'en laisser éblouir, et regarder celui-ci comme un parvenu indigne de tenir sa place parmi ces éclatans personnages. Ils ne voyent pas quelle force d'âme est nécessaire pour fronder sans pitié les mœurs de son siècle et de sa nation; pour les fronder, non par ses discours, ce qui est journellement le fait d'une foule de parleurs indiscrets, mais par ses actions,

ce qui n'appartient qu'à un homme énergique constamment maître de lui-même; pour les fronder, non d'une manière cynique et en surpassant encore leur dépravation, ce qui eût flatté et séduit secrètement bien des gens; mais d'une manière rigoriste, ce qui rebutait les esprits, au lieu de les attirer. Ils ne voyent pas que si Souvarof, lorsqu'il s'abandonnait à son humeur plaisante, n'eût été qu'un bouffon, il eut tout au plus amusé les soldats, mais qu'il eût révolté les officiers dont les clameurs auraient décidé sa destitution; et que, pour avoir inspiré aux premiers un dévouement total, au point que, sur un signe de sa part, ils marchaient à la mort, et aux seconds une vénération, un respect et une crainte qui les retenaient dans les bornes de la subordination et de l'obéissance la plus sévère, il fallait que ses bouffonneries portassent un cachet de profondeur et de sublimité qui les rendait attachantes; il fallait qu'il parût aux uns le confident de la providence, aux autres l'arbitre de leurs destinées. Ils raillent encore ce général de ses pratiques religieuses et de ce qu'ils appellent sa superstition. Mais de cela nous accordons

qu'ils doivent lui en vouloir; car, assurément il est sévère pour eux que le même homme, qui d'une main saisissait l'anneau d'un évêque, pour le baiser avec transport, de l'autre touchât aussi ferme qu'il le faisait sur les apôtres et les satellites du philosophisme moderne.

Si nous quittons notre héros dans sa vie publique, pour le suivre dans sa vie privée, nous trouverons dans l'une la même empreinte de caractère que dans l'autre, et nous verrons en détail dans la seconde les élémens dont la première s'est composée.

Cet accord entre l'homme livré à son naturel dans l'intimité, et l'homme exposé aux regards du monde, est ce qui prouve le mieux l'unité, la fixité, et par conséquent la force de caractère dont la nature avait doué Souvarof. Elle ne lui avait donné qu'une seule passion, celle des armes. Au physique et au moral il était organisé pour cela. Au physique, Souvarof était maigre et sec, son corps dans de petites proportions, était tout de nerfs; l'habitude de la fatigue et de continuels exercices, avait encore ajouté à sa vigueur naturelle. Sa physionomie était mesquine,

pas. Il en faisait deux par jour, et mangeait beaucoup. Il dormait trois heures après son dîner quand il en avait le temps; mais prolongeant la veillée qu'il consacrait au travail, il dormait à peine trois ou quatre heures par nuit. Avant de se coucher et en se levant, il prenait du thé ou du café. Lorsqu'il dînait il avait déjà travaillé plusieurs heures, et prié Dieu, ce qu'il n'oublia jamais. Il priait encore après ses repas et avant de se coucher. C'était ordinairement devant une image de St. Nicolas, patron de la Russie, qu'il faisait sa prière. Il connaissait le profond attachement des Russes pour leurs usages nationaux et ne se dispensait d'aucun. Son lit de ville était un mince matelas ou une couverture étendue par terre, et sur laquelle il dormait enveloppé dans son manteau. Mais en campagne et dans les marches, il se couchait ordinairement sur la terre nue ou sur le plancher d'une chambre. Quelquefois il restait dans sa kibitka qui lui servait de tente. Il n'avait jamais de gardes, puisque toute son armée lui en servait. Ses soldats pouvaient l'approcher à toute heure aussi bien que les officiers; et c'était un

délice et une gloire pour eux de voir leur général vivre à leur manière, et prendre par choix leurs mœurs et leurs coutumes.

Effectivement, c'était moins des mœurs particulières à lui, comme on a été généralement disposé à le croire en Europe, que les mœurs des gens du commun de sa nation, que Souvarof avait adoptées. Mais ce qui est une preuve décisive que ce fut de sa part un calcul et un trait de génie, c'est que né et élevé dans une bonne maison, chez un père qui n'avait jamais été militaire et qui ne voulait pas que son fils le fût, il n'avait pas été préparé dans son enfance aux habitudes extraordinaires qu'il prit dans son âge mûr, et elles furent bien de sa part, contractées avec intention, et comme le résultat d'une combinaison profonde. En effet, Souvarof était entré tard au service, s'y était trouvé sans protection, parce qu'il servait contre le vœu de son père, et avait végété long-temps dans les grades subalternes. Après la mort de son père, étant sans appui à la cour, et n'ayant aucune aptitude au rôle de courtisan, il dut lui paraître évident que la faveur ne serait pas pour lui la source

de sa fortune militaire. Pouvait-il compter la devoir uniquement à sa capacité, à son mérite et à son zèle? C'était un espoir que ne lui laissait pas la connaissance qu'il avait des hommes. Il envisagea donc la singularité comme un moyen puissant de se faire remarquer, en le joignant aux autres moyens dont il sentait bien qu'il était pourvu. Nous avons vu comment un propos de Catherine l'affermit dans cette résolution ; dès-lors il persévéra dans ses formes originales, par la raison même qui les lui avait fait adopter ; et il dut persévérer avec d'autant plus de constance, qu'en avançant en grade, son originalité fit plus d'effet et de sensation, et l'aida beaucoup à prendre sur les autres l'empire dont il avait besoin.

Cet empire et cet ascendant, vrais cachets du génie, démontrent la supériorité de celui de Souvarof : car jamais capitaine n'en eut de semblable sur ses soldats. Au physique et au moral, il en faisait ce qu'il voulait, et tellement, que nous sommes convaincus qu'à forces égales, Souvarof était invincible, et qu'aucuns généraux ne l'auraient battu. Il est aisé de suivre le rai-

sonnement qui vient à l'appui de cette assertion. Une bataille gagnée est le résultat de la force qui culbute l'ennemi, ou d'une manœuvre qui paralyse les siennes, et, comme aux échecs, l'oblige à s'avouer mat. Mais dans ce dernier cas, un général intrépide et obstiné peut encore ramener la question aux mêmes termes que dans le premier. Car s'il est enveloppé (manœuvre la plus décisive qu'il ait contre lui), il peut essayer de se faire jour, joindre l'ennemi, ou obliger celui-ci à le joindre, et finir, en un mot, par un combat corps à corps. Mais dans ce genre de combat, la valeur plus qu'humaine de Souvarof, le feu dont il ranimait ses soldats lorsqu'il les voyait prêts à se lasser, et la force corporelle, ainsi que l'étonnante vigueur des Russes, tout cela réuni l'aurait indubitablement rendu vainqueur, à moins que l'ennemi n'eût eu une supériorité écrasante. Dans cette hypothèse même, Souvarof, plutôt que de céder, eût fait battre les Russes pendant huit jours de suite, et sous ses ordres, les Russes y auraient tenus. Sa retraite de Suisse est une preuve remarquable, que même avec une grande infériorité numérique, il est douteux si on fût venu jamais à bout de

lui par la force. Et cette retraite à l'âge de soixante et dix ans est un fait de guerre, tel que n'en présente la vie d'aucuns généraux anciens ni modernes.

Si la nature avait formé le corps de Souvarof pour la guerre, le ciel ne lui avait pas donné une âme moins propre à ce terrible métier. Cette âme bouillante était incompatible avec le repos, et l'aurait regardé comme une dégradation et une honte. Souvarof était doué d'une présence d'esprit imperturbable, d'un courage qui, comme celui des héros de l'Arioste, ne laissait point de comparaison. Beaucoup d'esprit, et une étonnante perspicacité, jointe à une longue expérience, lui avaient donné une connaissance profonde du cœur humain. Il avait une volonté décidée, qu'aucun obstacle ne faisait fléchir; et cette volonté constamment tendue vers le but de sa fortune militaire et de sa renommée, devait d'autant mieux atteindre ce but, en brisant ce qui s'y opposait, qu'aucune passion ne détourna jamais Souvarof de son unique passion, la gloire. Il n'avait pas le cœur assez tendre pour en être distrait par l'amour et la volupté. Il était trop robuste pour re-

douter les fatigues de cette route laborieuse; trop vif pour lui préférer une vie calme; trop dur à lui-même, et trop indifférent aux jouissances vulgaires, pour que jamais l'appât des richesses lui fît faire un pas hors de la ligne qu'il s'était tracée.

Avec ce caractère énergique, avec une imagination capable d'enfanter les plus hardis projets, une audace capable de les entreprendre, des talens et une persévérance capables de les mener à terme, Souvarof vivant dans un Empire dont la puissance était colossale, et sous le règne d'une souveraine dont l'ambition était à la hauteur des grands moyens dont elle disposait, Souvarof devait, aussitôt que sa réputation aurait percé la foule, acquérir enfin une renommée sans bornes par des faits prodigieux. La campagne d'Italie faite à la tête d'un bien plus grand nombre d'Autrichiens que de Russes, et dans des circonstances telles que le génie du guerrier était comprimé et son action gênée par une influence étrangère, cette campagne a étonné l'Europe. Mais l'Europe n'a pas été témoin de tout ce qui était possible à Souvarof. Il eût fallu le voir arriver à la tête d'une armée

nombreuse, toute composée de ses compatriotes, du vivant encore de la grande Catherine, n'ayant d'ordre à recevoir que d'elle seule et de compte à rendre qu'à elle. C'est alors qu'il y aurait eu peut-être de quoi s'étonner.

Et que l'on ne pense pas que cette apparition eût été un fléau pour l'Europe. Souvarof était incapable de pousser la destruction plus loin que ce qui était nécessaire pour vaincre et contenir l'ennemi. Non-seulement rien de plus généreux que lui après la victoire, mais rien de plus équitable et de plus doux. La même fermeté de caractère par laquelle il donnait à ses troupes une telle impulsion que l'ennemi ne leur résistait pas, cette même fermeté lui servait à s'arrêter dans ses triomphes au point où il le voulait. Q'aurait-il eu besoin d'en agir autrement? Lui était-il nécessaire de spolier les vaincus pour alimenter son luxe; ou les cris de quelques malheureux impuissans, tourmentés par les vexations et les supplices, pouvaient-ils plaire à cette âme altière, qui n'estimait les victoires qu'en raison de ce qu'elles lui avaient coûté plus d'efforts de courage? La

Pologne en a offert une démonstration sensible et frappante. Jamais ce pays n'a été plus tranquille et plus heureux, que lorsqu'abattu tout d'un coup par l'assaut de Prag, il se trouva sous la main de son ennemi. Tant que Souvarof régit ce pays comme administrateur en même temps que comme général, il y entretint le calme et l'ordre. Ce malheureux pays ne fut vexé que lorsque ceux qui ne l'avaient pas conquis, vinrent, sous prétexte de l'organiser, s'approprier les fruits de la conquête.

Souvarof était fort instruit. Il estimait les sciences, faisait cas des lumières et ne les aurait étouffées nulle part où il aurait porté ses armes victorieuses. Ce qu'on s'est plu à conjecturer à cet égard est une calomnie anticipée dont aucune action de ce général, ni aucune époque de sa vie ne peut fournir le prétexte. Il aimait les arts en tant qu'ils favorisent le développement des plus belles et des plus nobles facultés de l'homme, mais non en tant qu'ils étouffent ces mêmes facultés en servant à mille jouissances frivoles. Ennemi déclaré du luxe, il faisait enlever d'un appartement qui lui était destiné tous les beaux meu-

bles et tout ce qui n'était pas du plus strict nécessaire, et lorsque par hasard on y avait laissé des glaces, il les brisait de sa main sans pitié comme un meuble honteux pour des hommes (3).

---

(3) Cette haine de Souvarof pour les miroirs a beaucoup exercé le caquet des esprits efféminés de l'Europe actuelle. Mais depuis quand les hommes, et surtout les militaires, se sont-ils faits un trophée d'un pareil luxe? Les glaces ne sont pas connues en Europe depuis deux siècles. Il n'y a pas plus de trente ans que, dans la France polie, de vieux gentilshommes anciens militaires se glorifiaient de ne s'être jamais vus dans un miroir; et il n'y en a pas 25 qu'un jeune officier qui aurait été surpris à se contempler dans une glace, se serait vu l'objet de la risée de tous ses camarades. Est-il étonnant que ces idées sévères, mais saines en même temps, se soient conservées plus long-temps en Russie, pays bien moins civilisé que la France? D'ailleurs le luxe qui avait pénétré sous Catherine à la cour de Pétersbourg et qui avait entraîné toute la jeune noblesse, révoltait Souvarof. Il en prévoyait le fatal effet pour son pays, que la nature n'a pas destiné à être un théâtre de volupté. Cependant personne n'a voulu réfléchir à cela : et il y a bien des gens qui ont cru que Souvarof n'aimait pas les glaces par des notions superstitieuses et parce qu'il croyait qu'elles renfermaient des sortiléges. Souvarof ayant peur des sorciers est une idée si drôle qu'on ne conçoit pas qu'elle ait pu tomber dans l'esprit de quelqu'un.

Dans son amour pour la simplicité, ce n'est pas la dépense qu'il craignait; car il méprisait l'argent au point de ne vouloir jamais en porter sur lui ni jamais en toucher. Son fils, ses parens, ses amis, les officiers de sa suite, jouissaient et profitaient de sa fortune qui était fort considérable. Il n'attachait de prix qu'à ses richesses en diamans. Elles étaient énormes, et il en tenait la plus grande partie de la générosité de sa souveraine. C'était sans doute ce qui lui rendait ses diamans si chers. Il s'en faisait suivre partout, et nous avons dit que jusque dans le Muttenthal, où un Cosaque lui portait sa cassette, il s'amusa à couvrir une table de ses pierreries. Il nous paraît au surplus impossible de mettre ce trait sur le compte de la simple fantaisie. C'était certainement dans la circonstance une bravade envers l'ennemi, et une manière d'exalter la confiance de ses troupes, en montrant combien il en était plein lui-même. Les jours de grandes cérémonies religieuses ou autres, il se parait de tous ses diamans et de tous ses ordres; par exemple, quand il distribuait à l'église les croix et les épées d'honneur aux officiers

de son armée. Son habillement ordinaire contrastait avec cette parure asiatique. L'été il portait un habit-veste de toile de coton, avec un galon d'écarlate, une large culotte de toile, de petites bottes du temps de la chevalerie, et un casque léger.

Dans tous les pays attaqués par les principes révolutionnaires modernes, où Souvarof aurait pénétré, il n'est pas douteux qu'il n'y eût rétabli, autant qu'il l'aurait pu, les anciennes autorités, le culte public et ses ministres, et en général toutes les institutions qui se rattachaient à la religion, à l'honneur et à l'esprit chevaleresque, dont l'influence a été si favorable à la civilisation de l'Europe. Les temps sont heureusement passés où les principes contraires ont menacé d'extirper pour jamais tout ce qu'il y avait de lumières et de vertus au monde. Nous demandons aujourd'hui si Souvarof avait tort, et si c'est là le guerrier qu'on devait nous peindre comme un brigand et un mangeur d'hommes?

Jamais général n'a mieux senti le prix de la subordiuation, (parce qu'en dernière analyse celui qui arrive le plus sûrement à

son but, est celui qui est le mieux obéi). Il en donnait l'exemple en l'exerçant sur lui-même. Il se faisait commander, par un de ses aides-de-camp, de se mettre à table ou de cesser de manger, de dormir ou de s'éveiller, etc. Il paraissait quelquefois étonné du commandement et demandait : *par quel ordre? Par ordre du maréchal Souvarof lui-même*, répondait l'aide-de-camp. Souvarof faisait aussitôt ce qu'on lui avait prescrit en disant d'une voix ferme et élevée : *il faut qu'on lui obéisse.* C'était là le mot sacramentel. En s'obéissant à lui-même, il enseignait aux autres ce qu'ils avaient à faire.

Mais l'empire qu'il prenait sur ses troupes et la subordination qu'il en exigeait, il les réservait pour les occasions décisives. Dans le cours ordinaire des choses, il était de la plus grande indulgence; et cet homme à qui l'on a reproché d'être cruel, poussait quelquefois la bonté jusqu'à la faiblesse. On ne citerait pas dix exemples de punitions qu'il ait ordonnées. Il était assez souvent dur en paroles, mais bien rarement en actions. Jamais il ne faisait des plaintes en cour contre un officier ou un

général. Si on lui demandait de punir le pillage ou autres délits, il répondait ordinairement : *je ne suis pas le prévôt de l'armée.* Il n'empêchait cependant pas le prevôt ainsi que tous ceux préposés pour maintenir l'ordre de faire leur métier; mais il se réservait le rôle de la douceur. Il en donna un grand exemple, ainsi que de modération, à l'égard du général Autrichien Linken, de qui il avait gravement à se plaindre pour avoir abandonné précipitamment le poste de Glarus, sur la supposition gratuite que Souvarof était perdu, et pour l'avoir mis, par cette retraite, en danger réel et très-imminent de perte totale. Ce général lui fut présenté à Iflanz, petite ville des Grisons, précisément comme le Maréchal sortait du gouffre où Linken avait contribué à le plonger. Le Maréchal était entouré d'une foule d'officiers Russes et Autrichiens. Il ne fit aucun reproche à Linken, mais prenant une voix solennelle et une attitude théâtrale, il s'écria: « Général Linken, combien vos soldats » peuvent-ils enfiler d'ennemis au bout de » leurs bayonnettes? Les miens en tien» nent jusqu'à six ». Soit que Linken fut

stupéfait de cette singulière réception; soit qu'il comprît la malice du maréchal qui lui faisait sentir ainsi, tout en badinant, combien peu il avait tiré parti de la valeur de ses soldats dans une circonstance critique et des plus importantes, il répondit froidement : « votre Altesse, mes soldats font » ce qu'ils peuvent et font bien ». Souvarof sans pousser plus loin le persiflage, parut satisfait de la réponse du général Autrichien. Il l'embrassa et le traita dès-lors à merveille.

Par des plaisanteries de différens genres et les contes qu'il leur faisait, il amusait ses soldats, et se faisait adorer de ces hommes grossiers encore et enfans de la nature. Habile à saisir les nuances du caractère des nations, il ne se comporta pas avec les Autrichiens, comme il le faisait avec les Russes, et il aurait eu encore d'autres procédés qu'avec ces derniers s'il eût commandé des Français. Mais avec tous il aurait été familier, parce qu'il n'y a jamais d'inconvéniens et qu'il peut y avoir, au contraire, de précieux avantages à ce qu'un Général communique avec ses soldats. Ce fut le système d'Annibal,

de César et de Trajan dans l'antiquité ; d'Henri IV, de Turenne, de Vendôme, de Marlborough, de Saxe, de Frédéric II parmi les modernes. Après de tels noms, on peut suivre un exemple sans craindre de se tromper.

Souvarof avait soin de sa troupe. Il voulait surtout qu'elle fût bien nourrie, quoi qu'il dût en coûter au pays par où il passait. Il visitait souvent les hôpitaux de son armée, s'occupait des blessés et des malades ; mais il familiarisait tout son monde avec l'idée d'un service rigoureux que ni les temps, les besoins, les fatigues ou les dangers ne devaient ralentir. Il habituait aussi ses soldats à être terribles dans les combats. Il avait pour adage *que la balle était folle, mais que la bayonnette était sage.* En conséquence le soldat devait frapper de cette dernière au mépris du feu de l'ennemi. *Marche aux Polonais!* leur commandait-il. Le soldat plongeait sa baïonnette une fois. *Marche aux Prussiens!* (il n'a jamais pu les souffrir à cause de leur jactance et de leur tenue militaire trop soignée) ; le soldat frappait deux fois. *Marche aux Français!* Le soldat frappait

trois fois. Ces simulacres se sont souvent réalisés sur le champ de bataille, au détriment de ceux qui avaient été les sujets de la leçon.

Quelquefois à l'aube du jour, il parcourait son camp contrefaisant le coq, et éveillait ainsi ses soldats. C'était leur annoncer le sentiment belliqueux avec lequel ils devaient revenir à la vie en sortant des bras du sommeil.

Si Souvarof était un ancien, tous ces faits paraîtraient admirables et les plus habiles interprêtes s'occuperaient d'en trouver le sens moral. Ils auraient raison, puisqu'il y en avait un. Mais pourquoi se moquer de tout cela, parce que c'est moderne (4)?

En arrivant au gîte après une marche fatigante, il s'étendait sur de la paille

(4) Voici un trait qui prouve combien ses plaisanteries avaient un but important, quelque éloigné qu'il fût et quelque caché qu'il parût. « Dans la première guerre de Pologne, se trouvant avec un très-petit corps contre une armée de Confédérés, il découvrit un espion parmi les gens de sa suite et voulut aussitôt en profiter pour rendre sa position moins mauvaise. Il fit publier à l'ordre du jour, qu'au premier chant du coq on marcherait à l'ennemi;

fraîche; et souvent par un temps rigoureux, il faisait enlever les fenêtres en disant qu'il n'avait pas froid, et les portes en disant qu'il n'avait pas peur. Les soldats qui voyaient cela, riaient aux larmes et n'avaient ni peur, ni froid. Quant aux officiers et surtout aux jeunes gens de la cour, ils grelottaient un peu, mais ils n'osaient pas le témoigner, et la leçon, par conséquent, leur était doublement utile.

Lorsqu'il vint prendre le commandement de l'armée en Italie, la cour de Vienne desirait que les Autrichiens agissent ensemble et séparément des Russes, quoique sous les ordres de Souvarof. Celui-ci refusa cette condition. En effet les deux armées devant combattre dans le même pays et concourir au même but, il fallait pou-

---

et l'espion de mander qu'on se tînt prêt à recevoir les Russes vers minuit. Mais sur les huit heures du soir, Souvarof se mit à courir par le camp en imitant le coq : aussitôt les troupes furent sous les armes, et se mirent en marche. L'ennemi surpris perdit beaucoup de monde et l'avantage de sa position. Il y a des gens qui prétendent qu'après la réussite de cette affaire, l'espion obtint des remercîmens du général.

voir les mêler et se servir utilement de l'émulation qui résulterait de ce mélange. Ce n'est pas que nous ne soyons persuadés, que si Souvarof avait eu le choix, dans l'origine de la guerre, il n'eût mieux aimé agir seul avec une armée considérable de ses compatriotes, et dans un pays qui lui aurait été dévolu sans partage, que de se joindre aux Autrichiens qui avaient la prépondérance en forces sur les Russes et pour le compte desquels les Russes devaient faire la guerre. Mais puisque les cours en avaient décidé autrement, c'eût été ajouter un nouvel inconvénient à ceux qui naissent déjà d'un arrangement de ce genre que d'isoler les deux nations. Souvarof employait plus souvent les Autrichiens dans les avant-gardes et corps détachés, et les Russes dans les attaques de vive force qui exigeaient plus d'audace que de connaissance de la guerre. Il composa son état-major en très-grande partie d'officiers Autrichiens, et le chef de cet état-major avait toute sa confiance pour les plans d'opérations militaires. Il se faisait lire la disposition d'une attaque ou d'une marche, et c'était avec un discernement exquis et in-

finiment prompt qu'il faisait retrancher ce qu'il y avait de mauvais et ajouter ce qui manquait. Lorsqu'il faisait rédiger des projets par plusieurs personnes sur la même opération, c'était avec le tact du génie qu'il choisissait le meilleur. Il eut d'abord le comte de Kinsky pour chef d'état-major. Il le quitta pour prendre le marquis de Chasteler qui lui plut par sa bravoure, ses projets hardis et ses connaissances ; mais il le quitta aussi, se plaignant qu'il occasionnait de la confusion par son instabilité et ses idées trop nombreuses. Il prit alors le colonel Weyrother, officier d'un grand mérite sous le double rapport du caractère et des talens, et il le conserva jusqu'à son départ pour la Russie.

Dans le particulier et dans les instans de repos, Souvarof était simple et familier avec ses officiers. Il s'amusait après le travail à des enfantillages ; et on le voyait quitter alors ses propos bizarres, en conservant toujours cependant une teinte d'originalité qui venait de l'habitude de se contrefaire ; car il n'y a aucun doute qu'il n'eût pris ce rôle pour être isolé dans sa carrière militaire, et plus indép. ndant des

intrigues des favoris et des ministres. Aussi Catherine se plaisait-elle à répéter souvent ce qu'elle lui avait mandé lorsqu'elle lui envoya le bâton de maréchal en Pologne : *ce n'est pas moi qui ait fait Souvarof maréchal ; c'est lui-même.* On a vu avec quelle vigueur, à son arrivée en Italie, il s'était mis à la poursuite des Français à qui les Autrichiens laissaient reprendre haleine après les avoir battus. Cet acharnement à poursuivre, la rapidité de ses marches, son audace à attaquer partout sans hésiter, étaient sans doute ses plus grands moyens de succès ; ce sont les plus sûrs, mais il n'appartient pas à tous les généraux de les employer, et sur-tout de les employer juste. Il paraît qu'il avait moins d'aptitude aux détails de la guerre, comme par exemple à profiter dans une bataille des avantages du terrein et à savoir changer subitement ses dispositions. Il dédaignait ces détails une fois son plan conçu, et marchait sans désemparer à l'exécution de son idée majeure. Au surplus, il a combattu les Français dans des circonstances si extraordinaires, qui exigeaient tant de combinaisons morales à côté des militaires, et les

Français faisaient de leur côté la guerre d'après un système si différent de ce qui s'était pratiqué jusqu'alors, qu'il est impossible de décider comment Souvarof en aurait agi s'il eût amené les Russes en Italie dans des temps plus calmes. Peut-être que malgré son intrépidité et son énergie naturelle, il eût mis plus de modération et de lenteur dans sa manière d'opérer.

Il s'attachait particulièrement à faire la guerre à l'opinion. Ses généraux et ses soldats étaient audacieux comme lui-même, et l'ennemi toujours dans l'étonnement n'avait pas le temps de se reconnaître. Dans une affaire, il faisait attaquer à la baïonnette indifféremment les batteries et les postes, et ne cherchait que rarement des moyens moins dangereux, mais plus longs. Il disait : *si je perds du monde aujourd'hui, je n'en perdrai pas tant plus tard.* Il entrait quelquefois dans des fureurs extrêmes contre les officiers, et les maltraitait de paroles et de gestes quand une attaque n'allait pas d'abord à son gré; mais ses emportemens n'avaient jamais d'autres suites pour ceux qui en étaient l'objet, à moins de cas évidens de lâcheté,

ce qu'il ne pardonnait point. Il conserva l'harmonie en Italie entre les Autrichiens et les Russes, et cela n'était pas très-facile. En même temps qu'il faisait mettre à l'ordre de l'armée que chaque général et officier Russe ferait ce qu'indiqueraient les généraux et officiers Autrichiens, il relevait au-dessus de tout, dans le même ordre, la bravoure de ses Russes. Il a écrit de ces ordres lui-même en français, et l'on en a vu qui renfermaient des contradictions originales et des longueurs. D'autres plus courts étaient corrects et bien frappés. Il serait difficile de prononcer sur son talent d'écrire; mais on ne peut pas douter de son tact et de son goût pour juger ce qui était bon dans cette matière. Le général Moreau fit une proclamation aux habitans de l'Italie; Souvarof jugea à propos d'y répondre et chargea le marquis de Chasteler de lui présenter une minute de réponse. A la lecture de cette pièce, Souvarof y fit faire sur-le-champ différens changemens, soit pour donner plus de sens et de force aux expressions, soit pour rayer quelques phrases, et en ajouter d'autres. On a rarement fait un bon écrit

avec cette précipitation. Celui-ci, dont nous avons cité des fragmens, s'est trouvé excellent.

Il parlait bien (indépendamment de sa langue maternelle) le turc, le polonais, l'italien, l'allemand et le français. Il écrivait même correctement ces deux dernières langues. Il savait jusqu'au mauvais allemand de Vienne qu'il employait lorsqu'il voulait se rallier des Autrichiens, dont les lenteurs et les irrésolutions ont été souvent l'objet de ses amers sarcasmes. Il possédait un peu l'anglais. Il entendait les auteurs latins, grecs et même arabes. On assure qu'il prétendait écrire dans cette dernière langue. Nous ignorons jusqu'à quel point sa prétention était fondée. Il parlait à chacun de son métier : théologie à un prêtre, jurisprudence à un juge, anatomie à un médecin. Il citait toute l'histoire ancienne et moderne avec une précision et une mémoire unique. C'était réellement un prodige d'instruction ; chose merveilleuse et qui prouve la parfaite organisation de ce singulier personnage, dont la vie constamment agitée, semblait ne lui pas laisser un quart d'heure pour l'étude.

Quelquefois ses propos étaient mordans et caustiques au suprême degré ; et l'on en a lu plusieurs preuves dans cette histoire, puisqu'il n'a pas égargné même l'Empereur son maître.

Il embrassait tous ceux qui lui étaient présentés et leur donnait sa bénédiction. Cette accolade est un antique usage slave conservé parmi les Russes. Quant à la bénédiction et à la coutume de baiser la main aux prêtres, les Russes les ont pris des chrétiens Grecs; et Souvarof ne faisait qu'imiter en cela un usage suivi par le gros de sa nation, qui n'a point encore adopté les mœurs modernes de l'Europe.

Souvarof ne supportait pas qu'on lui répondît : *je ne sais pas*, *ou je ne puis pas.* Ceci cependant ne doit s'entendre que des questions ou des injonctions qu'il faisait aux officiers qu'il employait. Mais comme il donnait lui-même l'exemple de ne rien trouver d'impossible, cela devait stimuler ceux qui servaient sous lui ; et il est constant qu'un homme qui a la certitude qu'on lui imputera à tort grave de ne pas pouvoir, ou de ne pas savoir quelque chose, trouvera, pour éviter ce désagrément, des

forces et des ressources en lui-même qu'il ne se serait pas soupçonnées. D'ailleurs la crainte d'être pris au dépouvu fait qu'on réfléchit ; et dans l'occasion cette habitude de réflexion se retrouve et devient utile. La hardiesse d'une assertion, même hasardée, semblait à Souvarof l'indice de ressources naturelles dans l'esprit. Il avait, en un mot, une sorte d'estime pour celui qui ne restait jamais court.

Autant il dédaignait l'intrigue, autant il détestait les parvenus. Lorsqu'il fut rappelé à Pétersbourg pour aller, de-là, prendre le commandement de l'armée Austro-Russe d'Italie, l'Empereur Paul l'envoya complimenter à son arrivée par un Turc de la plus basse extraction qui, après avoir été son valet-de-chambre, était devenu son favori, son confident, son tout, qu'il avait fait comte, grand écuyer, cordon bleu et enfin comblé de richesses. On annonce à Souvarof le comte Koutaïjof ! « Je ne con-» nais point de famille Russe de ce nom, » s'écria le Maréchal, (jouant l'ignorant » au sujet du nouveau titré) ; mais au sur-» plus qu'il entre» ! Celui-ci introduit, Souvarof lui demande à lui-même son

nom, fait toujours l'étonné et le prie de lui dire de quel pays il est originaire. Le comte un peu embarrassé répond enfin : « je suis » natif de la Turquie ; c'est à la grace du » Monarque que je dois mon titre. Ah ! dit » Souvarof, vous avez sans doute rendu » quelques services éminens. Dans quel » corps avez vous servi ? A quelle bataille » avez-vous assisté. — Je n'ai jamais servi » dans l'armée. — Jamais! vous étiez donc » employé dans les affaires civiles ? Et » dans quel ministère? — Je n'ai servi dans » aucun ministère ; j'ai toujours été auprès » de l'auguste personne de sa majesté. » — Ah ! mon Dieu, en quelle qualité ? » — Le comte eut beau biaiser, il fut enfin obligé d'en venir au fatal aveu que l'impitoyable Souvarof voulait lui arracher. « J'ai » été le premier valet-de-chambre de sa » Majesté Impériale ». — Ah ! très-bien ! s'écria Souvarof ; et se tournant vers ses domestiques qui étaient présens, il dit à son valet-de-chambre : « Ivan, vois-tu ce » Seigneur ! il a été ce que tu es (à la vé» rité il était auprès de notre très-gracieux » Souverain) Mais vois-tu quel beau che» min il a fait ! il est devenu comte, il est

» décoré des ordres de Russie. Ainsi, con» duis-toi bien, Ivan ! qui sait ce que tu » pourras devenir un jour? » Cette scène finie, il pria le comte, mortifié et stupéfait, de lui dire ce dont il était chargé de la part de l'Empereur.

Croirait-on que c'est un Russe qui donne à son autocrate une leçon aussi sévère et aussi bien appliquée? qu'aurait fait de mieux Thémistocles à la cour du grand roi?

Mais tant de nobles et belles qualités qui rendaient Souvarof si intéressant sous les grands rapports de la société, n'étaient pas sans mélange de défauts. Il a eu de commun avec beaucoup de grands hommes de dédaigner ce qui n'était qu'agrément. Il tourmentait quelquefois ses aides-de-camp ou ceux qui l'approchaient de très-près, par des propos désobligeans, des questions embarrassantes et sans but. Il les fatiguait par ses exigeances, et ne récompensait pas toujours le dévouement de ceux qui lui en avaient montré le plus. Il renvoyait sans beaucoup de façons un officier dont il se dégoûtait. On s'est plaint qu'il ne s'occupait pas assez de l'avancement et de la fortune militaire

des officiers de mérite, et que souvent il promettait son intérêt et sa protection sans tenir parole. Généralement parlant, il traitait beaucoup mieux les soldats que les officiers, et ensuite mieux les officiers de l'armée que ceux qui étaient attachés à sa personne. Il ne faut point chercher dans Souvarof un homme du monde, un homme aimable, ni même un homme doué des qualités douces de la vie sociale. Il ne se serait pas fait original par système, si la nature ne lui avait pas donné des dispositions à ce rôle; et l'habitude étant devenue insensiblement en lui une seconde nature qui renforçait la première, sa bizarrerie dut le conduire parfois à être capricieux, peu liant et peu facile dans l'intimité. Ce même caractère, si sévère, si ferme, si apte aux grandes choses, était d'autant moins propre à adoucir les détails de la vie domestique et à les rendre agréables. Il aurait aussi bien fait de rester célibataire, que de se marier pour être le plus ordinairement séparé de sa femme, par son genre de vie et ses fonctions sociales, et pour ne pas lui faire passer heureusement les courts momens qu'il habitait avec elle. Après quel-

que temps de mésintelligence, il finit par s'en séparer. Cependant il continuait de lui témoigner des égards et même d'un genre particulier. Le jour de la naissance est fêté parmi les Russes avec prédilection et autant de solennité que chacun peut y en mettre : on rapporte que Souvarof, se trouvant éloigné de plus de cent verstes (ou vingt lieues) de son épouse, et se rappelant que l'anniversaire du jour où elle était née approchait, imagina qu'il ne pouvait pas se dispenser de lui donner une marque de souvenir à ce sujet. Il se met en route et arrive de grand matin dans la terre où elle habitait. Il parvient jusqu'à la porte de son château ; on lui dit qu'elle dort encore ; ses femmes veulent l'éveiller ; Souvarof s'y oppose, et leur ordonne seulement de dire à leur maîtresse, à son réveil, que son mari était venu pour lui souhaiter sa fête. Sur quoi il remonta dans sa voiture, et partit.

Il a eu deux enfans ; un fils et une fille. Son fils a été officier dans la garde impériale, et il fut au moment de se marier à Prague pendant le séjour de Souvarof dans cette ville, avec une fille du dernier duc de Cour-

lande. Paul s'opposa à ce mariage sans qu'on en ait su la raison. C'est le fils de Souvarof qu'on a vu, sous le nom de comte Italiski, courir avec distinction la carrière diplomatique.

La fille de Souvarof, mariée au général comte Nicolas Zoubof, frère du dernier favori de Catherine, était une femme d'un mérite distingué. Son père l'aimait tendrement et le lui témoignait à sa manière. Il se mettait en admiration devant elle, lui baisait les mains pendant des heures entières, et courait ensuite autour de la chambre en sautant et se réjouissant du trésor que le ciel lui avait donné.

Souvarof a laissé un riche héritage à sa famille. Ses biens patrimoniaux, peu considérables, avaient été prodigieusement augmentés par la générosité de Catherine. Au reste Souvarof, malgré les services qu'il rendait journellement à sa souveraine et le prix qu'il attachait à ses bienfaits, n'accepta de terres de sa part que depuis qu'il eut des enfans.

Il était décoré de tous les ordres russes, polonais, allemands et suédois. Il avait le titre de prince du Saint-Empire romain et

de l'Empire russe, et celui plus précieux pour lui de généralissime des armées russes, que depuis long-temps les Empereurs avaient réuni à leur couronne, et que Paul en avait détaché pour lui. Enfin il était comblé d'honneurs ; mais supérieur à ce fastueux entourage, il s'élevait du milieu de ses trophées, comme étant lui-même l'honneur et la gloire de son pays. Cependant il tenait à ses titres nombreux. Etait-ce par une faiblesse assez commune chez les grands? Etait-ce parce qu'il connaissait l'importance que les hommes attachent à ces misères et qu'il voulait s'en faire un moyen de plus d'ascendant sur leur esprit? L'une et l'autre raison peuvent avoir influé sur son sentiment. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il aimait qu'on lui donnât ses titres et se montrait entr'autres jaloux d'être appelé *altesse.*

Ce sera rendre, en terminant cet ouvrage, un juste hommage à la mémoire de notre héros, et en historien qui est pénétré de ses devoirs, travailler en même temps à l'instruction publique, que de placer ici le parallèle de Souvarof avec les généraux

les plus marquans et les plus dignes du souvenir du siècle dernier.

Charles XII, Eugène, Marlborough, Villars, Saxe, Schwerin, Munich, Frédéric et Laudon, sont les hommes de guerre du XVIIIe siècle, qui méritent spécialement d'être cités, lorsqu'il est question des maîtres de l'art dans cette période. C'est déjà un grand titre de gloire que de pouvoir être rapproché de tels personnages et mériter de leur être comparé; mais ce serait une gloire complète que d'être reconnu l'égal de tous, hormis d'un seul à qui peut-être il sera difficile de jamais assimiler personne. C'est avec ses titres à la main que nous réclamons cette gloire pour notre héros. La campagne de 1789 contre les Turcs, celle de Pologne, celle d'Italie et le passage de la Suisse, le mettent incontestablement au rang des capitaines les plus consommés dans les marches, les mouvemens stratégiques et les manœuvres d'armée. L'assaut d'Ismaïl, celui de Prag, les batailles de Rymnik, de la Trébia, de Novi, le placent à côté de ces hommes supérieurs qu'on appelle des *héros*, à qui le ciel a accordé le don d'attacher les autres à leur

fortune, de les enflammer et de les diriger au gré de l'impulsion qu'ils leur communiquent. Sous le rappott de l'héroïsme, Souvarof est l'égal du fameux Charles XII. Il a le même feu, la même audace, la même intrépidité, la même sûreté de coup d'œil, la même persévérance, le même empire sur ses soldats. Il est supérieur au monarque suédois comme militaire. Charles XII ne se lavera jamais aux yeux des connaisseurs dans l'art de la guerre, non d'avoir été battu à Pultava (car le plus grand général peut être battu) mais d'avoir transporté son armée à Pultava. Eugène et Marlborough sont deux grands capitaines : le premier surtout est admirable. Ses faits prodigieux contre les Turcs n'avaient point d'exemples et paraissaient ne pouvoir être imités ; mais Souvarof les a égalés contre ces mêmes Turcs et contre les Polonais. Quant aux campagnes de la succession d'Espagne, il est impossible de ne pas y admirer le génie, les ressources et l'activité de Marlborough et d'Eugène. Mais ces campagnes présentent de brillantes actions isolées, et point d'ensemble ni de plan. Elles ne peuvent pas soutenir la com-

paraison avec des campagnes conçues avec autant de force et d'unité, et exécutées avec autant de rapidité et de précision que celles de Souvarof en Pologne et en Italie. Nous en dirons autant, sans injustice, des exploits guerriers de Villars, de Saxe, de Munich, de Schwerin et Laudon. Ce n'est pas que ces grands hommes, et les trois derniers surtout, n'aient possédé une science militaire profonde. Nous dirons plus : ce n'est pas que Munich, sous le rapport de l'universalité des talens, ne fût un homme au-dessus de Souvarof, et que Laudon n'eût peut-être fait tout ce qu'a fait le général russe, s'il avait eu le même souverain et qu'il eût disposé de ses troupes d'une manière aussi indépendante et aussi absolue. Mais en se bornant à dire que les circonstances n'ont pas été aussi favorables à ces généraux qu'elles l'ont été à Souvarof, il reste certain que leurs actions n'ont pas ce merveilleux qui pare celles de ce dernier. Reste Frédéric à qui Souvarof peut céder sans honte, parce que tout lui a cédé jusqu'à présent. Ce puissant génie qui n'a d'égal dans l'histoire que César, a fait plus que de gagner des batailles; il a

été le maître et l'instituteur de ceux qui les gagnent; il a enfanté un art nouveau; il s'est créé à lui-même la force et la puissance dont il s'est servi pour devenir un des plus redoutables monarques du monde. De pareils faits sont d'un ordre trop sublime pour qu'il soit possible de leur assimiler ceux de Souvarof. Mais du moins le guerrier a, sous le point de vue de l'art, des rapports avec le monarque. Comme Frédéric, Souvarof connut à fond sa nation et sut la conduire suivant l'esprit qui lui était propre. Comme Frédéric, ses victoires firent de l'armée russe la première de l'Europe, rang qu'il enleva même à l'armée prussienne qui n'en a joui que du vivant de son grand roi. Comme Frédéric (ou pour mieux dire à son imitation, car ce roi fut l'inventeur de ce système dans les temps modernes), Souvarof fut convaincu que l'élément de la guerre était des armées, bien plus que des places, des magasins ou de l'argent; et que les succès dépendaient plutôt de la rapidité des mouvemens, que de la bonté des positions. A l'instar de Frédéric, le général Russe crut que la défensive ne devait jamais être un plan prémé-

dité de guerre. A l'instar de Frédéric, il estima singulièrement l'arme de la cavalerie, et en fit un usage fréquent et efficace. Comme Frédéric encore, il fut le pere de ses soldats qui lui étaient aussi dévoués à lui simple particulier et sujet, que ceux de Frédéric à leur roi. Comme Frédéric enfin, il eut l'esprit original et inventeur; dans toutes les circonstances il montra la plus parfaite connaissance des hommes en général, de son siècle en particulier, et fit de cette connaissance la grande base de ses opérations. En un mot, si dans la carrière des armes Frédéric fut son précurseur et son modèle, ce roi n'eut du moins point d'écoliers qui eût mieux saisi sa manière et suivi plus habilement ses traces.

Ce grand homme mort dans la disgrace de son souverain, l'éprouva encore après son trépas Paul irrité peut-être des dernières paroles de Souvarof en expirant; Paul tourmenté de la gloire de son général; Paul, osons le dire, sembla vouloir se venger de cette gloire sur la dépouille du héros. Loin d'être inhumé avec tous les honneurs dus à son grade, le généralissime n'eut d'autres obsèques que celles que les régle-

mens accordent à un général-major. Les fins courtisans se gardèrent bien de se trouver à son convoi. Le corps diplomatique imita ce mauvais exemple. Le ministre d'Angleterre seul, cédant, soit à ses sentimens d'admiration pour Souvarof, soit à ce qu'il devait à la dignité et à la générosité dont se pique sa nation, ce seul personnage marquant, bravant les terreurs qui agitaient les autres, suivit le corps du grand homme et vit la terre le renfermer pour jamais. Cependant quelque temps après, l'Empereur, calmé et devenu plus équitable, décida qu'il serait érigé une statue à Souvarof sur la place d'exercices près le jardin d'été, à Pétersbourg. Ce monument ne fut achevé que sous le règne actuel. Alexandre I[er], avec toute sa cour, daigna être témoin, lorsqu'en présence du fils de Souvarof, on découvrit solennellement la statue du pere. Dans l'église d'Alexandre Nevski, à l'une des extrémités de Pétersbourg, on voit une simple table de bronze avec le nom de Souvarof, et surmontée d'une lampe toujours allumée. Cette table marque la place où le guerrier repose.

Mais il s'en est marqué lui-même une plus

éclatante au temple de mémoire et dans le cœur de tous les guerriers Russes. Nous ignorons si leur patrie pourra produire un plus grand général. Elle ne le produira pas du moins tant que la nation Russe restera ce qu'elle est. Mais si le temps, les événemens, les progrès de la civilisation changent entièrement les Russes; si la constitution de leur pays, leur caractère et leurs mœurs prennent une autre face; peut-être alors naîtra-t-il quelque capitaine organisé pour ces nouvelles circonstances, sous lequel les armées Russes cueilleront de nouveaux lauriers. Cependant il n'est pas démontré que ce général futur, parce qu'il s'y prendra autrement que Souvarof, dans des positions différentes, sera supérieur à lui; et quels que soient ses exploits, jamais il ne fera perdre le souvenir des temps fameux où des rives du Borysthène aux sources du Pô, les bannières Russes suivant la route que leur ouvrait l'épée du même guerrier, flottaient triomphantes, et fixaient la victoire partout où elles se déployaient.

FIN DE L'HISTOIRE DE SOUVAROF.

ERRATA.

Page 143, ligne 22 de la note, *plus de forme à un Etat*, lisez, *plus de force.*

Page 291, ligne 26, *pouvaient mériter*, lisez, *lui mériter.*

Page 345, ligne 26, *eût*, lisez *fut.*

Page 348, ligne 1, *vous-mêmes*, lisez *pour vous-mêmes.*

Page 358, ligne 2, *de Russie*, lisez *de la Russie.*







